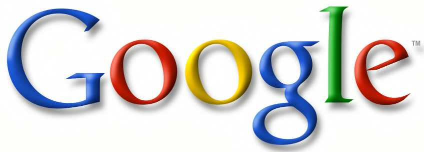
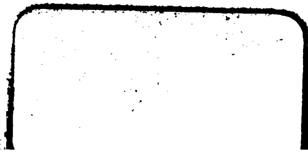



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07584756 0



NKV

HISTOIRE D'UNE MÈRE

ET DE SES ENFANTS

BOSTON NEW-YORK

11,183 — Abbeville, Imp. R. Housse, rue Saint-Gilles, 106

LOUIS ULBACH

HISTOIRE

D'UNE MÈRE

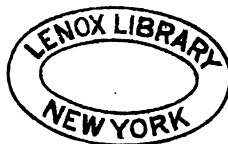
ET DE SES ENFANTS

MADAME GOTTLIEB



PARIS
COLLECTION HETZEL
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13 et 17

1861


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

Le livre dont nous publions aujourd'hui une nouvelle édition, a paru d'abord sous le titre de : « La voix du sang. » Mais il nous a semblé que quelques personnes s'étaient méprises sur notre intention et quelles croyaient deviner l'annonce de catastrophes sanglantes.

Pour empêcher tout malentendu, comme il ne s'agit que d'un mystère de famille, ce livre s'appellera désormais du titre que nous aurions dû lui donner tout d'abord : « Histoire d'une mère et de ses enfants. » Nous avons cru devoir aussi modifier les noms de deux personnages.

On comprendra mieux, par ce dernier changement, qu'en empruntant des traits à l'observation quotidienne, nous ne nous permettons jamais de donner, au lieu de types créés par nous, des portraits ou des caricatures de contemporains.

La précaution paraîtra bien inutile aux critiques de bonne foi; elle l'est peut-être aussi pour les autres. Mais elle ne l'est pas pour la conscience de l'écrivain qui n'a ja-

mais trop de scrupules, quand il s'agit de mériter l'estime du public.

Nous avons fait entrer dans ce volume, une Nouvelle qui nous a semblé de nature à former un heureux contraste avec « l'Histoire d'une mère et de ses enfants. » Puissions, en voulant augmenter le plaisir de nos lecteurs, ne pas nous exposer à doubler leur ennui !

Paris, septembre 1861.

A MA MÈRE

En inscrivant ton nom sur la première page d'un livre où je mets en question la voix du sang, je précise le sens de cette Etude, et je rends hommage à la sainte affection de la famille.

Il me semble que la reconnaissance perdrait de sa piété, si elle était involontaire, et que l'amour filial ne serait plus de l'amour, s'il était un instinct. Ce qui fait la grandeur de l'homme, c'est ce qui peut faire son supplice, c'est-à-dire la liberté des mouvements de son cœur et de sa raison.

Quand je pense à mon enfance, à cette part de mon âme qui vient de toi, aux rêves que tu m'as donnés, aux déceptions que je t'ai rendues, je sens que le cher fardeau de ma dette n'a pas besoin d'une voix mystérieuse pour me contraindre à la reconnaissance et à l'amour.

Je ne songe pas à m'acquitter. Les sentiments purs et

dévoués ne se remboursent pas. Je tiens seulement à attester ici que toutes les tendresses maternelles que j'ai dépeintes dans ce livre, tu me les as révélées, et que j'ai eu besoin de sortir du cercle de notre famille pour peindre l'ingratitude et l'égoïsme.

Prends donc sous ton patronnage ce livre dont je ne veux défendre que l'intention, sentant très-bien tout ce qu'on peut trouver de défectueux et d'insuffisant dans l'exécution.

LOUIS ULBACH.

Paris, ce 10 janvier 1858.

HISTOIRE

D'UNE

MÈRE ET DE SES ENFANTS

I

La baronne de Bruval était veuve du colonel Quincy de Bruval, un des meilleurs soldats de l'Empire, mort de chagrin de n'avoir pas obtenu le grade de général de la bienveillance de S. M. Louis XVIII, auquel il s'était complètement dévoué, vers l'époque de la condamnation du maréchal Ney.

On attribuait à un deuil assez récent, en 1821, la solitude absolue dans laquelle s'enfermait la baronne. Mais, pour qui connaissait un peu l'existence de madame de Bruval, le deuil remontait à une époque beaucoup plus ancIennne, et le veuvage datait de son mariage.

Antonine de Bruval était le dernier rejeton d'une vieille famille de Champagne. Son père avait eu l'honneur d'émigrer. Au retour de Coblentz, M. de Bruval s'était bien juré de ne plus repasser la frontière : il était rassasié d'exil. Le Consulat lui parut avoir des chances

de durée immortelle, qui augmentèrent encore à la proclamation de l'Empire ; en conséquence, il ne bouda pas trop le gouvernement qui lui permettait ses digestions, et, bien certain d'être en règle par l'émigration avec les héritiers de saint Louis, si jamais, par impossible, ceux-ci revenaient en France, il résolut de se garantir aussi du côté du gouvernement impérial.

Précisément à la même époque, le commandant Quincy se trouvait avoir assez d'embonpoint pour se donner le luxe de quelques méditations ; et le résultat du travail intellectuel du brave officier paraissait être un grave scepticisme à propos de la vitalité du régime nouveau. Fils de paysan, Quincy était fort content de ses belles épaulettes, de ses bottes, de son grand sabre et de la perspective qui s'allongeait devant lui. Mais la graine d'épinards pouvait, hélas ! être dispersée au vent d'une révolution. Un changement soudain pouvait tout compromettre, et notre héros était trop prudent pour ne pas s'assurer contre les éventualités d'une rentrée des Bourbons. Les deux précautions s'entendirent et s'arrangèrent. M. de Bruval fut ravi de donner sa fille à un soldat victorieux de Bonaparte. Le paysan décrassé fut ébloui par la petite main qui pouvait le présenter au roi de France, en cas de retour. Les deux calculs étaient prudents. L'Empire dura assez pour justifier M. de Bruval, et il tomba assez tôt pour prouver la sagacité de Quincy.

Quant à Antonine, elle n'avait pas d'opinion. Elle aimait les violettes pour les respirer, les lis pour y voir l'emblème de sa vie de couvent. Peut-être cachait-elle sous le triste sourire qu'elle porta à l'autel le deuil d'une illusion, d'une espérance morte ; mais elle se résigna par soumission, par faiblesse filiale pour les tyrannies pa-

ternelles. Sa mère était incapable de la défendre ; elle avait trop peur des soldats de M. de Buonaparte, pour oser disputer sa fille à l'un d'eux. Le mariage fut donc rapidement conclu.

M. de Bruval n'était pas riche. Il disait bien que la Révolution l'avait ruiné, mais il ne disait pas qu'il avait fait de son mieux pour préparer cette ruine. Le commandant Quincy se souciait médiocrement d'une dot ; non qu'il méprisât absolument l'argent Il était de son temps ; et s'il ne rapportait pas des tableaux de ses expéditions, il savait faire des placements avantageux et ne dédaignait pas de spéculer. C'était même son bonheur au commerce qui paralysait désormais son avancement dans les hauts grades. Napoléon n'aimait pas les agioteurs. Il savait que la gloire ne suffisait pas aux appétits de ses compagnons ; mais en leur constituant des rentes et des majorats, il leur défendait les tripotages, et Quincy mettait son indépendance dans des infractions clandestines, mais soupçonnées ; il était riche, il le devenait de plus en plus. L'Espagne, en faisant de la Toison d'or une décoration, en a fait une épigramme.

Le commandant voulait se marier par spéculation de vanité, et il prenait volontiers des airs de désintéressement. Il accepta Antonine sans un sou ; mais il ajouta un peu de clinquant à son nom et s'appela le baron Quincy de Bruval. Son beau-père vit dans la soudure de ces deux noms une garantie et un certificat de civisme pour lui-même ; le nouvel époux y trouvait le petit coup de savonnette que Napoléon recommandait à ses paysans parvenus. Je crois même que deux lignes, dans un coin du « Moniteur », consacrèrent cet alliage. Ce fut la question la plus sérieuse du contrat. Ne recevant rien, Quincy

ne reconnut rien; et sa veuve se trouvait en 1821 dans une position fort modeste, bien que le colonel eût laissé une fortune considérable dont l'heureux légataire ne nous est pas encore connu, au commencement de ce récit.

Un pareil mariage fut ce qu'il devait être. Le commandant installa sa femme dans un élégant hôtel du quai Malaquais, et continua de courir les champs de bataille. Après deux ou trois années, Antonine pâlit et s'enferma dans une solitude presque absolue. A la seconde Restauration, la baronne de Bruval parut à la messe des Tuileries avec son époux, dont la ferveur fit sourire Sa Majesté. Le colonel figura aux processions, avec une ponctualité exemplaire. Il avait deux enfants, un fils et une fille, dont il n'avait jamais parlé et dont il parla tout à coup avec abandon, la fille étant assez belle pour mériter les regards de quelque gentilhomme de la Chambre, et le fils ayant toutes les qualités qu'on peut souhaiter dans un apprenti diplomate. Antonine paraissait avoir une tendresse pleine de réserve pour ces deux enfants.

Le colonel de Bruval avait son dernier grade depuis fort lontemps; mais sa fortune, considérable à la chute de l'Empire et heureusement augmentée par le coup de bourse de Waterloo, semblait avoir stérilisé sa gloire. Le millionnaire n'aurait pourtant pas été fâché de s'entendre appeler général; il pensa que la Restauration lui devait ce complément de félicité. Il allégua les terreurs subies jadis par son beau-père et sa belle-mère, heureusement décédés; il invoqua l'émigration, dont il pouvait témoigner mieux que personne, puisqu'à cette époque il s'était enrôlé dans l'armée de la République marchant contre l'armée de Condé.

Louis XVIII fut insensible à ces raisons. Il traita le baron de Bruval avec légèreté et ne voulut pas lui accrocher aux épaules ces épaulettes tant enviées. Un jour même, que le colonel Quincy s'était appliqué à faire le signe de la croix avec une componction fort apparente au seuil de la chapelle des Tuilleries, le roi se mit à rire d'une façon si dédaigneuse, que le baron secoua l'eau bénite et porta la main à son front, que le vertige frappait. Il eut un coup de sang et mourut, comme Racine, d'un regard sévère de son roi. Singulière destinée pour un soldat des grandes guerres, mais fin providencielle et tout à fait conforme à la logique de son ambition! On remarqua que la baronne et ses deux enfants n'entrèrent pas dans la chambre du baron, pendant les dernières heures de son agonie. Le notaire seul remplaça le médecin à son chevet, et quand maître Germanet prit congé de son client, il sembla emporter l'âme du guerrier. Il emportait, il est vrai, son testament et l'état de ses valeurs, ce qui était bien le foyer de sa vie. Le baron mourut après un gros juron fort injurieux pour la majesté royale, et qui rachetait la comédie inutile de l'eau bénite du matin; il rétracta toutes ses déférences pour les Bourbons, et jamais il n'aima tant l'Empereur que pendant les quelques minutes de parfaite lucidité qui lui servirent à maudire la Restauration, les nobles, sa femme, toute sa famille et lui-même.

Il eut des obsèques magnifiques, dont son pauvre père eût été bien ravi, s'il avait pu être donné à ce vieux paysan, endormi depuis longtemps dans la terre crayeuse de la Champagne, de voir avec quel somptueux attirail on conduisait vers la demeure commune les fils des champs arrivés à Paris avec de gros sabots.

Quelques jours après la mort du baron, sa veuve quitta le splendide hôtel du quai Malaquais, et alla vivre, des cinq mille livres de rente qui lui restaient de sa fortune personnelle, dans un petit appartement de la rue Taranne. Nous expliquerons pourquoi madame de Bruval n'avait pas même l'usufruit de la grande fortune de son époux, et comment ses enfants s'en trouvaient également dépossédés.

Cinq mille francs de rente, c'était bien peu de chose pour aider au complément de l'éducation d'un fils de dix-huit ans, et d'une belle jeune fille qui ne semblait pas faite pour coudre ses robes elle-même. Aussi les gens qui connaissaient, sans en savoir les détails et les motifs, les singulières dispositions testamentaires du baron de Bruval, n'étaient-ils pas étonnés de la profonde mélancolie qui se lisait sur le beau visage d'Antonine. Mais la douleur de celle-ci ne tenait pas à la médiocrité de sa position. Elle avait traversé le luxe sans s'y habituer et sans lui faire l'honneur d'un sourire ; elle l'avait quitté sans regret. C'était véritablement son cœur qui souffrait, qui saignait, qui s'égouttait au dedans d'elle-même. Ce n'était pas sa vanité. Il nous suffira d'assister aux dernières paroles de la conversation qu'elle avait, un matin du mois de mai 1821, avec son confident, son confesseur, son ami, l'abbé Marcellin, attaché à la paroisse de Saint-Germain-des-Prés, pour n'avoir plus d'incertitude à ce sujet.

Antonine a quarante ans, mais paraît en avoir cinquante. Ses beaux yeux bleus, sans cesse purifiés par les larmes, ont des profondeurs éthérées ; mais les orbites semblent creusés par les doigts, qui s'y posent souvent pour cacher la douleur. Son front, dont les lignes

correctes eussent tenté jadis la statuaire, se ride légèrement aux tempes; le nez est aminci; la bouche a toujours sa grâce, mais les deux extrémités se terminent brusquement par un pli; c'est là que se cache l'amertume. Les cheveux ont blanchi; ils étaient blonds; ils ont maintenant une couleur qui fait ressembler leurs bandeaux et leurs boucles à des bandelettes de toile bise autour du visage d'une nonne. Le teint a pris cette pâleur jaune de l'ivoire, et quand le feu si courageusement enfermé dans le sein s'en échappe cependant par bouffées et monte jusqu'aux joues, on voit celles-ci se colorer faiblement et arriver même à un éclat qui émeut comme une plainte. Les mains sont maigres, elles n'ont point d'anneaux, pas même cette bague de convention que le commandant Quincy passa d'une manière si triomphante au doigt aristocratique de mademoiselle de Bruval. La taille n'a rien perdu, mais voit-on bien la taille dans les robes dont les femmes croient s'habiller en 1821? Antonine est grande; le deuil lui sied comme une parure nécessaire. Ce n'est pas une femme, une mère, c'est une veuve. Non point seulement la veuve du baron, mais la veuve de tous les espoirs de sa jeunesse et de la jeunesse elle-même. On sent bien que cette créature douce et tendre est consacrée par une tristesse qui ne finira plus.

Elle est assise, les mains sur ses genoux, un peu renversée dans son fauteuil, regardant le parquet et écoutant la voix grave et ferme de l'abbé Marcellin. Nous profiterons de l'explication commencée pour dire ce qu'est l'abbé Marcellin, et pour faire pressentir le rôle qu'il jouera dans cette histoire.

Grand, maigre, ne fléchissant pas l'épaule sous le fardeau des années, ni sous la croix mystérieuse d'une exis-

tence éprouvée, l'abbé Marcellin a dépassé la soixantaine ; et il atteste, par la douceur résolue de son regard et de sa parole, ce courage du martyr modeste qui ne dit pas ce qu'il a souffert et qui ne s'en venge pas. Sans rancune et sans illusions, ce vieillard n'a jamais quitté la France ni la place Saint-Germain-des-Prés. Il a été éclaboussé par le sang des victimes de septembre. Maillard, en voyant passer devant sa table ce fier et placide visage de prêtre, demanda pour lui grâce au peuple. L'abbé Marcellin ne trembla pas avant le salut et ne s'humilia pas après la grâce. Il donna tranquillement l'absolution à ceux qui allaient mourir, et, poussé par les épaules hors du cercle des « travailleurs » sinistres, il ne songea pas à fuir. Il empêcha quelques prêtres d'émigrer, il en empêcha quelques autres de conspirer. Quand son église fut fermée, il dit chez lui la messe ; emprisonné deux fois sous la Terreur, il sauva plus tard la vie aux deux voisins qui l'avaient dénoncé. Fidèle à sa conscience, il ne fut jamais d'aucun parti ; il emportait toujours avec lui l'ombre du sanctuaire, et sa gravité pacifiait les petits conciliabules de sacristie que les nécessités de ses fonctions le contraignaient de traverser. C'était enfin l'homme du devoir, le soldat stoïque ; on l'estimait trop pour l'aimer beaucoup. Le clergé réfractaire lui en voulait de la simplicité de sa résignation ; les prêtres compromis par des adhésions trop chaleureuses à la Révolution et à l'Empire lui en voulaient davantage encore. Quant à lui, il ne savait pas haïr, mais il avouait avec candeur qu'il ne savait que plaindre, conseiller, guérir, et qu'il ne savait plus aimer. Sa foi prenait en pitié les misères humaines, mais n'en était plus dupe.

Il était débout, et résumait, avant de se retirer, la lon-

gue conférence qu'il venait d'avoir avec la baronne.

— Du courage, madame, lui disait-il, faites cette démarche, puisque vous croyez n'avoir pas d'autre moyen de percer cet étrange mystère.

— Hélas! monsieur l'abbé, répliquait d'une voix tremblante la pauvre veuve, j'éprouve un sentiment que je ne puis définir, à la pensée de le revoir et de lui parler du passé.

— Je vous absous d'avance des petits regrets qui pourront troubler votre repentir, dit le vieux prêtre en souriant et avec une paternelle ironie.

— Oh! monsieur l'abbé, vous êtes cruel...

— Non; je veux vous prouver, madame, mon estime et ma confiance, et je vous raille, pour défier votre grand cœur.

— Si j'ai un peu de force, dit avec un soupir, madame de Bruval, c'est que vous me soutenez, c'est que vous m'encouragez; c'est surtout que vous me pardonnez. Mais je sens bien que voici ma dernière épreuve. Si j'échouais, je n'aurais plus rien à faire en ce monde.

— On a toujours une tâche, madame, reprit le bon prêtre. L'exemple n'est jamais absolument inutile. Il y a, à Saint-Germain-des-Prés, un vieux donneur d'eau bénite qui m'a connu dès l'enfance. Eh bien, le pauvre homme vit, espère et pense par moi; c'est peut-être la seule âme au monde sur laquelle j'exerce une influence réelle et continue. Je désespérerais de tous mes pénitents, que je demanderais encore à Dieu de vivre pour celui-là.

— Je suis jalouse de ce donneur d'eau bénite, moi, dit la baronne avec tendresse.

— Oh! vous n'avez pas tant besoin de mes conseils que vous le croyez, repartit l'abbé Marcellin en hochant la

tête. Je ratifie presque toujours vos résolutions; je n'ai pas l'orgeuil de vous en suggérer une seule.

— Sans vous pourtant, monsieur l'abbé, je n'aurais jamais osé tenter la démarche que je vais entreprendre.

— A ce propos, madame, êtes-vous bien certaine que vos enfants ne pourraient vous aider en rien?

— Mes enfants! s'écria avec un peu plus de vivacité madame de Bruval en joignant les mains. Pourquoi me meurtrir avec ces mots? Suis-je mère? Ai-je été épouse? Oh! ce supplice est terrible, cette incertitude est épouvantable. Vous ne savez pas, mon père, que je porte envie aux malheureuses mères qui voient mourir leur fils ou leur fille! Pleurer, se désespérer, se tordre de douleur devant un cadavre qu'on a le droit d'embrasser, c'est une torture; mais c'est une certitude. Tandis que moi, si je voyais tomber ici, devant mes yeux, Simon et Simone, ceux que le monde appelle mon fils et ma fille, je ne saurais sur lequel des deux je devrais me précipiter. Rien ne me dirait : Mère, voilà ton fils! Mère, voilà ta fille!... Il y a dix-neuf ans que j'interroge mon cœur, sans que rien ne tressaille en moi et ne m'éclaire!

— Madame, ces souffrances vous seront comptées.

— Et si vous saviez par-dessus tout mon grand effroi, continua la baronne. Je meurs du doute, et je serais peut-être tuée par une certitude. Ces deux enfants, quand je les interroge, m'épouvantent. Simon est une âme ténébreuse; Simone est une nature indomptable. Je serais peut-être réduite à mépriser celui des deux que je devrais aimer.

— Vous vous exagérez des défauts de jeunesse, le résultat de quelques méchantes insinuations de M. de Bru-

val. M. Simon me semble adonné à la piété. Mademoiselle Simone est une enfant insoucieuse ; mais qui vous dit que quand ce testament aura constaté la vérité, il ne s'ouvrira pas dans le cœur des deux jeunes gens des sources de tendresse qui vous récompenseront?

— Non, je suis bien certaine de n'être jamais aimée d'eux. C'est là mon châtiment, mon expiation. Quant à ce testament, je ne veux pas l'attendre ; je veux être certaine d'avance de ce qu'il amènera. Comprenez-vous, mon père, que je ne puis pas être là, devant toute la famille, attendant que le notaire me dise : Voici votre enfant ! et comme celui-là, d'ailleurs, sera le déshérité, je veux le prémunir, le préparer d'avance.

— Allons, madame, tentez cette démarche ; si elle échoue, élevez votre cœur si haut sur le calvaire, que les déceptions humaines ne puissent pas envenimer ses saintes blessures. Toutes les douleurs sont bonnes pour arriver à Dieu ; et les larmes maternelles sont particulièment puissantes. Je reviendrai vous voir demain... quand vous aurez reçu cette visite...

— S'il ne venait pas, s'il refusait de me revoir ?

— Eh bien ! vous n'auriez pas à rougir devant lui.

L'abbé Marcellin saluait pour se retirer et posait la main sur le bouton de la porte, quand cette porte même fut doucement poussée et quand M. Simon de Bruval entra dans le salon.

C'était un grand jeune homme au teint pâle, aux paupières baissées, à la démarche ecclésiastique. Il était difficile de préciser le timbre exact de sa voix et la couleur de ses yeux. Il parlait toujours avec des inflexions doucereuses et ne regardait jamais en face. Il salua profondé-

ment l'abbé Marcellin, comme s'il se fût incliné devant sa bénédiction, et il alla baiser la main de la baronne du bout des lèvres, comme s'il eût baisé une patène. Un sourire passa sur la bouche du vieillard. Le vrai saint prenait en pitié le faux béat; mais cette muette ironie ne fut remarquée de personne. L'abbé Marcellin allait franchir le seuil, quand le jeune homme se retourna.

— Monsieur l'abbé, demanda-t-il de la même manière qu'il eût entonné un cantique, savez-vous à quelle heure aura lieu demain l'office pour l'œuvre des missions?

— A neuf heures, je crois.

— C'est une œuvre bien méritoire que celle de réveiller la foi dans ce malheureux pays à l'aide de missions!

— C'est encore moins la foi qui manque que la concorde, fit l'abbé en se retirant à demi.

— Pensez-vous donc que la paix ne soit pas la conséquence des prières et des prédications? dit avec une certaine allure provocante le jeune homme, jaloux de faire acte d'apôtre.

—Je pense, monsieur, que la première offrande agréable à Dieu, c'est l'amour. L'amour dans la cité, d'abord, et l'amour dans les familles.

Simon rougit un peu; la baronne pâlit davantage. Ces derniers mots avaient été accentués avec une intention visible à laquelle on ne pouvait se méprendre. Il y eut un intervalle de silence. L'abbé Marcellin en profita pour achever sa retraite, et la mère et le fils restèrent seuls.

II

— Vous avez entendu? reprit avec une tristesse un peu sévère la baronne de Bruval.

Simon souleva sa paupière et laissa glisser une lueur froide.

— J'ai bien entendu, et j'ai parfaitement compris, madame, répondit-il d'une voix railleuse. C'était un reproche indirect que m'adressait l'abbé. Vous lui aviez sans doute parlé encore de l'ingratitude de vos enfants. Pour une mère chrétienne, vous aimez bien la médisance !

— Pour un fils chrétien, vous avez bien peu de respect!

— Mais suis-je votre fils, moi, madame?

— Qu'osez-vous dire? s'écria la baronne, se dressant debout et frémissante.

— Je dis, continua Simon avec une humilité feinte, que votre sévérité pour moi semble me renier.

— C'est là tout ce que vous vouliez dire? demanda la baronne en regardant avec anxiété le visage de son fils et en retombant épuisée.

— Tout, madame! Aurais-je donc pu vouloir dire autre chose?

— Non! non! reprit avec vivacité madame de Bruval, vous avez raison. Tenez, venez là, près de moi, Simon, que je vous parle à cœur ouvert. Votre reproche m'a touchée. Mais il ne faut pas me condamner sur les apparences... Je suis bien malheureuse... Un fils, d'ailleurs, ne doit jamais juger sa mère...

— Un fils! répéta sans ouvrir les yeux, et avec une vibration sarcastique, Simon qui s'était approché et qui dominait la baronne.

— Oui, un fils, répéta en tremblant la pauvre femme qui n'osa pas le regarder.

— Je ne vous juge pas, madame, reprit le jeune homme; je souffre comme vous souffrez ; je m'imagine que je suis un orphelin et que l'Église est ma seule mère.

— Oh! vous êtes cruel, mon enfant; et pourtant, si vous saviez, si vous pouviez comprendre!... Ah! Simon, ne m'accuse pas de ne point t'aimer! Tout mon cœur se répandrait dans le tien, si tu avais un jour, un seul jour quelque pitié pour moi.

Ces mots furent dits avec entraînement; la baronne avait ouvert ses bras et les tendait. Simon resta froid et immobile. A peine si quelques fibres tressaillirent autour de sa bouche.

— Ecoute : tu as des griefs, des soupçons, quelque chose enfin contre moi; il faut me le dire, mon enfant, continua madame de Bruval d'un ton suppliant. Sur ton salut, sur le mien, je t'assure que je meurs de votre indifférence à tous les deux. Pourquoi cette froideur de ta part? Pourquoi, quand je tends la main, et le cœur, et les lèvres, quelque chose se dresse-t-il entre nous, et pourquoi ne viens-tu pas à moi? Dis, réponds?

— Madame, repartit Simon, êtes-vous bien sûre que cette froideur va de mon cœur au vôtre? Êtes-vous bien sûre de n'avoir jamais détourné la main, le cœur, les lèvres, quand, tout petit, je courais à vous? Je ne fais peut-être que me souvenir, et je vous rends peut-être vos caresses maternelles!

— Ne parlons pas de cela, Simon. Viens m'embrasser.

Le jeune homme s'inclina automatiquement; la baronne posa les lèvres sur son front et les retira avec effroi, comme si elle eût touché un marbre. Ce mouvement fit sourire étrangement son fils.

— Vous aimez mieux ma sœur, dit-il d'un ton amer où pourtant on ne sentait pas beaucoup de jalousie.

— Ta sœur me fait souffrir comme toi, mais je l'aime comme toi.

Simon ouvrit pour la première fois ses yeux gris et regarda le plafond avec un mouvement d'épaules assez équivoque, qu'on pouvait interpréter en geste de mépris ou en témoignage de supplication, d'invocation.

La baronne allait protester contre l'un ou l'autre de ces signes, quand on entendit un frôlement de robe et un bruit de pas dans la pièce attenante au salon.

— Voici justement Simone, murmura Simon de Bruval. Voulez-vous que j'en appelle à son témoignage, ma mère, et que je lui demande ce qu'elle pense, elle aussi, de votre tendresse?

— Oh! vous me tuerez... Tais-toi... je t'en conjure!

Au même instant la porte s'ouvrit avec fracas, et une belle jeune fille entra dans le salon.

Elle faisait avec son frère le contraste le plus étrange qu'on pût imaginer. Ses yeux bleus, démesurément ouverts, paraissaient altérés d'une inextinguible curiosité; brillants, rarement voilés, ils étaient faits pour l'audace et la provocation. La bouche, grande, bien dessinée, avec des lèvres un peu épaisses, était la poésie luxurieuse dont les yeux étaient la prose. Simone était admirablement faite. Ses cheveux, d'un blond un peu exagéré, re-

levés à la chinoise, découvraient des tempes d'une suavité de teint à désespérer un peintre. Son nez, droit, aux narines retroussées, aspirait l'air. Mais un attrait manquait à cette statue : la grâce, la pudeur. Simone était de ces femmes qui semblent n'avoir pas de paupières et dont le cœur n'a pas de voiles ; à chaque mot elle riait ; c'était sa façon de prendre haleine.

— Bonjour, maman, dit-elle d'un ton léger, en secouant la tête et en achevant de boucler une ceinture grise sur sa robe de demi-deuil... Ah ! c'est toi, l'abbé ! tu n'es pas encore à confesse ce matin ?

— J'irais peut-être moins à l'église, si tu y allais davantage, répondit avec une voix aiguë Simon, qui paraissait aimer peu les plaisanteries de sa sœur.

— Ah bah ! tu te confesses pour moi. Tu devrais me communiquer l'absolution. Tu sais donc mes péchés ?

— Simone ! Simone ! dit madame de Bruval en hochant la tête, ne plaisante pas avec un sacrement.

— Tiens ! est-ce que monsieur est un sacrement ? repartit la jeune fille avec des fous rires. Tu ne sais pas, Simon, qu'avec tes air saffectés, tu ressembles à un dévot, comme un mouchard ressemble à un juge. Tu te crois de la maison du bon Dieu, tu n'es que de sa police. Bonjour, monsieur l'espion !

Simon se mordit la lèvre et laissa glisser de côté un regard serpentin qui fit le tour du cou de sa sœur, comme s'il eût voulu l'étrangler, mais il ne répliqua pas.

— Oh ! tu peux me dire ce que tu veux, et même ce que tu penses, quoique cela ne t'arrive guère, je n'en ai pas peur, va !

— Ce que je pense, tu le sais, reprit avec un ton sentencieux le bon apôtre. On ne dirait pas que tu es la fille de madame de Bruval, à t'entendre parler comme une femme de chambre.

Simone devint pourpre, ses mains tremblèrent et ses beaux ongles se rapprochèrent pour se préparer à des égratignures. La baronne était presque évanouie de douleur.

— Oh! je voudrais bien n'être pas ta sœur, s'écria la jeune fille, je pourrais te haïr tout à mon aise!

— C'est là ce qui te gêne? dit Simon avec un petit rire hargneux.

— Et toi, te crois-tu donc digne de ton nom et de ta famille, avec tes airs de séminariste? Dites-lui donc, maman, qu'il ne me vaut pas!

— Taisez-vous, taisez-vous... murmura madame de Bruval en sanglotant. A qui penses-tu donc, quand tu pries Dieu, mon fils? Et toi, ma fille, ne le prieras-tu jamais?

— Le même Dieu que Simon! dame! ce n'est pas tentant, dit avec une forfanterie cynique l'impitoyable jeune fille.

Simon s'approcha de la baronne:

— Je vous laisse avec votre enfant, ma mère!

— Mais tu es mon enfant aussi, dit la pauvre femme qui devenait folle de douleur.

Simon ne répliqua rien; il rit, tourna le dos à sa mère et sortit.

— O mon Dieu! murmura tout bas au dedans d'elle-même la baronne, faites que celui-là ne soit pas mon fils!

Simone debout, au milieu du salon, les bras croisés et

battant le parquet de son pied, regardait son frère s'éloigner. Quand il eut refermé la porte :

— Le lâche ! dit-elle ; si j'étais un homme, je cravacherais ce visage blême !

— Ma fille ! ma fille ! peux-tu parler ainsi ?

— Vous savez bien pourquoi je dis cela, maman ! Ce n'est pas pour ses hypocrisies. Si le bon Dieu s'accommode de ces grimaciers-là, c'est son affaire. Mais il vous insulte ; ce mot qu'il vous a jeté en partant, il le redit tous les jours.

— Quel mot ? demanda en tremblant la baronne.

— Ne parlons plus de cela. M. de Bruval dont nous portons le nom, ne nous aimait pas et ne vous aimait guère ; il nous a fait entendre souvent, à Simon et à moi, des choses que j'aurais mieux aimé ignorer toujours. Mais enfin nous saurons à quoi nous en tenir un jour ou l'autre. A quoi bon se chamailler, se quereller, se haïr jusque-là ? Vous me rendrez cette justice à moi, maman, si je ne suis pas bien tendre, je ne suis pas mauvaise ; et jamais je ne vous ai fait de ces reproches cruels qui remuent vos douleurs, vos angoisses, vos doutes ! Mais lui !

— Ah ! tes paroles me navrent et pourtant me font du bien, dit la baronne en prenant la main de Simone. C'est bien toi qui es véritablement mon enfant.

— De cela, je ne sais rien, ni vous non plus, n'est-ce pas, maman ? continua Simone en fronçant le sourcil.

— Mais enfin, écoute ton cœur, ma fille, que te dit-il ? Voyons ! je te presse les mains, je te les embrasse. Ne sens-tu pas en toi une voix qui s'éveille, quelque chose qui tressaille et qui t'avertit ? Qu'éprouves-tu ? Parle !

— Il me semble, maman, que votre cœur devrait en

savoir plus long que le mien. Je n'éprouve ni entraînement, ni répulsion. Cette vie de mystère m'ennuie; cette fraternité avec Simon m'est odieuse; j'ai soif de clarté, de liberté, d'affranchissement. Je ne vous hais pas, je vous plains. Voilà, sur l'honneur, ce que j'éprouve. Je vous le dis loyalement.

— Mais, enfin, voudrais-tu, dis-moi, être ma fille?

— Oh! je suis bien grande pour désirer une mère. J'aimerais peut-être mieux un mari... et puis, sans reproche, maman, vous nous avez un peu troublé les sentiments, dans notre enfance. Je me rappelle que vous nous embrassiez quelquefois avec terreur!

— Tais-toi! tais-toi! tu me parles comme Simon. Va! tu es bien sa sœur pour me torturer.

— Eh bien! n'en parlons plus. D'ailleurs, j'aurais tort d'être méchante. Je me sens en gaieté ce matin.

— Tu l'es toujours!

— Me reprocheriez-vous ma joie? Aimeriez-vous mieux que je fusse toute confite, comme Simon, en hypocrisie! Ah! il me fait frissonner quand je le vois; il apporte l'humidité, il m'enrhume l'esprit. Moi, j'aime le grand air! Tenez, maman, il fait un beau soleil, allons aux Tuileries.

— Je ne puis sortir ce matin, j'attends quelqu'un; mais on peut t'accompagner.

— Oui, toujours cette gouvernante! Quelle mode insensée! Ne dirait-on pas qu'on peut m'enlever en route?

— Simone! Simone! il n'est pas convenable qu'une jeune fille de ton âge...

— Ah! voilà encore, il n'est pas convenable! On a tout dit avec ce mot-là. Il est donc convenable de s'ennuyer

de périr dans l'ombre, de n'avoir qu'une maison maussade, une mère toujours triste, un plus triste frère?... Ah! qu'il me tarde de vieillir, pour avoir le droit d'être jeune!

La baronne ne répondit rien. Elle fit un signe pour indiquer à Simone qu'elle avait besoin de ne plus poursuivre cette conversation et de rester seule. La belle jeune fille se retourna brusquement, vint se regarder dans la glace, ajusta les plis de sa robe, s'assura que ses cheveux étaient symétriquement relevés, se lança quelques œillades, modula une phrase de romance et sortit, sans prendre congé autrement de sa mère que par un petit hochement de tête fort impertinent.

Quand mademoiselle de Bruval eut quitté le salon, la baronne laissa échapper les larmes qu'elle avait eu beaucoup de peine à contenir.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle en joignant les mains et en tombant à genoux, est-ce assez de souffrance, et n'ai-je pas expié?

Elle resta longtemps ainsi, priant, pleurant, répandant toute son âme, s'excitant au courage et se sentant brisée. Enfin, elle se leva un peu plus calme et alla écrire dans sa chambre le billet suivant, qu'elle envoya porter immédiatement à son adresse.

« A monsieur Lombard, membre de l'Institut,
rue Jacob, 46.

« Madame la baronne de Bruval prie instamment M. Lombard de vouloir bien lui faire l'honneur de passer chez elle. Il s'agit d'une communication importante qui ne peut être confiée à un tiers, ni à une lettre. »

Ce billet parti, Antonine de Bruval attendit avec anxiété la réponse. Deux heures après, M. Lombard envoyait annoncer sa visite pour le jour même. En apprenant le premier résultat de sa démarche, la baronne fut reprise d'hésitation et de terreur.

— Qu'ai-je fait? se disait-elle. Le revoir, n'est-ce pas offenser Dieu? Non, l'abbé Marcellin m'y autorise; mais Simon et Simone, s'ils apprenaient... que diraient-ils? Et lui, me comprendra-t-il? saura-t-il me plaindre? pourra-t-il m'aider?

Pendant que ces appréhensions s'ajoutaient aux épines dont la pauvre femme se sentait déchirée, M. Lombard tournait et retournait entre ses doigts le laconique billet de la baronne, et se demandait à quel motif il devait attribuer cette démarche, et ce que pouvait désirer de lui a veuve du colonel de Bruval, qu'il n'avait pas vue depuis dix-neuf ans environ.

Mais comme il est du devoir d'un savant d'aller partout à la recherche de la vérité, et du devoir d'un philosophe de ne pas s'émouvoir, M. Lombard, en qualité de membre de l'Institut, se croyant savant et sage, n'hésita pas à se rendre à l'appel d'une femme qui, après tout, avait été fort jolie autrefois, et qui avait peut-être conservé autant d'attraits qu'il s'en attribuait modestement à lui-même.

M. Lombard, on le voit, n'était pas dépourvu de toute coquetterie, et quand j'aurai dit qu'il procéda à une minutieuse toilette, on comprendra que ce n'était pas un savant comme les autres!

M. Félix Lombard avait à peu près cinquante ans. Grand, chauve, le visage orné de cette dignité de convention qui est l'effigie des fonctionnaires, il n'inspirait pas

l'émotion respectueuse qui se dégage d'un homme de génie; mais il embarrassait toujours par l'ironie de ce masque sévère. Quoiqu'il fût doué d'une ambition dont nous constaterons les efforts, et qu'il ne dédaignât pas des moyens vulgaires, mais habiles, pour la satisfaire, il n'était pas sans talent. Quelques-uns même croyaient de fort bon goût de se servir de lui pour réagir contre l'enthousiasme mélancolique suscité par les premières œuvres de Chateaubriand. M. Lombard était l'inventeur d'une sorte de style froid, sec, qu'on trouvait simple parce qu'il était nu, et beau parce qu'il était clair. Il racontait des histoires d'amour, comme il eût raconté le budget; ses livres étaient des procès-verbaux d'émotion; il constatait les catastrophes. Sans imagination, empruntant des sujets à toutes les littératures, il s'était fait une sorte d'originalité par l'absence absolue de qualités originales; et cet artiste parlant et écrivant comme un diplomate passait pour un personnage sérieux, à ses propres yeux même.

Aujourd'hui, le temps, qu'on ne trompe pas, l'a remis à sa place, et M. Félix Lombard, s'il vivait, devrait demander à d'autres moyens qu'à ses titres littéraires le piédestal de sa gloire. Déjà, d'ailleurs, en 1821, par précaution et par scepticisme, il s'était fait des auxiliaires de sa vanité en dehors du travail, et l'on racontait en souriant que quelques amours placées avec adresse et en bon lieu n'étaient pas étrangères à son rapide avancement; il y avait des branches de myrte dans ses palmes académiques. Quelques muses du Directoire, de l'Empire et de la Restauration lui avaient tour à tour aplani les obstacles; on allait même jusqu'à attribuer à des relations diplomatiques avec une noble Anglaise la publication de

traductions d'ouvrages anglais auxquels M. Lombard avait mis son nom.

Le bagage de cet heureux immortel, parfaitement enterré aujourd'hui, était léger et discret. De petits romans, des études philosophiques peu étendues, quelques pièces de théâtres, c'était tout.

Ai-je besoin d'ajouter qu'en 1821, M. Lombard, hésitant d'abord sur les intentions de Louis XVIII et sur l'allure que la société allait prendre, s'était enfin décidé pour la morale et la religion. C'était le suprême effort de son habileté; car, profondément athée, se moquant du bon Dieu comme il s'était moqué de la République, de l'Empire et des femmes, il ne croyait qu'à lui seul, et n'admettait aucune autre distinction entre le bien et le mal que l'avantage matériel qui pouvait en résulter. Sous le Directoire, il avait eu l'imprudence (il était si jeune alors!) de publier un roman fort immoral, dans lequel il exposait ses théories sur Dieu et sur l'amour. Cet opuscule serait illisible aujourd'hui; mais les dames ne le dédaignaient pas alors: il est vrai qu'on les y insultait à chaque page.

Cette profession de foi, échappée à l'entraînement d'une société de ribauds à cravates blanches, fut la seule maladresse de M. Lombard. L'empereur, qui se sentait quelque sympathie pour ce personnage grave et sentencieux sans idées, ne lui pardonna pas cette obscénité ; et il fallut, à la rentrée des Bourbons, bien des « meà culpà », bien des fréquentations pieuses pour qu'on feignît d'oublier cette boutade impie. Mais la grande force de M. Lombard tenait à ses influences. Deux ou trois dames faisaient contre-poids à son petit livre; et à l'heure où madame de Bruval songe à en appeler à l'aide de cet homme tout-

puissant, il est aussi heureux qu'un athée peut l'être, et si une superstition pouvait effleurer cette âme, il devrait, en allant à l'Institut, jeter son anneau dans la Seine, car son bonheur est complet.

Tout en rasant son menton de diplomate, M. Lombard interrogeait ses souvenirs sur madame de Bruval. Il se rappelait une femme blonde, douce, une sorte de La Vallière qu'il avait brusquement laissée aux Carmélites; il se demandait si la veuve pouvait valoir encore les chançes d'une campagne. Un général, comme il l'était, n'avait pas de temps à perdre en stratégie inutile. Quel avantage pouvait-il retirer de la baronne de Bruval? A tout hasard, cependant, il soigna sa toilette et médita pendant quelques minutes sur la meilleure façon d'aborder Antonine. Un homme comme lui ne devait jamais être pris au dépourvu.

Madame de Bruval attendait cette visite comme une sentence. Je profanerais la pureté de cette âme maternelle en disant même qu'elle ne mêlait aucune pensée mondaine à ses anxiétés. Je veux qu'on admire et qu'on plaigne cette vertu qui est un repentir. J'ai besoin que le rayonnement de cette victime purifie par intervalles l'atmosphère dans laquelle cette étude nous contraint d'entrer. Ce roman n'est pas un blasphème ; s'il touche à des souillures, c'est qu'il veut glorifier la sainteté. L'abbé Marcellin et madame de Bruval rachèteront peut-être, dans la conscience de nos lecteurs, M. Lombard, Simon et Simone.

Antonine est dans une de ces situations étranges et complexes qui permettent d'étudier le cœur, le dévouement, la foi de la femme et de la mère, sous ses aspects multiples. Elle est prise en des rouages qui la broieront

pour la terre en l'idéalisant pour le ciel; et l'agonie de cette tendresse sera l'hommage le plus vrai, le plus humain à l'immortalilé du dévouement.

III

Quand la sonnette de l'appartement annonça, par un coup sec, discret, académique en quelque sorte, la venue de M. Lombard, madame de Bruval se sentit prise d'un mouvement nerveux; elle faillit donner l'ordre de ne pas recevoir celui dont elle avait tant souhaité la présence. Mais la pensée de l'abbé Marcellin traversa son esprit et jeta sur la flamme qui la brûlait une goutte de rosée céleste. Il fallait bien s'exposer au supplice de cette entrevue pour souffrir suffisamment, pour expier, pouêtre pardonnée, et pour achever l'enquête effroyable commencée par un dévouement maternel dont nous allons expliquer les complications énigmatiques.

M. Lombard entra avec la solennité souriante d'un grand homme qui fait visite à un rêve de jeunesse. Il comprit, au premier coup-d'œil jeté sur la baronne, que l'entretien ne lui demanderait aucun effort de stratégie, et que le temps de la guerre était passé. Mais si la coquetterie devenait sans but, elle n'était pas cependant sans quelque charme pour un artiste. Un soldat fanatique trouve dans une simple parade l'attrait d'une bar taille.

Antonine devint blême, puis cramoisie; elle essaya de sourire et faillit éclater en sanglots. Elle voulut se lever,

aller au-devant de M. Lombard ; ses jambes refusèrent de la soutenir, elle ne put que baisser la tête et faire signe au visiteur de prendre un fauteuil tout près d'elle.

— A quelle heureuse circonstance, madame, dois-je l'honneur que vous avez bien voulu me faire? demanda M. Lombard par une formule qui semblait banale, qui l'était en effet, mais au fond de laquelle gisait une ironie.

— Monsieur, balbutia avec confusion la baronne, il a fallu, croyez-le, de bien graves motifs pour que j'osasse vous prier... de venir me voir.

— Il y a un reproche fort dur pour le passé dans cette réponse, madame, répliqua le savant avec une douceur un peu railleuse. Peut-être autrefois ma fatuité y eût-elle trouvé un aveu!

Antonine reprit tout à coup la force qui lui faisait défaut quelques minutes auparavant; elle regarda son interlocuteur en face, et lui répondit avec l'assurance d'une chrétienne héroïque qui porte le pardon de son Dieu comme une cuirasse :

— Je n'ai pas de reproche à vous faire, monsieur, et à mon âge on n'a plus de coquetterie. Si j'hésitais à vous revoir, c'était pour vous; il me semblait que ma vue pouvait vous toucher comme un remords.

— Un remords! ah! vous vous calomniez, madame, reprit le galantin de l'Institut.

— Vous oubliez que je suis une vieille femme, continua Antonine avec un léger mouvement de tête qui semblait reprocher les fadaises de cette conversation, et je veux vous apprendre que je suis aussi une bien malheureuse femme!

— Pardonnez-moi de n'avoir vu que la femme, repartit avec obstination M. Lombard.

La baronne se recueillit. Ce début d'un entretien si grave pour elle la choquait et l'épouvantait; elle se sentait serrée, étouffée par un pressentiment. La honte qu'elle voulait affronter pour chercher une issue à la situation étrange dans laquelle elle se trouvait, menaçait d'être inutile. M. Lombard ne la comprenait peut-être pas, et pourtant elle s'était trop avancée pour reculer; elle ne pouvait pas l'avoir fait venir pour rien. Puisqu'il était là, il fallait parler, il fallait tout dire, tout essayer, et, avec l'aide de Dieu, s'efforcer d'émouvoir et d'amener aux idées sérieuses cet homme qui n'avait encore trouvé que des formules galantes pour lui répondre.

M. Lombard, de son côté, la contemplait en connaisseur. Il était frappé de la beauté de cette créature voilée de mélancolie; bien qu'il fût d'un âge à ne plus aimer ses contemporaines, et bien que son scepticisme lui défendît de se comparer à Louis XIV, il se disait que sa La Vallière était devenue une attrayante Maintenon.

— Monsieur, reprit avec une fermeté dont elle se fût sans doute crue incapable une demi-heure auparavant la baronne de Bruval, joignant ses deux mains sur sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur, l'entretien que j'ai sollicité de vous est connu et approuvé du vénérable ecclésiastique auquel j'ai besoin de demander souvent des conseils et des consolations; c'est vous dire que je considère notre entrevue comme un acte religieux. Soyez donc compatissant pour les scrupules d'une pécheresse repentie, et si je suis forcée de parler du passé, soyez assez généreux pour vous rappeler qu'il est bien mort, et que nous ferions injure à tous deux en essayant de croire qu'il a survécu.

M. Lombard s'inclina sous la leçon avec la politesse

d'un homme du monde enchanté d'être grondé pour sa galanterie, mais incorrigible.

— Madame, dit-il, excusez-moi; ce n'est pas le passé que j'évoquais en admirant en vous des grâces nouvelles, c'est l'avenir.

— Occupons-nous du présent, qui est pour moi plein de larmes et d'angoisses, repartit Antonine avec une voix sévère et triste; quant à l'avenir, il sera ce que Dieu voudra!

— Je vous écoute, madame, avec une attention profonde, répliqua M. Lombard, réduit à la discrétion, et se résignant à subir les doléances d'une dévote.

— Monsieur, reprit la baronne en baissant les yeux, vous savez les circonstances qui nous ont rendus autrefois et pour jamais étrangers l'un à l'autre.

— Je sais, madame, interrompit l'académicien, qu'après avoir bien voulu accepter l'hommage d'un sentiment sincère, vous m'avez un beau jour interdit l'entrée de votre maison.

— Oh! parlons plus gravement de ce malheur, monsieur. Cette maison dont le seuil vous fut interdit n'était pas la mienne, et si vous ne deviez plus y rentrer, c'est que vous l'aviez profanée.

— Quoi! après vingt ans bientôt, nous en sommes encore aux reproches! dit en riant M. Lombard.

— Je ne vous fais pas de reproches, monsieur; vous ne m'avez pas séduite, puisque je vous ai aimé. Oh oui, je vous ai ardemment et follement aimé!

— Et moi donc, madame! dit bêtement l'homme d'esprit, qui ne comprenait rien à la simplicité chrétienne de cet aveu.

— Si je vous parle ainsi, monsieur, continua madame

de Bruval, c'est que cet amour est anéanti, c'est que j'en ai offert depuis longtemps à Dieu toutes les joies amères et toutes les larmes. Dispensez-vous donc, je vous en conjure, de me parler du vôtre.

— Ah çà! est-ce pour me convertir qu'elle m'a envoyé chercher? se demanda tout bas M. Lombard.

— Je vous ai vu pour la première fois, monsieur, à une époque où mon cœur était libre, où ma main l'était aussi. Mes parents m'accordaient une confiance qui me livra au danger, je veux dire au charme de vos paroles. Je vous écoutai, je vous admirai; vous m'apparûtes à moi, pauvre enfant que des lectures mal dirigées avaient prédisposée à toutes les impressions romanesques, comme un frère, comme un époux prédestiné. J'étais presque seule au monde. Mon père et ma mère m'avaient ramenée de l'émigration avec une mélancolie qui devait peut-être quelque chose aux influences de l'Allemagne. Je me complus à lier par l'esprit mon sort au vôtre. Je compris la gloire, la poésie; mais un jour tout ce rêve fut cruellement déchiré. On m'apprit que le commandant Quincy demandait ma main. Je voulus protester; mon père pleura, ma mère s'évanouit. Ces pauvres vieillards redoutaient la Révolution et s'imaginaient qu'un gendre commandant garantissait de tout péril.. J'étouffai mon âme, je crus l'étouffer du moins, et je devins la femme de M. Quincy.

— Ce soldat ne vous aima jamais, interrompit M. Lombard.

— Il ne me demanda pas non plus de l'aimer, monsieur; mais il me fit jurer de respecter son nom, ou plutôt le mien qu'il avait ajouté au sien. Je prêtai le serment, et je ne sus pas me préserver du parjure. Pour-

tant, j'en atteste le ciel, je m'appliquai à ne plus penser à vous, j'essayai d'aimer cet homme, je concentrai toutes mes idées sur le devoir; mais M. Quincy ne m'aidait pas et me rendait cette tâche pénible. Combien de fois, découragée, refusant l'entrée de mon cœur à des illusions, à des rêves d'autrefois qui venaient le heurter de l'aile, j'allai me prosterner dans les églises, priant, pleurant, me meurtrissant! Mais le soir, je devais me couvrir de diamants et paraître au bras de mon mari dans les salons officiels; là, je voyais toutes les femmes encensées, courtisées, aimées, et moi seule, dans cette foule, je passais sans amour, fidèle aux liens que la mode allégeait pour tout le monde et que mes scrupules alourdissaient pour moi. Ce ne fut cependant pas la tentation d'imiter la foule qui me corrompit; j'aurais eu le courage de mépriser cette société qui raillait ma vertu, si M. Quincy ne m'avait pas laissée seule à Paris, et surtout si je ne vous avais pas revu. Mon mari était à l'armée, j'avais de ses nouvelles par le « Moniteur »; je savais qu'il ne songeait guère à moi. Il avait repris, avec l'habitude des camps, les allures de sa vie de garçon. Le veuvage commençait, triste, infini, sans enfants. Je vous rencontrai. Toute ma sagesse s'envola au premier souffle de vos lèvres. Je me crus encore libre, jeune fille; vous me parliez si tendrement de votre amour, de l'absence, de mon esclavage! Je me crus plus malheureuse que je ne l'étais. Je ne songeai pas que ma parole de fille noble était engagée. Je vous écoutai enfin, et je n'écoutai plus que vous. Ah! je vous le répète, je n'ai pas de reproche à vous faire. La faute est toute à moi; c'était peut-être votre rôle de me tenter, c'était le mien de résister. Je vous aimais trop; je ne sus pas me défendre, moins de vos paroles peut-être

que des secrets murmures de mon cœur. Je me sentais isolée, perdue, sans conseils; je voulais une affection : Je devins votre maîtresse, pour trouver en vous un ami...

— Cet ami, madame, ne vous aurait pas manqué, si vous-même...

— Oh! ne me dites rien, monsieur, encore une fois : puisque j'envisage aujourd'hui dans toute sa honte la faute que j'ai commise, c'est que je m'en suis bien repentie et que je ne veux pas d'excuse pour elle. Ce n'est pas le commandant Quincy que j'ai trahi, que j'ai déshonoré; c'est moi-même qui avais juré et qui fus lâche. Mais je fus bien punie, et peut-être que mon expiation finira par apaiser la justice de Dieu... D'abord, permettez-moi de vous le dire, non comme un reproche, mais comme une preuve de la malédiction qui s'attache à ces passions coupables, vous-même, monsieur, quoi que vous en disiez aujourd'hui, vous ne m'aimiez guère, vous ne m'aimiez plus après ma chute.

M. Lombard fit un mouvement pour protester; la baronne continua en souriant, avec une amertume touchante :

— N'essayez pas de mentir! à quoi bon? J'aime à penser, au contraire, que je fus maudite et qu'il ne me restait pas même l'illusion de votre tendresse pour dissimuler l'horreur de ma chute. Car vous ne savez pas tout, et c'est le moment de vous révéler un secret qui m'accable et que je suis seule à porter. Dieu, qui m'avait refusé la consolation d'une maternité légitime, dans mes chagrins, m'infligea la fécondité, comme un premier châtiment. Un jour, j'appris le retour de M. Quincy et je reconnus en même temps que j'étais mère.

— Comment! s'écria M. Lombard, dissimulant à grand'peine la contrariété que cette confidence lui causait. Vos enfants?...

— Mes enfants! Vous croyez comme tout le monde, n'est-ce pas, que Simon et Simone sont jumeaux? Hélas! ils sont peut-être nés le même jour, mais l'un d'eux seul est à moi, et, fruits tous les deux de l'adultère, ils sont complètement étrangers l'un à l'autre. Voilà ce que le monde ignore, ce qu'il apprendra bientôt, et ce que j'ai voulu vous dire; car il est juste que vous m'aidiez, ou plutôt, non, je n'ai pas le droit de réclamer votre aide, vos conseils; je ne dois pas repousser le fardeau parce qu'il m'accable; mais, dans l'intérêt des deux enfants dont l'un est le vôtre, j'ai pensé que je vous devais la vérité.

M. Lombard eût bien voulu répondre : Vous ne me devez rien! mais il fut, malgré lui, intimidé par l'accent, par le regard, par la simplicité de madame de Bruval. Au fond, il se considérait comme dupé, comme pris au piége. Cet enfant dont on lui révélait la naissance pouvait l'astreindre à quelques devoirs, du moins à quelques grimaces. Il avait si bien arrangé sa vie jusque-là, il avait eu tant de bonheur, que jamais une de ces paternités de hasard n'avait mêlé d'épines trop apparentes aux roses qu'il avait cueillies. Et il était bien fâcheux de se trouver mêlé, après dix-neuf ans, à un sot mystère de roman qui pouvait gâter la placidité de son repos académique. Ah! s'il avait su, comme il eût décliné l'honneur de cette entrevue! C'était bien la peine de partir en guerre et de prendre des airs conquérants pour revenir chez lui en père nourricier? Quel rôle allait-on exiger de sa dignité? Bien décidé à refuser toute espèce de reconnais-

sance scabreuse, d'engagement trop tendre, il dit à la baronne avec une froideur polie dont celle-ci se sentit atteinte :

— Pourquoi attendre si longtemps, madame, et m'avoir privé jusqu'ici de la tendresse d'un fils ou d'une fille ; car je ne sais pas encore de qui je suis père ?

— Ni moi non plus, monsieur, repartit avec douleur la pauvre baronne, je ne sais pas qui vous devez aimer.

— Quelle raillerie ! s'écria M. Lombard en regardant madame de Bruval, sans rien dissimuler, cette fois, de sa mauvaise humeur.

— Ai-je l'air de railler, monsieur ? reprit sévèrement la baronne. Je ne veux pas vous contraindre à entrer dans mes doutes. Depuis si longtemps nous sommes étrangers l'un à l'autre, que vous avez peut-être raison de refuser votre part de l'expiation. Je souffre pour deux, je me repentirai pour deux. Je croyais ma honte complète ; il y manquait un surcroît que vous m'apportez. Mon mari m'a torturée, vous refusez de soulever un peu ma chaîne. N'en parlons plus, et excusez-moi de vous avoir dérangé de vos graves occupations pour un enfantillage, après tout, n'est-ce pas ? puisqu'il s'agit de votre enfant.

Antonine s'était levée. Elle avait une dignité dont M. Lombard sentit peser sur lui toute l'ironie. L'égoïste recula pour faire place à l'homme de bonne compagnie qui n'aimait pas à être vaincu.

— Excusez-moi, madame, répondit-il avec une courtoisie parfaite. Je ne décline aucune obligation. J'ai hâte de pénétrer l'étrange mystère que vous m'annoncez ; et n'attribuez qu'à l'impatience de connaître toutes vos douleurs et tous mes devoirs le mouvement que votre délicatesse a interprété d'une façon si sévère pour moi.

M. Lombard avait fermé à demi les yeux pour donner plus d'onction à ses paroles. Antonine put le regarder tout à son aise, et elle le jugea : un sourire passa sur les lèvres de la pauvre femme, sourire amer, découragé ; c'était donc là le héros de ses premiers rêves, l'homme pour qui elle était tombée, celui qu'elle redoutait de revoir! Elle hésitait à poursuivre ses confidences; mais la vanité de cet homme pouvait être moins implacable que son cœur. Ce que la pitié ne pouvait le contraindre de faire, une sorte de point d'honneur, de respect humain pouvait l'obtenir; elle se résolut donc à aller jusqu'au bout, quoi qu'il dût en résulter encore pour elle.

— Monsieur, dit-elle, je n'ai pas à vous excuser; je me suis méprise sans doute, et je suis excusable, ayant tant souffert, d'être exigeante sur les sympathies. Vous êtes un homme d'honneur : c'est à ce titre, au défaut d'autre, que je vous confie le secret de ma vie. Ecoutez-moi donc, et sachez la vengeance inouïe que le ressentiment de M. Quincy sut imaginer.

IV

« — Quand je m'aperçus, continua madame de Bruval, que j'étais mère, un combat étrange se livra en moi. Je ressentis des joies désordonnées, une espérance qui me transportait au-delà du monde. Ce tressaillement, qui m'avertissait qu'un être allait me devoir la vie, me présageait aussi des consolations. Un enfant n'est jamais coupable, on peut toujours l'aimer. La pensée que j'aurais un but, une tâche, une famille, me donnait la force d'af-

fronter M. de Bruval. D'un autre côté, j'étais tourmentée de remords. Ce pauvre enfant, qui l'accueillerait? qui lui donnerait un nom? Témoignage vivant de ma faute, ne serait-il pas jeté hors de la maison, et ne devrais-je pas fuir avec lui, publiquement frappée de réprobation par mon mari? Quelle agonie fut cette grossesse! Je n'eus pas un instant la pensée du mensonge, du subterfuge. J'aurais pu abuser de la liberté absolue qui m'était laissée, pour devenir mère, à l'insu de tout le monde; j'aurais pu élever en secret cette preuve de l'adultère, accommoder les joies mystérieuses de la maternité avec mon rôle apparent de femme délaissée; mais la tentation de cette infamie ne me vint même pas. »

— Beaucoup de femmes pourtant y succombent, interrompit avec un sourire mauvais M. Lombard, intérieurement flatté de la résolution de madame de Bruval, qui lui avait épargné une complicité embarrassante.

« — Je n'ai consulté personne, reprit Antonine; il m'apparut, au premier soupçon de ma prochaine maternité, que le seul moyen de faire rentrer la dignité et l'honneur dans ma vie, c'était de me soumettre au jugement de mon mari : ma conscience m'avait déjà jugée. Le monde m'importait peu; il conseille toujours la chute, il ne donne jamais les vrais moyens de salut. Je m'armai de courage; c'est alors que je trouvai un prétexte pour m'absenter pendant quelques jours, et pour vous éloigner, en vous laissant entendre que notre liaison était devenue un fardeau réciproque, dont votre politesse n'osait se débarrasser. »

— Vous étiez cruelle, mais excusable, mumura M. Lombard, qui perdait toute intelligence et que ce récit déconcertait.

« — Je ne faisais pas un grand sacrifice, continua madame de Bruval en secouant doucement la tête, et vous-même vous commenciez, n'est-ce pa s, à ne plus savoi mentir à cette liaison qui nous avait trompés tous deux? J'allai m'enfermer à la campagne, dans le château de Bruval, que M. Quincy avait racheté. Quelques jours après, le commandant, de retour, venait m'y rejoindre. Je ne vous dirai pas que j'eus peur en entendant la grille s'ouvrir pour laisser entrer la voiture; je n'avais pas encore souffert beaucoup. Les ennuis, les désillusions de ma jeunesse, les mécomptes de mon mariage ne méritaient pas d'être offerts à Dieu comme une expiation; mais la pensée que ma vie et celle de mon enfant dépendaient de ce soldat violent, me donnaient un frisson qui n'était pas sans une joie secrète et réelle. Je me disais : « Voilà donc la souffrance, le martyre? Non, le châtiment! » Comme un joueur qui palpite et va au-devant du coup de dés auquel sa fortune est attachée, j'étais impatiente de voir mon juge, bien résolue toutefois à défendre mon enfant, et persuadée (connaissant mon mari) que j'aurais assez d'énergie pour contraindre sa colère à ne frapper que moi.

« Le commandant me trouva dans ma chambre ; je gardais le lit, non par faiblesse ni par honte, mais pour mieux dissimuler, jusqu'à l'arrêt de M. de Bruval, le témoignage de son déshonneur. Il me salua avec son indifférence ordinaire.

« Je crois que M. Quincy avait épuisé dès lors toutes les joies que pouvait donner à sa vanité de paysan le nom de la terre de Bruval, qu'il avait ajouté au sien. Je n'étais donc plus pour lui qu'un embarras, qu'un « en cas », qu'il ménageait à peine. L'Empire paraissait solide. La spéculation prudente de mon mari pouvait devenir

inutile; j'étais donc de jour en jour plus étrangère au commandant, et c'était en étrangère qu'il me traitait.

« Cette situation eût créé pour d'autres peut-être des droits apparents au désordre; pour moi, je me croyais plus obligée encore à l'honneur du nom, je me reconnaissais d'autant plus coupable que j'étais moins aimée.

« Je vois encore le commandant comme si c'était aujourd'hui : il entra en secouant ses bottes sur le tapis, c'était une manie, il paraissait avoir toujours besoin de se débarrasser de la poussière des champs de bataille.

« — Vous êtes donc malade? me demanda-t-il d'un ton indifférent.

« — Oui, monsieur, murmurai-je en pâlissant beaucoup, mais résolue à tout lui dire.

« — Eh bien! il faut vous soigner... Et il me tourna le dos pour sortir.

« — Monsieur, dis-je à mon mari en me dressant sur mon séant, j'ai à vous parler; c'est un entretien sérieux d'où dépendent la vie et l'honneur; voulez-vous m'entendre?

« — La vie de qui? l'honneur de qui? demanda avec un ton un peu railleur le commandant, qui paraissait peu disposé à écouter des doléances de femmes.

« — Ma vie et votre honneur, répliquai-je avec fermeté, en mettant les deux mains sur ma poitrine où je sentais mon cœur secoué par le soulèvement de mes entrailles.

« Quelque chose comme un nuage passa sur le front de Quincy. Ce n'était pas un soupçon, mais c'était la crainte d'un ennui.

« — Je vous écoute, madame, dit-il en venant se placer au pied de mon lit.

« — Monsieur, commençai-je en tremblant, j'ai à vous faire un aveu. J'ai manqué à la foi que j'avais jurée; je me suis crue libre par votre abandon, et j'ai fait de cette liberté un usage dont je vous dois compte.

« — Vous ai-je jamais demandé des comptes? répondit, avec toute la politesse dont il pouvait être capable, le commandant, qui parut disposé à rompre l'entretien.

« — Non, repartis-je avec confusion; mais il ne me convient pas, après m'être avilie à mes yeux par une faute, de m'avilir encore par un mensonge et par une indigne comédie. La loi vous fait mon juge, je me soumets d'avance: que décidez-vous de moi, monsieur, je suis mère!

« Je m'étais presque levée en disant ces derniers mots, et je regardais le visage du commandant pour lire mon sort.

« M. de Bruval fut tout d'abord étourdi, et son premier sentiment fut moins de la colère qu'un naïf étonnement. Il ne me croyait pas capable d'avoir un amant. Puis la réflexion vint; la pensée qu'on l'avait trompé, qu'on avait peut-être ri de son absence, que je pouvais le rendre ridicule, que cet enfant serait une tache à son nom s'il le désavouait, une raillerie s'il le reconnaissait, et aussi une charge nouvelle, un parasite; cette pensée le fit pâlir, puis rougir; une colère haineuse, c'est-à-dire réfléchie, s'empara de lui; il s'avança les yeux flamboyants:

« — Misérable! s'écria-t-il en levant le poing, je devrais vous écraser. Les voilà bien, ces filles d'aristocrates! sans vertu, sans pudeur, elles ne savent que tromper un honnête homme qui leur a donné du pain et

qui les a empêchées de traîner leurs guenilles dans le ruisseau !

« Pendant un quart d'heure, le torrent se déchaîna ; les injures les plus brutales, les plus soldatesques, me furent prodiguées ; mais cette façon d'accueillir mon aveu, cette indignation verbeuse me parut une nouvelle souillure. Je regardai cet homme qui n'avait pas assez d'énergie pour me tuer et qui préférait l'injure ; je compris que j'allais être bien malheureuse ; la bassesse de M. de Bruval ne m'inspira pas de sentiment de révolte ; mais elle me parut la plus horrible vengeance de la loi sociale outragée.

« Quand il eut épuisé toutes les formules qu'un vocabulaire de caserne peut fournir, le commandant s'aperçut qu'il ne m'avait pas demandé le nom de mon complice ; il vint en serrant les poings jusqu'à mon oreiller, où j'avais enfoui ma tête pour ne plus entendre ses grossièretés dont mes oreilles et mon esprit étaient meurtris, et il me somma avec force imprécations de lui nommer mon amant. Vous l'avouerai-je ? j'eus pendant une minute la tentation de lui livrer mon secret. »

A ce passage d'une narration qui ne l'intéressait que médiocrement, M. Lombard fit un léger mouvement sur son siége, comme si le commandant Quincy de Bruval pouvait entrer tout à coup et lui demander raison.

Madame de Bruval saisit et comprit ce mouvement ; elle continua avec un peu de raillerie.

« — Rassurez-vous, je sus résister à cette tentation. Je voulais faire honte à ce soldat qui m'avait abandonnée, moi, jeune, aimante, soumise ; je voulais le contraindre à comparer son dédain au choix d'un homme déjà célèbre, à pâlir d'envie devant votre nom glorieux ; mais

je sentis intérieurement que je n'avais plus assez de foi en votre amour, et que cette bravade manquerait peut-être d'héroïsme, à cause du caractère étrange de mon mari. »

M. Lombard eut un soupir d'allégement; il reprit sa pose d'auditeur compatissant, un peu alarmé des dimensions que prenait le récit qu'il eût, lui, s'il avait voulu l'écrire et, en vertu de ses procédés littéraires, considérablement écourté.

« — Je déclarai donc à mon mari, dit la baronne, qu'il me tuerait plutôt que de m'arracher ce nom. M. Quincy ne voulait ni me tuer, ni me l'arracher. Il se remit à arpenter la chambre en rêvant au meilleur moyen de satisfaire la haine qu'il me portait et son désir de n'être pas ridicule.

« — Madame, vint-il me dire en se donnant des airs de majesté, je déciderai de votre sort et de celui de votre enfant plus tard, quand je le jugerai à propos. Mais vous allez faire serment sur votre tête de ne rien faire pour vous soustraire à mon ressentiment?

« — Je vous jure d'être toujours à votre discrétion, s'il vous plaît de ne pas tuer mon enfant, répondis-je.

« — Me prenez-nous pour un mari Barbe-Bleue? hurla le commandant. Il ne vous manquerait plus, après m'avoir si profondément outragé, que d'essayer de me rendre ridicule! Mais vous n'y réussirez pas, je vous en avertis. D'abord, j'exige que vous ne quittiez ni ce château, ni cette chambre, ni ce lit; je ne publierai pas votre déshonneur, je ne provoquerai ni séparation, ni désaveu; je consentirai même à ce que le bâtard que vous allez introduire dans ma famille porte mon nom. En retour, vous me jurez sur ce que vous avez de plus sacré, s'il vous

reste quelque chose de sacré après avoir trahi votre mari, d'accepter sans protestation, sans murmure, moi vivant ou moi mort, la sentence que je porterai ?

« Comme j'hésitais, M. de Bruval reprit :

« — Oh ! il n'y aura ni sang ni scandale ; ne craignez rien pour votre enfant.

« Mon enfant... c'était là, en effet, ma seule pensée et désormais le seul but de ma vie. Je jurai, et ce serment-là, par lequel j'attestai Dieu du fond de l'âme, je sentis que j'aurais la force de le tenir. Si je semble aujourd'hui m'en délier un peu, c'est que Dieu lui-même me l'a permis, me l'a prescrit par la bouche d'un de ses plus dignes ministres. D'ailleurs, en vous faisant participer aux étranges mystères de ma position, je ne manque pas au vœu de soumission que j'ai fait. J'ai des devoirs à remplir envers ces... enfants, et n'est-il pas juste que vous m'aidiez... au moins de vos conseils. »

M. Lombard fit un mouvement. La formule était un peu pressante et la sommation un peu brutale. Au fond du cœur, il ne trouvait pas juste qu'on lui fît perdre deux heures à entendre les détails d'une vengeance maritale. Si toutes les femmes qu'il avait daigné trahir l'avaient pris ainsi successivement à partie, ses journées n'auraient pu lui suffire. Lui aussi se trouvait puni par ces confidences, et il se promettait bien de ne plus tomber dans le piége de ces invitations recommandées par des souvenirs. Il regardait le moins possible madame de Bruval, et contemplait le parquet ou le bout de ses bottes avec une concentration affectée.

« — M. de Bruval, continua la baronne, sortit de ma chambre et fut plusieurs jours sans y rentrer. Quand il revint chez moi, il feignit, devant les gens de la maison,

une intimité dont je sentis la cruelle hypocrisie. J'étais prisonnière. Je crois que je l'étais en réalité aussi bien que sur ma parole, et que si j'avais essayé de sortir, je me serais heurtée à quelque verrou, à quelque précaution injurieuse; mais j'étais loin d'y songer. Cette retraite me plaisait. Je sentis venir l'époque de la délivrance avec une anxiété que j'avais peine à dissimuler. M. de Bruval, me voyant pâlir, me disait toujours :

« — Je vous ai promis que l'enfant vivrait, il vivra.

« Mais cette assurance m'épouvantait. Quelle vengeance implacable et sournoise se cachait derrière cette douceur? Supposer le pardon, la générosité, c'était supposer l'impossible ! Je me surprenais parfois, dans mes nuits désolées, à souhaiter que Dieu frappât de mort dans mes entrailles cet être innocent auquel on ferait expier ma faute; vœu sacrilége, dont je fus sans doute, et par surcroît, encore punie!

« Un jour, M. de Bruval m'annonça que j'allais partir; il craignait, disait-il, que je ne manquasse de soins dans le château. Je le regardai; il me répéta que je pouvais me fier à sa parole. Je montai en voiture, me confiant à Dieu qui voit les cœurs et qui protége les mères.

« La voiture me conduisit dans un des faubourgs de la ville de Troyes, près de laquelle se trouve située la propriété de Bruval, le faubourg de « Croncels ». On me fit descendre dans une maison fort modeste; une chambre avait été préparée pour moi; elle donnait sur des jardins.

« — Où suis-je? demandai-je à M. Bruval qui m'accompagnait.

« — Ne craignez donc rien, me répondit en souriant le commandant, vous êtes chez une habile praticienne, madame Renaud, une sage-femme qui répond sur son

honneur et sur sa vie de votre existence et de celle de ce cher enfant. Fiez-vous à elle, ne craignez rien; je reviendrai vous voir dès que j'apprendrai que je suis père.

« Et me baisant la main pour la première fois peut-être depuis notre mariage, mon mari partit et me laissa seule.

« Madame Renaud était une créature vulgaire, fort habile, trop habile peut-être, et c'était dans sa maison que bien des mystères venaient se dénouer ou se compliquer. Je savais que quelques femmes, dans des chambres voisines, attendaient comme moi. Pendant la nuit, j'entendais des cris, des appels au secours, puis des voix d'enfants. Un matin, madame Renaud m'annonça que je devais prendre des forces et que je serais mère avant la fin de la journée.

« Cet avertissement me fit trembler; mais je priai Dieu, je m'armai de courage, j'essayai de concentrer toutes mes pensées sur l'enfant que j'allais embrasser, auquel je tendrais mon sein. Je m'exhortai aux joies de la maternité; je pris quelques aliments, et j'attendis.

« Mais en même temps que les douleurs se déclarèrent, je me sentis, dans les intervalles, accablée, engourdie et prise de vertige. Madame Renaud, qui me veillait, paraissait inquiète. J'observais ses gros yeux et j'y lisais une anxiété sordide, la crainte que quelque circonstance ne vînt déranger une spéculation bien faite. Mais je n'avais qlus assez conscience de moi-même pour avoir peur; le sommeil m'envahissait; j'éprouvai une sensation de bien-être qui me défendit de lutter, et laissant aller ma tête sur l'oreiller, je m'endormis, tout en sentant au feu de mes entrailles que l'heure de ma vie nouvelle avait sonné pour moi...

V

« Quand je sortis de ce sommeil, je compris à ma faiblesse que tout était fini; j'essayai de me soulever, mais je retombai sans force; et, me tournant vers madame Renaud :

« — Mon enfant? balbutiai-je.

« — Là! me répondit la sage-femme, en me montrant à quelque distance de mon lit un berceau dont les rideaux étaient fermés.

« Une émotion que vous ne pouvez comprendre, une sorte de pincement aigu au sein, me révéla le premier sentiment maternel; je fondis en larmes, faisant un effort pour tendre mes bras vers cet enfant mystérieux, mon châtiment et ma consolation.

« — Je veux le voir, l'embrasser! dis-je à madame Renaud.

« — Plus tard, plus tard, me répondit-elle.

« Je n'osai insister, j'eus peur. La crainte qu'on ne l'eût tué, enlevé, me saisit tout à coup. Je regardai la sage-femme avec toute la force dont mes yeux encore engourdis étaient capables. Je voulais lire, pénétrer, deviner la vérité.

« M. de Bruval entra. Il souriait; il tenait sans doute sa vengeance. Il s'approcha de moi avec une feinte compassion :

« — Comment se trouve-t-elle? demanda-t-il en me désignant.

« Madame Renaud me saisit la main, me tâta le pouls et répondit :

« — Bien !

« — Puis-je lui parler affaires, sans danger ?

« — Je le crois, répondit la sage-femme qui sortit sur ce mot. Je me trouvai seule avec mon mari.

« — Madame, me dit-il en venant s'asseoir près de moi, vous avez eu des torts, j'ai eu sans doute aussi les miens. Pour être aimé, il faut être aimable ; j'ai négligé de le paraître à vos yeux, vous m'en avez puni, j'accepte la leçon. Par malheur, elle vient tard, et nous ne sommes plus tentés de racheter le passé.

« — Monsieur... essayai-je de lui dire, et mon enfant ?

« — Je vous ai promis qu'aucun scandale extérieur ne trahirait, ne révèlerait mes infortunes, continua gravement M. de Bruval. Je suis un soldat ; je n'ai peur que du ridicule, mais j'avoue que j'en ai peur. On peut me tromper, mais on ne rit pas de moi. Excusez-moi donc d'avoir pris des précautions pour qu'on ignorât, jusqu'à une époque qui rendît ma paternité probable, votre grossesse et votre délivrance, et excusez-moi aussi de m'être arrangé de façon à vous prémunir contre les entraînements indiscrets de votre tendresse maternelle.

« — Qu'avez-vous fait de mon enfant ? répétai-je.

« — Eh ! parbleu ! madame, votre enfant est là dans un berceau ; il dort ; et si vous vous agitez ainsi le sang, vous troublerez le premier lait qu'il doit boire.

« — Oh ! merci, merci ! balbutiai-je, acceptant tout d'avance puisqu'on me laissait mon enfant.

« — Attendez pour me remercier, reprit en souriant M. de Bruval, que vous connaissiez toute l'étendue de ma générosité. Je dois à mon tour, madame, vous faire un

aveu. Une étrange coïncidence, une de ces fatalités inouïes dont les faiseurs de romans aimeraient à tirer parti, m'a permis de prendre une décision qui concilie nos deux sentiments, ma vengeance et votre amour.

« Pendant que vous remplissiez le vide de l'absence par des distractions dont je n'étais pas informé, moi, madame, il faut que je vous le dise, je prenais ma revanche par instinct, et de mon côté je manquais aussi à la foi conjugale...

« Je voulus interrompre M. de Bruval, et protester contre les confidences que je redoutais ; il me comprit et se hâta de dire avec une joie brutale :

« — Ne craignez rien, je ne vous scandaliserai pas ; mais il faut bien que j'établisse notre compte et que j'équilibre le budget de notre honneur. Pendant qu'un accident fâcheux compliquait ici vos amours, un accident du même genre compliquait les miennes. Vous alliez être mère, et quelqu'un là-bas, une pauvre fille qui n'a trahi personne pour m'aimer, allait le devenir aussi. Mon retour avait pour but de prendre mes précautions, car je suis bon père, comme je vous le prouverai ; je désirais m'entendre avec quelque brave femme, avec madame Renaud que je ne connaissais pas encore, mais que je devinai. Votre confidence compliqua, puis facilita mes combinaisons. Je vous amenai ici, où j'avais déjà amené cette personne. Elle fut délivrée un jour avant vous, et voici ce que ma sollicitude a décidé.

« Mon enfant sera élevé avec le vôtre. Pour qu'ils soient mieux confondus dans votre tendresse, j'ai voulu que le même jour, ils fussent confondus dans leur berceau. Vous désiriez un enfant, madame, soyez heureuse, vous en avez deux.

« Et achevant ces mots, avec une gaîté railleuse qui me perça le cœur, le commandant alla prendre dans la barcelonnette deux enfants qu'il apporta et qu'il déposa sur mon lit.

« — Il y a là, à ce qu'il paraît, continua M. de Bruval, un garçon et une fille. J'ai appelé l'un « Simon », l'autre « Simone », ce sont des noms simples et qui concourent à les rapprocher; vous les nommerez aussi de Bruval, car, en vérité, ce nom est encore plus à vous qu'à moi.

« — Mais, demandai-je en dévorant du regard ces deux petites créatures dans lesquelles je ne pouvais saisir aucune différence sensible, lequel des deux, monsieur, est mon enfant?

« — Cela, madame, repartit mon mari, est mon secret. C'est à votre cœur à le deviner. J'ai voulu que vous fussiez contrainte à les aimer tous deux également. Qui sait? en grandissant, ils se trahiront peut-être; j'ai pris mes précautions. Madame Renaud ne dira rien; d'ailleurs, je reste-là, et je vous garde jusqu'au départ.

« — Mais c'est horrible ! m'écriai-je épouvantée de cette énigme que la vengeance de M. de Bruval m'imposait.

« — Vous trouvez? repartit railleusement mon mari, moi je me disais que cela est simplement ingénieux. Tenez, les voilà qui s'éveillent; allons, bonne mère, donnez-leur le sein.

« En effet, les deux enfants s'éveillaient. Je les pris dans mes bras et je les considérai avec une angoisse qui dure, hélas ! depuis bientôt vingt ans. Je priai tout bas le ciel de m'illuminer, de me faire connaître par un mouvement du cœur, par quelque révélation, celui de ces deux enfants qui était à moi; mais mon cœur ne put répondre. Je crus, j'espérai que j'allais devenir folle; la

fièvre me saisit. Je repoussai ces deux innocentes victimes, et retombant sur mon oreiller :

« — Tuez-moi, monsieur, m'écriai-je en sanglotant, mais ne me torturez pas ainsi !

« — Vous tuer? reprit le commandant; pour qui me prenez-vous? Vous êtes ingrate, madame. Puisqu'un de ces enfants est incontestablement le vôtre, dans le doute, aimez-les tous les deux; soignez l'un pour l'amour de l'autre.

« Je découvris mon sein et je fis un effort pour en ap procher l'un des deux enfants; mais la douleur brisa mon courage.

« — Jamais je n'en aurai la force, murmurai-je.

« — Alors je vais les envoyer en nourrice, repartit M. de Bruval, qui sonna et qui remit à une servante le berceau dans lequel le couple était replacé.

« Je m'évanouis.

« Commencez-vous à comprendre, monsieur, le supplice que j'ai enduré et que j'endure encore ? »

M. Lombard était réellement embarrassé. Certes, il se rendait cette justice à lui-même, qu'il n'était pas ému; mais il avait une sorte de pitié calme, de commisération mondaine pour cette pauvre femme, victime de ce machiavélisme brutal; et s'il y trouvait le compte de son indifférence pour les joies paternelles, il ne pouvait s'empêcher de regretter qu'une intrigue dont il était le héros principal eût abouti à un dénoûment si odieux. S'il eût suffi d'un bon conseil pour tirer madame de Bruval de son embarras. Il l'eût volontiers donné. A tout hasard, il essaya de le trouver.

— Croyez, madame, dit-il avec toute la gravité d'un juge auquel on soumet un cas embarrassant, que je

prends une part bien vive à vos souffrances; mais avez-vous bien fait tout ce qui était possible pour que la vérité fût découverte?

« — Hélas! monsieur, dans les premières années, surveillée, espionnée par mon mari, je n'osai guère tenter de démarches ; pourtant j'en essayai une : je m'informai, par l'entremise d'un prêtre, des déclarations de naissance faites, pendant la semaine, à l'officier de l'état-civil de Troyes.

« On trouva les noms de Simon et Simone inscrits le même jour, comme enfants légitimes de M. et de madame de Bruval. Madame Renaud, assez bien rétribuée sans doute pour quitter le commerce, ne reparut plus. Je me fis tout d'abord illusion; j'avais une si grande ardeur maternelle, que je comptais sur ce sentiment pour m'éclairer ; mais je renonçai bien vite à cette espérance.

« Les enfants furent envoyés en nourrice. Je les revis au bout d'un an. Ils étaient beaux et forts, mais avec des différences absolues qui pourtant ne me servaient d'aucun indice. Cette première enfance de Simon et de Simone fut un supplice de toutes les heures, de toutes les minutes ; quand il m'arrivait d'en prendre un sur mes genoux et de chercher en le caressant à éveiller en lui ou en moi quelque tendresse, le sourire de M. de Bruval me glaçait tout à coup. D'ailleurs, dès qu'elle put agir, l'influence de mon mari sur ces deux malheureux enfants se fit sentir contre moi. Tout jeunes, il les excita à la rébellion ; plus tard, à une sorte de mépris respectueux. Lui aussi, cet impitoyable juge, je l'espionnais, je le guettais pour le prendre en flagrant délit de préférence paternelle. Son cœur, s'il se fût éveillé, eût éclairé

le mien ; mais son cœur était fermé à tout autre sentiment qu'à l'ambition.

« Vous avez maintenant une idée de ma vie. Vous le dirai-je ? j'essayai, je tentai d'aimer ces deux enfants, de rendre la vengeance de mon mari inutile précisément par le point même qui devait me la rendre plus odieuse. Je voulus imposer silence à toutes ces curiosités, je les traitai d'inutiles, de frivoles, je me persuadai qu'une volonté ferme remplacerait le sentiment de la maternité. Puisque cet amour était si peu instinctif qu'il ne savait pas me désigner la chair de ma chair, le sang de mon sang, il était sans doute possible de le diriger et de lui donner un but. Je m'appliquai à cette tâche. Je me dit que, puisqu'ils étaient chez moi, ils étaient tous deux véritablement à moi, et que je devais les aimer. Mais le doute poignant, incurable, me mordait à chaque instans au cœur. Si j'embrassais Simon, je me disais que Simone avait peut-être le droit d'être jalouse, et que c'était elle que je devais exclusivement serrer dans mes bras. Je contraignis souvent ma fierté, et j'osai demander grâce à M. de Bruval ; mais ces humiliations dont mon mari abusait pour des tortures nouvelles, ne servirent qu'à m'ôter de mes forces.

« Je sentais bien que mes incertitudes influaient sur l'éducation des enfants et que je ne savais pas m'en faire aimer. Ils devinaient, avec une intelligence dont j'étais épouvantée, mes doutes à leur égard. Ces caresses fiévreuses les faisaient sourire méchamment, et les commentaires secrets de M. de Bruval contribuaient encore à les éloigner de moi. J'ai bien souffert, je vous le répète. Mais je sens que Dieu, en ne me retirant pas de ce monde, m'y laisse pour des douleurs plus fortes encore

et sans refuser le châtiment, je m'adresse à vous comme à un confesseur nécessaire, pour vous supplier de m'éclairer, et de m'aider un peu à soulever ma croix. »

— Madame... balbutia poliment M. Lombard, qui eût préféré en ce moment une séance académique à cette entrevue émouvante, croyez que je ferai mon possible...

« — Permettez-moi, monsieur, de vous dire, sans que je songe à vous offenser, que c'est moins à d'anciens souvenirs bien effacés qu'à votre haute raison que j'en appelle. Vous seriez étranger au mystère dont je souffre depuis longtemps, que j'aurais encore été sans doute vous demander un conseil. Vous connaissez le cœur humain mieux qu'une pauvre femme qui a vécu loin du monde, mieux qu'un prêtre qui vit déjà à moitié dans le ciel. Vous êtes, par vos études, par vos œuvres glorieuses, un médecin de l'esprit. Eh bien ! jamais étude ne s'offrit avec plus de séductions. Voilà un drame dont j'attends de vous le dénoûment. »

M. Lombard regarda en face madame de Bruval pour s'assurer que celle-ci ne raillait pas en parlant ainsi. L'argument tiré de sa position littéraire semblait une ironie à ce père égoïste ; mais Antonine ne songeait pas à railler. La pauvre femme épuisait tous les moyens, elle se disait que cet auditeur impassible n'accèderait pas à des raisons de sentiments, et qu'il fallait appuyer sur sa vanité. Les plus adroits et les plus fatigués de louanges se laissent toujours persuader par la flatterie ; celle-ci est la plus banale et la plus puissante des forces d'ici-bas.

M. Lombard n'en était plus à suffoquer pour un compliment. Et pourtant, si naïve ou plutôt si peu naïve que

fût cette louange, il se sentit flatté de la nécessité qui contraignait madame de Bruval à la lui adresser. Le père était resté froid et ennuyé devant ses confidences maternelles ; le faux homme de génie s'épanouit en respirant ce grain d'encens.

On n'essayait plus de l'amoindrir par quelques complicités sentimentales et niaises ; on s'en rapportait à lui, comme à un oracle infaillible dans les questions morales et dans les problèmes du cœur humain. Sincère ou non, cette déférence attestait pour lui sa force.

Il apporta donc désormais une certaine attention au récit d'Antonine et il commença à s'y intéresser, comme à un sujet d'études psychologiques.

VI

« — M. de Bruval, continua la baronne, me tint enfermée jusqu'à une époque qui rendit sans danger pour son honneur l'annonce de ma délivrance. Les deux enfants étaient mis en nourrice ; jusqu'à douze ans, ils furent élevés à la campagne. M. de Bruval s'en occupait peu. A douze ans, un précepteur de son choix, un prêtre dont la piété n'éclairait pas l'esprit, et qui inculquait à Simon les principes d'une étrange dévotion, fut introduit dans la maison. J'ai toujours pensé que cet homme savait, au moins, une partie de mon secret, et que M. de Bruval l'avait associé, dans l'intérêt de la morale sans doute, aux cruautés dont les enfants étaient chaque jour les instruments.

« Simon est une nature étrange, profonde. Il y a dans

ce jeune homme une ambition effrénée, mais sans audace. Est-il sincère dans sa dévotion ? je le crois ; mais il semble puiser dans ses prières des haines mystérieuses, et non pas de l'amour. Il me glace, il me fait peur. Je n'ose vous dire jusqu'à quel point je le redoute. Il a des façons de me regarder qui me reprochent si impitoyablement ma maternité douteuse, que je suis tentée de lui demander pardon.

« Oh ! ce n'est pas là mon fils, n'est-ce pas, monsieur ? ce ne peut pas être le vôtre ? Vous le verrez, vous l'étudierez ; certes, il a une aptitude singulière pour apprendre ; mais les livres creusent en lui un abîme. Je ne sais quel est son but. J'ai pensé que les ordres pouvaient le tenter ; mais il a refusé avec opiniâtreté d'entrer au séminaire : il attend, dit-il. Qu'attend-il ? La lecture du testament qui doit résoudre la douloureuse énigme de sa naissance. Mais que veut-il faire à ce moment ? voilà ce que j'ignore et ce que je n'ose même pas chercher, tant j'ai d'épouvante, quand je m'efforce de regarder dans cette âme ténébreuse. »

M. Lombard parut étonné du portrait que faisait madame de Bruval avec un tremblement dans la voix. Ce jeune homme mystique et sombre ne lui déplaisait pas trop ; il y avait quelque attrait philosophique à l'étudier, quelque utilité pratique peut-être à le diriger. On commençait à parler beaucoup, en 1821, des progrès de la congrégation.

M. Lombard était trop ambitieux pour ne pas être alors fort dévot. Il soupçonna dans Simon une hypocrisie adroite, et ne fut pas éloigné de se flatter intérieurement d'être le père d'un jeune homme qui promettait tant.

« — Quant à Simone, poursuivit madame de Bruval, qui ne se doutait guère des réflexions de son auditeur, elle est bien véritablement étrangère à Simon ! C'est une âme hardie que le plaisir enivrerait, que l'orgueil pousserait à toutes les folies. M. de Bruval, en racontant toujours devant elle les fêtes de l'Empire, des histoires scandaleuses de grandes dames, s'est plu à éveiller des appétits qui s'affranchiront bientôt de ma chétive autorité. Simone n'a pas le cœur mauvais, mais elle n'a pas le temps d'écouter le sien ; je l'ennuie ; elle déteste son prétendu frère. La voix du sang, qui ne sait pas m'avertir, les prévient secrètement. J'ai toujours peur que cette enfant n'ajoute une honte à celle qui m'accable déjà. Elle aussi doute de mes droits sur elle, mais elle ne me torture pas comme Simon. Elle vaut mieux que lui. Ces deux pauvres enfants, gâtés par M. de Bruval, qui les a laissés à mes côtés comme des gardiens de sa vengeance, mal élevés par moi qui n'osais ni les aimer ni les réprimander, sont sur une pente fatale. Je vous demande, monsieur, d'essayer de votre expérience pour les retenir ; un de ces deux êtres n'a pas le droit de porter votre nom, mais il est bien véritablement à vous.

« Il me reste à vous expliquer la circonstance qui m'a plus particulièrement déterminée à vous faire ce récit. »

— Mademoiselle Simone est-elle belle ? demanda M. Lombard.

Madame de Bruval parut fort surprise et fort affectée de cette question, qui lui semblait au moins inutile.

Elle répondit pourtant :

« — Simone est fort belle ; toutes les grâces sont en elle, moins la grâce. »

— C'est bien, ajouta M. Lombard en souriant et en

remuant la tête, comme s'il eût salué au passage une secrète pensée.

Madame de Bruval le regarda, ne comprit rien à ce geste, pas plus qu'elle n'avait compris la question, et, faisant un prodigieux effort sur elle-même pour terminer cet entretien qui la brisait, elle continua :

« — Vous pouvez peser maintenant la chaîne que j'ai portée. Je ne sais s'il est un supplice comparable à ce doute qui empoisonnait toutes mes espérances maternelles, qui brisait tous mes élans de tendresse. Dans ces dernières années, je m'aperçus que M. de Bruval, sans aimer davantage les deux enfants et sans en être plus aimé, prenait sur eux un grand empire. Il éveillait leurs convoitises, il avait le secret de leurs vices ; il leur a légué, à eux aussi, des doutes que ces malheureux enfants ne savent pas accepter avec un courage tranquille. La mort de mon mari, loin d'être une délivrance, compliqua cruellement cette douloureuse situation. Quand il sentit qu'il n'avait plus le droit d'avoir d'ambition sur la terre, M. de Bruval me fit appeler et resta seul avec moi.

« — Je vais vous faire veuve, madame, me dit-il en suffoquant. C'est le premier plaisir que je vous aurai causé ; mais croyez qu'il est bien involontaire et que je n'y suis pour rien. Ne vous étonnez pas si j'ai pris mes précautions pour que rien ne soit brusquement dérangé après ma mort. Vous m'avez juré autrefois de respecter toujours, jusqu'au bout, ma volonté, de courber la tête sous elle. Je vous rappelle ce serment, madame. Une fille noble se parjure-t-elle plus d'une fois ?

« — Monsieur, lui dis-je, la faute que j'ai commise a été cruellement expiée. S'il est vrai que vous alliez bientôt à Dieu, craignez de paraître devant lui avec la res-

ponsabilité d'une justice trop cruelle. Faites-moi grâce ; et dites-moi enfin ce secret, qui restera dans mon cœur, mais qui me permettra du moins d'être mère!

« — Madame, répliqua M. de Bruval, vous saurez la vérité à la majorité des deux enfants. J'ai fait un testament qui ne peut être ouvert qu'à cette époque. J'ai d'ailleurs, depuis ce matin, vendu, liquidé tout ce qui m'appartenait, et, si je meurs ce soir ou demain, vous ne trouverez plus que cent mille francs, reconnus par votre contrat. Tout le reste est déposé entre des mains sûres, qui en feront l'usage que j'ai fixé dans le testament.

« — Monsieur, dis-je encore à M. de Bruval en m'agenouillant, je ne vous demande pas la fortune pour moi ni pour mon enfant ; mais, bien que vous m'ayez rendu sans doute son cœur ennemi, c'est cet enfant, monsieur, que je vous réclame.

« — Attendez jusqu'à leur vingt et unième année. Alors celui des deux que vous n'aurez pas le droit de retenir vous demandera peut-être par tendresse de rester avec vous, et, au lieu d'un enfant, vous en aurez deux.

« — Oh ! si près de Dieu, ne raillez pas, monsieur ! m'écriai-je en conjurant cette homme implacable.

« Mais M. de Bruval, qui souffrait, me fit signe d'écouter et se hâta d'achever l'entretien.

« — Ce que j'ai fait, vous jurez de le respecter, n'est-ce pas ? Si mon procédé n'est pas légal, vous promettez de ne rien entreprendre contre mon œuvre ?

« Je jurai.

« — Quand les enfants seront majeurs, s'il leur qlaît de nous déshonorer, ils seront libres... »

— En effet, interrompit M. Lombard, il doit y avoir quelque nullité dans ce testament.

« — Pourvu qu'il m'éclaire enfin sur l'énigme de ma vie, le reste m'importe peu, reprit avec tristesse madame de Bruval. Je le redoute, ce testament, comme un nouveau supplice. Il est impossible qu'il ne renferme pas une dernière raillerie, une dernière cruauté. Mais ce n'est pas seulement pour que vous m'aidiez à adoucir cette torture, à éloigner ce nouveau calice, que je vous ai prié de venir et que je vous ai fait cette révélation. Monsieur, un de ces deux enfants est le vôtre, vous avez un devoir de père à accomplir. Je suis trop faible, trop brisée pour diriger ces deux êtres qui ne m'aiment pas ; ils peuvent se perdre. L'un d'eux doit nous être cher, et de celui-là nous répondrons plus directement encore devant Dieu. Vous êtes illustre, vous avez une autorité sur les esprits, vous avez une expérience que je réclame ; prenez de ma tâche, monsieur, la portion qui peut satisfaire vos études. Je ne vous demande pas de vous révéler à eux, de vous agenouiller avec moi sous le fardeau de cette honte. Mais il me semble que si notre enfant se trompait de route, il aurait le droit plus tard de nous maudire tous les deux, il me demanderait pourquoi, n'ayant ni bon conseil, ni ferme appui à lui donner, je n'ai pas appelé à mon aide. Soyez cet aide, monsieur. D'ailleurs, je n'ai pas longtemps à rester dans le monde. Si Dieu ne me fait pas la grâce de m'appeler à lui, j'irai m'enfermer dans une retraite ; j'irai pleurer l'enfant que je n'ai pas su deviner.

« Nous avons encore près de trois ans à attendre ce testament qui m'épouvante. Je voudrais connaître mon sort avant ce terme fatal, je suis à bout de forces et de patience. J'ai besoin de me prémunir, et peut-être que si nous découvrions la vérité, nous pourrions amener

doucement l'enfant qui est le mien à ne pas me repousser, à ne pas me maudire.

« Voilà, monsieur, le service que j'attends de vous. Voilà pourquoi je vous ai prié de venir. Répondez-moi avec une franchise entière, absolue. Voulez-vous m'aider ? »

M. Lombard avait pris son parti. Sa vanité de savant, de diplomate, était désormais en jeu. D'ailleurs, il y avait dans ces deux jeunes gens plus qu'une étude à faire. Un garçon retors comme Simon, une belle fille comme Simone valaient peut-être la peine qu'on s'occupât de les diriger. La question de paternité ou de maternité était, bien entendu, un accessoire; et si l'académicien donnait place dans son esprit à cette niaiserie, c'était tout simplement pour conserver un prétexte aux yeux de madame de Bruval.

— Madame, répondit-il avec une componction magistrale, vous pouvez compter sur tout l'effort de mon dévouement. Je n'ose vous promettre de réussir à pénétrer un mystère que vos yeux et vos instincts de mère n'ont pas pu découvrir ; mais, en intervenant discrètement dans l'avenir de ces enfants, je m'appliquerai à les diriger vers un but qui vous rassure. Du courage, madame ! Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu plus tôt ?

— J'étais liée par un serment, je n'avais pas encore obtenu de Dieu le droit de tout vous dire.

— Permettez-moi, madame, une question que ce mystère douloureux ne rend pas indiscrète... Quel est le vénérable prêtre qui vous conseille ?

— C'est l'abbé Marcellin, monsieur, un vicaire de Saint-Germain-des-Prés, une âme pure et selon Dieu.

— Oui, oui, c'est un honnête homme, murmura

M. Lombard qui réfléchissait; mais il ne nous servira guère. Est-il aussi le directeur de M. Simon ?

— Non, monsieur; je vous avouerai même qu'un sentiment que je n'ose appeler une antipathie réciproque (à cause de M. Marcellin qui ne peut pas haïr) les éloigne l'un de l'autre.

— Ah ! dit M. Lombard qui parut enchanté de cette découverte, il faudrait me faire connaître les amis, les conseils de M. Simon. Je voudrais qu'une intervention étrangère, qu'un hasard habile me mît en rapport avec ces deux jeunes gens. Ils se défieraient d'une présentation faite par vous. Je vais songer à la douloureuse confidence dont vous m'avez honoré, et croyez bien que si je ne réussis pas à alléger ce fardeau sous lequel vous pliez, c'est que Dieu se sera réservé jusqu'au bout ce secret fatal.

A l'occasion, M. Lombard parlait du bon Dieu tout comme un autre; cela n'engage à rien et cela produit toujours son effet.

Il se leva pour prendre congé de la baronne. L'entretien avait trop duré et le prudent académicien ne conservait l'heureux équilibre de sa santé que par des promenades quotidiennes et régulières; celle de ce jour-là était un peu retardée. Antonine fut tentée de le supplier de ne plus revenir, de lui dire d'emporter son secret, de le garder, de l'enfouir; mais puisqu'elle avait commencé, elle devait aller jusqu'au bout; elle salua l'homme qui l'avait perdue, en souriant avec une tristesse navrante.

M. Lombard osa baiser le bout des doigts tremblants de la baronne; et il sortit avec ce soupir discrêt d'un homme de bonne compagnie qui vient de subir deux heures d'ennui.

Il avait promis d'écrire et de se concerter par correspondance avec madame de Bruval, sur la meilleure façon de circonvenir les deux jeunes gens.

Quand il fut parti, Antonine se laissa retomber dans son fauteuil et pleura des larmes chaudes. Elle sentait bien que cet homme s'intéressait à ce problème par curiosité, par calcul; la sécheresse de cette âme l'épouvantait. Jamais la honte, le dégoût de sa faute, de ses illusions de jeune fille et de jeune femme ne monta à ses lèvres avec plus d'amertume. Elle se dit qu'elle avait mérité le mépris, même de son époux, en aimant cet homme méprisable.

Elle attendit avec une anxiété terrible l'abbé Marcellin qui devait venir savoir l'issue de cette entrevue. Quand le vénérable prêtre se présenta, madame de Bruval lui tendit les deux mains.

— Oh! monsieur, lui dit-elle, j'ai bien besoin d'être bénie par vous, car j'ai peur d'être maudite par le ciel.

— Est-ce que Dieu vous honore encore d'une nouvelle épreuve? répondit le prêtre en souriant.

L'abbé Marcellin se fit tout raconter; il écouta gravement, pieusement. Son âme simple n'avait pas les subtilités, les multiplicités d'intuition nécessaires pour démêler les nœuds obscurs qui s'enroulaient devant lui. Mais sa conscience infaillible était une lumière qui lui montrait les hommes et les actes dans leur jour vrai. Il ne devina pas tous les calculs de M. Lombard; mais il comprit tout d'abord que cet allié pourrait être plus dangereux que l'ennemi.

— Madame, dit-il avec une gravité ferme, vous avez fait votre devoir. Ne regrettez rien. Résignons-nous à des épreuves nouvelles. Si cet appui vous manque, il y en a

un qui ne vous manquera jamais. Le pardon de Dieu pour le passé, la promesse du ciel pour l'avenir. Ne craignez pas les meurtrissures du monde; les plaies ouvertes ici-bas se referment là-haut. Celles, au contraire, qu'on s'efforce de guérir, de cicatriser à la hâte, de cacher sous des mensonges, saignent éternellement plus tard sous le doigt de Dieu. Ne vous croyez pas perdue, madame. Quoi qu'il arrive, vous êtes sauvée.

— Et vous, mon père, mon ami, reprit madame de Bruval en souriant à travers ses larmes, vous êtes mon sauveur.

— Moi, je ne sauve personne, répondit avec humilité le bon prêtre. C'est à peine si je me sauverai moi-même! Il n'y a qu'un sauveur, madame, c'est la croix du Calvaire, qui porte bonheur à toutes les croix humaines.

L'entretien se continua ainsi, et madame de Bruval atteignit à une sorte d'extase douloureuse qui lui fit voir les tortures nouvelles qu'elle redoutait quelques heures auparavant, comme un surcroît de bénédictions qui allait achever de la consacrer pour le ciel.

Nous verrons toutefois si l'armure dont la couvrait la piété de l'abbé Marcellin était assez solide pour résister aux coups, et si nul passage ne restait qui pût laisser la pointe du glaive pénétrer jusqu'à son cœur.

VII

A quelques jours de l'entretien que nous venons de raconter, M. Lombard se trouvait, « par hasard », chez madame la vicomtesse de Brignolles, quand on annonça l'abbé Lemerle et M. Quincy de Bruval.

Cette rencontré fortuite fut le premier résultat des combinaisons de l'ingénieux académicien. L'abbé Lemerle était le directeur de Simon, et le salon de madame de Brignolles était un prolongement de sacristie qui servait d'antichambre au château. Là, les caquetages commençaient à devenir des intrigues. Derrière le paravent de la vicomtesse, on faisait des évêques, on défaisait des ministres. Des diplomates y coudoyaient des marguilliers. Madame de Brignolles était vieille; mais elle était fort riche et avait été fort jolie. On l'avait aimée jadis, on la flattait maintenant. Puissante par ses relations, ayant promis tout son bien à l'Eglise, et donnant tout son temps à la politique, elle avait un entourage d'hommes sérieux, d'ambitieux confits en béatitude, et l'on se croyait arrivé à presque tout, quand on était parvenu jusqu'à elle.

L'abbé Lemerle, qui était aussi souple, aussi pénétrant, aussi jaloux d'influence que l'abbé Marcellin était droit, simple et modeste, n'avait pas demandé mieux, sur certaines avances de M. Lombard, que d'être introduit dans ce salon envié; et quand on lui fit comprendre que son élève, son pénitent, M. Simon de Bruval, était désigné d'avance pour une bienveillante protection, il sut inspirer à celui-ci le désir d'être présenté à la vicomtesse.

L'abbé Lemerle était un fils de paysan; élevé par charité, il avait suivi ses protecteurs dans l'émigration, et la reconnaissance servant de prétexte à sa vanité et à son ambition, il ajoutait une quatrième personne à la Trinité : la Noblesse. Tout dévoué à l'œuvre des Missions, il n'était attaché exclusivement à aucune paroisse; mais il était un peu le maître partout. Beau causeur, moraliste

souriant, il confessait les jeunes gens de la Société des « bons livres ». Simon l'aimait presque : en tout cas, il l'écoutait volontiers.

La vicomtesse de Brignolles était assise dans une bergère au coin du feu. Il n'y avait plus de printemps pour elle, et, malgré la verdure des arbres, on se chauffait toujours dans son salon. Mais, par un miracle de température que les vieillards semblent produire, on n'étouffait jamais, malgré la flamme du foyer, même au mois d'août. Elle tenait sur ses genoux un petit chien gros et fourré comme un manchon, et elle avait à sa portée un éventail qui lui était aussi nécessaire que le feu. Elle sourit à l'abbé Lemerle, en lui désignant un fauteuil tout près d'elle. Quant à Simon, elle le regarda avec attention. C'était un débutant, un néophyte; il s'agissait de le juger et de savoir si le nouveau présenté était présentable.

Cette inspection, faite sans impertinence, fut favorable à Simon. La sévérité de son costume, son attitude recueillie garantissaient au moins un comparse sérieux, si on ne devait pas trouver, après expérience, un premier sujet intéressant.

— Eh ! monsieur Quincy, dit la vicomtesse, j'ai beaucoup connu votre grand-père, M. de Bruval, à Coblentz. Vous lui ressemblez.

Simon, qui était pâle, se sentit rougir. Ce compliment lui enlevait la roture des épaules, bien qu'il eût remarqué le soin avec lequel la vicomtesse l'appelait seulement Quincy.

— Et votre mère, cette bonne Antonine ! Nous l'avions surnommée là-bas l'Ange de la Patrie, quoiqu'elle eût l'air d'une petite Allemande avec ses beaux cheveux

blonds. Rappelez-lui, monsieur, que je suis une vieille amie; elle m'a oubliée, mais je me souviens d'elle et je serais heureuse de la revoir, ainsi que mademoiselle votre sœur.

— Je transmettrai, madame, à madame de Bruval les sentiments que vous voulez bien m'exprimer. Je crains seulement qu'elle ne puisse se résoudre à quitter sa retraite.

— Il le faudra pourtant, dit avec une aimable insistance la vicomtesse; je n'ai pas le temps d'attendre que mademoiselle Quincy soit mariée pour la recevoir, et j'ai hâte de voir ici la sœur à côté du frère.

Simon s'inclina, fit deux pas de retraite sur un signe de tête de la vicomtesse qui lui rendait sa liberté d'action, et alla se poster debout, un peu à l'arrière du cercle qui enveloppait la cheminée.

Le salon de madame de Brignolles ne s'allumait guère le soir. Il était ouvert toute la journée; la vicomtesse se réservait la nuit pour les « a parte » politiques, les rendez-vous diplomatiques, les tête-à-tête importants. Le jour, on venait, on causait, on se rencontrait, on commentait les journaux; on mêlait la littérature à la galanterie, on aiguisait en commun de jolies petites épigrammes que chacun allait ensuite répandre au dehors.

M. Lombard était un oracle dans ce milieu bavard et sérieusement frivole. Son scepticisme passait pour de la profondeur, et quand les discussions s'embrouillaient un peu, c'était lui qui, avec une parole nette et froide, tranchait tous les nœuds. La vicomtesse, qui n'était plus d'un âge à l'aimer pour lui-même ou pour elle-même, l'aimait pour ses galanteries passées. Elle sentait sous

cette dignité académique un épicuréisme blasé, qui ne lui déplaisait pas. On se reconnaissait du même monde, au contact de certains vices aimables dont la délicatesse était un secret traditionnel.

Le salon de la vicomtesse, ce jour-là, était fort encombré, et, pour ses débuts, Simon pouvait contempler tout ce que les coteries politiques, les coteries littéraires et les coteries religieuses avaient de plus illustre.

C'est que la situation était grave alors pour les vrais amis du roi ou plutôt de la royauté; on pensait qu'il fallait en finir avec les velléités constitutionnelles et presque libérales de S. M. Louis XVIII. Ce traducteur d'Horace passait pour un railleur. Lors de la découverte d'une abominable conspiration qui consistait à faire partir un pétard sous ses pieds, il avait dit en riant avec finesse à la duchesse de Berri :

— Ma nièce, ce n'est pas moi qui ai mis le feu à ce pétard !

Si bien que, le lendemain, tout le monde disait dans les bureaux du « Constitutionnel » que ce pétard était une manœuvre de la police, une provocation à la rigueur, dénoncée par cet indiscret sourire du roi.

Il fallait mettre un terme à ces boutades d'esprit, fort compromettantes. Et M. le comte d'Artois avait exprimé plusieurs fois devant ses amis tout le plaisir qu'il ressentirait de voir son frère rendre hommage à la Congrégation, et s'entourer d'hommes sincèrement dévoués à la royauté et à l'Église. Il s'agissait donc de préparer la chute du ministère Richelieu, de trouver le moyen de réconcilier Louis XVIII et le comte d'Artois, de placer définitivement auprès de Sa Majesté un diseur ou une diseuse de bons conseils, dévoué ou dévouée à la Société

des « bons livres », des « bonnes lettres » et du « bon » Dieu.

Le nom de madame du Cayla avait été mis en avant. On avait parlé en prose et en vers de l'aimable Esther et de l'empire qui l'attendait dans le cœur d'Assuérus; mais il paraît que l'intrigue n'avançait pas, qu'Esther avait de petits scrupules; le salon de madame de Brignolles s'impatientait de ces retards, et s'était déclaré en permanence jusqu'à ce qu'on eût trouvé la bonne âme en question.

On voyait donc arriver, de cinq minutes en cinq minutes, des députés influents, des prêtres recommandables par leurs relations, quelques jolies femmes intéressées et compétentes dans la question « d'Esther », des académiciens orthodoxes, protecteurs de la Société des « bonnes lettres » et quelques héros de l'armée de Condé; et tout ce monde vieillot, mais charmant, poli, souriant, saluait, se groupait, chuchotait et venait tour à tour donner son renseignement, faire son rapport à la maîtresse du logis. La vicomtesse laissait d'ordinaire les conversations s'échanger à voix basse, pendant une heure, et quand elle jugeait qu'il pouvait ressortir d'une discussion générale quelque bonne nouvelle, quelque résolution précise, elle souriait, agitait son éventail d'une certaine façon, faisait taire tout le monde et ne laissait la parole qu'à un rapporteur choisi qui mettait sur le tapis la question essentielle et provoquait les suffrages.

On était encore en récréation; Simon, à l'écart, seul au milieu de tous ces groupes, regardait et aspirait, pour ainsi dire, avec une ardeur concentrée, toute cette atmosphère d'intrigue dans laquelle il était subitement introduit, par un hasard qui ressemblait fort à une faveur se-

crête. Debout, les bras croisés sur la poitrine, il se demandait tout bas ce qu'il fallait envier, de ces épaulettes, de ces robes noires, de ces femmes charmantes. Son ambition s'interrogeait; il se sentait des appétits violents; mais, en même temps, une sorte d'impuissance intérieure l'empêchait de désirer pendant longtemps la même proie, il avait tout au fond de son âme plus de haine que de convoitise pour ce monde élégant et illustre.

M. Lombard, tout en prêtant l'oreille à un journaliste de la droite qui lui racontait avec épouvante les effroyables doctrines qui s'élaboraient dans le « Constitutionnel », le journal des indévots et des voltairiens, observait avec soin l'émotion muette de Simon; il cherchait à lire dans ses regards sournois; il sentait bien que ces bras croisés sur la poitrine comprimaient des soulèvements. Se débarrassant par quelques mots du journaliste bien pensant, qui alla porter à d'autres ses doléances sur le réveil de l'hydre révolutionnaire, dont le bon M. Etienne était une des têtes, l'académicien vint droit au jeune homme.

— Eh bien! monsieur, lui dit-il tout à coup avec une brusquerie souriante, avez-vous fait votre choix?

Simon tressaillit, regarda fixement M. Lombard, qu'il connaissait de vue, et sembla se demander si cette question n'était pas une injure.

— Quel choix puis-je faire? répliqua-t-il sèchement.

— A votre âge, monsieur, reprit avec autorité M. Lombard, quand on a l'honneur d'être introduit dans le salon de madame de Brignolles, on doit être assez modeste, et vous l'êtes sans doute, pour comprendre que cette faveur n'est pas encore le prix du mérite, mais seulement son

encouragement. On a parlé de vous à la vicomtesse; vous êtes instruit, vous avez du talent, de l'ambition...

— Moi, monsieur! dit Simon, dont le regard eut un éclair.

— J'ajoute que vous êtes modeste avec habileté, continua l'académicien en souriant. Vous pouvez prétendre à un poste dans l'armée qui s'enrégimente ici. Eh bien! voyons, qu'est-ce qui vous tente? Je ne crois pas que vous ayez pour la guerre, au propre, un vif entraînement. Bonaparte nous a dégoûtés des traîneurs de sabre.

— Monsieur, vous oubliez que mon père fut un de ces traîneurs de sabre, dit Simon en rougissant beaucoup.

— Votre père!... répliqua M. Lombard avec un froid sourire et en affectant une réticence qui était à la fois une provocation et une épreuve.

Simon parut baisser les yeux; mais en réalité il fit glisser un regard sous leur abri, et reconnut à l'ironie du visage de son interlocuteur que M. Lombard savait quelque chose de sa naissance.

— C'est lui, se dit-il, qui m'a fait venir ici.

Cette certitude lui donna de l'audace.

— Vous avez raison, monsieur, reprit-il d'un ton ferme et en regardant M. Lombard en face, je n'ai pas de goût pour les uniformes. L'exemple de M. de Bruval (et il insista sur le mot « monsieur ») m'a démontré qu'ils ne préservaient pas de l'apoplexie.

— Ah! ah! se dit à son tour M. Lombard, il est prompt à comprendre. Jouons hardiment, mais en cachant nos cartes.

— Je pensais, toutefois, répliqua-t-il, que monsieur

votre père avait pu vous exhorter à embrasser une carrière qu'il avait brillamment parcourue.

Ce fut au tour de Simon à affecter de l'ironie.

— Ne parlons pas encore de mon père, si vous le voulez bien ; mais puisque, pour une raison que j'ignore et que ma conscience m'interdit d'attribuer à mon seul mérite, on a bien voulu me présenter à madame de Brignolles et solliciter en mon nom votre sympathie qui m'honore, permettez-moi, monsieur, de vous demander un conseil. Quel service puis-je rendre? à quel poste dois-je aspirer ?

M. Lombard sourit de la petite habileté de son interlocuteur.

— Ici, monsieur Simon, on aspire à tout ; c'est la serre chaude des Hespérides. Cette bonne petite vieille qui allonge ses mitaines sur ses doigts peut faire pleuvoir les honneurs sur les fronts les plus modestes. Ce monsieur si bien poudré qui regarde les peintures en ne perdant pas un mot de ce qui se dit à côté de lui, a des évêchés dans sa poche. Voulez-vous entrer au séminaire? il vous en ouvrira doucement la porte, et, pourvu que vous ayez du zèle, il ne vous y laissera pas languir.

— On peut faire son salut sans entrer dans les ordres, dit Simon avec une sorte de componction railleuse.

— Oh ! parfaitement, répliqua M. Lombard ; mais j'avais entendu dire que votre piété...

— Ma piété, interrompit Simon, est une affaire de conscience.

— C'est bien comme cela que je l'entends, dit M. Lombard, tout est affaire de conscience : le dévouement de madame de Brignolles à la royauté, l'ambition de toutes

ces bonnes gens, et l'amitié qu'on a pour vous. Ainsi, le séminaire ne vous tente pas?

— La maison du Seigneur ne peut pas être une tentation, reprit Simon, elle est un abri et un refuge. C'est le monde qui nous tente.

— Eh bien! le monde est ici en abrégé. Tenez, voici des journalistes, ils ont passablement de piété et passablement d'ardeur pour les intérêts du trône; ils font leur salut et leur chemin, ceux-là. Ce métier vous tenterait-il?

— Je n'ai jamais essayé mes forces, je ne sais peut-être pas écrire.

— Qu'importe! pourvu que vous sachiez servir et que vous sachiez haïr. Mais c'est là un pis-aller par le temps qui court. C'est une tâche ingrate que de défendre Dieu et le roi. Il y a plus de profit à les attaquer.

— Comment, monsieur, c'est vous qui parlez ainsi?

— Oui, moi, qui n'ai pas d'illusions. A mon âge, mon enfant, on aime Dieu pour lui-même et le trône pour l'amour de Dieu; mais à votre âge, quand on ne veut pas se passer au cou une bricole dorée pour s'atteler à une charrette administrative, quand on a quelque goût de popularité, il vaut peut-être mieux garder sa piété pour son cœur et permettre à l'esprit quelques écarts.

— Est-ce qu'on ferait aussi, par hasard, dans ce salon, des recrutements pour l'opposition? demanda Simon avec un sourire passablement impertinent.

— Je vous ai dit qu'ici on pouvait prétendre à tout, répondit M. Lombard sans se déconcerter. Sous une monarchie constitutionnelle, il n'est pas inutile souvent de connaître et d'armer ses propres ennemis. Si donc, mon enfant, le cœur vous poussait à nous attaquer, ce serait.

là encore une habileté pratique qu'il ne faudrait pas dédaigner.

— Je vous remercie, monsieur, de vos offres et de vos conseils. Mais je vous étonnerais bien si je vous disais que je veux assurément quelque chose et que je ne sais ce que je veux. J'ai une violence de désirs qui m'emporte ; quand l'étourdissement me saisit, je regarde et je ne sais au juste à quoi je puis me raccrocher. Prêtre ? J'y ai songé, mais il faut attendre pour parvenir ; et puis, je ne comprends pas trop que les serviteurs du maître du ciel se résignent à balayer de leurs robes les antichambres d'un tas de petits-maîtres de la terre. J'ai une foi un peu farouche ; quand je prie, j'ai des soulèvements de colère contre ceux qui ne prient pas ; je suis un peu inquisiteur. Soldat ? Je ne veux pas l'être ; la caserne me répugne, et je n'en sortirais que pour aller aussi aux antichambres. Journaliste ? Je ne dis pas non ; mais quand je serai bien décidément dégoûté de tout. Une plume me paraît une arme, j'écrirai quand je me vengerai. Artiste ? C'est une duperie. Diplomate ? Ce n'est pas un métier ; c'est un accessoire. Voilà, monsieur, ce que je pense ; vous êtes la première personne à qui je me confie, parce que je devine qu'il y a plus que de la curiosité dans vos paroles, et qu'il se forme aujourd'hui un lien entre nous. Pardonnez-moi cette présomption.

— Vous m'intéressez, mon ami, et je vous remercie de cette confiance.

— A mon tour, monsieur, demanda Simon qui pâlissait, puis-je espérer connaître le secret de la brusque sympathie qui vous fait venir à moi ?

— Il n'y a pas de secret, répondit l'académicien avec

un peu de hauteur ; vous m'êtes recommandé par la vicomtesse. J'ai rencontré autrefois dans le monde madame de Bruval ; sa famille ne peut m'être indifférente. Vos regards pleins de curiosité m'ont fait pitié ; j'ai voulu vous instruire, je veux vous servir, voilà tout.

Il se fit un petit silence. Simon comprit qu'il allait trop vite, et M. Lombard, sentant qu'il avait affaire à un sournois habile, ne voulait pas se livrer.

— Vous avez une sœur qu'on dit fort belle, reprit, après quelque temps, l'académicien d'un ton de bienveillance banale.

Simon tressaillit, comme si on lui eût dit une injure. Sa paupière palpita, sa lèvre trembla :

— Est-ce que vous vous intéressez aussi à ma sœur? demanda-t-il.

— Bon ! il est jaloux, pensa M. Lombard. — Puis-je vouloir du bien au frère, sans en vouloir aussi à la sœur ?

— Le frère ! le frère ! murmura Simon. Décidément, monsieur, vous aimez toute la famille.

— C'est que toute la famille me semble aimable, répliqua l'académicien avec un sourire ambigu.

Simon se tut ; il comprit qu'il était imprudent d'avouer sa haine fraternelle.

Au même moment, l'éventail de madame de Brignolles réclamait le silence par de petits coups secs qu'elle s'appliquait sur les ongles : une « muse » allait chanter.

Tous les salons avaient alors leur « muse ». Celle qui était attachée spécialement au salon de la vicomtesse était à la fois une fort belle jeune fille et un esprit alerte. D'une beauté qui commençait à perdre de son charme angélique pour entrer en rivalité avec la statuaire, ma-

demoiselle Sophie Girod était grande, robuste, avec des yeux humides, une chevelure noire abondante, des épaules qui n'étaient jamais cachées, une poitrine qui semblait toujours l'être trop, et des bras d'une perfection absolue. Les mains seules formaient une dissonance dans l'harmonie de ce beau corps. Mais c'est là tout à la fois l'inconvénient et la nécessité des muses : quand les doigts féminins qui tourmentent la lyre ne deviennent pas crochus, ils grossissent et prennent une allure virile.

Empressons-nous d'ajouter que mademoiselle Girod était d'une excellente et vieille famille, dont les sentiments religieux et monarchiques étaient parfaitement connus, et qu'il ne faudrait pas conclure de l'initiation de cette jeune fille à la poésie, et de sa coquetterie, la moindre idée défavorable pour sa vertu. Enfant gâtée, pupile de cette société frivole, elle se savait belle, et aimait à triompher sur ce premier point. Mais l'amour, qu'elle invoquait à chaque vers, n'était encore qu'une aspiration de rhétorique et ne tirait pas à conséquence pour sa réputation. Chacun sentait bien que c'était là un exercice, un jeu, peut-être un prélude. D'ailleurs, en général, la poésie est un préservatif, parce qu'elle est une distraction, et quelquefois une dérivation. Sophie avait dans ses vers la hardiesse des âmes pures, je n'ose dire des âmes froides ; tout le monde lui pardonnait ses sentiments de romance, parce que personne ne la savait exposée en prose.

Mademoiselle Sophie Girod, qui avait déjà célébré la naissance du duc de Bordeaux, venait d'achever un poème sur la première dentition de l'enfant du miracle. Les vers n'étaient pas absolument ridicules ; d'ailleurs il y a des lèvres qu'une fée enchanteresse a touchées de sa

baguette, et quoi qu'elles laissent échapper, elles donnent des perles et des diamants.

Mademoiselle Girod était trop belle pour ne pas être toujours applaudie. Des vers débités par elle ne pouvaient déplaire qu'à un aveugle.

Elle se leva, et, au milieu d'un frémissement d'adoration, elle récita quelques strophes innocentes que toute cette société lettrée, spirituelle, mais charmée, déclara dignes du ciel. Simon n'écouta pas les vers, mais il regarda la pythonisse ; un sentiment âpre et violent s'empara de lui. M. Lombard, qui ne le perdait pas de vue, sourit et se penchant à son oreille :

— Il paraît que vous aimez la poésie ! lui dit-il.

— Oui, répondit Simon avec une voix troublée.

— Eh bien ! continua M. Lombard, quand la poésie a cette grâce, elle peut conduire à tout.

— Monsieur, répliqua Simon dont les yeux froids s'étaient tout à coup embrasés, puisque je n'ai pas de secrets pour vous, je puis vous dire que voilà la première fois que je me sens une ambition certaine. Je voudrais être aimé de cette belle jeune fille.

— Vous vous trompez, mon ami, ce n'est pas de l'ambition, c'est de la convoitise. Vous n'ambitionnez pas mademoiselle Girod, vous la désirez.

M. Lombard avait un accent de persiflage. Simon le regarda avec un éclair de haine.

— Désir ou ambition, répliqua-t-il en serrant les dents, puis-je compter sur vous ?

— Pour qui me prenez-vous, monsieur ? dit avec un air de suprême dédain M. Lombard, qui s'amusait de cette ardeur.

Simon passa les deux mains sur sa figure. Il se sen-

tait la fièvre et avait peur de n'être plus maître de son attitude.

M. Lombard le salua avec une protection hautaine et lui tourna le dos.

— Oh! je saurai bien si cet homme est mon père, et, s'il l'est, je me vengerai, se dit tout bas Simon avec rage.

— Je saurai bien si ce gaillard-là est mon fils, se disait de son côté l'académicien. En tout cas, c'est une forte nature. Il n'a pas encore des idées bien précises; c'est un tempérament à refroidir. Nous verrons.

Tel fut le résultat de la première entrevue de Simon et de M. Lombard.

VIII

En sortant de chez la vicomtesse de Brignolles, Simon avait un besoin de mouvement qui trahissait de violentes préoccupations. Les avances de M. Lombard, la beauté de mademoiselle Girod, ce monde aristocratique qui donnait tout, ou plutôt qui touchait à tout, l'agitaient profondément.

Simon s'examinait; il avait peur des chances qui s'offraient à lui, c'est-à-dire peur de les mal choisir ou de les mal recevoir. Convaincu que certains accès de vérité étaient un bon calcul auprès de M. Lombard, il avait été sincère, en parlant de cette sorte d'appétit sans but qui ne savait comment se satisfaire. Le mystère de sa naissance; l'éducation qu'il avait reçue; la rivalité perpé-

tuelle de Simone, qu'il ne considérait pas comme sa sœur; l'âpre humiliation de ne pas savoir à quoi s'en tenir sur son nom; une intelligence irritée, pleine d'orgueil; le calcul et la passion se heurtant à chaque minute dans un cœur abandonné à lui-même, ou dirigé par des ambitions précautionneuses : tels étaient les éléments confus d'une destinée qui se trouvait arrivée au point décisif. Comment s'élancer? par quelle route? Est-ce que l'amour ajouterait à ses embarras? Cette belle jeune fille, cette muse imposante dont le souvenir le faisait frissonner d'admiration, pouvait-elle être jamais à lui? Etait-ce une faute de prétendre l'épouser? A quoi pouvait-elle être utile? ou plutôt, son seul amour ne serait-il pas une consécration et une gloire? Mais lui, Simon, saurait-il se faire aimer? Ce n'était pas la poésie qui l'épouvantait; il dédaignait trop l'imagination et l'enthousiasme pour voir dans les vers de mademoiselle Girod autre chose qu'une puérilité, qu'une coquetterie passagère. Mais cette beauté éclatante, devenue une sorte de fête des yeux pour les salons, cette beauté qui lui avait mis un brasier dans le cœur, et qu'il désirait, comment la contraindre à le remarquer, à l'aimer? Il savait bien que la fréquentation de certains sacristains lui avait donné un extérieur peu conquérant. Sa sœur l'avait un jour appelé cuistre, et ce mot odieux lui avait fait une blessure qui s'avivait au moindre sourire dédaigneux du monde.

Au milieu de ses réflexions, Simon s'aperçut qu'il était entré dans le jardin des Tuileries; la vicomtesse de Brignolles habitait la rue Saint-Florentin. Il était cinq heures; la foule était nombreuse, le temps doux et caressant; c'était une de ces magnifiques soirées si rares dans le

mois de mai, dont la réputation usurpée ne se maintient que par les faux témoignages des poètes. Simon n'était pas d'un naturel porté à la mélancolie, ni disposé à l'influence du printemps. Mais personne ne peut se soustraire absolument au monde extérieur ; et puisque la seule fois que le paysage intervient dans la tragédie, c'est pour mettre l'odeur balsamique des forêts dans les poumons altérés de Phèdre, notre jeune ambitieux, qui n'en est encore ni à l'adultère, ni à l'inceste, même en rêve, peut bien se délasser sans invraisemblance, le long de la grande allée des Tuileries.

Et puis, ce qui l'émeut surtout, c'est moins la première feuille et la première fleur, que ce monde élégant, bruyant, qui va, vient, se salue, se sourit, et qu'il semble découvrir pour la première fois. Depuis qu'il a un amour au cœur ou un désir en tête, Simon s'aperçoit qu'il n'a pas de badine à la main pour couper l'air en marchant, que ses gants ne sont pas à la mode, et qu'avec son costume de deuil il fait tache au milieu de cette foule. Comme il allait quitter la grande allée latérale, mécontent de lui et jaloux des autres, il aperçut Simone assise, à quelques pas de sa gouvernante, contre un marronier, et paraissant livrée de son côté à quelques méditations. La vue de sa sœur parut le décider à hâter sa retraite ; mais tout à coup il s'arrêta. Cette préoccupation de Simone était un phénomène trop extraordinaire pour qu'il n'eût pas la curiosité de l'observer. Il s'enfonça sous les arbres et se posta de façon à bien voir ; or, voici ce qu'il vit :

Un jeune homme d'une mise élégante, mais dont l'allure et certains détails de toilette trahissaient la profession militaire, se tenait à quelque distance de mademoiselle de Bruval et la regardait avec des yeux chargés à mitraille.

Simone tournait par intervalles la tête de son côté, lui renvoyait dans un coup-d'œil la réponse muette qu'il semblait implorer, et paraissait lui indiquer la gouvernante comme un obstacle à un entretien trop compromettant pour n'être pas violemment désiré; puis, pendant quelques minutes, la jeune fille croisait les bras, semblait rêver; on eût dit qu'elle se sentait dévorée par la flamme des prunelles de son adorateur, et qu'elle savourait cet incendie.

Mais elle voulait surtout ne pas attirer l'attention de sa compagne, l'endormir au contraire, et faire croire à une mélancolie que l'on respecte parfois dans les jeunes filles comme une garantie, et qu'on devrait combattre au contraire comme un danger.

Simon ne perdait rien de ce manége.

— Ah! se disait-il, elle est plus heureuse que moi, on l'aime et elle se sait aimée; mais, patience! j'aurai mon tour.

Après un quart-d'heure de regards échangés, de signes furtifs, Simone parut prendre tout à coup une résolution; la gouvernante était absorbée dans la lecture d'un des plus beaux romans de madame Cottin; la jeune fille dégagea la main qu'elle tenait serrée contre elle, l'étendit un peu en arrière contre l'arbre auquel elle était adossée. Le jeune homme rayonnant quitta son poste, passa derrière le marronnier, saisit la main, la serra et y laissa une lettre.

Simon avait tout vu, tout deviné. La rage le saisit; il voulut s'élancer, arracher ce billet; mais il fallait aussi provoquer l'officier; l'esclandre ne lui profiterait peut-être pas, tandis qu'il y a toujours quelque chose à tirer d'un secret. Il se résigna donc à laisser Simone en pos-

session de ce billet précieux, qu'elle fit descendre dans son corsage et qu'elle emporta avec elle. En effet il était l'heure de rentrer. La gouvernante renonça avec force soupirs, à connaître ce soir-là le dénoûment du beau livre qu'elle lisait. Simone s'était levée et avait donné le signal de la retraite.

L'inconnu la vit partir en soupirant; puis, quand elle eut quitté le jardin, il se redressa d'un air victorieux, donna à sa taille une cambrure fort exagérée qui devait dire à tous ses succès et son ambition, fouetta deux ou trois fois le vide avec sa cravache, et se dirigea vers la grille de la place Louis XV. Il passa à côté de Simon, et celui-ci l'entendit qui sifflait entre ses dents l'air national de « Vive Henri IV », qui avait remplacé beaucoup d'autres airs nationaux de la même portée.

Un sourire méchant fut le commentaire définitif de Simon. Le héros du poème de sa sœur ne le rendait plus jaloux. Il se promit de ne pas négliger les suites de ce madrigal, et de savoir à quoi s'en tenir sur les amours de Simone. C'était là un scandale en réserve qui pouvait le servir.

Antonine attendait avec anxiété le retour de son fils. Prévenue secrètement par M. Lombard de la nécessité de cette présentation à madame de Brignolles, et ayant agi de son mieux pour décider Simon à suivre l'abbé Lemerle, elle voulait savoir quelle impression il rapporterait. L'abbé Marcellin avait été invité à dîner, afin qu'il aidât de ses lumières et qu'il assistât de sa présence la pauvre mère inquiète.

Simon s'était arrangé un rôle, car il s'attendait à des questions, à des regards inquisiteurs. Il ne voulut pas paraître troublé, il eut en entrant l'air gai, et ce fut pres-

que un baiser filial qu'il déposa sur la main de sa mère. Simone, de son côté, avait des raisons pour être joyeuse, aussi ses regards éclataient-ils comme des fanfares ; aux yeux d'un observateur superficiel, cette famille ressemblait ce soir-là à toutes les familles unies.

On se mit à table presque en riant. L'abbé Marcellin, dont la sérénité dissimulait les doutes, aborda le premier le sujet délicat.

— Eh bien, monsieur Simon, vous avez fait votre entrée dans le monde, j'entends dans le grand monde...

— Je ne le regrette pas, répondit le jeune hypocrite qui se trouvait sincère par hasard. J'ai été parfaitement accueilli. La vicomtesse de Brignolles a conservé de vous, ma mère, un souvenir qui m'a porté bonheur. Je me suis même engagé en votre nom.

— En mon nom? dit en tremblant la pauvre baronne, qui s'attendait toujours à quelque piége de la part de ses enfants.

— Oui ; comme madame de Brignolles insistait beaucoup pour vous revoir et pour connaître Simone, j'ai promis que vous m'accompagneriez toutes deux à ma première visite.

Antonine regarda M. Marcellin, comme pour lui demander si elle devait ratifier cet engagement.

— Je ne vous demande pas si la compagnie était illustre, fit le bon prêtre en répondant au regard de la baronne par un coup-d'œil qui voulait dire : Nous saurons à quoi nous en tenir.

— C'est-à-dire, reprit Simon en riant malignement, que vous me le demandez. Oui, la compagnie était illus-

tre, j'ai été annoncé devant un ministre et devant deux évêques, et du premier coup je me suis fait un ami dans l'Institut.

La baronne pâlit malgré ses efforts. Simon remarqua cette émotion et se fortifia dans ses soupçons concernant M. Lombard. L'abbé Marcellin marcha bravement au-devant de la mine.

— Quel est ce nouvel ami?

— M. Lombard.

— Cela ne m'étonne pas, vous lui étiez recommandé.

— Ah! et ma sœur aussi? car il s'intéresse également à toi, Simone.

— Bien obligé, repartit la jeune fille, je n'aime pas que tes amis m'aiment.

— Par qui donc voudrais-tu être aimée? demanda doucereusement Simon.

Simone sourit. Elle faisait intérieurement une réponse à cette question de son frère qu'elle n'attribuait qu'au hasard; mais elle garda le silence.

— Ainsi, reprit l'abbé Marcellin, M. Lombard a bien voulu causer avec vous, vous promettre son appui. Profitez de cette bienveillance, monsieur Simon, elle pourra vous être utile; c'est un personnage considérable que M. Lombard.

— Et qui m'a vraiment parlé avec une effusion paternelle, dit tranquillement et de l'air le plus innocent du monde le rusé Simon.

Antonine tressaillit. L'abbé Marcellin la regarda pour l'exhorter et reprit en souriant:

— M. Lombard a l'autorité d'un père sur toute votre génération. C'est un grand esprit.

— Dernièrement, repartit Simon, à la « Société des bonnes lettres » on nous engageait à ne lire que la dernière édition de ses œuvres.

— Oh! je crois que vous avez trop de raison et de trop bons principes pour qu'aucune lecture vous soit funeste, dit avec une certaine ironie le bon abbé Marcellin.

— Monsieur l'abbé, vous me conseillez de lire de mauvais livres; je le dirai!

— Est-ce qu'il a écrit des mauvais livres, ton protecteur? demanda Simone.

— On l'assure, continua Simon. M. Lombard, avant que la grâce l'eût touché, était un fort mauvais sujet.

— Il ne l'est plus, interrompit Simone, et il s'en console en protégeant ceux qui le sont encore.

— Est-ce pour moi que tu dis cela? demanda avec bonne grâce le frère à la sœur.

— Dame! je me défie.

— Et tu n'as peut-être pas tort; la défiance est le commencement de la sagesse. Il faut se défier de tout, de ta gouvernante, des arbres et des chaises des Tuileries, des cavaliers qui passent, des lettres qui arrivent.

— Simon! s'écria Simone irritée et surprise, mais voulant savoir si son secret était pénétré.

Simon feignit de ne pas voir cette colère et continua:

— Oui, il faut se défier de tout, même des présentations, même des rencontres, même des académiciens; excepté de toi, ma sœur, qui es la franchise même et qui ne tromperais personne,

Simone était en proie à une agitation extraordinaire.

La baronne et l'abbé comprenaient qu'il y avait une menace sous les plaisanteries de Simon. Ce jeune homme avait plusieurs secrets, il menaçait à la fois sa mère et sa sœur. Le secret de la mère, hélas ! Antonine s'attendait à le voir produire au grand jour, sous le moindre prétexte ; mais celui de la fille, quel était-il ? N'était-ce pas assez de honte, et fallait-il que cette âme si cruellement éprouvée fût encore punie dans sa fille, dans celle du moins qu'elle appelait de ce nom !

L'abbé Marcellin frémit intérieurement de ce nouveau péril ; mais, en attendant qu'il se précisât, il voulut ménager la baronne. Se hâtant donc de détourner une conversation qui prenait un tour orageux, il essaya d'attirer Simon sur un autre terrain.

Le bon apôtre se laissa faire, il triomphait, il était maître de la situation, il tenait à la fois M. Lombard, sa mère et Simone. L'abbé seul n'était pas dans sa dépendance ; mais le néophyte de la Congrégation savait très-bien qu'il aurait raison de cette vertu intraitable avec quelques petites dénonciations en bon lieu. Les prêtres comme l'abbé Marcellin, étrangers à toute intrigue, sont suspects à tous les intrigants. Si l'on ne pouvait pas les enrôler dans cette société occulte qui aspirait à gouverner la France par la tyrannie et l'énervement des consciences, on pouvait les briser ; c'était une ressource, et Simon la connaissait.

Chacun des convives avait donc sa secrète préoccupation. Le dîner s'acheva en conséquence, avec gaieté ; chacun avait trop d'intérêt à dissimuler son inquiétude. Simone riait à tout propos. Il fut convenu qu'elle serait présentée à son tour à la vicomtesse de Brignolles. Elle

se résigna à cette démarche, par curiosité. C'était peut-être dans ce salon mystérieux que Simon avait surpris quelque chose de son secret. Madame de Bruval, de son côté, avait une certaine hâte de voir ses enfants sous le regard de M. Lombard et de juger par elle-même des chances qui lui restaient de découvrir la vérité.

L'abbé Marcellin priait tout bas, en se mêlant à la conversation. Il assistait avec angoisse à ce drame de famille; il se demandait par quelles ressources de son dévouement il pourrait prévenir des catastrophes vaguement entrevues. C'était lui qui avait conseillé les démarches auprès de M. Lombard, aimant mieux des déceptions successives pour la baronne qu'une révélation brutale qui pouvait la foudroyer. Mais, sans se repentir de ce conseil, le saint homme se disait qu'il avait besoin de toute sa prudence et de toute sa loyale habileté, pour dégager de tout ce mal le bien pratique qu'il osait en espérer.

A la fin du repas, Simon eut l'audace de tendre son verre en riant à la baronne et de lui dire :

— Permettez-moi, ma mère, de boire à votre santé.

La baronne porta la main à son verre, qu'elle souleva lentement comme un calice.

— Tiens, tu deviens tendre! dit Simone en ricanant.

— Je bois aussi à ton bonheur, ma sœur, à l'heureux époux, encore inconnu, qui te devra le purgatoire en ce monde et le paradis dans l'autre.

— Et moi, repartit Simone, je bois à ton célibat perpétuel!

— Qu'en sais-tu?

— A moins que tu ne manques à ton serment, car j'ai vu dans ta chambre, écrite de ta main, la formule d'une consécration. Tu es voué à la Vierge, mon pauvre petit.

— Quoi ! interrompit l'abbé Marcellin avec une certaine vivacité, auriez-vous disposé de vous, mon fils?

— Mon père, j'ai suivi de pieux exemples, j'avoue que j'ai le bonheur depuis quelques jours de faire partie de la Congrégation. Voici ma médaille.

Et le jeune congréganiste tira de sa poche une bague en argent dont le cercle extérieur présentait une division de dix grains, et qui avait un médaillon au centre où se trouvaient gravés une croix et un sacré-cœur, avec cette devise : « Cor unum et anima una ».

— Ah ! dit la baronne, si vous avez fait, mon fils, cette consécration de vous-même avec sincérité, vous devriez apporter l'esprit de cette devise dans la famille, concourir à ne faire qu'un seul cœur et qu'une seule âme.

— C'est aussi mon intention, ma mère, si vous voulez bien m'aider ! Voilà pourquoi je vous ai offert cette santé et pourquoi je bois au futur mariage de ma sœur.

— Tu as bien envie de me marier ce soir, répondit Simone en dissimulant sa mauvaise humeur sous des éclats de rire.

— C'est que j'ai rêvé que tu étais demandée par un jeune et bel officier.

Pour le coup Simone faillit éclater ; la baronne recula sa chaise et on se leva de table.

— Monsieur Simon, dit l'abbé Marcellin en prenant les

deux mains du jeune homme dans les siennes, je ne juge pas vos intentions. Ce n'est pas à moi que vous ouvrez votre conscience; mais je suis l'ami de madame la baronne, et je suis par conséquent, même malgré vous, votre ami. Je sais que vous avez le bonheur d'avoir pour mère et pour exemple une sainte femme, une parfaite chrétienne. N'allez pas chercher ailleurs une excitation à votre zèle.

— Quoi! monsieur, vous blâmez la Congrégation !

— Je ne blâme pas les vues droites. Mais sans juger des mystères que je n'ai pas interrogés, j'ai vu jusqu'ici qu'avec un peu de courage et de confiance, on pouvait partout et toujours honorer Dieu et faire son devoir à la face du ciel. Je ne comprends donc pas la nécessité des sociétés secrètes pour le bien de la religion. Le temps des catacombes est passé. Se cacher, c'est laisser le champ libre à la calomnie. Nous devons être des artisans de lumière, puisque nous sommes des ministres de vérité. Voilà mon sentiment, qui n'offense pourtant en rien les sentiments des autres. Vous êtes jeune, vous avez de la foi, vous devez avoir de l'ambition ; eh bien! il sied à la jeunesse croyante de se frayer une route qui serve à l'émulation. Allez hardiment à votre but, sous le regard du monde et sous celui de vos amis. Tenez, monsieur Simon, laissez-moi vous parler à cœur ouvert : vous vous efforcez de n'être pas aussi bon que le ciel vous a fait. Je voudrais croire que la gaieté de ce soir, que ce rire qui va si bien aux lèvres jeunes ne dissimulait aucune amertume, je voudrais penser que vos vœux étaient sincères.

— Qui peut vous faire supposer, monsieur l'abbé, que j'aie menti ?

— Oh ! nous autres casuistes, dit avec un sourire le bon abbé si peu rompu à la casuistique, nous admettons bien des nuances entre le mensonge et la vérité. Eh bien ! je crois que vous êtes dans une nuance.

— Vous me confessez devant le monde, monsieur l'abbé, prenez garde.

— Non, mon enfant, je vous exhorte.

— Permettez-moi donc alors, monsieur l'abbé, de vous remercier profondément de vos conseils, qui ne seront pas perdus, et de ne pas attendre votre absolution.

Et avec un sourire qui voulait être courtois, Simon serra les deux mains de l'abbé Marcellin et se dégagea de son étreinte sans lui répondre. Madame de Bruval, pendant cet échange de paroles, était sortie et attendait le prêtre dans le salon.

Simone, debout dans la salle à manger, réfléchissait. Son frère savait-il réellement quelque chose, ou bien n'avait-il parlé qu'au hasard? Comment s'y prendre, pour le pénétrer et pour ne pas lui livrer son secret? Quand l'abbé, hochant la tête avec tristesse, eut rejoint madame de Bruval dans le salon, Simone se posta devant Simon :

— A nous deux maintenant ! lui dit-elle.

— Ah ! ah ! toi aussi, tu veux me confesser?

— Peut-être! Sais-tu bien, mon cher, que tu prends ce soir un bien grand intérêt à mon avenir !

— Peut-on aimer trop sa sœur?

— Certes non, surtout quand cette sœur aime comme je t'aime. Pourquoi me maries tu avec un officier?...

— Parce que, fille d'un colonel, tu ne peux pas déchoir et dédaigner l'épaulette.

— Ah ! c'est là ta raison ?

— C'est une de mes raisons.

— Peut-on connaître les autres ?

— Sans doute.

— Eh bien, dis-les-moi.

— Aujourd'hui, impossible. Je suis comme les oracles antiques, je rends mes réponses par fragments.

— Puis-je savoir au moins pourquoi tu me recommandes de me défier des Tuileries et de ma gouvernante ?

— Parce qu'aux Tuileries on est exposé à faire de mauvaises rencontres, et parce qu'une gouvernante qui passe son temps à lire ne peut pas vous surveiller et vous défendre.

— Ah ! je t'y prends !... Comment sais-tu que miss Simpson lit aux Tuileries?

— Parce que je lui vois toujours un livre sous le bras quand elle part, et qu'à moins que ce ne soit pour toi-même...

— Mais pourquoi faut-il être aussi en défiance des facteurs ?

— Ah ! je t'y prends à ton tour, ma chère ! Je n'ai pas parlé de facteur, mais bien de lettres.

— C'est la même chose.

— Du tout ! Il n'y a pas que les facteurs qui remettent des lettres... Les amoureux, par exemple...

— Simon ! Simon !... tu sais quelque chose ?

— Simone ! Simone !... je sais que tu es belle, que tu es aimable, et que si je n'étais ton frère, je t'adorerais.

— Infernal hypocrite ! dit la jeune fille en crispant ses mains sur les deux mains de Simon, quand diras-tu donc la vérité ?

— Quand tu cesseras de prétendre à son monopole, répondit le jeune congréganiste, toujours calme.

Simone lui rit dédaigneusement au nez, et quitta la salle à manger pour remonter dans sa chambre.

Resté seul, Simon ne dissimula plus un sourire triomphant.

— Je les tiens tous! se dit-il. La baronne et M. Lombard, par leur secret; l'abbé, par la Congrégation; Simone par son escapade. Allons! vienne la lutte; je serai fort. La lutte!... reprit-il avec un soupir et en devenant triste: quelle en sera la récompense?... Ah! je croyais mon cœur bien fermé aux affections de ce monde, mais cette jeune fille...

Et son front se rembrunit; une larme, une vraie larme, furtive et fiévreuse, glissa sur sa joue, pendant qu'il pensait avec rage qu'il ne serait peut-être jamais aimé de mademoiselle Sophie Girod.

IX

Madame de Bruval, résignée à toutes les démarches pour découvrir la vérité, consentit à conduire Simone chez la vicomtesse de Brignolles.

Simone entra d'un air un peu triomphant dans ce vénérable salon. Mais sa beauté, qu'une toilette heureuse rendait plus éclatante encore, lui fit trouver grâce. La vicomtesse fut ravie de ce parfum de jeunesse qui montait à la tête; elle pensait que toutes les belles jeunes filles qui se mêlaient aux vieillards de son salon lais-

saient une trace d'elles, et avaient une vertu de Jouvence.

Elle baisa au front la fière Simone, qui fut immédiatement proclamée la rivale de mademoiselle Sophie Girod, dont on attendit l'arrivée avec impatience. Quelques-uns même osèrent avancer que mademoiselle de Bruval avait sur la « Muse » la supériorité de son innocence poétique, et qu'elle était plus belle que l'autre, ayant la beauté, sans l'inconvénient de faire des vers.

M. Lombard était là, et, avec l'aisance d'un homme infaillible, l'académicien s'avança vers madame de Bruval, qui répondait avec confusion aux compliments de la vicomtesse. Antonine s'était préparée : elle eut le courage de sourire à M. Lombard, mais ses yeux, que la douleur animait, avaient une expression suppliante qui voulait dire : « Vous le voyez, je suis venue! je me résigne à toutes les épreuves, mais hâtez-vous, éclairez-moi! »

Un salut et une certaine façon de sourire au sourire de la baronne furent la réponse de M. Lombard.

— Monsieur, permettez-moi de vous présenter ma fille, dit Antonine en prenant la main de Simone.

Simone, qui refaisait un pli défectueux à sa jupe, releva la tête et arrêta sur le front chauve de l'académicien un regard clair et presque insolent.

— Mon enfant, dit madame de Bruval, M. Lombard !

Simone fit une brusque révérence.

— Je vois, madame, qu'on ne nous avait pas trompés, dit à son tour l'académicien en prenant place à côté de la baronne, et que mademoiselle de Bruval sera belle comme sa mère.

Antonine ne vit pas dans ce compliment une galanterie, mais presque une assurance que Simone était sa fille.

Elle regarda M. Lombard en joignant les mains. Celui-ci se pencha à son oreille et murmura :

— Du courage, madame ! nous sommes en bonne voie.

Pendant que M. Lombard et madame de Bruval, causant à demi-voix, se faisaient part de leurs vagues conjectures, Simon, qui s'était appuyé sur le dossier du fauteuil de sa sœur, lui disait :

— Tu dois être contente de ton succès ?

— Moi ! quel succès ?

— Toutes ces vieilles gens t'ont trouvée fort belle.

— Et tu te dis, sans doute, qu'ils n'y voient plus ?

— Oh ! non.

— Mais du moins qu'ils n'y voient guère !

— Tu te trompes, Simone, je m'associe à leurs éloges ; tu as aujourd'hui un éclat à faire damner.

— Ah bah ! est-ce que la Congrégation permet de débiter des compliments ?

— De la part d'un frère à une sœur !

— C'est vrai ! j'oublie toujours que nous sommes frère et sœur ; mais tu m'en fais souvenir.

— Il y a quelqu'un qui ne l'oublie pas, c'est M. Lombard.

— Au fait ! d'où vient que ce monsieur nous porte tant d'intérêt ?

— C'est que lui surtout te trouve très-jolie, ma chère Simone.

— C'est donc aussi qu'il te trouve aimable, mon cher Simon ?

— Ou bien, c'est peut-être qu'il a un autre motif.

— Après tout, que m'importe ! reprit Simone en étouffant un léger bâillement.

— Tu n'es guère curieuse, ma sœur. Ainsi, tu ne vou-

drais pas savoir ce qui se dit là, près de nous, entre M. Lombard et la baronne?

— Cela m'est bien égal! Défais-toi donc de tes habitudes d'espion.

— Le mot est dur!

— Oh! de la part d'une sœur à un frère!

— C'est juste... Eh bien! sans être « espion », il suffit d'avoir un peu de raison pour trouver extraordinaire cette brusque présentation à la vicomtesse de Brignolles. Il y a huit jours, c'était moi que l'abbé Lemerle introduisait; je rencontrai tout d'abord M. Lombard, un personnage, un grand homme, qui se mettait à ma disposition. Aujourd'hui, tu parais; M. Lombard est encore là pour te sourire, et le voici qui semble retrouver dans la baronne une ancienne connaissance. Que penses-tu de cela?

— Que veux-tu que j'en pense? que je n'ai pas besoin de tes remarques, ni de M. Lombard, pour m'ennuyer ici. Est-ce que la séance dure longtemps? j'aimerais mieux aller au Bois.

— Ou aux Tuileries?

— Eh bien oui, aux Tuileries!

Et Simone, qui avait rougi un peu, regarda son frère en face.

Simon répondit à ce regard par un sourire méchant.

— J'irais volontiers avec toi, ma chère, pour jouir là-bas du succès que tu dois obtenir aussi facilement qu'ici.

— J'ai dans l'idée, méchant hypocrite, que tu m'y as déjà suivie.

— Peut-être.

— Ah! et qu'as-tu remarqué?

— Oh ! beaucoup de choses dont je fais mon profit.

— Toi ! repartit avec dédain la belle Simone. Ah ! oui, j'entends ! Je connais le profit que tu tires des choses.

— En puis-je tirer un autre que celui d'un exemple à suivre ?

— Toi, amoureux ! Et la folle jeune fille eut beaucoup de peine, malgré la sévérité du lieu, à ne pas éclater de rire tout haut.

— Mais quand ce bonheur ou ce malheur m'arrivera, dit Simon, je n'exposerai pas mon secret aux remarques du premier passant.

— C'est que ton sentiment aura besoin de se cacher, repartit intrépidement la jeune fille.

— C'est qu'il sera pudique, fit Simon en appuyant sournoisement sur ce mot.

— C'est plutôt qu'il sera le contraire, dit Simone.

Simon allait répliquer, quand la porte du salon s'ouvrit, et mademoiselle Sophie Girod entra.

Simone, qui n'avait pas remarqué cet incident, mais qui s'attendait à une repartie au moins fort aigre de son frère, fut surprise de son brusque silence ; elle se retourna et le vit pâle et presque chancelant qui se retenait au dos du fauteuil, tandis que ses yeux, animés d'un feu qui ne leur était pas habituel, restaient immobiles, fixés devant lui. Cette émotion étonna profondément Simone ; quand elle voulut en chercher la cause, elle suivit la direction du regard de son frère et vit venir à elle la jeune « Muse ». Elle poussa un petit cri.

— Sophie ! dit-elle.

— Simone ! répondit mademoiselle Girod.

Et les deux jeunes filles s'embrassèrent avec effusion. Puis il y eut un caquetage de quelques minutes pendant

lequel on se mit réciproquement au courant des détails essentiels, et mademoiselle Girod fut obligée d'aller présenter son front à quelques douairières qui avaient contracté la manie de le baiser, pour utiliser ce qui leur restait de lèvres.

Simon se pencha sur l'épaule de sa sœur :

— Tu ne m'avais jamais parlé de mademoiselle Girod.

— Est-ce que j'ai besoin de te faire haïr ceux que j'aime ? Les secrets de mon cœur ne te regardent pas.

— Ainsi, tu connais mademoiselle Girod ?

— Mais, depuis longtemps. Nous nous sommes liées pendant les deux années que je passai au couvent ; il y a plusieurs mois que je ne l'avais vue... Qu'est-ce que cela te fait ?

Simon ne répliqua pas ; il baissa les yeux, il avait peur de laisser deviner son secret par sa sœur. Crainte tardive, car déjà la malicieuse jeune fille avait compris la raison de cette pâleur subite et de cette émotion.

— Comment ! s'écria-t-elle, avec une cruelle gaieté, est-ce que, par hasard, tu soupirerais pour la « Muse ? » Ah ! le sournois !... ah ! la pauvre Sophie, je vais la prévenir.

Simon posa sa main moite sur le bras de sa sœur.

— Simone, par pitié, ne raille pas !

— Je prends ma revanche.

— Oh ! ce n'est pas la même chose !

— Je l'espère bien !

— Écoute-moi... ma sœur ; tu as mon secret, moi, j'ai le tien. Ne luttons pas ensemble et servons-nous.

— Un pacte avec toi ? jamais. Cette pauvre Sophie ! quel mauvais tour je lui jouerais.

— Mais tu ne sais pas ce que j'éprouve, murmura sourdement Simon en crispant sa main ; tu ne sais pas que voilà la première fois que mon cœur s'ouvre à un autre sentiment que la haine ? Si tu me défies, tu verras de quoi je suis capable.

— Je ne te défie pas, je refuse de te servir, voilà tout. Qu'y a-t-il de commun entre nous ? Est-ce que, quand nous étions tout petits enfants, tu as eu pour moi de la complaisance et de la bonté ? Despote, jaloux, tu m'arrachais les joujoux des mains, pour me les briser. Sans un hasard qui m'a donné prise sur toi, est-ce que je n'étais pas encore, il y a un quart-d'heure, ta victime ? Tu me torturais, ou plutôt tu essayais de me torturer avec un secret surpris par espionnage ? Suis ta route, je n'y regarderai pas, mais laisse-moi suivre la mienne ; et pour commencer, ne me parle plus, car ma mère, qui ne nous aura jamais vus en si longue conférence, se douterait de quelque chose.

— Oh ! elle ne songe guère à nous ; M. Lombard l'occupe du passé.

— Tais-toi, langue de vipère ; et, s'il est vrai que tu aspires à l'amour, tâche donc de te rendre digne de ce sentiment, en purifiant ton esprit.

— Encore une fois, Simone, veux-tu m'aider ?

— Encore une fois, non !

— Prends garde, je me vengerai !

— Je le sais bien, et c'est pour cela que je refuse. Tu prends le mauvais moyen, Simon ; la menace m'endurcit.

— Tu as un orgueil intraitable ; je le briserai, ma chère sœur.

— Tu as une humilité bien acariâtre ; je n'y toucherai pas, mon cher frère.

— Quel admirable épanchement fraternel ! fit Simon avec ironie.

— A qui la faute ? reprit Simone.

— Oh ! la faute n'est pas plus la mienne que tu ne veux qu'elle soit la tienne ! Nous sommes deux enfants maudits qu'on n'a pas aimés et qui ne savent pas aimer.

Simon regardait la baronne en parlant ainsi, et ses dents se resserraient avec colère. Simone poussa un soupir. Elle pensait comme Simon ; mais le regard qu'elle dirigea vers madame de Bruval était empreint d'une sorte de pitié : l'amour la rendait compatissante.

— Pauvre mère ! murmura-t-elle. Est-ce l'amour, est-ce le mariage qui l'a brisée ?

Et la jeune fille se prit à considérer M. Lombard avec une attention concentrée. Elle aussi se sentait atteinte d'une curiosité douloureuse et avait besoin d'éclairer les premières espérances de son cœur par une leçon, par un conseil, par un exemple.

Cette journée devait être féconde en péripéties. Le silence s'était établi entre le frère et la sœur. Mais Simone, qui redoutait ou plutôt qui ne voulait plus entendre les provocations haineuse de Simon, se leva pour aller s'asseoir à côté de mademoiselle Girod. Elle se sentit retenue par la main de son frère, qui lui souffla à l'oreille tout à coup :

— Prends garde ! tu vas heurter quelqu'un !

Simone leva les yeux, le jeune homme des Tuileries entrait dans le salon.

Elle retomba dans son fauteuil.

— Eh bien ! lui dit Simon à l'oreille, c'est ton tour. Te voilà toute tremblante ?

— Moi ! pourquoi aurais-je peur ?

— Décidément ce salon a quelque attrait, n'est-ce pas ? Il vaut bien les Tuileries.

— Il vaut beaucoup mieux, mon cher, repartit la jeune fille, qui s'était remise de son premier moment de surprise et qui avait sur les lèvres un sourire articulé comme un baiser.

— Peut-on te demander le nom de ce jeune homme ? dit d'une voix stridente le malheureux Simon qui se sentait jaloux de sa sœur.

— Va le lui demander à lui-même, si tu l'oses.

— Peut-être bien, fit Simon résolûment. Après tout, je suis ton frère, et ce fat a des airs d'insolence...

— Tu vas l'assassiner ? demanda avec dédain la belle Simone.

Simon ne songeait guère à répliquer. L'inconnu, après avoir salué la vicomtesse de Brignolles, était venu prendre une place vacante à côté de mademoiselle Sophie Girod, vers laquelle il se penchait avec familiarité.

Simon était pâle de fureur. Simone souriait.

— Il paraît que tu n'es pas la seule divinité de ce beau monsieur, dit avec un effort visible le jeune de Bruval.

— C'est alors que ce monsieur est un païen. Et la folle enfant eut beaucoup de peine à dissimuler un violent éclat de rire.

— Tu n'es pas jalouse ?

— Tu l'es déjà trop pour deux, toi !

— Mais va donc l'empêcher de parler à ton amie ! Et Simon qoussait presque sa sœur avec son poing fermé.

— Tu as le conseil brutal, mon cher. Il est inutile de nous déranger. Les voilà qui viennent.

En effet, mademoiselle Girod traversa le salon, suivie par le jeune homme.

— Ma chère Simone, dit-elle à mademoiselle de Bruval, permets-moi de te présenter un cavalier que tu as vu quelquefois au parloir du couvent, M. Valentin Girod, mon frère.

Simon faillit suffoquer de joie.

— J'ai eu le plaisir de rencontrer quelquefois monsieur, fit Simone; mais j'ai aussi un frère à te présenter : voilà Simon, dont j'ai dû te parler.

Le sourire contraint qui vint effleurer les lèvres de la « Muse » révélait assez dans quel sens Simone avait pu parler autrefois de Simon.

Les deux jeunes gens se saluèrent. M. de Bruval, dont une émotion inouïe avait étouffé, puis dilaté le cœur, eut pour la première fois de sa vie peut-être un mouvement ouvert, un geste décidé. Il est vrai que ce mouvement et ce geste, dans la circonstance présente, étaient loin de ressembler à une maladresse : ils hâtaient une liaison utile. Quoi qu'il en fût de la spontanéité, Simon tendit ses deux mains à Valentin.

— Voulez-vous, monsieur, lui dit-il d'une voix douce, que nous imitions chacun notre sœur, et que nous nous aimions comme elles s'aiment?

— Avec plaisir, repartit Valentin.

Simone sourit avec indulgence; elle n'avait pas d'objection contre cette amitié. Sophie la préservait des méchancetés de son frère.

Au bout d'un quart-d'heure de causerie insignifiante et gaie, les couples se séparèrent, la discipline du salon exigeait que Sophie Girod regagnât sa place. Simone resta seule avec son frère.

— Eh bien! dit le jeune congréganiste avec une gaieté forcée, voilà un hasard étrange. Nieras-tu la voix du sang

entre nous? N'est-ce pas elle qui nous fait aimer, toi le frère, moi la sœur? Voilà la première fois que nous nous entendons presque!

— Oh! dit, en secouant la tête, Simone un peu rêveuse, je ne sais si nous nous entendons bien, mais je redoute comme une menace ce hasard auquel tu applaudis. Ton amour portera peut-être malheur au mien.

— Non, car j'espère que ce sera le tien qui me portera bonheur.

— Moi, que veux-tu que je fasse? Que je séduise pour toi l'insensible Sophie? Cherche à plaire, au moins une fois dans ta vie, et, à l'aide d'un bon miracle, tu y parviendras!

— Tu te moques, Simone, et tu as tort. Jamais je n'ai été plus vrai; jamais je ne t'ai offert une alliance avec plus de désir de la maintenir.

— Une alliance avec toi! Je n'en ai pas besoin. Tu sais mon secret; je sais le tien, bien malgré moi; livre, divulgue mon amour, je ne parlerai pas du tien.

— Tu me hais donc bien, Simone?

— Moi! et la jeune fille se retourna pour contempler son frère. L'air bouleversé de Simon, l'agitation qu'il avait grand'peine à modérer, le tremblement de ses lèvres, tout annonçait une torture violente. La jeune fille se sentit émue.

— Je ne te hais pas, reprit-elle avec une gravité qui ne lui était pas habituelle. Je sens, au contraire, que si je découvrais en toi une noble passion, j'oublierais mon enfance que tu as meurtrie. L'amour que j'éprouve me désarme et me fait honte de nos querelles continuelles. Si tu voulais, Simon, nous pourrions vivre en bonne intelligence et nous donnerions peut-être l'illusion du bonheur

à cette pauvre victime que nous nommons tous deux : ma mère.

Un éclair de joie traversa les petits yeux gris de Simon; il répondit avec une douceur insinuante :

— Si tu m'avais toujours parlé ainsi, nous nous serions mieux entendus. Ce qui nous manquait, Simone, c'était un but, un enthousiasme, un sentiment. Tu es à moitié guérie parce que tu aimes et que tu es aimée. Moi, je ne suis qu'au début de la guérison. Prends pitié et aide-moi.

— Encore une fois, c'est un pacte que tu me proposes; mais il ne dépend pas de moi de te servir. Sophie Girod ne m'a pas paru te remarquer avec empressement.

— C'est que tu lui avais parlé de moi, fit avec un accent un peu amer le jeune sycophante.

— Eh bien, je lui en parlerai encore, repartit Simone avec douceur. Je lutterai contre les préventions dont je suis cause et je lutterai contre mes souvenirs. Je ne te promets pas l'amour de Sophie; mais si tu fais de ton mieux, je te promets son estime et la mienne. Tu as raison, il ne faut pas à la fois aimer et haïr; notre inimitié sacrilége porterait malheur à notre amour. Voilà ma main, Simon ; elle est loyale et elle ne trahira pas. Depuis quelque temps, j'ai bien réfléchi. Depuis que je tremble et que j'espère pour mon bonheur, je me sens disposée au bonheur des autres. Nous avons été mal élevées; M. de Bruval nous a légué un soupçon et une défiance. Corrigeons-nous, purifions-nous nous-mêmes.

— Quel dommage que tu n'aies pas de dévotion, ma chère Simone, car tu parles comme un ange!

— Oh ! ne cherche pas encore à me convertir, dit vivement Simone en fronçant le sourcil. Ne mêle

pas ta dévotion à nos affaires; elle aigrirait l'avenir.

— Soit! reprit Simon avec assez de bonne humeur. Ainsi, voilà qui est bien entendu, nous sommes alliés. Je me résigne au rôle de confident de M. Valentin ; toi, tu empêches qu'on ne dise trop de mal de moi à ton amie, en attendant que tu dises du bien.

— Ce moment-là viendra si tu veux.

— Oh ! je ne trahirai pas ma sœur ! sois tranquille...

— Est-ce que j'ai l'air alarmée? D'ailleurs,— et Simone reprenait toute son audace, — je n'ai pas peur de toi ; si tu me trahis, si tu n'es pas digne de comprendre les conseils que donne le besoin d'aimer, si tu manques aux résolutions que nous prenons, je te mépriserai trop pour le redouter. Tu ne sais pas encore ce que j'ai de volonté et de courage !

Simone était resplendissante en parlant ainsi. J'ai dit en commençant que la pudeur manquait à sa beauté : on eût dit que l'amour lui révélait la grâce ; et il se mêtait à ses allures héroïques je ne sais quel besoin d'innocence qui répandait un nouveau charme sur toute sa personne. Son cœur, en s'embrasant, la transfigurait.

Valentin Girod, qui ne la quittait pas des yeux, fut ébloui. Quant à Simon, l'amour l'assombrissait; il regarda sa sœur sans la comprendre et pourtant il l'envia.

Madame de Bruval donna le signal du départ. Comme elle prenait congé de la vicomtesse de Brignolles, M. Lombard lui dit à voix basse en s'inclinant :

— Je ne sais pas, madame, si la vérité que nous cherchons nous sera enfin révélée, mais je sais bien qu'une mère serait heureuse d'avoir une fille comme mademoiselle Simone.

Antonine pâlit, regarda M. Lombard. C'était la seconde

fois qu'il semblait l'avertir, et il prenait congé d'elle de la même façon qu'il l'avait abordée. Etait-ce un indice? une façon énigmatique d'annoncer une certitude? Le prudent académicien salua, fit deux pas en arrière et laissa passer la baronne, qui ne put obtenir un mot de plus.

Quand on fut dans la voiture louée pour cette présentation, et qui ramenait la famille de la rue Saint-Florentin à la rue Taranne, Antonine regarda Simone avec des yeux si expressifs, si pleins d'une tendresse interrogative, que la jeune fille, disposée à l'émotion par les divers incidents que nous avons racontés, prit tout à coup les mains de la baronne dans les siennes en s'écriant :

— Ah ! ma mère !... Puis elle s'interrompit.

La pauvre enfant ne savait pas de formules pour le sentiment filial. Mais Antonine lui avait ouvert les bras et la pressait sur son cœur en disant, avec des sanglots :

— Ma fille ! ma fille ! Va, tu es bien ma fille, mon enfant !

— Et moi, ma mère, que suis-je donc? demanda Simon.

Madame de Bruval tressaillit. Elle ne pouvait, hélas ! reconnaître l'un sans renier l'autre ; ce cri échappé à Simone n'était pas une lumière décisive qui pût prononcer entre les deux enfants. Elle eut peur d'être cruelle et injuste, et tendant la main à Simon :

— Toi aussi, quand tu m'aimes, tu es mon fils !

— Ma mère, ma bonne mère, continua Simone, nous vous demandons pardon de notre ingratitude passée; Simon se repent comme moi, et mettra tout son bonheur à vous rendre heureuse.

— Est-ce vrai, cela, mon enfant? reprit Antonine éperdue et suffoquant.

— C'est vrai, ma mère, dit Simon, qui se laissait guider par Simone.

La baronne tomba à genoux dans la voiture, en fondant en larmes. Elle se releva soutenue par son fils et par sa fille; la pauvre mère oubliait qu'elle ne pouvait avoir qu'un enfant, et s'imaginait qu'elle les avait retrouvés tous les deux, après les avoir perdus.

Cette soirée fut la plus douce qu'elle eût passée depuis son mariage. Dans sa joie, elle écrivit à M. Lombard pour le bénir. L'abbé Marcellin, qui reçut la confidence de cette félicité ou plutôt de cette illusion, se contenta de lui dire :

— C'est Dieu seul qu'il faut bénir!

Il avait des doutes qu'il n'osait communiquer, et son cœur l'avertissait d'un douloureux réveil pour les rêves dont se berçait madame de Bruval.

X

Le lendemain de cette journée qui mit tant de passions en éveil, M. Lombard attendait dans son cabinet Simon de Bruval, auquel il avait donné rendez-vous.

L'académicien paraissait fort content. Il prenait goût à l'enquête commencée; non pour arriver à un résultat : il eût voulu, au contraire, ne jamais savoir lequel des deux enfants avait le droit de l'appeler son père, et ce n'était pas sans un secret effroi qu'il pensait à l'ouverture du testament; mais il se disait qu'il saurait, avant ce moment fatal et ridicule, s'assurer une autorité si ab-

solue sur Simon et sur Simone, que la découverte du secret n'aurait pas de fâcheux résultats pour lui, dans le cas où la baronne commettrait la faute de le dénoncer comme son ancien complice. C'était ainsi qu'il remplissait le mandat accepté; c'était ainsi que, loin de servir les douloureuses angoisses de la baronne, il songeait à utiliser au profit de son ambition les deux instruments qu'on lui confiait. Un congréganiste de la trempe de Simon n'était pas à dédaigner; une belle fille comme Simone était une ressource. Mais il fallait intéresser à son jeu ces deux partenaires en sous-ordre, et c'était dans ce but qu'il attendait Simon.

Quand on annonça M. de Bruval, M. Lombard se leva avec une courtoisie qui était une séduction, et alla au-devant du jeune homme.

Simon ne prit pas garde à cette avance; il était plus pâle que d'habitude; l'insomnie avait creusé un cercle autour de ses yeux. Il venait décidé à une lutte, pensant très-bien que M. Lombard ne le choyait pas par excès de sensibilité, et qu'au fond de toutes ces aménités il y avait un pacte à conclure.

— Mon ami, lui dit l'académicien avec une douceur froide, nous avons à causer; je vous ai prié de venir, parce que le temps presse et que j'ai besoin de savoir si je puis compter sur vous.

— Il paraît, monsieur, que vous m'avez découvert l'aptitude que nous cherchions ensemble. Je serais curieux d'apprendre à quoi je puis être bon.

M. Lombard regarda en souriant son jeune interlocuteur; ce vieux renard était réjoui du ton rogue et rusé de Simon : il voyait là d'excellentes dispositions.

— Mon enfant, reprit-il, vous n'avez pas besoin de dis-

simuler avec moi ; je sais vos secrets mieux que vous, et en vous retranchant derrière ces petites froideurs diplomatiques, vous retardez une conclusion et vous vous exposez au petit échec d'être deviné avec effraction. Voyons, Simon, soyons francs, au moins entre nous !

Simon souleva lentement ses paupières, agrandit son œil habitué au clignotement, croisa ses deux bras, et, regardant M. Lombard en face, lui répondit :

— Vous allez commencer alors, monsieur, par me donner l'exemple, et par avouer que vous êtes mon père.

Si solide et si stoïque qu'il fût, M. Lombard tressaillit, puis, se remettant :

— En vérité, mon enfant, vous êtes fort, et ce serait dommage de ne pas mettre en œuvre une intelligence de cette portée. Mais vous savez bien que je ne puis répondre à votre question, je ne veux pas mentir : je ne sais rien.

— Ainsi, c'est vous, monsieur, qui êtes cause du malheur de notre famille. Que vous soyez mon père ou celui de Simone, vous êtes la raison mystérieuse des vengeances de M. de Bruval et des douleurs de la baronne.

— Où voulez-vous en venir, mon ami?

— A ceci, monsieur : la baronne, tourmentée par ses remords, peu rassurée par la tendresse de ses enfants, vous a appelé à son aide ; mais je m'imagine que ce n'est pas seulement pour des raisons de sentiment que vous daignez vous occuper de ce petit mystère intime. Abattez votre jeu, je vous montrerai le mien. Voilà de la franchise, j'espère !

— Il y en a trop, mon ami, car il y en a d'inutile. Vous parlez en homme des questions de sentiment, et vous avez parfaitement compris que, si je cherche à résoudre le

problème auquel nous nous trouvons mêlés l'un et l'autre, c'est dans un but plus digne d'efforts virils que la satisfaction de caresses filiales ou paternelles. Mais vous êtes un peu présomptueux, et le démon de l'orgueil vous fait commettre un péché, dont il faudra demander l'absolution à l'abbé Lemerle, quand vous me priez d'abattre mon jeu et quand vous me promettez de me montrer le vôtre. Je le connais, votre jeu, vous me l'avez montré : c'est celui des avides et des impatients. Aujourd'hui l'atout est cœur : vous êtes, ou plutôt, vous vous croyez amoureux.

Simon pâlit.

— Allons, mon enfant, ne soyez pas honteux. Au seuil de tous les paradis, il y a une femme; seulement nous savons tous maintenant qu'il est dangereux de partager la pomme avec elle. Je ne blâme pas ce premier élan de la jeunesse; mais ce n'est qu'un élan, et la jeunesse est imprudente. En bonne règle, les néophytes ne doivent pas s'adresser aux vestales, mais aux prêtresses d'expérience. Une idylle est un mauvais début.

— Monsieur, osa dire Simon, l'amour est toujours l'amour; et d'ailleurs le mariage n'est pas une pastorale.

— Il y a en vous un fonds de raison qui me donne confiance, mon ami. Mais, pour le moment, le sang vous étourdit le cerveau. A votre place, je me ferais saigner. Mademoiselle Girod est une sirène, mais elle ne vous noierait pas dans l'Océan, elle vous disloquerait tous les membres sur les galets. Ah! les Muses! Dieu vous en préserve!

M. Lombard sourit et garda le silence, comme s'il s'arrêtait lui-même devant un souvenir. Simon se sentait offensé. Ce n'était pas la Muse qu'il avait vue dans

mademoiselle Sophie Girod, mais seulement la femme.

— Je sais bien, reprit M. Lombard, que votre héroïne est fort belle. C'est un prestige que la Providence refuse, d'ordinaire, à ces sortes de littérateurs. Mais cette énormité doit vous mettre en garde, au lieu de vous séduire. Ces créatures-là n'ont de la femme que l'épiderme, comme elles n'ont de l'homme que la vanité.

— Comment, monsieur, dit Simon avec malice, c'est vous qui calomniez la femme intelligente et belle? Et ces trésors de poésie...

— Les trésors font les avares; les femmes poètes thésaurisent la poésie et n'en font pas l'aumône. Je ne calomnie pas, je vous préviens. La femme poète est un phémonène. Quand il n'a rien de difforme, c'est un ange, une créature sans sexe, mais qu'on peut placer dans le ciel. Mettez-y et laissez-y mademoiselle Girod, si vous voulez; quand, au contraire, le monstre n'est pas fardé, alors, mon ami, il a toutes les infirmités que développe la vie littéraire, avec les passions qu'y ajoute le dépit de la laideur. Toutes les cordes de la lyre sont des lanières, et les jolis doigts des griffes.

— Ah ! monsieur, essaya de dire Simon que ce tableau humiliait, vous me rendriez amoureux des femmes poètes, par le mal que vous en dites. Comment! c'est un académicien qui montre cette intolérance?

— Mon cher, c'est peut-être que les académiciens savent mieux que les autres à quoi s'en tenir. Au surplus, ce que je vous dis là peut trouver des exceptions; je n'en connais pas; mais je sais des gens qui croient en avoir rencontré. Seulement, ce que je vous affirme, c'est que mademoiselle Sophie Girod n'est pas une exception. Belle, froide et fière, cette jeune muse parle in-

trépidement de l'amour, comme une ignorante qui ne doit pas y toucher.

— Que m'importe, après tout ! dit Simon ; elle est belle !

M. Lombard regarda le jeune homme avec un sourire indéfinissable.

— Nous en sommes convenus, reprit-il, et cela ne change rien à la question. Si c'est le plaisir des yeux qui vous tente, écarquillez vos prunelles. Mais vous avez plus d'appétit que cela, mon ami, et je tremble qu'on ne vous laisse mourir de faim. Quant au mariage, c'est là un écueil ; vous n'êtes pas assez médiocre, et vous n'avez pas assez de génie pour être l'esclave ou le maître de cette belle créature. Si mademoiselle Girod arrive à la gloire véritable, son mari doit s'éteindre dans l'obscurité et disparaître dans le tourbillonnement de cet astre. Si elle n'arrive qu'à cette gloire de huis-clos que les salons complaisants ont l'air d'accepter, il faut une volonté robuste pour imposer la résignation à cette vanité déçue. Mais, dans l'un et dans l'autre cas, n'essayez pas de tirer parti, pour votre ambition propre, de cette ambition parallèle qui sera votre rivale, et qui ne peut que vous rendre ridicule, en vous dépassant ou en vous dénonçant. Pour nous résumer sur ce point, dissipez ce caprice, mon enfant, étouffez ce soupir. Si, plus tard, mademoiselle Girod perd son ramage poétique et reste belle, si elle abdique de bonne grâce cette petite royauté qui l'enivre, il sera toujours temps d'y songer, et je crois que nous y songerions avec succès. Les prétendants réels ne seront jamais nombreux. Aujourd'hui, j'ai pour vous plus d'ambition, et je sais des chemins plus rapides.

— Mais, monsieur, je l'aime ! s'écria Simon, qui fut presque beau d'enthousiasme.

— Je connais cet amour-là, reprit l'impitoyable M. Lombard. Gardez-le, je n'y vois pas d'inconvénient, si vous l'emprisonnez assez bien dans vos veines pour que ses bouffées ne vous montent pas au cerveau. Maintenez votre raison froide et sévère au-dessus de ces petites faiblesses, de ces petits maraudages dans les vergers de de l'humanité. Donnez au sentiment, puisque vous prêtez ce joli nom à la fièvre qui vous tourmente, un temps égal à la part qui lui est faite dans les événements de ce bas monde. Voyez, mon ami, avec sûreté, le but qui peut tenter votre courage, et sachez l'atteindre sans faiblesse, sans trop vous arrêter à l'école buissonnière. On vous a présenté à la vicomtesse de Brignolles. Son salon est presque un gouvernement. Ce n'est ni un jardin d'Armide, ni un Parnasse. Quant à ce cabinet, la poésie s'en est envolée quelquefois ; mais je n'ai gardé ni le nid, ni les coquilles ; et les œuvres que je médite maintenant ont simplifié le style et remplacé les hors-d'œuvre de rhétorique par l'action. Voulez-vous de ma direction, de mon conseil, mais en me promettant une obéissance absolue ? je veux, moi, utiliser votre énergie, votre ambition. Vous m'êtes signalé, et la Congrégation espère en vous.

— Qu'espère-t-on de moi ?

— Je puis vous le dire, mon enfant. Ce qui manque aux bons principes, c'est tout à la fois une oreille ouverte auprès du trône, et une voix plus puissante auprès de la foule. Nous trouverons l'oreille ; vous serez la voix. En un mot, il est temps d'échauffer le zèle, de menacer la tiédeur, et c'est dans ce but que la pieuse association dont vous êtes un des plus jeunes membres fonde un journal de propagande, de polémique, auquel elle vous

invite à concourir. Des personnages éminents, mais dont les noms ne doivent pas être mêlés au tumulte des discussions, vous inspireront, vous protégeront. Vous combattrez pour le trône et pour l'Eglise ; c'est mériter une double récompense, qui ne se fera pas attendre. Le journal est l'arme des Croisés modernes. C'est une tribune et une chaire, un sanctuaire et une forteresse. Des collaborateurs de mérite vous indiqueront la route. On ne vous demande que du zèle et toujours du zèle!

— Mais je ne sais rien de la politique...

— Vous saurez bientôt ce que vous voulez conquérir, et l'ambition a sa logique. Jeune et destiné à devenir riche...

— Moi, monsieur! mais si ce testament de M. de Bruval...

— Croyez-vous donc, reprit en souriant M. Lombard, que les vengeances brutales de M. Quincy puissent se continuer après la mort de ce soldat? Nous saurons bien retrouver les bribes de cette fortune. Vous ne pouvez être déshérités. La loi, la notoriété publique vous reconnaissent pour ses enfants, on prouvera que vous êtes bien à lui. Ce n'est pas la peine d'avoir avec soi l'épée qui délie pour la terre et pour le ciel, si ce petit nœud doit nous embarrasser. Il faut que vous deveniez une puissance par la presse, parce que vous serez aussi une puissance par l'argent. Il faut que vous vous rendiez digne de devenir millionnaire. Alors, mon ami, quelle perspective devant vous! On craignait le journaliste protégé par l'Eglise ; on vénèrera l'homme opulent qui pourra mettre quelques tas d'or sous les marches chancelantes du trône ou de l'autel pour les caler au besoin. Vous voyez bien qu'en présence de ces destinées

il ne faut pas vous arrêter à une pastorale, et vous voyez bien, ajouta en souriant M. Lombard, que si je vous donne la fortune de M. de Bruval, je ne puis être votre père.

Simon se sentait remué par cet enthousiasme froid. La tentation le mordait. Puissant, redouté, riche ! C'était là son rêve.

Il tendit les deux mains à M. Lombard.

— Je suis à vous, lui dit-il ; faites de moi ce que vous voudrez ; je vous appartiens, « perinde ac cadaver, » ajouta-t-il en faisant allusion à la formule d'un autre engagement.

— C'est bien, reprit l'académicien. Nous allons lancer notre journal : « la Charte catholique ». Vous aurez pour collaborateurs l'abbé Lemerle, quelques autres écrivains choisis, et moi qui ne veux pas tirer de gloire de ce dévouement, et dont vous recevrez confidentiellement les communications. La devise est : « Tout par l'Eglise, tout pour le Roi ». C'est-à-dire qu'il s'agit d'empêcher l'esprit de doute et d'examen de monter jusqu'au trône, et de circuler autour du pouvoir. Vous avez de la foi...

Simon ne se crut pas dispensé d'hypocrisie, et leva les yeux au ciel avec componction.

— Ne transigez jamais à aucun prix, dit M. Lombard ; soyez implacable, et niez tout ce qui n'est pas dans la ligne étroite du journal. Condamnez au feu les œuvres d'imagination, mes œuvres mêmes, s'il le faut. Que le clergé, comme le monde, sente le poids de votre plume. Faites-vous craindre surtout de ceux que vous servez. Empêchez-les d'avoir la tentation de l'ingratitude. Je puis vous le dire, entre nous, car c'est là le fond et le secret de la politique. Le grand art est de servir l'Eglise, et de s'en

servir, en ne lui livrant jamais le moyen de se passer de nous.

— Mais, dit Simon avec un regard diplomatique, il me semble qu'un journal qui dit ce qu'il veut court trop de risques de ne pas atteindre ce qu'il désire. Démasquer son but, c'est stimuler les passions jalouses. La propagande qui s'exerce à l'ombre pénètre sans péril. Et puis, vous m'avez dit, lors de notre première rencontre, un mot que j'ai médité : « C'est une tâche ingrate que de servir Dieu et le roi ; il y a plus de profit à les attaquer. » Ce furent là vos paroles ; ce que vous me conseillez aujourd'hui est en contradiction avec elles.

— Vous êtes un homme de réflexion, repartit l'académicien avec un sourire approbateur, mais vous manquez d'expérience. Ce que je vous ai dit était une épreuve, je vous interrogeais et je vous tendais des piéges. Pourtant j'avais raison. Si nous n'avions que le journal et que nos efforts personnels, il y aurait plus de profit à attaquer le trône et l'Eglise. L'inpiété religieuse et monarchique est une séduction que le siècle dernier a mise à la mode. Et puis la menace est un moyen d'achalander sa conscience ; mais cette ressource un peu banale est présentement inutile, et, par suite de circonstances que je vous expliquerai, vous n'aurez pas à contraindre votre foi.

— Oh ! je m'y risquerais, dit avec une sorte de fanfaronnade le pieux Simon, qui voulait voir le fond de la pensée de son protecteur.

— Je vois, repartit sérieusement M. Lombard, que vous avez des principes.

Simon regarda attentivement l'académicien, mais ne découvrit aucune raillerie, aucune ironie dans cette ré-

ponse bouffonne. Les deux ambitieux se comprenaient et savaient au juste ce que valait leur piété.

— Gardez ce courage, mon enfant, continua M. Lombard, avec un imperturbable sang-froid, et s'il le faut, à un moment donné, quand votre valeur sera connue, votre force appréciée, faites sentir quel secours vous seriez pour l'opposition. Mais, au début et surtout à l'heure où nous sommes, ne contraignez pas votre ardeur ni vos sentiments ; le danger n'est pas là. Le monde a peur de l'esprit et de la raison humaine. Il se souvient que les gaietés des philosophes du dix-huitième siècle ont eu un sombre dénoûment. Il s'agit aujourd'hui d'imprimer à toutes les âmes inquiètes, troublées, une forte et salutaire direction. La société est hébétée de la chute de l'Empire, il s'agit de la prendre en tutelle. Le moment est propice. La monarchie légitime a besoin d'être consolidée ; elle est pour longtemps un abri et un appui ; minauder avec elle, c'est un jeu dangereux au lendemain d'une restauration. Il faut la servir plus même qu'elle ne le veut et lui faire peur de son isolement. Croyez-moi, la franchise est souvent une ruse.

— Mais, dit Simon, qui prenait plaisir à cet entretien dans lequel il mesurait ses forces, si au lieu de ces chances d'avenir que je dois conquérir par la plume et par un procès scabreux, j'en trouvais, moi, de plus rapides et de plus commodes, ne comprendriez-vous pas que je les adoptasse.

— Comment ? mon ami, que voulez-vous dire ? Et M. Lombard, fort étonné, regardait Simon, qui était plus pâle que d'habitude et qui abaissait ses paupières.

— Je veux dire, monsieur, que si je sers mon ambition en acceptant vos offres, je sers également et surtout la

vôtre. C'est vous qui me dirigez, qui me faites mouvoir, et je ne crois pas que n'étant ni mon père, ni mon frère, vous ne cédiez qu'à la sympathie naturelle que j'ai pu vous inspirer.

— Eh bien! quand cela serait vrai, qu'en concluriez-vous? demanda l'académicien avec un peu de hauteur.

— J'en conclurais ceci. L'intérêt du trône et de l'autel passant après notre intérêt réciproque, ou plutôt n'étant que le prétexte de notre intérêt, ma conscience me permet de choisir le meilleur moyen de satisfaire cet intérêt. Ce n'est plus une croisade impérieuse qui m'ôte toute liberté d'initiative.

— Et quel serait ce moyen? fit Lombard avec ironie, mais légèrement ému.

— Voici un de ceux que j'imagine, reprit Simon en affermissant sa voix. Si moi, pauvre enfant, élevé dans la misère, aigri par l'absence d'affection véritable, et découvrant un jour l'homme auquel je dois sinon la vie, du moins cette existence douloureuse; si, avec la rage de parvenir et de parvenir vite, je venais tout simplement dire à cet homme riche, illustre, tout-puissant: « Je n'ai pas le temps d'attendre; j'ai hâte de toucher au but, donnez-moi tout de suite, au lieu d'un poste pour combattre, une place pour triompher: je veux la puissance et la fortune; vous avez cela pour vous, vous pouvez l'avoir pour moi... »

— Mais, mon cher ami, interrompit l'académicien en ricanant, on vous enverrait promener.

— J'irais, répliqua Simon qui se prit à rire à son tour. Mais je promènerais aussi avec moi cette accusation permanente: « Vous voyez bien ce personnage grave et sérieux, ce fut un séducteur, et j'en suis la preuve; mais il

refuse de me reconnaître, de m'aider. Ne croyez pas à ce front sévère, à cette vertu entêtée! » Je la répèterais cent fois par jour, cette accusation à laquelle je ferais croire, et je contraindrais le personnage en question à me donner, pour achat de mon silence, ce qu'il n'aurait pas voulu me donner par amitié personnelle.

— Bah! Vous croyez, mon pauvre enfant! Mais à qui donc imposeriez-vous? Où serait votre autorité? vos preuves? Si vous parliez trop fort, on vous fermerait la bouche, et vous seriez le bourreau de votre mère, sans avoir égratigné celui qui n'est peut être pas votre père.

— Oh! sans doute, répliqua Simon, dont l'audace se démasquait peu à peu, si moi, Simon de Bruval, tout seul, tout isolé, j'osais m'attaquer à un homme illustre, considérable, je ne serais pas écouté, pas entendu; au moindre choc je serais brisé peut-être. Mais je ne suis pas seu : vous l'oubliez, monsieur. J'appartiens à une armée mystérieuse et toute-puissante qui ne me juge pas comme le plus indigne de ses soldats. Je me nomme Légion. Je sais que, malgré vos repentirs, vous êtes suspect à cette pieuse association. Je sais qu'une arme contre vous serait bien accueillie; je sais que si vous fondez un journal, si vous voulez utiliser mon zèle, c'est précisément pour donner des gages devenus plus que jamais nécessaires. Trouvez-vous que je sois tout à fait à mépriser? et supposez-vous que, si j'étais décidé au scandale, je ne trouverais pas des oreilles pour m'écouter, des voix pour répéter ce que j'aurais dit?

— Quel scélérat vous faites! s'écria M. Lombard avec une colère, mêlée d'un peu d'admiration

— Prenez garde! dit Simon. Si vous découvriez ensuite que vous êtes mon père!

— En somme, monsieur, acceptez-vous ou bien menacez-vous ? demanda l'académicien.

— J'ai accepté depuis longtemps, repartit Simon avec une douceur ironique ; j'ai tenu seulement à vous prouver, monsieur, que cette acceptation est libre et volontaire ; que je ne suis pas absolumentaudépourvu, et que, sans vouloir m'affranchir de la reconnaissance, j'ai le droit d'en tempérer l'expression. Je m'incline devant votre expérience ; j'en ai besoin comme vous avec besoin de ma jeunesse. Encore une fois, disposez de moi, monsieur.

— Ce que vous m'avez dit, mon cher Simon, me refroidit un peu.

— Ce que je ferai, monsieur, quand je pourrai agir, échauffera votre zèle.

— Ah ! vous jouez à la diplomatie avec moi !

— C'est pour vous ôter, monsieur, la tentation de jouer à la tendresse.

— Est-ce que je vous ai paru pencher de ce côté-là.

— Aujourd'hui, non ! Mais qui sait si demain cette fantaisie ne vous serait pas venue.

— Et elle eût été bien inutile, n'est-ce pas ?

— Dame ! vous pouvez en juger.

— Savez-vous, mon cher Simon, que nous nous entendrons à merveille.

— Je le crois, monsieur.

— Nous avons la même façon de juger les sentiments...

— Et les hommes, ajouta finement Simon.

— Et les hommes, répéta M. Lombard, qui lui tendit la main.

— C'est peut-être la voix du sang qui établit entre nous cette affinité, dit Simon.

— Ma foi ! je serais tenté de le croire, répliqua M. Lombard.

Et ces deux parfaits hypocrites éclatèrent d'un rire silencieux qui était aussi sincère que leur amitié.

XI

— Maintenant que nous sommes d'accord sur tous les points, reprit l'académicien, parlons un peu de mademoiselle Simone.

— Ah ! c'est vrai, dit Simon en tressaillant, vous vous intéressez aussi à elle.

— C'est qu'elle aura aussi son rôle, mon ami, rôle glorieux, mais difficile,

— Est-ce aussi un rôle de journaliste ?

— Vous raillez ; mais je compte sur votre bon sens pour saisir la grandeur du plan que nous avons conçu ; je dis : « nous », parce que tout un parti a jeté les yeux sur cette belle jeune fille ; parce que le salon dc madame de Brignolles l'a proclamée ; parce que l'Eglise la suit avec complaisance.

— Est-ce qu'on veut en faire la « Jeanne d'Arc » des saines doctrines ?

— Pas tout à fait, répondit M. Lombard avec un sourire équivoque ; mais il y a un autre rôle, digne de la beauté, celui d'Esther...

— Auprès d'Assuérus ? continua Simon, qui commençait à comprendre ; — Je doute seulement que Simone soit bien l'héroïne dont vous avez besoin.

— Nous la formerons !

— C'est une nature rebelle !

— C'est une nature fière et ambitieuse, reprit M. Lombard.

— Mais elle a aussi un amour...

— Je le sais bien. Celui-là non plus n'est pas dangereux et peut nous servir.

— Tout vous sert ! repartit Simon.

— C'est précisément là le secret, le fin des fins ! Rappelez-vous ce principe essentiel, mon cher enfant. Il n'appartient à personne, si fort qu'il soit, si prévoyant qu'il puisse être, de créer les circonstances et de les diriger. L'homme habile est celui qui a des gages partout, des arrhes distribuées à toutes les chances. Vienne un moment décisif, on utilise toutes ces ressources. Les badauds crient au prodige. Ils admirent celui qui exploite si bien les événements qu'il semble les inventer. M. de Talleyrand, par exemple, n'est pas un sorcier. C'est un homme de jarret et de décision prompte, qui a toujours un four allumé et qui y jette à propos ce qui lui semble bon à cuire. Il a aidé le roi Louis XVIII à remonter sur le trône; mais s'il se vante aujourd'hui d'avoir préparé longuement cette restauration, d'y avoir songé avant nous, il fait un glorieux mensonge, et il s'attribue des félonies dont il n'a pas le mérite. Son esprit n'est pas un télescope, c'est un thermomètre. Le premier jour, il songea à maintenir Bonaparte ; le second jour, à la régence de Marie-Louise; le troisième jour, enfin, il lui sembla qu'il y avait moins de risques à ramener les Bourbons. Son habileté c'est de n'avoir jamais de regrets, et de s'accommoder toujours du présent. Sa profondeur véritable, c'est l'esprit d'à-propos. Mais il vaut mieux avoir des

pions inutiles sur l'échiquier que de les ménager... Voilà pourquoi mademoiselle Simone peut rendre des services, et voilà pourquoi la chance vaut la peine d'être courue.

— Mais, monsieur, Simone est une pauvre ignorante qui n'a que son amour en tête, qui n'entend rien à la politique, à l'ambition, qui ne voudra pas...

— Enfant que vous êtes! comment connaissez-vous si peu la compagne de votre enfance ! Mademoiselle Simone a des instincts de domination que l'on peut surexciter. Elle est coquette ; le vertige la prendra, quand elle se verra à la cour ; et que faut-il pour l'y conduire? rien, peu de chose, un placet à présenter au roi, une demande en mise en possession de la fortune de M. de Bruval... Le roi sera touché de cette beauté... nous nous arrangerons pour qu'il en soit touché. Quant à ce que nous exigerons de mademoiselle Simone, en retour, c'est, en vérité, peu de chose : nous dire tout, et ne dire au roi que ce que nous voudrons faire dire.

— Mais, je ne sais jusqu'à quel point ma conscience m'autorise à participer à des projets concernant ma sœur, dit Simon.

— Puisque moi, qui ai plus de chance pour être son père que vous n'en avez pour être son frère, je ne vois aucune difficulté, d'où viendraient vos scrupules?

M. Lombard regarda Simon avec une singulière et cynique expression de défi. Ces deux coquins s'entendaient à merveille.

— D'ailleurs, mon ami, continua l'académicien, notre pauvre roi est un père pour ses sujets et ses « sujettes ». La vertu de mademoiselle de Bruval ne sera pas en péril. On ne lui demande que de la déférence.

— Simone ne consentira jamais. Son amour...

— Eh! c'est précisément cet amour qui peut nous servir! Elle aime, n'est-ce pas, ce petit bellâtre de Valentin Girod? un soldat de parade! Pour son héros, les champs de bataille sont dans les antichambres; la gloire se lève et se couche aux Tuileries. Si mademoiselle Simone, ce que je ne crois pas, aime réellement, elle se dévouera à l'avancement de ce petit jeune homme; quant à celui-ci, je vous le donne pour un paon de l'espèce de sa sœur. Il a moins de littérature; mais il a des épaulettes : pourvu qu'on l'admire, il sera content. Nous l'admirerons et nous le ferons admirer. Il sera le premier à conduire sa fiancée ou sa femme aux Tuileries... Savez-vous une idée qui m'est venue, mon ami? par malheur, elle offre des difficultés que vous ne sauriez surmonter. Quel dommage qu'on ne puise faire de vous le mari de mademoiselle Simone!

— Epouser ma sœur!

— Mais vous savez bien qu'elle n'est pas votre sœur, qu'elle ne peut pas l'être; vous ne savez même que cela, relativement à la famille. Toutefois, le monde n'en sait pas tant que vous et croirait à un inceste. N'y songeons pas.

— Peut-être feriez-vous bien, monsieur, de ne pas songer non plus au rôle d'Esther? Je crains bien que, de ce côté, vous n'ayez pas de chances.

— Et moi aussi, je le crains! mais, en politique, les bonnes combinaisons offrent toujours une alternative favorable. Admettons que mademoiselle Simone ne veuille rien entendre ni rien comprendre à nos idées sur elle; est-ce qu'il ne suffira pas, pour notre crédit, qu'on ait peur de la voir arriver au sommet que nous ambitionnons? La coterie qui pousse madame du Cayla se sentant

menacée par cette concurrence de la jeunesse et de la beauté, sera amenée à des offres, à des transactions. Notre journal sera une première puissance ; on voudra nous empêcher d'en créer une seconde. Quand on apprendra que le salon de madame de Brignolles a un candidat au rôle en question, les offres nous viendront vite pour une abdication qui ne sera pas sans dédommagement. Vous voyez donc bien qu'à tout prendre, votre « sœur » (et M. Lombard appuya sur ce mot) ne court aucun danger, et que votre conscience aurait bien tort de s'alarmer.

— Aussi ne s'alarme-t-elle pas, reprit Simon : je suis prêt à vous suivre, quoi que vous décidiez.

— Eh bien, mon ami, nous allons nous mettre en campagne. Vos collaborateurs sont prévenus; allons les trouver.

M. Lombard sonna, fit atteler sa voiture ; car ce philosophe avait peur de la boue des ruisseaux, et sortait rarement à pied. Simon était radieux et faisait tout son possible pour bien cacher sa joie. Comme il était par hasard, appuyé sur la cheminée, il regardait dans la glace et essayait de comparer son visage à celui de l'académicien, pour y chercher des traits de ressemblance. il était convaincu, ce matin-là, que c'était bien là son père. Cete conformité d'ambition lui tenait lieu de la voix du sang. Jamais Simon n'avait parlé avec tant d'audace; jamais on ne lui avait parlé avec cet abandon. Ce complice de ses rêves était un confident instinctif, et il s'estimait à un plus haut prix lui-même, d'être le fils d'un homme si habile, que le fils de M. Quincy de Bruval, ce colonel peureux, tué par la décharge d'une disgrâce.

On alla au bureau de rédaction du journal projeté,

« la Charte càtholique ». A cause du caractère de certains collaborateurs, le bureau était situé dans une des rues qui avoisinent Saint-Sulpice. Tout le personnel « apparent » du journal avait été convoqué, et était sous les armes. On n'attendait plus que M. Lombard pour noircir du papier. Le corps officiel de rédaction ne se composait que de laïcs; l'abbé Lemerle et les autres pouvaient toujours nier qu'ils fissent partie du journal.

Simon eut une émotion presque pareille à celle que le salon de madame de Brignolles lui avait inspirée, quand il franchit le seuil de cette maison. Au rez-de-chaussée, un marchand d'images pieuses, de bimbeloterie chrétienne, de chapelets d'ivoire, commençait la sanctification de cette propriété ; et la boutique était l'arsenal au-dessous du conseil de guerre. Une allée noire, dont la profondeur servait de cachette certaine, conduisait à l'escalier. Au premier étage, s'ouvraient les bureaux interdits au public : la rédaction, la salle du conseil, le saint des saints; et, sur le même palier, mais en regard, les bureaux du vulgaire, le capharnaüm, l'endroit où les sympathies pleurent des larmes métalliques, et où le livre de vie s'appelle le livre d'abonnements.

M. Lombard et Simon entrèrent dans le sanctuaire.

Le garçon de bureau — j'allais dire le sacristain — était dans l'antichambre, attendant les fidèles. D'une figure douce et béate, il devait tendre les plumes comme on tend l'eau bénite et recevoir une lettre comme on reçoit l'absolution. Vêtu de noir, les cheveux collés aux tempes, il jouissait d'une de ces physionomies insignifiantes qui peuvent symboliser, tour à tour et tout à la fois, la sottise, la candeur, la bassesse, selon qu'on interprète cette placidité. Il avait les mains jointes sur son gilet noir

boutonné jusqu'au menton. Bien qu'il ne fût à son poste que depuis le matin, il avait déjà la nuance du lieu. Cette harmonie qui s'établit à la longue, entre les meubles, les tentures et les habitants, l'enveloppait déjà.

— Ces messieurs sont-ils là ? demanda M. Lombard avec cette hauteur que les parfaits chrétiens de cette trempe affectent toujours.

Le garçon de bureau s'inclina silencieusement et ouvrit la porte du sanctuaire. M. Lombard entra suivi de Simon.

Trois personnages d'allure différente, mais qu'un signe particulier de la physionomie trahissait comme associés, étaient assis autour d'une table recouverte d'un tapis vert, et se levèrent avec empressement à l'entrée de l'académicien.

— Messieurs, dit M. Lombard, voici M. Simon de Bruval, dont nous avons parlé ; c'est un ami, aujourd'hui ; demain, ce sera un des plus vaillants soutiens de l'Eglise et du trône. Veuillez avoir confiance en lui. Nous sommes parfaitement d'accord sur toutes les questions.

Les trois rédacteurs s'inclinèrent, Simon salua, et M. Lombard le présenta à chacun d'eux individuellement.

Le premier, M. de Nolpac, était grand, maigre, le front dégarni, les yeux clignotants, la lèvre pincée. C'était lui qui devait exercer une sorte de tutelle apparente envers Simon, dans les premiers temps des débuts. Il était le rédacteur en chef, peut-être provisoire. Mais avec une certaine élégance austère, il cherchait la dignité pour son maintien, et les mots sentencieux pour ses petites lèvres pâles. Ambitieux toujours déçu, assez habile pour servir les autres, manquant de force pour réclamer sa part, le

jour du gâteau; déshonoré par des palinodies, et se déshonorant toujours pour faire disparaître les anciens torts sous les torts nouveaux; fils de bonne famille, ruiné, marié à une femme belle et galante qui était à la fois sa plaie et sa ressource, il semblait se donner volontairement à tous les pouvoirs, tandis qu'en réalité, c'était sa femme qui le livrait. On commençait à dire de ce couple: « Madame se loue, et monsieur se vend. » Mais, louage ou vente, chaque marché était une escroquerie. Madame ne valait pas l'amour; monsieur ne valait pas la crainte. Pourtant, on allait chez eux, sous la Restauration, comme on y avait été sous l'Empire. Les maîtres du logis étaient si bien compromis, qu'on semblait ne plus se compromettre en les visitant. Ils avaient donné et repris tant de gages, que personne ne se risquait réellement en les fréquentant. C'était un terrain plat et battu que chacun piétinait et sur lequel on se donnait rendez-vous. M. Lombard avait proposé et fait accepter M. de Nolpac comme rédacteur en chef.

— Il est bien gâté, avait dit madame de Brignolles, avec un petit geste de dégoût.

— Raison de plus pour nous en servir comme nous voudrons, et pour ce que nous voudrons, avait répliqué M. Lombard. Si nous étions des républicains, des gens à théories, il nous faudrait un honnête homme, un sage, pour garantir notre honnêteté et nôtre sagesse. Mais, Dieu merci, le principe que nous défendons est trop au-dessus et trop indépendant des instruments qui le servent, pour être compromis. M. de Nolpac peut nous être utile. Il prend notre drapeau; nous n'endossons pas son habit, tant de fois retourné. Le jour où nous jugerons à propos de nous en passer, nous le renverrons

sans scandale, sans ménagement et sans indemnité.

L'homme qu'on traitait ainsi se savait jugé avec ce sans-façon, et ne protestait pas. Criblé de dettes, dévoré de cette ardeur de relations qui est pour les sots l'illusion de la célébrité, il ne demandait qu'à être utilisé, espérant bien, à force de bassesses, conquérir enfin la litière de ses vieux jours. Sans talent, comme sans scrupule, il avait la facilité d'élocution, de style, des gens qui ont exércé leurs langues et leurs plumes, sans avoir jamais eu l'inquiétude d'une réfléxion et sans avoir jamais été embarrassés par une pensée.

Tel était l'homme que M. Lombard avait choisi pour introducteur direct, pour plastron, en quelque sorte, à Simon de Bruval. Il y eut entre les deux futurs collaborateurs une étreinte glaciale des mains, un échange plus glacial encore des regards. Ces deux vipères s'étaient devinées.

Le second rédacteur du journal, celui qui devait faire l'escarmouche à tous les angles de la feuille monarchique, dénoncer un fonctionnaire ou un livre, défendre l'orthodoxie religieuse, littéraire, politique ; injurier à droite, répondre à gauche, montrer le poing ici, les dents là-bas, discuter les nouvelles étrangères et commenter le « Moniteur » ; l'écrivain inférieur, mais réellement utile, qu'on ne laisse jamais à la première place et qui sait faire redouter la seconde, était un homme court, robuste, fait, en apparence, pour d'autres pugilats. Son visage apoplectiqu où chaque vice avait allumé un filet de sang et mis chacun un coup de pinceau, était grotesque au premier regard, formidable au second. C'était un tempérament fougueux, précipité, comme par un coup de foudre ou de cruche, du cabaret dans la sacristie. Cet homme-là

devait damner à tour de bras et hurler l'anathème comme un refrain bachique. Il avait mené autrefois une vie fort joyeuse et fort peu catholique; il avait, disait-on, aux heures folles de la République, poussé la charrette de la déesse de la Raison. Je ne sais s'il n'y avait que des taches de lie à ses mains, et s'il n'y avait pas aussi des taches de sang. Mais, un beau jour, le citoyen Lucien Labile avait jeté sa carmagnole, mis de l'eau bénite dans son vin, et consacré à la bonne cause les restes d'une fureur qui n'était pas près de s'éteindre. On dit qu'une indigestion lui donna la peur de l'enfer. Quoi qu'il en fût des motifs de sa conversion, si elle n'était ni raisonnée, ni tolérante, elle était sincère. Cet inquisiteur boute-en-train ne plaisantait pas sur ses croyances. Il assommait ses adversaires avec une componction gaillarde et fulminait ses sentences dans le plaisant langage de Rabelais.

M. Lombard tenait beaucoup à ce Marat-bouffon.

— Il est bon de faire voir, disait-il, que nous avons aussi de l'esprit gaulois à nos heures; que les philosophes ne possèdent pas seuls le monopole du rire et de la plaisanterie, et qu'il n'y a pas que des béats imbéciles parmi nos sacristains!

Simon fut un peu étonné de ce confrère; mais, plein de confiance dans la pénétration et dans l'habileté de M. Lombard, il se dit que ce soldat n'était pas inutile, puisqu'il était enrôlé.

Le troisième personnage était cet élément indispensable de toute entreprise, le travailleur naïf, honnête, qui fait la besogne, qui y croit, qui répond de la sainteté de l'œuvre au-dehors, qui fait la propagande des indiscrétions discrètes, et qui peut toujours témoigner qu'il ne s'est rien passé de mal, parce qu'il n'a rien vu.

Ce comparse devait rédiger les faits-Paris, les entrefilets; c'était le casseur de pierres, le cantonnier du journal; il comblait les ornières et balayait la route. Un coup-d'œil banal fut jeté à ce personnage subalterne.

— Je ne vois pas notre gérant, demanda M. Lombard.

M. de Nolpac sourit, comme il pouvait sourire, c'est-à-dire que ses lèvres se contractèrent avec un plissement sinistre, et il alla ouvrir une porte donnant sur une sorte de cabinet qui communiquait directement d'autre part avec l'antichambre.

— Monsieur Briet, dit-il, on vous demande.

Un colosse auquel on causait un préjudice réel en le montrant pour rien, se leva avec un grognement respectueux, et fit à M. Lombard et à M. Simon le salut militaire.

— Voilà l'épée ! fit l'académicien. C'est M. Briet qui signe le journal.

— Mais il ne le lit pas ? demanda Simon.

— Jamais ! je le lui défends, répliqua M. Lombard ; cela pourrait le troubler dans l'exercice de ses fonctions.

— Quelles sont ses fonctions ?

— Il répond de tout. C'est à lui que les plaintes sont adressées, et nous l'avons choisi un peu sourd. Quand les réclamations deviendront trop bruyantes ou trop indiscrètes, il n'aura qu'à se lever et qu'à faire peur de sa grande taille. Si l'on persiste, il décrochera ce fleuret que vous voyez là. Nous vivons dans un temps, mon ami, où les préjugés violents, où les goûts militaires ont gâté toutes les relations. Le duel est un argument qu'il faut savoir accepter ou proposer. M. Briet est un ancien soldat : sa conscience lui permet des actes qui seraient en dehors de nos habitudes. Il a une consigne, il la fera

respecter. C'est d'ailleurs un chrétien zélé et un royaliste fidèle : n'est-ce pas, monsieur Briet ?

Le colosse rougit pudiquement, leva de nouveau la main à la hauteur de son front pour saluer, et se rassit sans avoir articulé une seule parole.

— S'il est sourd de nature, il a le bon esprit de faire le muet, dit Simon en souriant.

— Oh ! nous l'avons choisi complet, reprit M. Lombard.

Simon regardait avec une ironie mêlée de respect ce singulier personnage. La force brutale lui paraissait mériter à la fois son mépris et son hommage. Il comprenait que ce « bravo » avait un côté utile et pratique, et qui sait, si, dans sa pensée, il n'opposait pas cette épée mercenaire à celle qu'il voyait briller au côté de son nouvel ami, Valentin Girod !

Comme on entrait dans la salle de la rédaction, Simon dit tout bas à Lombard.

— Ce dernier collaborateur est peut-être le plus sérieux.

— Pourquoi ? parce qu'il tue ? Laissez faire le temps, et votre plume vaudra son épée.

— Messieurs, ajouta tout haut l'académicien, avec la solennité d'un installateur, vous vous connaissez tous maintenant. Demain nous nous mettons à l'œuvre. Notre premier numéro est attendu avec impatience. J'espère que vous n'oublierez jamais pour qui vous combattez.

— Nous espérons aussi qu'on ne l'oubliera pas, en nous voyant combattre, insinua le pâle M. de Nolpac.

M. Lombard fit un signe de tête qui valait une promesse ; et l'on se sépara. Simon revint dans la voiture de son protecteur, qui le reconduisit rue Taranne et qui monta chez Antonine. Il n'y avait plus d'inconvénient à

sa présence chez la baronne. Les deux enfants ne pouvaient plus guère s'étonner de l'y rencontrer. Pourtant, madame de Bruval fut surprise, quand on lui annonça M. Lombard et quand elle vit entrer l'académicien avec Simon. Il lui sembla que le regard de son fils l'accusait.

M. Lombard annonça la fondation du journal et le poste que Simon devait y occuper. Mais Antonine, qui vivait depuis la veille dans la pensée, dans l'illusion que Simone était sa fille, reçut cette nouvelle avec une sorte d'indifférence; peu lui importait qu'on fît de l'enfant de M. de Bruval un journaliste; pourvu qu'elle fût aimée, comprise et pardonnée par Simone. M. Lombard pénétra ce touchant égoïsme.

— Madame, dit-il avec une froideur cérémonieuse qui était cruelle, j'ai voulu reconduire M. Simon, afin de vous témoigner toute l'estime que j'ai conçue pour son caractère, et de vous assurer combien un pareil fils doit faire envie.

Antonine regarda M. Lombard avec des yeux effarés : tout son sang se glaça dans ses veines.

— Ah! madame, continua l'homme illustre, si j'avais le bonheur d'avoir un fils, je ne le souhaiterais pas autre que M. Simon.

Et complétant avec un imperturbable sang-froid cette atroce et sacrilége comédie, l'académicien tendit la main à Simon. Celui-ci la reçut avec une grimace de reconnaissance et de tendresse qui faillit tuer la baronne.

— Mon Dieu! se dit-elle, j'aimerais peut-être mieux Simone!

Et la sainte femme, qui se sentait déchirée et brûlée par le doute, fit un suprême effort pour refouler ses rêves, ses espérances de la veille.

— Monsieur, répondit-elle d'une voix entrecoupée, je suis bien heureuse de ce témoignage de la part d'un homme comme vous; et je vois bien que je dois être fière de mes deux enfants. Car, hier, c'était Simone que vous trouviez digne d'envie. J'apprends avec joie que mon fils a mérité la même faveur.

— C'est vrai, madame; on ne saurait être plus belle que mademoiselle Simone. Mais les qualités solides de M. Simon et la sympathie qui s'est révélée entre nous me font plus particulièrement regretter de n'avoir pas un fils comme lui.

Antonine se leva tout à coup. L'affirmation précise qui se lisait dans les paroles de M. Lombard lui dictait son devoir. Puisque cet homme, dans la pénétration duquel elle avait confiance, attestait que c'était là son fils, elle devait tendre les bras à son enfant.

Simon vit le mouvement, le comprit, et en pénétra les secrètes tortures. Il recula d'un pas, et répondit avec humilité à M. Lombard :

— Vous dites trop de bien de moi, monsieur. Prenez garde de faire du mal à ma mère.

Cette remarque ironique pénétra comme un glaive dans le cœur d'Antonine, qui ferma les yeux et se laissa retomber dans son fauteuil, avec un petit gémissement.

M. Lombard ne jugea pas à propos de prolonger l'entretien. Il salua la pauvre martyre presque évanouie et se retira.

Simon reconduisit M. Lombard, et lui demanda en route :

— Puisque je suis votre élève, vous voudrez bien, n'est-ce pas, m'expliquer les secrets de votre art que je

n'aurais pas compris? Que signifie, par exemple, cette épreuve sur la sensibilité de la baronne?

— Il n'y a pas d'épreuve, mon enfant; je ne me fais pas un jeu de mauvais goût des angoisses maternelles. J'ai exprimé sincèrement, sinon toute ma pensée, au moins une partie sérieuse de ma pensée. J'ai promis de faire part de toutes mes conjectures à la baronne. Hier, la beauté de mademoiselle Simone m'a fait hasarder une parole téméraire. Aujourd'hui, après l'entretien que nous avons eu ensemble, après une conférence qui m'a révélé en vous un homme d'énergie, j'éprouve des doutes sur mes conjectures précédentes, et je devais loyalement en avertir madame de Bruval.

Simon écoutait, sans paraître convaincu.

— D'ailleurs, continua M. Lombard, il est bon pour l'avenir, pour le rôle auquel vous êtes destiné, qu'on vous redoute un peu dans cette maison; je veux dire qu'on vous considère comme le maître. Le fils de M. Quincy n'est rien et ne doit rien être. Le fils de madame de Bruval a seul droit à ma protection. Voilà pourquoi, sans avoir une certitude absolue, je devais mettre en lumière une hypothèse qui nous donne la liberté d'agir ensemble et qui renverse bien des obstacles.

— J'aime mieux cette raison que la première, dit Simon.

— Est-ce parce qu'elle vous dispense de tendresse filiale à mon égard?

— Non, monsieur; c'est au contraire parce qu'elle m'impose une reconnaissance profonde pour vos bontés.

M. Lombard sourit : il trouvait que son élève faisait des progrès rapides en dissimulation.

XII

Le journal « la Charte catholique » s'annonça avec éclat. Dans le premier numéro, Simon débuta par un petit article que M. Lombard voulut bien revoir et corriger.

Le salon de madame de Brignolles déclara que le jeune journaliste serait une des premières plumes de la Congrégation. Cet arrêt fut accepté et devint le signal d'une admiration qui ne souffrit plus de réserves et qui ne demanda plus de preuves.

Seul l'abbé Marcellin apprit avec froideur, avec un silence qui valait un reproche, le parti que M. Lombard voulait tirer de Simon. Il ne communiqua pas toutefois ses défiances à la baronne de Bruval, que les déclarations contradictoires de l'académicien avaient bouleversée; mais il se promit d'observer et de ne pas craindre la lutte, si celle-ci devenait nécessaire.

Les intrigues contre le ministère étaient plus ardentes, plus actives que jamais; on parlait de M. Lombard pour un portefeuille. Quant à la pensée de fermer autour du trône toute issue à l'esprit philosophique, elle était devenue unanime dans la petite armée des fidèles. La « Charte catholique » donnait le mot d'ordre, indiquait les diverses évolutions stratégiques. Quant à la partie du complot qui regardait plus directement le cœur de Sa Majesté, elle était aussi l'objet de délibérations approfondies. Le salon de la vicomtesse qui avait autrefois, mais inutile-

ment, songé à mademoiselle Sophie Girod, reportait maintenant toute sa ferveur et tous ses vœux sur Simone.

Celle-ci ne se doutait pas des honneurs auxquels on la destinait. Mais, accueillie, fêtée, entraînée, complimentée partout, elle ne savait à quel motif attribuer cette indulgence universelle, et elle en jouissait avec l'égoïsme naïf d'une enfant gâtée. La baronne eût bien voulu s'enfermer dans sa retraite d'autrefois, mais elle n'osait contrarier M. Lombard, et elle suivait beaucoup plus qu'elle ne conduisait mademoiselle Simone dans tous les salons dont la clef était chez la vicomtesse.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Une sorte de calme, de trêve semblait enchaîner les douleurs dans la maison de madame de Bruval. Simon passait les journés dans le bureau du journal. Il prenait goût à cette vie de fièvre et de colère. Le soir, il allait recevoir le mot d'ordre de quelques hommes politiques, et contempler mademoiselle Girod, à laquelle il n'avait pas encore osé dire un mot de son amour.

M. Valentin Girod continuait, de son côté, à brûler pour la belle Simone. Il ne prévoyait pas les glorieuses destinées qui menaçaient son bonheur. Sans doute que, malgré sa vanité et son désir de parvenir, il ne les eût pas souhaitées ; mais, ravi de l'accueil fait partout à celle qu'il aimait, il y voyait une raison d'aimer davantage.

Antonine trouvait ses enfants un peu adoucis pour elle, et la malheureuse mère savait gré de cet adoucissement à l'influence de M. Lombard. La vérité était que Simon et Simone n'avaient plus le temps de la faire souffrir.

Nous serons d'ailleurs initiés aux sentiments du frère et de la sœur par la lettre suivante, que Simone écrivait

à une de ses amies, éloignée de Paris, un mois environ après les événements que nous venons de raconter :

« A mademoiselle Hortense de L...

« Ma chère Hortense,

« Tu m'avais fait promettre d'aller te voir à la campagne, et j'avais juré qu'aux premières fleurs j'accourrais dans tes bras. Délie-moi de mon serment. Ote-moi le remords de te manquer de parole ; car il m'est impossible de quitter Paris.

« Ce n'est pas « qu'on » s'oppose à mon départ. Quand je dis « on », j'entends la baronne de Bruval, ma mère. Je suis toujours aussi libre, aussi indisciplinée qu'au temps où je mettais le couvent en insurrection. Mais... mais... comment te dire cela, sans t'effaroucher ?... Je ne te le dirai pas : devine !

« Tu te rappelles Sophie Girod, celle qui jouait Athalie et qui fait des vers ? Elle est presque une célébrité aujourd'hui ; en tout cas, c'est la Muse des salons les plus illustres. Elle rend des oracles, elle chante tous les événements ; on lui trouve du génie. Moi, qui ne m'y connais pas, je me contente de la trouver belle et bonne comme autrefois. Ses succès ne la rendent pas fière, et c'est vraiment une déesse de bonne composition. Je l'aime beaucoup, presque comme une sœur.

« Ne va pas croire que c'est à cause de son frère ! ou bien, si, crois-le, si tu veux ; car voilà mon secret. J'ai le cœur transpercé : j'aime, ma pauvre enfant. Je suis comme la nymphe Eucharis dans le chant de « Télémaque » qu'on nous empêchait de lire et que nous apprenions par

cœur; oui, madame Vénus me fait l'honneur de m'accepter comme novice dans sa Congrégation; comprends-tu cela! moi, l'étourdie, la folle, la rieuse, l'insensible, j'aime; et, bien que je me plaise à prendre cet événement du côté souriant, c'est là un amour profond, définitif, qui sera ma vie... ou ma mort.

« Ne tremble pas, toutefois, mon bel ange; il n'est pas question de se tuer ni de mourir. M. Valentin Girod est d'une santé robuste qui n'inspire aucune inquiétude; je me porte à ravir, je ne connais personne, personne, entends-tu bien? qui puisse s'opposer à ce que je devienne madame Girod Mon roman n'est pas romanesque, il a son dénoûment tout préparé, et, en attendant, je griffonne des billets à mon héros. Nous nous mangeons du regard dans les salons où nous nous trouvons en présence. Il est beau comme sa sœur, et il ne fait pas de vers; il m'a même avoué qu'il les détestait. C'est un jeune homme parfait; aussi... Voilà ce qui me retient à Paris; ce qui me met du plomb aux semelles, quand je m'éloigne; ce qui me fait pousser des ailes quand je vais où je dois le rencontrer.

« M. Valentin est officier. Il a de jolies petites moustaches qu'on dirait faites à l'encre de Chine, comme celles que je me mettais aux lèvres lorsque je jouais le rôle d'Abner. Quant à ses joues, j'attends que je sois sa femme pour les mordre, et m'assurer que ce ne sont pas des pêches. J'ai cru qu'il mettait un corset, tant il a la taille bien prise. Sophie m'a juré sa parole d'honneur qu'il n'en mettait pas. Je suis rassurée, car ceci était bien grave. Tu comprends, ma chère, que si je tiens à ce que mon mari ait la taille bien faite, je tiens aussi à ce qu'il ne se fasse pas la taille. Quant à l'esprit, je ne t'assure pas que mon Valentin soit un aigle; mais il est

bon, il est brave, il aime la gloire, il m'aime; que puis-je souhaiter de plus ? Je ne suis pas pédante, je n'aimerais pas un pédant.

« Comment cet amour est-il venu ? Il nous est venu à l'un et à l'autre par les yeux. J'avais autrefois aperçu M. Valentin au parloir du couvent, et j'avais gardé de sa charmante personne un souvenir que je croyais sans danger. Il l'était en effet, car je ne sais pas quel danger il peut y avoir à aimer de toute son âme un beau garçon qui vous aime bien. Je rencontrai M. Valentin aux Tuileries. Ah ! les Tuileries ! ma chère, quel jardin ! pour moi, je trouve que la nature est plus belle là que partout ailleurs; les marronniers donnent des conseils et font entendre des flatteries ; les orangers invitent à l'amour, beaucoup plus qu'aux oranges ; et il n'est pas jusqu'aux statues qui ne se rendent complices des tendres sentiments.

« Valentin eut une façon de se promener, de tourner autour de moi qui m'éclaira ; j'avais déjà d'ailleurs une fenêtre ouverte dans l'esprit. Un jour, le croirais-tu ? il eut l'audace de prendre mon sac pour une boîte aux lettres. Il me jeta un billet en passant. J'eus l'audace plus grande encore de faire aussi le facteur à mon tour. De ce jour-là, tout fut dit. Il n'y a plus qu'à sonner les cloches et qu'à donner des gants blancs au suisse de Saint-Germain-des-Prés.

« Miss Simpson, ma pauvre gouvernante, qui croit comprendre le français parce qu'on devine son anglais, sera bien surprise d'apprendre que tout cela s'est passé à son nez qu'elle a fort long, et à sa barbe qu'elle oublie de raser. Elle ne se doute de rien, la candide brebis ! Les larmoyantes infortunes d'Amélie de Mansfield me font

concurrence et l'occupent bien davantage. Tu ne saurais croire la consommation de romans que fait la pauvre Simpson. Madame Cottin me préserve de sa surveillance. Aussi, je jure bien, quand je serai mariée, d'acheter toutes les œuvres de la brave dame, de les faire relier magnifiquement, de ne pas les lire, mais de les enfermer dans une boîte aussi belle que la cassette qui recevait l'Aristote « d'Alexandre-le-Grand », et d'écrire dessus : — A madame Cottin, les amours reconnaissants, ou reconnaissantes !

« Sophie connaît notre amour; elle veut bien l'honorer de son approbation. Elle, la pauvre et chère belle, on l'admire trop pour l'aimer peut-être jamais. Elle m'a avoué que le besoin de régner toujours lui ôtait le courage de s'humilier sous les regards d'un homme, et qu'elle considérait le mariage comme une platitude consacrant une folie. Je ne suis pas assez spirituelle pour la comprendre. Je la plains, comme une bonne bête que je suis. La beauté passe, les vers font des envieux. Elle sera seule un jour ; elle enlaidira vite quand elle se sentira vieille. Mais, qu'est-ce que je dis ?... Elle sera la tante, la bonne tante de mes enfants. Elle élèvera mon fils et ma fille, car j'aurai l'un et l'autre ; elle leur écrira des petits livres, des « Contes à mes neveux », et tout sera pour le mieux dans mon joli petit ménage.

« Quand je dis que Sophie ne sera jamais aimée, j'entends qu'elle ne le sera jamais comme elle mérite de l'être ; car je connais quelqu'un qui la regarde avec des yeux gourmands. Cet affamé est monsieur mon frère.

« *Tu te* souviens de Simon. Je le haïssais bien, au grand scandale de nos amies, car pas une ne savait les raisons que je pouvais avoir de ne pas traiter fraternel-

lement mon prétendu frère. Aujourd'hui, Simon m'est devenu presque indifférent, et, s'il le voulait, je pourrais l'aimer. Le pauvre garçon n'est pas heureux avec la passion qui l'a foudroyé. Je n'ai pas encore osé en parler à Sophie. J'ai promis à Simon de préparer doucement le chemin de son amour ; mais j'ai grand'peur qu'il ne puisse jamais prendre le chemin qui y arrive, et que notre belle amie ne consente jamais à l'attendre. En attendant, il est maigre comme un loup. Quand Sophie vient nous voir, il la mord des yeux. Oh ! ma chère, ce n'est pas gai l'amour d'un cafard !

« D'ailleurs, Simon fait un métier qui lui aiguise les dents. Il est journaliste depuis quelques semaines. Ce serait une histoire bien longue que de te raconter comment nous avons tous les deux un protecteur inconnu que madame de Bruval connaissait, et qui nous lance, moi dans les salons, Simon dans les antichambres ministérielles ; nous devenons quelque chose. On m'a demandé si j'aurais du plaisir à être présentée à la cour !... Comprends-tu cela, toi ?... la cour ! un endroit où l'on doit faire des révérences irréprochables, et ne pas marcher sur la queue de sa robe ! J'ai d'abord répondu non. Cela m'intimidait. Il n'y a que des vieilles gens à la cour ; on doit s'y ennuyer majestueusement, et moi, j'aurais des attaques de nerfs, si l'on me forçait à rester immobile, droite, à faire l'exercice de l'étiquette ; mais j'ai réfléchi. Puisque je dois être la femme d'un officier, je ne dois avoir peur de rien. D'ailleurs, mon cher Valentin aura besoin d'avancement (je veux être au moins « générale » quelque jour). Il ne sera pas inutile que sa femme, qui n'est pas vilaine à montrer, connaisse tous les moyens d'entrer et de sortir, de solliciter dans ce grand laby-

rinthe où tous les chemins se croisent, et dont le roi est le rendez-vous.

« J'irai donc à la cour, ma chère; je serai présentée. Madame de Bruval s'épouvante de ces hautes destinées, mais on lui a fait concevoir qu'elle n'avait pas à s'émouvoir ni surtout à se déranger. Mon protecteur répond de tout, et la vicomtesse de Brignolles me présentera. Sophie Girod s'est mise à sourire quand je lui ai raconté mon ambition, et la belle robe qu'on me préparait.

« — Prends garde, m'a-t-elle dit, la cour est comme l'antre de la Fable. On voit bien comment on y entre, on ne sait pas comment on en sort!

« Mais je t'avoue, entre nous, et bien bas, que j'attribue à un peu de dépit cette réserve de ma chère Sophie. Il paraît qu'on avait beaucoup parlé d'elle au château, et que c'est le roi lui-même, qui, ayant lu ses vers, a déclaré qu'il trouvait inutile la présentation de cette petite Muse. Il aurait dit, assure-t-on :

« — J'aime les femmes assez spirituelles pour être un peu bêtes.

« L'esprit de ma belle Sophie se refuse à cette concession ; le mien m'y porte. Tu dois bien rire de m'entendre parler de la cour, du roi, de tout ce monde si éloigné de nous, quand nous étions au couvent. C'est que les distances se sont singulièrement rapprochées, depuis peu ; c'est qu'on m'a frappée d'une petite baguette, et qu'on m'a transportée dans un milieu d'élégance, d'aristocratie, où je suis saluée par des ministres, et traitée comme si je n'étais pas une pauvre petite demoiselle, presque orpheline et déshéritée, selon toute apparence. Il m'est venu tout à coup un désir de paraître, de briller, de vivre dans ce luxe, sur ces hauteurs qui aboutissent au château ;

non par ambition personnelle, mais par tendresse pour mon Valentin.

« Il a fait des miracles, ce beau Valentin ; je crois qu'il m'a changé le cœur. Je sens que je deviens bonne à mesure que j'aime davantage. J'ai pitié de cette pauvre madame de Bruval, qu'on ne m'avait pas habituée à traiter comme une mère ; j'éprouve des tiraillements de charité pour Simon. L'amour qui l'a mordu le rend quasi respectable, bien qu'il l'ait rendu un peu enragé. Ah ! ma chère, qu'on est riche et généreux quand on aime ! comme on voudrait faire participer tout le monde à sa joie ! J'invite l'univers aux noces secrètes de mon âme, en attendant que les noces officielles soient sonnées. Je ne savais pas rougir autrefois ; on prétendait que j'étais hardie comme un page. Il paraît maintenant que je rougis au moindre mot. Si j'allais devenir timide !

« Tu sais que je n'étais pas très-pieuse ; je passais même pour le contraire. Nos aumôniers étaient si laids, et j'aimais si peu Simon, que tout ce qui me rappelait l'église ou la soutane me mettait en fureur, c'est-à-dire en gaieté. Eh bien ! ma chère, je te le dis tout bas, je sens que je deviens bigote. J'ai des superstitions ; je fais des vœux pour que mon mariage réussisse, et, tout en me moquant de Simon, je lui dérobe de petites médailles, que je porte secrètement à mon cou. Quelquefois, au beau milieu d'un salon, pendant qu'on débite autour de moi toutes sortes de fadaises, je me surprends à joindre les mains dans un mouvement de ferveur, et à murmurer, des lèvres, des bouts de prière.

« Ah ! ma chère amie, quand on ne sait comment corriger, comment adoucir un caractère indompté, on devrait lui suggérer l'amour. C'est une passion qui tient

lieu de vertu. Je deviens donc la plus vertueuse des créatures. Tu comprends, dès lors, ma toute belle, que j'ai besoin d'édifier, par mes exemples, ce Paris corrompu, et que je ne puis pas aller passer avec toi les quelques jours que je t'avais promis.

« Excuse-moi donc, envie-moi, regrette-moi, et sache te rendre digne, par l'admiration, du bonheur que j'éprouve, et qui peut t'arriver aussi... si tu le mérites.

« Je relis ma lettre, et je crains de te scandaliser. Tu étais un peu prude, et on nous a fait si souvent peur au couvent de l'amour et des hommes, que j'ai peut-être évoqué des loups-garous en t'en parlant. Mais, va! rassure-toi! Quand l'heure n'est pas venue, le cœur est d'amiante pour les flammes des autres; si les hommes sont de grosses bêtes, ils ne sont pas féroces, et il est bien facile quand on a des yeux comme les tiens de leur couper les griffes et de les empêcher de mordre.

« Je te tiendrai au courant des péripéties de mon roman, que je voudrais bien voir terminé par un dénoûment historique et enregistré.

« Adieu, mignonne; tu viendras à la noce, n'est-ce pas?

« Ton amie,

« SIMONE DE BRUVAL. »

On voit par cette lettre, mieux que nous n'aurions pu le montrer par un commentaire, l'influence de l'amour, même le moins poétique, sur l'âme loyale et indisciplinée de Simone. Pour la première fois, elle comprenait la vie; et le rêve qui égare le plus les imaginations de vingt ans, la ramenait, au contraire, dans le chemin pratique,

dans la réalité. Ce cœur énergique et mal réglé trouvait presque dans son épanouissement la mesure, l'ordre, l'apaisement que l'éducation n'avait pas su lui donner. Son amour était son premier accès de sensibilité véritable. La tendresse inquiète et hésitante de la baronne était faite pour l'aigrir, pour la troubler; et l'influence ironique du baron s'était surtout appliquée à dessécher, à flétrir ce cœur, bon par instinct. L'amour pouvait la sauver, s'il ne la perdait pas ; il ne devait point passer impunément sur sa vie. Serait-il assez fort pour tenir jusqu'au bout la vanité en échec, et pour l'empêcher de confondre jamais les triomphes du monde avec les triomphes de l'âme ? C'était là le seul péril qui parût à éviter.

L'amour de Simon le poussait vers une voie différente. On eût dit que ses instincts jaloux, haineux, trouvaient leur aliment naturel dans cette passion qui lui brûlait les veines. Son désir s'augmentait et s'irritait en secret. Mais en présence de mademoiselle Girod, il éprouvait un implacable embarras et n'osait rien laisser voir de ses sentiments. Alors, il fuyait avec des larmes de rage. M. Lombard, qui voyait cette torture, ne faisait rien pour l'apaiser. Il sentait trop que la verve et le fanatisme de son élève empruntaient quelque chose à ce désappointement de chaque jour. Toutes les fois que Simon essayait une plainte devant lui, l'académicien lui disait :

— Patience ! triomphons ! et le jour de la victoire vous aurez par surcroît ce bonheur qu'on vous refuserait aujourd'hui.

Mais Simon n'était pas dupe de cette promesse. Il comprenait que sa passion était fort indifférente à M. Lombard ; tout en feignant de croire à celui-ci, il nourrissait

l'espérance de trouver une occasion d'engager seul la lutte; il s'appliquait à acquérir dans son journal et en dehors de son journal assez d'influence pour se venger de M. Lombard et le contraindre à l'aider au besoin.

Simon n'avait pas d'amis. Depuis qu'il se sentait un amour fatal dans le cœur, il n'osait le confesser à l'abbé Lemerle; il avait peur que la Congrégation ne lui disputât ce sentiment profane. On lui permettait l'ambition, on ne lui permettrait pas l'amour. Si amoureux qu'il fût, il n'était pas homme à entrer en rébellion contre l'abbé Lemerle et contre l'invisible et toute-puissante société qui l'avait choisi et armé pour la bataille; il aima mieux dissimuler. Mais l'hypocrisie, qui lui était pourtant si familière, lui devenait pénible quand elle servait à cacher un sentiment qu'il eût voulu dévoiler, montrer à tous comme un défi, comme une ménace. Il trouvait donc encore, dans l'obligation de se taire, un surcroît de ferment pour sa colère et pour son dépit. Toutefois, le besoin des confidences l'amena à rédiger une sorte de journal secret de ses impressions. Depuis qu'il devenait un écrivain, la plume lui tenait lieu d'ami. Tous les soirs, retiré dans sa chambre, pendant que madame de Bruval priait ou pleurait, que Simone souriait en écrivant à M. Valentin Girod, Simon prenait dans un tiroir dont il portait toujours la clef sur lui un manuscrit rempli de ses impressions, et se hâtait d'y enfouir le cri de fureur, la plainte, l'angoisse qu'il rapportait des salons où l'insensible mademoiselle Girod se faisait admirer. Quelquefois ses opinions vraies, sincères, sur les hommes et sur les choses, entrecoupaient ces expansions fébriles.

Nous ne songeons point à allonger ce récit par des em-

prunts nombreux au journal intime de Simon. Il nous sera nécessaire pourtant d'y recourir pour éclairer facilement quelques points obscurs de cette étude et pour éviter les dissertations psychologiques qu'un aveu, recueilli, surpris à propos, peut avantageusement remplacer. Voici donc quelques extraits de ce journal. Nous prenons dans toutes les pages et nous y puiserons toutes les fois que les nécessités de clarté et de précision nous en feront un devoir.

XII

Fragments du journal intime de Simon.

. . . .

« ... A quoi bon écrire mes impressions! L'homme vraiment fort est celui qui ne laisse pas surprendre son secret. Confier au papier les mouvements de sa pensée, c'est créer des témoins, des accusateurs, peut-être, hélas! aussi des défenseurs!

« ... Pourquoi suis-je né? pour souffrir, pour envier? A qui suis-je donc redevable de cette existence tourmentée qui m'oppresse? Est-ce toi pauvre femme, si faible, si soumise. si meurtrie, qui es ma mère? Est-ce toi qui as conçu dans la honte cet enfant qui traverse la vie, inquiet et sombre comme un remords? Mon père est-il cet homme de grand esprit et de grande ambition qu'on admire et que je méprise, qui se sert de moi et qui veut se servir de Simone? ou bien le baron de Bruval,

ce soldat sans idées, était-il bien mon père? je serais alors le fils d'un hasard ; ma mère serait peut-être une vivandière de la grande armée. Que m'importe après tout ! ai-je besoin de savoir d'où je viens? le passé, la famille ont-ils besoin d'exister? Je sors de la nuit, je vais à la lumière; malheur à qui me barrerait la route !

« Mais la lumière, quelle est-elle? Ah ! misérable ambitieux, tu veux dominer les hommes et tu ne sais que ramper; tu veux soumettre les passions des autres, et tu ne sais pas étouffer dans ton lâche cœur cette passion, cet amour, ce caprice, ce péché hideux qui t'a provoqué un jour !...

« Est-ce de l'amour ou de la haine que j'ai pour cette jeune fille? aimerais-je mieux la posséder que l'anéantir? je sens qu'elle est un obstacle, une chute, une honte dans ma vie; je voudrais qu'elle ne fût pas, et pourtant je ne respire que quand je la vois; je ne trouve de clarté dans le ciel que quand elle me sourit...

« Je me demandais pourquoi j'étais pris de cette vanité puérile et dangereuse d'écrire mes impressions, de tenir un journal de mes combats intérieurs? Mais, fou que je suis ! c'est cet amour damné qui me conseille, qui me pousse, qui crispe mes doigts autour de la plume, qui m'attire vers l'encre, comme vers le bénitier de l'exorcisme. J'ai besoin de parler d'elle, d'écrire son nom. Il me semble qu'elle se fait visible alors, et si je mets les lèvres sur ce mot que j'écris, il me semble que j'entends frissonner les lettres comme deux lèvres qui me comprennent... — Sophie ! Sophie ! Sophie !...

« ... J'ai le vertige et des éblouissements qui me fou-

droient quand je pense trop à cette jeune fille. Imbécile et plat amoureux ! pourquoi ne lui dirais-je pas que je l'aime ? Au lieu de creuser mon trou et de crier au papier que j'ai des oreilles d'âne, pourquoi ne pas lui dire de la voix la plus douce, la plus persuasive que je pourrais prendre, du regard le plus attendri, avec la prière la plus ardente et la plus humble, que je l'aime, que je l'adore, que je donnerais tout pour toucher sa main ? Est-ce que si je me débarrassais de ces façons confuses, est-ce que si j'avais l'audace de marcher, de parler, de me camper, comme ce petit fat de Valentin Girod, je ne le vaudrais pas, et je ne mériterais pas un regard, un sourire d'une femme ? mais je n'oserais jamais. J'ai horreur de ces fadaises, de ces phrases mondaines qui peindraient mal ce que j'éprouve. Je n'aurais rien à lui dire, je n'aurais qu'à la regarder, qu'à lui tendre les bras, qu'à l'emporter avec moi !...

« ... Voilà pourquoi je souffre, voilà pourquoi je me ronge en secret, voilà pourquoi je prends sur mes nuits pour raconter à cette feuille de papier, moins blême que moi, les angoisses et les fureurs d'un sentiment qu'il faut deviner en moi, mais que je n'avouerai jamais à celle qui l'inspire !...

« ... M. Lombard et Simone savent mon secret. Le premier en rit, la seconde n'en rit plus ; mais aucun des deux ne veut me servir. Je ne suis pourtant pas indigne d'elle ! n'ai-je pas la jeunesse comme elle ? suis-je donc un monstre ? et les élans de mon cœur sont-ils donc inférieurs à ces rêves de romance qu'elle raconte en vers ?...

« Je n'ose plus me confesser. L'abbé Lemerle me par-

lerait de m'immoler, il me condamnerait encore à ces lectures, à ces méditations dont j'ai horreur... Prier ! j'y pense bien ! est-ce qu'il y a sous le ciel quelqu'un qui mérite une prière, si ce n'est elle ? est-ce que Dieu est digne de plus d'hommages ? Dieu, quel mot ! quelle formule ! M. Lombard l'entend à sa façon, Simone à la sienne... Mais est-ce que Dieu n'est pas la jeunesse, la beauté, l'amour ? n'est-ce pas lui qui met ce feu dans mes veines et qui m'envoie ces tortures ? il est le tentateur, il est le plaisir, il est l'assouvissement !

« Je blasphème ! j'ai de l'ambition, et je ne sais pas étouffer ces vapeurs des voluptés terrestres qui m'étourdissent le cerveau !

« En vérité, le monde est un enfer ridicule !... mais combien il est facile d'y surprendre l'estime, l'étonnement de ces pantins à tête de bois creux qu'on appelle les hommes !

« Je ne sais rien, je ne veux rien de précis ; je n'ai ni expérience, ni idée préconçue ; je marche à tâtons dans ma route ; mais parce qu'il y a quelques éclairs au bout de ma plume lorsque j'écris, parce que je trompe ma fièvre par quelques articles de journal, on crierait volontiers au prodige, et il y a des gens qui se reposent sur moi de la fatigue d'avoir une opinion et des principes. Les niais !

« Ils ne voient pas que mon enthousiasme pour la bonne cause, que ma haine du ministère, que mon zèle pour l'Église, que mon culte littéraire, que tout ce que j'aime et tout ce que je hais, c'est l'expansion au dehors de cette colère, de cette rage, de cette passion, de cet amour.

« Ah ! s'il était aussi facile d'avoir raison de cette belle et imposante jeune fille que de tous ces hommes vaniteux et intrigants ! Mais qu'est-ce que le génie, la diplomatie, toutes les puissances terrestres, près du charme opiniâtre de ces deux grands yeux ? Je briserais tout, je renverserais le trône, je pulvériserais l'autel si je voulais : je ne pourrai peut-être jamais obtenir qu'elle entr'ouvre ses lèvres pour me dire : Je t'aime !...

« On parle d'une combinaison ministérielle qui ferait arriver M. Lombard au pouvoir. Nous combattons dans le journal pour ce résultat merveilleux. Je serais alors secrétaire général, chef du cabinet... Mais, d'autre part, la Congrégation n'a pas une confiance absolue dans ce nouveau converti. On lui demande des gages: J'ai été interrogé ; il m'a bien fallu avouer que M. Lombard ne pratique pas beaucoup. On m'a questionné pour savoir si je l'abandonnerais : le puis-je ? le journal n'est pas encore assez solide pour se passer de son influence. Je ne crois pas, d'autre part, qu'il soit très-sensible à la menace que je lui ai faite un jour de dire tout haut ce que je pense tout bas des liens mystérieux qui nous unissent. J'ai besoin de lui... A moins d'y être contraint par ceux qui ont autorité sur ma conscience, je ne le trahirai pas...

« J'ai demandé à Simone si elle avait parlé de moi à son amie : elle m'a avoué que non, ou plutôt elle m'a fait entendre que je n'avais rien à espérer. Rien ? J'espère tout, au contraire. Il est impossible que Dieu ne fléchisse pas ce cœur ! A quoi servirait donc la foi, si elle ne devait pas être récompensée ?

« Valentin Girod m'accable de son amitié. Ce pauvre

garçon n'est pas bête, mais il est sot. Il a tout juste assez d'esprit pour être charmant ; il n'en a point assez pour ne pas devenir fade et insupportable à la longue. Il me chante les louanges de Simone. S'il ne ménageait ma modestie fraternelle, il ne mettrait pas de bornes à ses confidences, à ses hpyerboles. Ce bonheur plat et partagé m'irrite. Oh, non ! l'amour que je ressens n'est pas semblable à cette passion douce qui les béatifie et qui les transporte au septième ciel. Simone, jusqu'ici impérieuse, violente, sans pitié et sans pudeur, devient soumise, paisible, pieuse et pudique. Elle trouve l'apaisement et la perfection dans ce péché d'intention qui m'irrite, me trouble, me rend parjure à ma foi et me corrompt. D'où vient donc que l'amour qui me tue la fait vivre ? Est-ce seulement parce que le sien est partagé, et que le mien, honteux et furtif, doit se consumer dans l'ombre ? Non ; car je sens que si cette belle et implacable jeune fille consentait à m'aimer, mon cœur se gonflerait de plus de passion et de plus de colère encore ; je défierais le monde et je me vengerais de mes tortures passées.

« ... Décidément, je suis une dupe. Je sers de marchepied à M. Lombard et de complice à Simone. La baronne de Bruval ne sait rien. Il me prend des fantaisies de bouleverser tout ce bonheur que je facilite et dans lequel on ne me fait pas ma part.

« Si, dans huit jours, Simone n'a pas usé de toute son amitié auprès de son amie, je cesserai d'être engagé par le pacte fraternel que nous avons conclu. Je me délierai de mon serment, et je leur prouverai qu'ils ont tort, ces charmants égoïstes, de trop compter sur moi, de ne pas compter assez avec moi.

« J'ai encore eu aujourd'hui une longue conférence avec M. Lombard. Cet homme veut me jouer. Je lui ai demandé quelques avances de bonheur ou d'ambition sur la destinée qu'il me promet, il m'a encore parlé de l'avenir. J'en ai peur, de l'avenir. Je veux des joies présentes. Depuis que j'ai perdu l'enthousiasme pour les seules faveurs du ciel, depuis que la tentation a pris une grande part dans ma vie, j'ai une impatience de désirs, un âpre besoin de satisfaire cette faim, cette soif, cette colère de mon cœur qui ne me permet pas d'attendre. Malheur à eux, si je ne puis parvenir à me faire aimer! Je les empêcherai tous d'être heureux et d'atteindre à leur rêve!...

« Je n'aurais que bien peu de mots à dire pour faire vaciller l'ambition de M. Lombard et chanceler le bonheur de Simone!

« C'est décidément dans huit jours que Simone est présentée au château. Ah! si cette sotte fille pouvait me comprendre!... Elle ne se doute guère qu'elle a un ministère dans le pan de sa robe et que le trône a besoin de son sourire!...

« Quelle comédie! il me prend des envies de la siffler d'avance. »

Les divers fragments qui précèdent nous permettent de pénétrer les sentiments, les luttes, les agitations dont le cœur de Simon est le foyer. Nous ne cherchons pas l'antithèse ni la symétrie dans le développement des caractères; mais, en prenant ceux-ci comme la passion les transforme, nous voyons Simone monter peu à peu vers des régions plus pures, à mesure, au contraire, que Simon devient sombre, farouche et sent l'enfer au fond de son cœur.

Au milieu de ces rêves, de ces fièvres, la baronne de Bruval, qui avait commencé par espérer, par attendre la lumière, se sentait plus seule et plus abandonnée que jamais. Ses doutes s'étaient fortifiés par les renseignements contradictoires de M. Lombard. Où était son enfant? Simone, il est vrai, s'était sensiblement adoucie pour elle; mais la folle jeune fille se sentait attirée vers le monde. Sa beauté, les hommages qu'elle recueillait, le complot dont elle était l'instrument à son insu, tout contribuait à lui montrer des visages souriants, parmi lesquels le visage de Valentin avait le plus beau sourire. Toujours en fête, en visite, officiellement patronée par madame de Brignolles, Simone voyait à peine la baronne de Bruval, qui renonçait à la suivre dans son tourbillon. Une courte visite le matin avant la promenade, le soir un seul baiser, un peu plus attendri qu'autrefois il est vrai, c'étaient là tous les rapports entre la mère et la fille. Quant à Simon, on ne le voyait plus. Son journal, ses conférences avec les hommes politiques étaient les raisons de son absence. Il ne consentait à rester à la maison que quand il pouvait espérer y voir la belle Sophie Girod.

Antonine souffrait de cette solitude.

— Il m'a pris mes enfants, il ne m'en donne aucun, disait la pauvre martyre, à propos de M. Lombard.

Celui-ci paraissait, en effet, devenu un centre d'attracion. Simon et Simone, introduits par lui, flattés par lui, le recherchaient sans l'aimer, et le mystère dont souffrait la baronne paraissait se compliquer, au lieu de s'éclaircir.

L'abbé Marcellin se repentait de la démarche qu'il avait conseillée; mais son âme était trop fortement trempée pour qu'il se résignât à déplorer en secret et en silence les douleurs de son amie, de sa pénitente.

— Puisque j'ai fait le mal, se disait avec une componction touchante le saint homme, c'est à moi de le réparer.

Il s'alarmait de l'esprit d'émancipation que la présence de M. Lombard avait apporté dans la maison de la rue Taranne. Les gaietés de Simone, les allures de Simon lui faisaient pressentir des intrigues qu'il résolut de pénétrer. Pour la première fois de sa vie, il écouta les chuchottements de sacristie ; quelque répugnance que son noble cœur éprouvât à descendre dans les hontes des manœuvres congréganistes, il parut complaisant pour des petitesses qui l'initièrent ; il lût et chercha à comprendre le journal auquel collaborait Simon ; il se rapprocha de l'abbé Lemerle, dont il se savait haï, et il espionna saintement, au profit de la pauvre baronne.

Pour tout esprit familier avec l'ambition humaine, la découverte de la vérité, c'est-à-dire des projets de M. Lombard relativement à Simon et à Simone, n'était pas une œuvre bien difficile. Mais nous avons fait entendre que l'abbé Marcellin marchait davantage dans le bleu du ciel que dans les boues de la terre. Il fut lent à deviner, mais il devina. Il entendit faire des vœux pour que le roi fût sensible à la beauté de mademoiselle Simone ; les bruits de changement ministériel coïncidant avec les manœuvres dont M. Lombard était le centre et le pivot, lui apprirent tout. On parlait aussi dans le monde de l'étrange et mystérieux testament de M. Quincy de Bruval, de la facilité probable avec laquelle ces dispositions, encore inconnues, seraient réformées. L'abbé eut peur des mécomptes terribles que tous ces calculs ménageaient à son amie, et il résolut de lutter.

Mais comment ? sans force, sans moyen d'action, à qui

devait-il s'adresser ? Dire tout à la baronne, c'était écraser inutilement ce pauvre cœur déjà si meurtri ! Fallait il tâcher d'émouvoir Simon ? espoir chimérique ! Prévenir Simone, c'était peut-être, au lieu de la sauver, achever de la corrompre, si son esprit était perverti par la vanité et l'ambition. Il fallait heurter de front M. Lombard. En conséquence, l'abbé Marcellin se présenta chez l'académicien.

Ce dernier soupçonna le but de la visite. Il reçut le vicaire avec une bienveillance discrète et un peu hautaine, et il se félicita de l'heureuse circonstance qui le rapprochait d'un homme si recommandable et si rarement entrevu.

L'abbé Marcellin ne fut troublé ni par le compliment ni par l'accent avec lequel il fut débité.

— Monsieur, répondit-il gravement, je ne sais si j'ai besoin de m'excuser d'une démarche que je considère comme un double devoir, et que j'accomplis comme chrétien, comme ami de madame de Bruval.

— Ah ! monsieur l'abbé, interrompit gracieusement M. Lombard, ne justifiez d'aucun titre pour venir me voir et pour me parler ; le respect que j'ai pour votre caractère, l'estime que j'ai pour votre personne, me rendent d'avance docile à tout ce que vous pouvez me demander.

L'abbé Marcellin sourit faiblement. Malgré sa candeur, il comprenait que cette courtoisie dissimulait la ferme volonté de l'éconduire, et que M. Lombard promettait trop de l'entendre pour n'être pas disposé à ne point l'écouter.

— Je vous écoute, continua l'académicien en présentant un fauteuil au vicaire et en s'asseyant lui-même.

— Monsieur, reprit l'abbé Marcellin, vous n'ignorez pas

que c'est sur mon conseil, sur mon injonction paternelle que madame de Bruval a sollicité de vous une entrevue qui devait lui être bien pénible. J'avais pensé que vous pouviez être d'un grand secours à cette mère malheureuse et impuissante à diriger ses deux enfants. J'attends de votre loyauté quelques explications pour savoir si je dois me repentir de mon conseil et le mettre au nombre des fautes dont je demande le plus vivement pardon à Dieu.

— Je ne sais, monsieur l'abbé, répliqua M. Lombard d'un ton légèrement ironique, à quelles conditions vous prétendiez me voir exercer la tutelle que madame de Bruval m'a remise. Je regrette de n'avoir pas reçu à cet égard vos instructions, je veux dire vos conseils.

— Mes conseils, monsieur, eussent été bien simples. Faites, vous aurais-je dit, que ces enfants soient dignes de leur mère ; faites que cette pauvre martyre n'ait pas à rougir plus tard de celui des deux qu'elle devra presser sur son cœur.

— C'est-à-dire, répondit l'académicien, qu'on m'a pris pour déchiffrer une énigme, et que je dois démêler un secret que la voix du sang n'a pas encore livré. Je vous dirai, monsieur l'abbé, que je me suis très-scrupuleusement occupé du problème, et que le doute est plus violent que jamais. Quant à ces enfants, qui doivent être orphelins (et le prudent M. Lombard appuya sur ce mot), quant à ces deux jeunes gens qui n'auront jamais de père, je me suis efforcé de leur créer des relations, et de les présenter dans un monde où ils pussent trouver un jour un appui solide, une protection certaine.

— Je sais, dit l'abbé en regardant l'académicien avec tristesse, que vous avez ajouté l'ambition à leurs défauts ; je sais que M. Simon embrasse une carrière qui n'adou-

cira pas l'âpreté de son humeur, et que mademoiselle Simone doit être présentée à la cour. Est-ce bien là, monsieur, ce que la tendresse alarmée de madame de Bruval attendait de vous, et croyez-vous que vous préparez ainsi le pardon et l'amour dans l'âme des enfants?

— Je croyais qu'en me faisant l'honneur de me prendre pour confident, dit avec fierté M. Lombard, madame de Bruval s'en rapportait entièrement à moi ; qu'en un mot, j'étais un tuteur, et non pas seulement un précepteur obligé de rendre des comptes.

— Vous étiez plus que cela, monsieur : vous étiez et vous êtes un père responsable devant Dieu.

— Eh bien ! j'ai agi comme un père. Si M. Simon est mon fils, il n'aura pas à se plaindre de la carrière que je lui ai choisie ; si mademoiselle Simone est ma fille, je la place dans un monde digne d'elle et de moi.

— Prenez garde, monsieur, dit l'abbé Marcellin avec sévérité, le monde qui peut apprendre un jour que vous êtes le père de mademoiselle Simone, vous jugerait d'une façon bien implacable, s'il savait dans quel but vous présentez cette jeune fille au château.

M. Lombard, qui s'attendait à cette insinuation, ne broncha pas. Il se contenta de répondre en souriant :

— Je m'étonne, monsieur l'abbé, que vous attachiez de l'importance aux propos du monde, vous, un homme de Dieu !

— Les propos du monde, quand ils sont calomnieux, doivent être méprisés ; mais quand ils témoignent d'une réprobation unanime pour un acte contraire à la morale et à la famille, il faut les écouter comme la voix de Dieu.

— Et que dirait cette voix infaillible ?

— Elle dirait que vous avez sacrifié vos enfants à votre ambition, et que vendant une jeune fille chaste et pure, vous en avez fait...

— Si le monde disait cela, interrompit brusquement M. Lombard, le monde dirait une impertinence.

— Il le dira, n'en doutez pas, monsieur, continua avec fermeté M. Marcellin, et je suis honteux que vous me preniez pour un impertinent, mais je l'ai déjà dit, moi!

M. Lombard sourit et s'inclina, comme on fait devant un adversaire qu'on n'a aucun moyen poli de contredire; puis il reprit, après un petit silence :

— Je vois, monsieur l'abbé, que nous ne sommes pas parfaitement d'accord sur la meilleure façon de diriger l'éducation de ces deux enfants. Mais vous me permettrez de préférer mes idées aux vôtres, et si je regrette de n'avoir pas votre assentiment, je me console en pensant que j'ai celui de quelques-uns de vos supérieurs ecclésiastiques, et celui d'un de vos éminents collègues, le judicieux abbé Lemerle.

— Monsieur, répliqua l'abbé, la conscience ne relève que de Dieu. Elle ne fait rien par obéissance et par discipline.

— Mais c'est presque de l'hérésie, cela! en tout cas, monsieur l'abbé, c'est l'épigramme de la Congrégation.

— Je suis chrétien et je suis prêtre, voilà les seuls titres qui m'imposent. Je ne connais pas d'autre contrôle extérieur pour mes actions.

— Cette fierté, monsieur l'abbé, je veux dire cette rigueur de principes, pourra vous nuire.

— A mon âge, monsieur, on n'attend plus rien, et avec mon habit on ne doit rien craindre.

— Je suis désolé d'avoir à refuser quelque chose à un

homme de votre caractère, monsieur l'abbé; mais j'ai aussi mes principes et mon point d'honneur. Si madame de Bruval ne veut plus de mon concours, je suis prêt à me retirer et à me démettre d'une tutelle que je n'ai pas sollicitée. Si vous voulez également consulter Simon et Simone, je m'en rapporte à eux, et je les abandonne s'ils renient ma protection. Que puis-je faire de plus? Ai-je demandé cette paternité périlleuse? Est-ce moi qui ai cherché à renouer les liens brisés depuis vingt ans? Croyez-vous que je ne préfèrerais pas le repos aux hasards de cette tutelle, qui peut me causer bien des en nuis?

— Ainsi, reprit l'abbé Marcellin, vous me refusez?

M. Lombard s'inclina sans répondre.

Le prêtre continua :

— Je vais alors essayer de lutter contre vous. Je ne sais pas comment, mais Dieu, qui vous donnera des remords un jour, me viendra en aide.

Et, saluant avec tristesse, M. Marcellin sortit de l'appartement.

Resté seul, M. Lombard fronça le sourcil. Cette conscience inflexible l'importunait.

— Qu'est-ce que ce brave homme fait donc à Paris? se dit-il à lui-même; il serait bien mieux au fond d'une province.

Cette idée le fit sourire, le consola un peu et lui inspira une lettre qu'il fit porter immédiadement à l'abbé Lemerle.

XIV

M. Marcellin se rendit de la rue Jacob à la rue Taranne; il avait annoncé le combat, il ne pouvait plus reculer. Mais comment vaincre cette coalition d'ambitieux ? Comment déterminer Simone à déjouer tous ces projets? Le saint homme se voyait obligé de mettre le pied dans des sentiers obscurs; il avait affronté sans peur les bourreaux dans sa jeunesse, il se sentait amoindri et humilié d'affronter les intrigants dans sa vieillesse. La lutte ouverte n'était pas possible. Le prêtre ne devait pas découvrir l'Église. Il devinait que son pied, s'il soulevait les broussailles, courait le risque de faire surgir quelque vipère, comme l'abbé Lemerle. L'homme de Dieu redoutait le scandale. Tout en marchant de son pas grave et ferme, les mains croisées, le front baissé, l'abbé Marcellin se disait :

— Il faudrait peut-être savoir tromper! J'ai eu tort de commencer par M. Lomhard. Le voilà prévenu; les autres le seront bientôt. Ils peuvent m'écraser, je ne puis pas les démasquer. Mon Dieu ! voilà la plus rude épreuve de ma vie; comment vaincre le mensonge, sans mentir ou sans voiler un peu la vérité? J'avais moins peur de Maillart que je n'ai peur de M. Lombard. Mourir, c'est si peu de chose! mais dissimuler!...

Le pauvre vicaire se creusait la tête pour inventer les combinaisons les plus machiavéliques, et il n'arrivait qu'à imaginer des fourberies si élémentaires qu'elles

avaient l'innocence de la vertu. Quand il fut devant la porte de madame de Bruval, il se trouva aussi dépourvu qu'en sortant de chez M. Lombard.

— Bah! murmura-t-il avec un sourire de résolution gaie et vaillante, en agitant la sonnette, le bon Dieu m'inspirera; cela vaut bien les inspirations du diable.

Et le saint homme entra chez la baronne en fredonnant un verset du psaume : c'était sa « Marseillaise ».

Madame de Bruval était au salon avec Simone. Elles examinaient précisément ensemble une robe magnifique, commandée pour la cérémonie de la présentation. La jeune fille s'extasiait avec un abandon sans arrière-pensée, quand elle songeait que cette jupe splendide traînerait sur ses talons, que ses épaules s'épanouiraient dans ce corsage, que cette ceinture élégante mesurerait sa taille; elle sautait de joie et était presque tentée d'embrasser la robe. M. Marcellin sentit que le combat serait violent. L'étoffe était un adversaire. Toutefois, décidé à tout et se jetant à corps perdu dans la bataille, il salua avec un sourire si complètement épanoui, que la baronne, peu habituée à cette belle humeur, courut à lui, en tendant les deux mains, comme pour recevoir un présent.

— Monsieur l'abbé, lui dit-elle, vous nous apportez une bonne nouvelle; parlez vite!

— Oh! répondit M. Marcellin, qui profita finement de l'occasion, je n'ai pas besoin d'apporter de la joie, j'en trouve assez.

— Ne redoutez pas l'abondance, dit avec un accent mélancolique la pauvre baronne, et ne craignez pas de nous rendre trop heureux!

— C'est que je n'apporte aucune nouvelle, répondit l'abbé qui voulait faire le rusé et l'ironique. Je savais qu'on était ici en grande gaieté, je me suis mis d'avance à l'unisson, voilà tout!

Il est impossible de décrire le ton inoffensif avec lequel fut débité ce petit sarcasme que M. Marcellin cru fort méchant.

La baronne, étonnée et désappointée, poussa un soupir ; quant à Simone, qui avait à peine fait une révérence au vicaire et qui s'était remise à adorer sa robe, elle regarda l'abbé avec des yeux étincelants d'orgueil et les lèvres frémissantes d'un sourire triomphant.

— Est-ce que vous nous blâmez ? demanda-t-elle.

— De quoi vous blâmerais-je? répliqua M. Marcellin, qui était enchanté du tour de la conversation. Les belles robes ne sont jamais trop belles pour parer les anges!

Simone contempla d'un air effaré l'abbé pour bien s'assurer que c'était lui qui parlait, et, se retournant vers la baronne :

— Maman, dit-elle, voilà M. Marcellin qui me débite des galanteries... angéliques.

— Pourquoi pas, mademoiselle? riposta le saint homme qui tâchait de grimacer un sourire profane. Pensez-vous qu'il serait plus à propos d'entamer un sermon devant ces brillants préparatifs ?

— Tenez, monsieur l'abbé, vous en voulez à ma robe, dit Simone en riant, vous machinez quelque anathème. Allons, parlez, tonnez, je suis brave, et je suis entêtée.

— Oh! je me garderais bien de lancer l'anathème contre une si belle étoffe, répondit M. Marcellin en continuant son badinage, elle est innocente, et elle n'a pas de mauvais desseins!

— J'entends, reprit Simone avec un rire qui fit vibrer ses belles dents, c'est moi la coupable!

— Vous, coupable! s'écria l'abbé en protestant avec sincérité, et sans plaisanter cette fois. Non, mademoiselle; victime! peut-être.

— Ah! mon Dieu, cette robe aurait-elle des poisons, des philtres?

— Que voulez-vous dire, monsieur? demanda avec inquiétude la baronne, qui étudiait, depuis son arrivée, l'accent persifleur de son vieil ami.

L'abbé garda un instant le silence; il se demandait, avec un véritable battement de cœur, s'il devait dire tout ce qu'il savait, tout ce qu'il soupçonnait. L'instant était décisif. Ces petits propos étaient le cliquetis de la bataille, fallait-il escarmoucher encore ou attaquer de front?

— Bah! en avant! et Dieu me soit en aide! se dit mentalement le saint homme, qui reprit avec une dignité toute paternelle :

— Mademoiselle Simone, vous êtes fière et brave; si je vous demandais une grande preuve de courage qui fût en même temps une action agréable à Dieu, me la donneriez-vous?

— Monsieur l'abbé, s'il n'y a pas de piége sous vos paroles, je vous réponds, oui!

— Eh bien, donnez-moi cette robe!

— Voyez-vous, le traître! s'écria la jeune fille. Qu'en feriez-vous de ma belle robe, monsieur l'abbé? une chasuble? une bannière?

— Non, mademoiselle, je la suspendrais derrière l'autel de la Vierge, comme font les marins qui ont échappé à un naufrage.

— Quelle tempête me menace?

— Ce n'est pas la tempête que je redoute pour vous ; vous avez dans l'âme quelque chose d'héroïque qui méprise le danger violent, apparent; mais, à votre âge, mon enfant, il y a des périls secrets, des dangers masqués par un plaisir. En un mot, je vous le demande avec l'autorité d'un ami qui ne s'est jamais senti mieux inspiré, n'allez pas à la cour!

La baronne avait pâli et regardait l'abbé avec terreur. Pour que M. Marcellin se prononçât avec cette décision, après avoir fait un violent effort sur lui-même en affectant une gaieté si étrangère à ses habitudes, il fallait qu'il y eût un péril réel, pressant. Quel était-il ? qui l'avait révélé ? Elle n'osa interroger et s'assit muette et tremblante.

— Comment, monsieur Marcellin, disait Simone avec un ton charmant de reproche, vous, un homme d'expérience, vous, un sage, vous en êtes encore à ces préjugés sur la cour ? Mais c'est un endroit fort honnête ! On y fait son salut tout comme ailleurs. Ne craignez rien, monsieur l'abbé, et laissez-moi ma robe.

— Mademoiselle, je ne parle pas de dangers imaginaires. Je n'ai pas l'esprit lugubre, j'ai vu trop de choses terribles pour cela. Je parle de dangers certains.

— Expliquez-vous alors. Quel danger me menace?

— Et si je ne pouvais pas m'expliquer, dit l'abbé en secouant tristement la tête.

— Vous voulez que je m'immole de confiance. Eh bien, non ! Je sais ce que je suis, je sais ce que je veux, je ne crains pas la cour, et, pour quelques coquetteries, je ne serai pas perdue.

— Mais s'il suffisait de votre présentation seule pour qu'un scandale eût lieu ?

— Que voulez-vous dire? Je ne comprends pas. Et Simone, naïvement étonnée, ouvrait de grands yeux.

— Ah ! ne me comprenez pas, car vous êtes, dans votre brusquerie, pleine d'innocence ; et je ne vous fais pas l'injure, mon enfant, de vous accuser ni de vous soupçonner ; mais l'ambition humaine a des ressources de perversité si étranges ; mais il faut souvent à la politique de si singuliers, de si effroyables moyens pour arriver à son but. On fait des calculs odieux sur la frivolité, sur la vanité d'une jeune fille. On croit qu'elle se laissera prendre aux étincelles des diamants, comme les alouettes au miroir. Présenter à la cour la sœur d'un journaliste!...

— Ah! si mon frère est pour quelque chose dans ma présentation, dit Simone, en interrompant avec violence, vous avez raison, monsieur l'abbé, il doit s'y trouver quelque chose de funeste et de honteux.

— Je ne dis pas cela, mademoiselle, murmura M. Marcellin, dont le cœur palpitait d'espérance ; M. Simon lui-même est un jeune homme inexpérimenté ; il ne sait pas les périls auxquels vous êtes exposée ; il obéit, comme vous obéissez.

— Je comprends tout, s'écria la baronne, à laquelle peut-être quelques soupçons étaient déjà venus et qui se défiait de la parole de M. Lombard. Mon enfant, écoutez M. Marcellin, il vient vous sauver, je vous en prie, je vous en conjure, renoncez à cette idée.

— Je suis donc la seule à ne pas comprendre, dit Simone avec fermeté, ou plutôt, monsieur l'abbé, et vous, madame, sachez-le, je ne veux pas comprendre. J'irai à la cour et j'en reviendrai digne du respect des honnêtes gens.

— Il vaudrait mieux ne pas y aller, mon enfant, insinua doucement l'abbé Marcellin.

— Mais je ne puis pas reculer, repliqua Simone résolûment. J'ai promis ; tout le monde connait mon violent désir à cet égard.

— Eh bien ! ma fille, demanda avec hésitation madame de Bruval, si je vous le défendais... ou plutôt si j'avais l'air de vous le défendre?

— On ne croirait pas à cette défense, madame. Les étrangers ont des droits sur moi, je m'en rapporte aux protecteurs que vous m'avez choisis ; d'ailleurs, ajouta la rieuse enfant, cette robe doit bien m'aller, je serai belle. Je ne veux pas manquer d'égards à la couturière du château. Rassurez-vous, monsieur l'abbé ; quel qu'il soit, le sang que j'ai dans les veines me préservera toujours d'une infamie. Vous avez bien fait de me signaler un danger. Je veux le voir et lui faire honte. Je vous donnerai ma robe pour faire une bannière, mais après le triomphe.

La baronne jeta un regard d'angoisse à l'abbé Marcellin ; elle s'alarmait de l'opiniâtreté de Simone. Le prêtre se sentait vaincu.

— Ce n'est pas à vous, mademoiselle, que Dieu reprochera le scandale, dit-il avec gravité ; mais souvenez-vous un jour que nous vous aurons avertie, si vous vous sentez jugée sévèrement, si ce monde qui vous flatte, qui vous pousse, qui vous perd aujourd'hui, vous abandonne et vous déchire ; si la calomnie, s'en tenant aux prétextes que vous aurez volontairement fournis, vous prive de toute amitié honorable.

— Ah ! mon Dieu, répondit en riant mademoiselle de Bruval, est-ce que je deviendrais laide et méchante à la cour?

— Pauvre enfant! reprit l'abbé avec une commisération paternelle, vous que j'aurais voulu voir un jour sainte et chaste épouse, aimant mieux votre mère en acceptant des devoirs nouveaux, fière d'une union glorieuse...

— Est-ce que vous me condamnez au célibat? demanda Simone, qui se sentait toute remuée par la pensée de son amour.

L'abbé garda le silence; la baronne joignit les mains et se mit à prier Dieu.

— Répondez, monsieur, est-ce que sérieusement il y aurait danger pour moi de ne pas trouver de mari?

— Oh! des maris, on en trouve toujours, dit M. Marcellin avec une ironie qui ne lui était pas habituelle.

Simone fronça ses beaux sourcils et vint se poser devant le vicaire:

— Si j'aimais quelqu'un, croyez-vous donc que celui-là m'estimerait assez peu pour douter de moi?

— Si vous aimiez, mon enfant, il serait de votre devoir de fiancée chrétienne de ne pas exposer celui dont le nom deviendrait le vôtre à vous défendre contre la malignité humaine. Si vous aimiez, vous ne seriez plus libre de braver l'opinion.

L'abbé Marcellin sentait confusément qu'il y avait plus que de la curiosité dans ces questions de Simone, et que le hasard allait le servir.

Simone pâlit, puis rougit; elle baissa la tête, réfléchit un peu et regarda le prêtre avec une expression de douceur et de soumission qu'on ne lui avait jamais vue.

— Eh bien! mon père, lui dit-elle en tremblant, j'aime et je suis aimée!

— Oh mon Dieu! s'écria la baronne qui se leva épouvantée, est-ce un nouveau malheur?

— Non, madame, c'est le salut, répondit l'abbé Marcellin qui lisait dans les yeux de la jeune fille et qui voyait resplendir l'amour dans toute sa force juvénile, dans toute sa pureté.

— Oui, madame, oui, ma mère, dit Simone dont les beaux yeux s'emplirent de larmes, monsieur l'abbé dit vrai; si quelque chose peut répondre de moi, c'est cet amour que vous ignoriez, mais dont je n'ai pas à rougir. J'aime M. Valentin Girod, j'en suis aimée; je me plaisais au mystère de notre petit roman, le voilà fini. Quand vous le voudrez, ma mère, il me demandera en mariage.

— Quoi qu'il arrive, Simone, dit la pauvre baronne en lui ouvrant les bras, je ne te renierai jamais, tu es bien ma fille par le cœur, par la tendresse.

— Dieu permettra que je ne le sois pas par le malheur, n'est-ce pas ma mère? dit Simone, en présentant humblement son front à madame de Bruval.

L'abbé Marcellin triomphait. Ce dénoûment inattendu, ce succès facile, dû à l'explosion d'un sentiment auquel il n'eût peut-être pas osé recourir, humiliait son éloquence, déjouait tout le machiavélisme de ses pauvres petites roueries, mais lui emplissait le cœur de joie et d'espérance. Il faisait plus qu'éloigner un péril, il était en voie de conquérir une âme. Aussi, bénissant des yeux et de la main ce groupe de la mère et de la fille :

— Mon Dieu, dit-il à voix haute, je vous rends grâce! Dieu d'amour, c'est souvent par l'amour terrestre que vous manifestez votre puissance! Qui m'eût dit que je trouverais un auxiliaire dans la passion qui ne sert ordinairement que la vanité?

— Vous croyez donc avoir vaincu, dit Simone qui s'était agenouillée devant madame de Bruval et qui se tourna à demi en le regardant avec un sourire.

— Oh ! mon enfant, dit l'abbé Marcellin, vous avez déjà infligé un assez rude échec à mon éloquence, ne faites pas encore tort à la voix de votre cœur.

— Oui, je suis vaincue, reprit la jeune fille en se relevant; c'est l'égoïsme qui a triomphé de mon orgueil, j'ai eu peur de n'être pas un jour la femme de M. Valentin, voilà tout. Je me suis sentie faible, tremblante, quand j'ai mis en regard la gloriole de traîner mes falbalas à la cour avec la possibilité d'être méprisée par M. Valentin. Mais la cour ! Je n'y allais que pour lui ! s'il veut que j'y sois présentée, il m'y présentera lui-même, n'est-ce pas, monsieur l'abbé ? Cela vaudra mieux. Quant à monsieur mon frère, quant aux autres, ils seront désappointés. J'étais donc destinée à servir de pincettes pour tirer les marrons ? Les misérables ! Comme si j'avais besoin d'autre chose que de devenir sa femme. Car vous consentirez, n'est-ce pas, ma mère ?

— Quel changement ! disait la baronne ravie. Oui, va ! je consens à ton bonheur qui te rend belle et sainte. Les autres perdent leurs enfants quand l'amour les prend ; moi, j'y gagne une fille.

— C'est dommage pour la robe, dit Simone en riant, elle m'allait bien. Vous avez raison, monsieur l'abbé, cette étoffe était prédestinée. Faites-en un ornement pour la Vierge !

— Oh ! non pas, il faut la garder pour la corbeille, reprit le bon abbé, qui n'avait plus d'effort à faire pour se mêler à la gaieté de Simone. Vous serez bien belle avec ces beaux atours, madame Girod !

— Je ne la suis pas encore, monsieur l'abbé !

— Mais me raconteras-tu comment cet amour, dont je n'ose pas te gronder aujourd'hui, a pris naissance? demanda la baronne, en attirant à elle Simone, qu'elle baisa au front avec tendresse.

— Très-volontiers, ma mère. Ecoutez, monsieur l'abbé, c'est une confession, et je vous la dois d'autant plus que vous vous êtes fait de confiance mon complice.

— C'est vrai ! Je suis votre complice; tâchez de ne pas me faire faire de gros péchés, dit avec bonhomie l'excellent homme en prenant place à côté de la baronne.

Alors, Simone raconta avec ingénuité, dans tous ses détails, l'origine et les divers incidents de son amour. Elle épancha doucement son cœur devant ces deux témoins, qui se regardaient avec un sourire et qui priaient Dieu de la bénir. On gagna mille lieues de terrain sur le chemin du paradis pendant cette conférence. Simone se révéla tout entière avec sa nature franche et impétueuse. Elle fit pleurer des larmes de reconnaissance et de bonheur divin à la baronne, quand elle raconta comme l'amour la purifiait et la rendait meilleure.

— Ah ! si un pareil amour pouvait naître dans le cœur de Simon, s'écria la pauvre Antonine, je serais la plus heureuse des mères, et je n'aurais besoin de personne !

Simone se mordit les lèvres et garda le secret de Simon. Elle ne se croyait pas autorisée à une indiscrétion; d'ailleurs, elle savait si bien que l'amour de son frère n'était pas partagé, qu'elle jugeait inutile de révéler cette passion sans retour.

— Ma fille, reprit la baronne de Bruval, la main de Dieu est dans toute cette aventure; sachons mériter qu'elle

ne se retire pas de nous. C'est votre intercession, monsieur l'abbé, qui nous vaut tout ce bonheur.

— Ce sont vos vertus, madame, répondit l'abbé.

— Je vais resserrer la robe et écrire à madame de Brignolles, dit Simone avec mutinerie en prenant sa toilette de présentation et en la malmenant un peu.

— Prenez garde, mademoiselle, dit M. Marcellin, n'ayez pas trop de dépit : je croirais à des regrets. Les bonnes résolutions doivent rester calmes.

— Vous avez peur, monsieur l'abbé, que je ne déchire votre bannière.

— Non, mais votre robe de noces, répliqua le vicaire.

— Simone, reprit madame de Bruval, c'est à moi à prévenir la vicomtesse de ton refus. Puisque j'ai une fille, j'ai le droit d'exercer les fonctions maternelles. Je vais écrire aussi à cet amoureux qui entre l'épée au poing dans ma famille. Je dois le remercier de ce qu'il ne t'a pas enlevée.

— Oui, remerciez-le, ma mère, puisque son amour m'a convertie.

— Quant à miss Simpson...

— Oh! grâce pour elle, elle aime tant la lecture! D'ailleurs, vous n'aurez plus besoin de ses services; moi je serai longtemps encore avant d'y recourir. Laissez-la doucement prendre sa retraite. C'est bien assez de jouir de la stupeur qu'elle va montrer!

— Que dira Simon? ajouta la baronne en redevenant sérieuse.

— Il ne dira pas ce qu'il pense, soyez-en certaine; mais, au fond, il ne sera pas fâché de ce dénoûment. Je le sers peut-être plus ainsi qu'en allant au château.

— Que veux-tu dire?

— Rien ! je fais des conjectures.

— Allons ! chacun à sa tâche, reprit l'abbé en se levant. Moi, je vais dire la messe.

— Vous prierez pour nous, dit la baronne.

— Je prie surtout pour les gens heureux, répondit l'abbé en souriant, car le bonheur éloigne et le malheur rapproche de Dieu.

— Ah ! monsieur l'abbé, vous devriez me faire croire que vous n'avez pas beaucoup prié pour moi, dit madame de Bruval avec mélancolie.

L'abbé ne répondit rien, mais un rire silencieux et pourtant sublime comme le plus beau cantique d'actions de grâces illumina sa figure. Il eut presque une auréole visible, tant son regard eut d'infini. Les deux femmes furent éblouies de cette transfiguration de la charité, et Simone sentit son âme se fondre en prières et en adoration.

Comme l'abbé Marcellin entrait à Saint-Germain-des-Prés, on lui remit une lettre par laquelle on le priait de passer à la Grande-Aumônerie.

— Déjà ! dit le saint homme en repliant cette lettre avec calme.

Et il monta à l'autel sans qu'aucune agitation extérieure trahît de l'amertume et du désappointement.

Cette lettre voulait être une précaution, elle ne fut qu'une vengeance. Quand il se présenta à la Grande-Aumônerie, M. l'abbé Marcellin y fut doucement et indirectement blâmé de ses tendances à s'introduire dans l'intérieur des familles ; on lui fit comprendre, à demi-mot, qu'il déplaisait à de hauts personnages, et que, dans son intérêt même, on croyait devoir lui conseiller d'accepter des offres pour une permutation qui l'enver-

rait en province et appellerait à Paris un jeune prêtre dont le zèle pouvait être utile.

M. Marcellin accepta les remontrances avec la placidité d'un esprit supérieur aux railleries humaines ; il ne fit aucune objection et comprit fort bien que cette prière pour une permutation deviendrait le lendemain un ordre de changement, surtout quand on apprendrait son triomphe.

En effet, le lendemain, l'abbé Marcellin fut informé qu'il devait quitter Paris. Cet homme, que les bourreaux et la tyrannie avaient respecté, était chassé par quelques brouillons de sacristie. Mais, comme nous l'avons dit, cette rigueur arrivait trop tard et manquait d'à-propos. Simone refusa absolument de se laisser présenter, et les câlineries de madame de Brignolles, les piéges qu'essaya de lui tendre M. Lombard furent impuissants devant sa résolution froide et arrêtée.

M. Valentin Girod vint faire sa cour en famille et fut officiellement accepté comme prétendu.

Que pensa Simon du refus de sa sœur ? nous ne pourrions le deviner au juste, si nous n'avions pas la ressource dont nous avons déjà usé de feuilleter les pages de son journal intime.

XV

Voici ce qu'écrivait Simon de Bruval :

« Je sors de chez M. Lombard ; malgré son masque, j'ai lu sur son visage ; il est cruellement désappointé du refus de Simone. La combinaison ministérielle dans laquelle

il devait entrer est compromise par cet échec; personne ne veut plus le soutenir, depuis qu'on sait que madame du Cayla n'aura pas de rivales. Le salon de la vicomtesse de Brignolles est en flammes; c'est un concert de malédictions contre l'académicien assez maladroit pour arranger cette intrigue qui échoue au moment décisif. La vicomtesse, qui devait présenter Simone, est furieuse; si l'on ne commençait pas à se dire à l'oreille que je ne suis pas le frère de ma sœur, je crois que je serais enveloppé dans la disgrâce.

« ... Fragilité de l'ambition humaine ! voilà un des hommes les plus habiles de ce temps-ci qui dresse des plans merveilleux ; il met tout en œuvre, il s'associe toute une coterie active, puissante, il l'intéresse à sa réussite, et il suffit de l'entêtement d'une jeune fille amoureuse et des scrupules d'un honnête homme pour que cet échafaudage s'écroule, pour que ces diplomates soient vaincus! C'est risible, mais aussi c'est effrayant! La vertu est décidément une force, et je comprends la politique de madame de Maintenon.

« M. Lombard s'est vengé, en faisant éloigner l'abbé Marcellin. Il espère peut-être ainsi, en isolant la baronne de Bruval, avoir de nouveau raison de Simone; vain espoir! C'est moi, maintenant, qui l'exhorterais à la résistance.

« Cette aventure me tiendra lieu d'enseignement. Les femmes sont de mauvais auxiliaires; on ne peut rien appuyer de stable sur l'édifice de leur vanité. L'amour de l'Eglise est, au fond, la seule base inébranlable. M. Lombard est tombé, mais le parti auquel il avait fait des promesses reste debout, je m'y attache plus que jamais. Ce pauvre M. Lombard, avec son esprit, son au-

dace, il fait pitié. J'ai trouvé le défaut de la cuirasse de cette morgue, de cette majestueuse suffisance : la peur du ridicule. Q'importe à M. Lombard qu'on l'estime peu, pourvu qu'on le trouve fort! mais s'il devient ridicule, il est mort. Et je sens bien que cette crainte le tourmente. S'il avait réussi, tous les gens le proclamaient le rival heureux de M. de Talleyrand. La déconvenue de Simone l'expose à des reproches qu'on entend déjà siffler aux oreilles : « Ce pauvre M. Lombard, dit-on tout bas, de « façon à être entendu, depuis qu'il n'a plus l'échelle « des grandes dames, il en est réduit à escompter le crédit « des ingénues, mais les ingénues lui font banque- « route. »

« Je vois bien à sa pâleur que cet incident l'exaspère. Il ne remettra plus les pieds chez la baronne de Bruval...

« Simone est radieuse, depuis que son amour a la sanction de la baronne, depuis que le mariage est une chose officielle, elle éclate d'orgueil et de joie ; elle a des airs de bienveillance et même d'amitié pour moi ; on dirait qu'elle me protége. Ce bonheur trivial ne me rend pas jaloux ; cette ambition de ménage me paraît plate, et quand je vois Simone sourire finement à son Valentin qui lui sourit bêtement, je suis tenté de rire aux éclats.

« Car, je ris, je prends ma part extérieure de cette fête de famille ; mais je souffre ; Sophie ne fait pas attention à moi, elle me traite comme un être sans danger pour elle ; quelquefois pourtant il me semble qu'elle lit ou qu'elle veut lire dans mon cœur. Alors elle se détourne, s'éloigne ; je lui inspire de la peur ou de la répulsion. J'ai été tenté de lui écrire, de lui raconter mes tortures, mes rages, de lui dire : « Ayez pitié de moi ! je suis mauvais, vous me rendriez bon ! » — Mais elle rirait de ma lettre ;

c'est bien assez d'avoir la folie d'écrire ces confessions pour moi seul, sans courir le risque de me confesser encore à elle !

« Sophie vient presque tous les jours ; elle cause avec Simone du trousseau, des apprêts du mariage. On fait devant moi mille projets, et jamais on ne m'y associe. Je suis là, j'écoute, je fais semblant de lire ; quelquefois la patience m'échappe, je veux me mêler à ces jeunes filles, mon approche les glace. Simone fait un effort visible pour ne pas s'en aller, et Sophie a une réserve dédaigneuse qui me remplit de colère. Je suis donc maudit ! j'ai donc en moi un signe fatal qui éloigne la confiance et l'affection ! Oh ! si je me venge jamais de ces moqueries, je les ferai trembler toutes deux ! Est-ce que Dieu, qui punit les fautes des pères dans leur postérité, frappe en moi l'enfant de l'amour auquel il refuse l'amour ?...

« ... Je viens de rencontrer Sophie et Simone se préparant à aller aux Tuileries ; elles étaient belles, et c'était vraiment un couple à ravir l'œil d'un peintre que ces deux jeunes filles éclatantes, Simone blonde, Sophie brune, toutes les deux montrant leurs dents blanches à chaque mot, c'est-à-dire à chaque sourire, se serrant l'une contre l'autre, comme pour mieux faire ressortir le contraste de leurs charmes différents ! J'ai offert de les accompagner. Mademoiselle Girod m'a refusé avec un grand sérieux, j'ai cru qu'elle tressaillait d'effroi sous mon regard. Simone m'a dit :

« — Nous ne voulons pas, mon cher, t'enlever à tes travaux ; la conversation de deux jeunes folles comme

nous ne serait d'aucun profit pour un homme politique comme toi!

« Et me disant adieu de la main, Simone a entraîné son amie. Miss Simpson m'a fait la révérence. Je suis resté debout, seul, les regardant fuir, en me laissant un parfum et un murmure de leurs robes de soie, qui me poursuivent encore. Le soleil les enveloppait; la brise faisait voler derrière elles le bout de leurs écharpes, qui semblaient des ailes.

« J'ai senti mon cœur se gonfler, déborder d'admiration et d'amour. J'ai pleuré, oui, j'ai pleuré des larmes qui me brûlaient les joues! Oh! je serai aimé ou je serai haï! mais je ne veux pas être indifférent à cette jeune fille. Ce soir elle doit venir dîner à la maison, j'éloignerai bien Simone pendant un quart d'heure; je veux lui dire tout ce que j'ai dans l'âme.

« M. de Nolpac, qui doit trop à M. Lombard pour ne pas le détester, m'a raconté sur mon protecteur des anecdotes, des bruits, des cancans qui sont la parodie de sa dignité extérieure. Il paraît que cet homme ne renonce pas à plaire; mais, hélas! à qui plaît-il? Et dans quel but? La galanterie appliquée à la politique est la plus cruelle, la plus dégradante, la plus lourde des épreuves. M. Lombard est un faux homme supérieur; il a une théorie qu'il applique à toutes les femmes, et dont il prétend se faire un moyen de parvenir. Cette débauche calculée et appropriée à l'ambition me fait pitié. Hypocrite envers les femmes pour les intéresser à sa vanité, M. Lombard est obligé de se montrer encore une fois hypocrite envers le monde pour lui cacher ses désordres. Cette double hyprocrisie trahit la faiblesse. L'homme

véritablement habile n'a qu'un masque ; c'est l'intrigant qui en met plusieurs. . . . .
. . . . »

Nous n'aurons plus besoin, sans doute, de faire des emprunts au journal intime de Simon, car désormais les événements vont se précipiter. Les conséquences de toutes ces passions en éveil vont se dégager des prémisses. Nous le répétons, on ferait injure au simple narrateur de cette histoire en s'offusquant des laideurs qu'il a dévoilées. Le monde est une vallée d'hypocrisie ; ce n'est pas outrager Dieu que d'en être persuadé. L'immoralité consisterait à présenter cette hypocrisie comme nécessaire ; mais, en l'étudiant comme une maladie, on rend hommage à la vérité, à la franchise qui est la santé de l'âme. Encore une fois, M. Lombard, Simon et quelques autres sont les malades ; Simone est en voie de guérison ; a baronne de Bruval vit déjà de la vie immortelle ; l'abbé Marcellin est le guérisseur ; c'est lui mon héros.

Les deux jeunes filles rentrèrent de cette promenade aux Tuileries dont parlait Simon, avec cette fleur de gaieté, avec cette bonne humeur souriante qu'elles apportaient depuis quelque temps à la pauvre Antonine, comme une espérance, comme une consolation. La baronne avait pleuré le départ de M. Marcellin ; elle lui écrivait. Mais ces lettres ne remplaçaient pas ces entretiens dans lesquels le saint homme la soutenait et la dirigeait. Isolée au milieu d'un bonheur si nouveau pour elle qu'elle n'osait y croire, jouissant de l'amitié de Si-

mone, mais se demandant parfois avec terreur ce qu'elle deviendrait si elle découvrait un jour que Simon seul était son enfant, madame de Bruval était inquiète et sentait le vide autour d'elle. Quand elle voyait Simone, quand elle entendait ce ramage des amoureux, alors elle osait rêver à l'avenir; mais la figure froide et pâle de Simon apparaissait-elle au milieu de ce tableau, la pauvre mère était reprise de ses effrois et se disait que le repos n'était pas fait pour elle.

Simone et Sophie passaient presque toutes les journées ensemble. Depuis surtout que mademoiselle de Bruval avait nettement annoncé son refus d'aller au château, mademoiselle Sophie admirait et adorait son amie. L'une ne devait pas être plus présentée que l'autre : dès lors, plus de jalousie. Au retour de la promenade, les deux jeunes filles s'étaient installées dans le salon, et leur babil mordant et entrecoupé de beaux rires sonores abrégeait les instants. Sophie, quand elle n'était pas sur son trépied de pythonisse, était une bonne et charmante jeune fille. La précocité de ses sensations et de ses analyses ne lui faisait tort que quand elle se trahissait en vers. Mais lorsqu'elle oubliait son esprit, pour laisser aller son cœur, cette enfant que la gloire n'avait pas encore gâtée était affectueuse et simple.

Simon rentra de meilleure heure que de coutume; il salua silencieusement les deux amies et s'installa dans un fauteuil. La gaieté se glaça tout à coup aux lèvres des deux jeunes filles. La phrase commencée fut interrompue.

— Je vous gêne, dit Simon qui était plus pâle que d'habitude et qui baissait les yeux.

— Un peu, dit Simone.

— Fort peu, ajouta Sophie.

— Eh bien ! je m'en vais, reprit le sournois qui ne fit aucun mouvement pour s'en aller.

On attendait. Après quelques minutes de silence, voyant que la promesse de Simon était une feinte, les deux amies se regardèrent en soupirant ; elles n'osaient reprendre devant lui le cours de leurs folles confidences. Sophie, dépitée, se leva, fit le tour du salon, heurta dans un angle une harpe qui poussa un soupir, et s'arrêtant aussitôt, elle se mit à tirer quelques sons de l'instrument, alors fort à la mode. Elle en jouait, sinon avec habileté, du moins avec grâce.

— Tu as raison, dit Simone qui l'encouragea du regard.

Les doigts de la Muse parcouraient avec une vivacité qui tenait de la colère toutes les cordes, leur arrachant des cris plutôt que des sons, les irritant, pour ainsi dire, afin de les mettre de moitié dans sa mauvaise humeur.

Simon souriait de ce dépit ; il s'approcha de sa sœur, et, pendant que Sophie accumulait préludes sur préludes et cherchait une mélodie qui traduisît sa pensée, il dit à Simone :

— Je vous suis donc bien insupportable ?

— Non, mais tu nous a surprises dans des caquetages qui ne méritent pas une oreille masculine.

— Écoute, Simone, si tu as quelque pitié des douleurs des autres, regarde-moi et écoute-moi.

Simone leva les yeux et vit du feu dans les prunelles de son frère.

— Tu aimes, et cet amour te rend indulgente. Viens-moi en aide. Tu sais si ce que j'éprouve est un sentiment profond et sincère !

— Je sais, mon pauvre garçon, dit la jeune fille en lui pressant les mains, que tu n'es pas aimé, que tu ne le seras jamais.

— Te l'a-t-elle dit? demanda Simon dont la lèvre trembla, et pendant que Sophie pinçait avec fureur les cordes de la harpe. .

— Est-ce que j'ai besoin de l'interroger? reprit Simone avec un sourire tout féminin.

— Eh bien, dit Simon à l'oreille de sa sœur, je l'interrogerai, moi, aujourd'hui, ce soir. Après le dîner, la baronne a l'habitude d'aller à l'église, tu nous laisseras seuls un instant, je te le demande au nom de ton amour heureux et accepté! Si je n'ai rien à attendre, c'est bien! je me résignerai.

Il y avait si peu de disposition à la résignation dans le regard animé de Simon, dans l'agitation fiévreuse de tout son corps, que Simone tressaillit et eut peur.

— Prends garde! lui dit-elle, j'ai de mauvais pressentiments; à quoi bon vouloir la contraindre à te dire de vive voix ce que je sais bien, ce qui est trop visible? Va, crois-moi, étouffe cet amour!

— Non, reprit Simon, c'est cet amour qui m'étouffera, si je ne puis rien obtenir. Promets-moi seulement de nous laisser seuls un instant. Je n'oserais pas devant toi lui rien dire.

— Je te le promets, dit avec tristesse Simone qui le plaignait. Mais, je t'ai prévenu. Écoute, Simon, je ne sais si la douleur t'éclaire; mais moi je sens que mon bonheur m'illumine; j'ai mal commencé la vie dans ma famille, je n'ai pas aimé ma mère (car c'est la seule mère que nous puissions connaître) et toi, je l'avoue, je t'ai haï. Aujourd'hui, je veux t'aimer comme un frère; si tu

souffres, je te consolerai ; si tu espères, je t'aiderai ; mais, je t'en conjure, n'insiste pas. Sophie a de l'orgeuil, un mot blessant vous ferait ennemis irréconciliables... Souviens-toi qu'elle va devenir ma sœur !

— Ennemis irréconciliables ? oui, c'est ce que je veux, dit Simon avec une énergie concentrée.

— Eh bien ! alors, je resterai, si tu parles ainsi, répliqua Simone, je ne la laisserai pas insulter.

— Oh non ! tu as raison, je suis fou ; mais je vais prier et je serai calme, je te le jure !

— A cette condition, je consens, dit Simone.

Simon se leva, serra la main de sa sœur et sortit brusquement. Sophie, qui le suivait du regard, fit vibrer un accord, passa son ongle sur les cordes et quitta la harpe.

— Enfin, dit-elle, il est parti ! Qu'a-t-il donc, ton frère ?

— Ce qu'il a, répondit Simone qui devenait rêveuse, il te le dira, sans doute ; mais moi, je me sens triste, tu m'as horriblement agacé les nerfs avec tes gammes ; je voudrais pleurer, ma bonne Sophie, j'ai peur, il me semble que nous sommes en danger.

— Allons, tu es folle ; c'est quelque méchanceté que t'aura débitée ton aimable frère.

— Oh non ! reprit avec vivacité Simone, il se corrige bien, ce pauvre Simon, il fait de son mieux. Je suis convaincue qu'il a un cœur, tout comme un autre.

— C'est possible, dit Sophie en faisant la moue, mais il ne l'a pas placé comme celui des autres.

— Tu le détestes donc ?

— Moi !... Tu me fais des questions indiscrètes, ma chère Simone.

— Et tu me fais, toi, des réponses bien cruelles.

On passa dans la salle à manger. Simon vint s'asseoir avec la placidité ténébreuse qui était le signe habituel de son visage. Soit qu'il eût puisé du calme dans la prière, comme il l'avait dit, soit qu'il eût concentré toute sa puissance pour dominer le tumulte de son cœur, il fut triste, mais froid; personne n'eût soupçonné les fureurs qui couvaient dans ses veines. Simone, qui le guettait, ne surprit rien de suspect.

— Il l'ennuiera, se dit-elle intérieurement, mais il ne l'irritera pas; je puis les laisser ensemble.

Comme l'avait fait remarquer Simon, la baronne de Bruval, en quittant la table, prit son livre d'heures et annonça qu'elle allait à l'église. Elle avait fait un vœu qui devait durer jusqu'au mariage de sa fille. Simone offrit gaiement de faire les honneurs du salon à son amie et à son frère; puis, tout à coup, feignant de se souvenir d'une lettre à écrire :

— Je vous laisse un instant, dit-elle à Simon et à Sophie.

— Je vais avec toi, se hâta de dire mademoiselle Girod.

— Et moi, je ne veux pas de toi, répliqua la pauvre Simone, dont le cœur battait fort; je ne sais pas écrire devant un témoin; tu m'empêcherais de chercher mes mots dans le dictionnaire.

Sophie se résigna et vint s'asseoir devant un guéridon chargé d'albums. Une lampe placée sur cette table la mettait en pleine lumière; Simon dans l'ombre, presque dans l'obscurité, la regardait avec ivresse. Elle lui semblait ainsi vêtue de clarté. Il se sentait presque défaillir au moment de tenter l'épreuve suprême.

— Si je n'allais pas pouvoir me lever! se dit-il tout à

coup en remarquant le tremblement de ses jambes. Si la voix allait me rester dans le gosier ! pensa-t-il en se trouvant la bouche amère et sans salive. Il serra son front dans les deux mains, remua les lèvres comme s'il disait une prière et appelant tout son courage, tout son amour et toute sa haine à son aide, il quitta sa chaise et vint lentement se placer devant Sophie.

Celle-ci, qui avait entendu le mouvement régulier de ses pas, leva la tête et rencontra son regard. Ce qu'elle lut dans ses yeux lui parut sans doute effrayant, car elle poussa un petit cri et voulut sortir.

Simon s'empara doucement de la main de Sophie.

— Est-ce que je vous fais peur? demanda-t-il avec une voix entrecoupée.

— Peut-être, répondit presque involontairement mademoiselle Girod.

— Comment, moi le frère de votre amie, moi l'ami de votre frère, moi qui serai de votre famille par le mariage de ma sœur, je vous inspire de l'effroi ! Et, en arrachant ces mots du fond de sa poitrine, Simon pâlissait encore.

— De l'effroi ? Non, monsieur, vous ne m'en inspirez pas, répondit Sophie qui reprenait son air de reine et de Muse; je me suis mal expliquée, c'est de l'embarras que je voulais dire.

Il y eut un intervalle de silence.

— Pourquoi donc êtes-vous embarrassée devant moi ? reprit au bout de quelques instants Simon qui étranglait.

— Parce que vous ne me traitez pas comme l'amie de votre sœur, comme la sœur de votre ami, répondit So-

phie avec un doux accent de reproche; parce qu'au lieu d'être avec moi simple, franc, naturel, vous m'abordez avec la réserve d'un étranger, les réticences d'un ennemi.

— Un ennemi, moi! s'écria Simon en joignant les mains.

— Oui, un ennemi, répéta Sophie Girod en le regardant en face; on en a de plusieurs sortes; je sens que vous êtes le mien.

— Moi, reprit encore Simon, vous haïr! Mais au contraire, si vous saviez, Sophie, quel secret m'étouffe, me torture et me donne cet air contraint que vous interprétez si mal...

— Votre secret, monsieur, je ne vous le demande pas, se hâta de dire Sophie qui voulut se retirer.

— Il faut pourtant que vous le sachiez, continua résolûment Simon en arrêtant ses regards grands ouverts et comme tout effarés sur mademoiselle Girod et en lui barrant le passage.

— Je le sais peut-être, répondit Sophie avec une expression de dédain qu'elle ne sut pas réprimer.

— Vous savez que je vous aime? demanda Simon qui assembla tout son courage.

— Oui, je le sais.

— Et je vous fais horreur, n'est-ce pas? Oh! ne répondez rien, ajouta-t-il, un mot de mépris me tuerait. Laissez-moi vous dire ce que j'ai souffert, ce que je souffre... Mais, puisque vous savez que je vous aime, qu'ai-je besoin de rien ajouter? C'est Simone qui vous a prévenue?

— Simone ne m'a rien dit, répondit Sophie Girod, mais je vous ai deviné.

— Et... vous me haïssez, vous! dit Simon en prenant les deux mains de Sophie dans les siennes.

— Pourquoi vous haïrais-je? vous ne m'avez fait encore aucun mal. (Elle appuya sur le mot « encore ».) Je vous plains, voilà tout.

— Vous me plaignez! mais celui qu'il faut plaindre c'est celui qui passe indifférent auprès de vous. Ah! vous voir, vivre de l'air que vous respirez, presser votre main, c'est déjà une récompense; c'est dans une torture inouïe, une joie suprême.

— Monsieur Simon, dit froidement la belle Sophie, laissez-moi me retirer; je regrette que vous ayez rompu un silence qui, en respectant nos sentiments réciproques, permettait des rapports de famille et d'amitié désormais impossibles.

— Oh! vous ne vous en irez pas sans m'avoir dit un mot, une parole d'espoir, de consolation.

— Je m'en irai sans avoir répondu à des confidences qui m'ont attristée d'abord, qui m'outrageraient en se renouvelant, reprit Sophie avec hauteur.

— Je vous en conjure, dites-moi qu'un jour, à force de sacrifices, d'amour, d'adoration et de larmes, j'aurai raison de cette froideur.

— Jamais! dit implacablement Sophie.

— Jamais?... répéta Simon dont l'œil brillait, dont le visage pâle s'animait, dont la fièvre envahissait le cerveau. Jamais!... C'est un mot impossible!... Je veux que vous m'aimiez, Sophie; vous m'aimerez!

— Prenez garde, monsieur; au nom de votre sœur, de votre mère, de Dieu, de tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, je vous adjure de ne plus dire un mot, de sortir d'ici ou de me laisser libre d'en sortir.

— Prenez garde à votre tour de me braver! reprit Simon dont l'amour furieux et provoqué brisait enfin toute entrave et qui arrivait à ce paroxysme de réaction violente qui est le dénoûment du « Tartuffe. » Ah! vous invoquez ma sœur qui n'est peut-être pas ma sœur, et ma mère qui n'est peut-être pas ma mère! Est-ce que j'ai d'autres sentiments, d'autre amour, d'autre foi dans l'âme que votre pensée? Vous m'avez détourné de toutes mes résolutions, vous avez troublé ma piété, vous avez compromis mon salut éternel. Je veux du bonheur pour tout cela!

— Taisez-vous! taisez-vous, monsieur, dit Sophie avec indignation, vos propos sont des offenses; je ne faisais que vous plaindre, je vais vous mépriser!

— Eh bien! méprisez-moi donc pour quelque chose, dit Simon, hors de lui, en essayant de prendre Sophie dans ses bras et de l'approcher de ses lèvres.

— Au secours! au secours! s'écria Sophie qui se raidit contre l'étreinte de Simon et lui mit ses deux mains crispées sur le visage.

La porte s'ouvrit avec violence, Simone entra, et, comme une lionne, se jeta sur son frère, qu'elle s'efforça de repousser.

Simon lâcha prise, en poussant un cri. Il sentit une goutte de sang sur sa joue; les mains de Sophie l'avaient déchiré. L'excès de sa fureur le calma tout à coup. Il recula, regarda les deux jeunes filles qui se pressaient dans les bras l'une de l'autre et dont la sainte colère transfigurait la beauté; il se sentit bas, misérable, écrasé devant cette double et resplendissante image de la jeunesse pudique.

— Oh ! je me vengerai ! et vous me paierez cher cet affront, leur dit-il des dents serrées avec rage.

Puis, se cachant la figure dans les mains, il sortit.

XVI

En se retrouvant seules, Simone et Sophie se regardèrent avec une sorte d'épouvante. Puis les larmes vinrent détendre leur courage.

— Oh ! le monstre ! s'écria Simone en sanglotant sur l'épaule de son amie ; pardonne-moi.

— Pourquoi te pardonnerais-je ? répondit Sophie.

— Je vous avais laissés seuls, parce qu'il m'avait suppliée de lui permettre cet entretien. J'espérais que l'amour l'avait purifié, adouci. Mais non, Dieu n'accorde pas à tous ce miracle, j'aurais dû te prévenir.

— Me prévenir ? C'était inutile. Je savais bien quel sentiment M. Simon avait pour moi. Quand tu nous a laissés, je m'attendais à ses paroles. Je ne t'en veux pas ; je te plains d'avoir un tel frère.

— Oh ! il n'est pas mon frère, dit Simone avec énergie, j'en atteste tous les élans de mon cœur qui m'éloignent de lui ! C'est une fatalité qui nous fait vivre sous le même toit.

— Qu'allons-nous devenir, ma pauvre Simone ? Je ne peux plus m'exposer à le rencontrer. Tu viendras me voir. Le regard qu'il nous a jeté en s'en allant, m'a donné le frisson. Il se vengera.

— Ne crains rien, reprit Simone avec un mouvement

de tête héroïque. Les hypocrites n'ont plus d'armes quand ils sont démasqués. Nous avons pour nous défendre, toi, ton frère, moi, mon fiancé, et Dieu qui bénit la jeunesse et l'amour. Je ne le crains pas!

— Oh ! dit Sophie avec un air de doute, il nous sera fatal.

— Tais-toi, tu es folle, répondit Simone en essayant de sourire, mais en pâlissant; tu m'ôterais de mon courage, avec tes idées noires. Je me fais un plaisir de voir sa mine quand nous nous retrouverons en présence. Je crois que tu l'as un peu égratigné, et j'ai la preuve maintenant qu'il a un peu de sang dans les veines!

— Ne plaisante pas, Simone; ou plutôt ne cherche pas à me tromper; au fond, tu as aussi peur que moi.

— Eh bien, c'est vrai! reprit Simone en frappant du pied: je ne veux plus rester dans la même maison que lui; je m'en vais avec toi.

Sophie réfléchissait.

— Ecoute, dit-elle après quelques minutes de méditation, il y a peut-être un moyen de l'empêcher de nous nuire: c'est de paraître indifférentes à son injure. Si nous gardons un secret absolu sur ce qui s'est passé, si tu n'en parles pas à la baronne de Bruval, que ce récit affligerait bien inutilement; si, quand tu le reverras, tu n'as ni raillerie cachée, ni mépris apparent dans tes paroles, peut-être bien que, se sentant moins embarrassés moins humilié, il préférera l'oubli à des menaces et à l'hostilité. Le ridicule peut le rendre impitoyable; mais imposons-nous la contrainte de le traiter gravement, sérieusement: peut-être alors nous saura-t-il gré de notre réserve!

— Lui pardonner! s'écria Simone dont les instinct,

fiers reprenaient le dessus; trembler devant lui! moi qui le prenais en pitié et qui l'aimais presque!

— Il ne s'agit pas de lui pardonner, mais il s'agit de mettre un peu de prudence dans notre conduite. D'ailleurs, si mon frère savait ce qui s'est passé, crois-tu qu'il n'aurait pas le droit de s'offenser? Pense à ton amour, à ton mariage, ma chère Simone; ne semons pas de haine entre nos deux familles. C'est bien assez des rancunes de M. Simon!

— Tu as raison, ma chère Sophie, tu es la sagesse dans toute sa beauté. C'est dommage. Il est bien dur de garder en soi tant de mépris. Mais, j'y pense: comment expliquera-t-il ses égratignures, car il est décidément balafré?

— Ne ris pas ainsi, dit Sophie, je croirais que tu as toujours peur, et je tremblerais à mon tour.

— Pourquoi trembler? Parce que tu as légèrement éraillé son masque béat; ce sont les seules traces de la vertu qu'il puisse porter au visage! Tu l'as décoré, ma chère.

— Chère folle! tu es vaillante. Donne-moi de ta force, dit Sophie en l'embrassant.

— Ma vaillance est peut-être de la poltronnerie; mais, à nous deux, nous saurons bien le vaincre.

Les deux amies se séparèrent, gardant chacune au fond de l'âme une angoisse, une terreur. Elles sentaient bien que Simon était incapable de pardonner, et elles s'attendaient à quelque représaille sournoise ou violente.

Pourtant, les apparences semblèrent faites tout d'abord pour les rassurer. Le lendemain de la scène que nous venons de raconter, Simon écrivit à la baronne de Bru-

val que ses occupations nécessitaient une habitation temporaire de sa part au bureau du journal; et huit jours après ce premier avis, il profita de l'absence de Simone pour venir annoncer respectueusement à la baronne qu'il quittait la France. M. Lombard était chargé d'une mission extraordinaire en Russie, et l'emmenait comme secrétaire,

Madame de Bruval dit à Simon, en lui tendant la main :

— Je vais prier Dieu, mon fils, pour qu'il veille sur vous.

— Et pour qu'il me tienne éloigné le plus longtemps possible, n'est-ce pas, madame? répondit Simon avec ironie.

— Si vous devez, en effet, n'avoir jamais pitié de moi, repartit la baronne avec une dignité triste, il vaut mieux, pour les lois sacrées de la famille offensée par vous, que vous restiez longtemps éloigné. La solitude ne fait souffrir que moi; nos réunions sont des outrages à Dieu.

— Je vous laisse Simone, qui charmera cette solitude.

— Simone est ma seule joie, ma seule espérance, et je pourrais dire mon seul enfant, mon fils, si je n'étais disposée à vous aimer aussi, quand vous m'aimerez; mais Simone va me quitter; elle se partagera entre deux familles; elle aura d'autres devoirs. Je vais être bien seule. Pensez quelquefois à cette solitude. A distance, les torts s'amoindrissent et disparaissent; vous me pardonnerez d'être votre mère, quand vous ne me verrez plus.

— Vous parlez toujours, madame, comme si nous pouvions être tous les deux vos enfants. Il me semble

que Simone est trop visiblement reconnue pour que je sois autre chose qu'un étranger dans sa famille.

— Un étranger ! vous, Simon ? Ah ! vous méconnaissez mon cœur. Par les larmes que vous m'avez coûtées, par le supplice dont vous avez été l'instrument providentiel, par les doutes que je n'ai pu dissiper, vous m'êtes cher, et si, dans votre enfance, j'ai eu des torts, si je n'ai pas à force de tendresse, contraint votre affection, mon repentir, ma douleur devraient vous attendrir.

— C'est précisément par respect pour cette douleur que je m'éloigne. Je sens bien que je suis un embarras dans cet intérieur ; quand Simone vous fait sourire, j'arrive comme une ombre lugubre, et j'efface la joie. Mon départ vous délivre. Je serais un épouvantail pendant la noce. D'ailleurs, vous avez voulu que j'eusse de l'ambition, j'en ai !

— Partez donc, mon enfant, et quelque sentiment que vous ayez dans l'âme, comme je ne puis être votre juge, je vous bénis du fond du cœur.

Simon s'inclina et baisa la main de la baronne. Comme il se relevait et se disposait à se retirer, madame de Bruval lui dit.

— Vous n'attendez pas Simone pour lui faire vos adieux ?

— Oh ! Simone ne me tiendra pas rigueur. Elle n'est pas trop exigeante sur les devoirs fraternels, répondit Simon avec un singulier sourire.

Madame de Bruval n'ajouta pas un mot. Elle le suivit du regard, se demandant tout bas si elle devait voir dans ce départ une menace ou un allégement à ses douleurs. Ignorant ce qui s'était passé, elle ne s'expliquait pas facilement que Simon, appuyé par une coterie

puissante, pouvant faire son chemin sous l'habile direction de l'abbé Lemerle et du salon de madame de Brignolles, appartenant à la rédaction du journal qui comptait dans l'opinion, sacrifiât tous ses avantages pour suivre M. Lombard en Russie. Elle ne savait pas non plus que Simon était une sorte de sentinelle placée auprès de l'académicien pour le surveiller, beaucoup plus que pour l'aider.

Quand Simone apprit que son frère partait le jour même, qu'il était parti et que son absence pouvait aussi bien durer quelques années que quelques mois, elle eut un soupir de satisfaction, un éclair de joie, un dégonflement du cœur qui se traduisit par des chants. Ainsi, le mauvais génie était vaincu ! Il se retirait de la lutte ; plus de crainte, plus de ces causes d'irritation qui aigrissaient à chaque instant sa belle humeur. Elle courut à la baronne, et, lui embrassant les deux mains avec une vivacité enfantine :

— Oh ! maman, lui dit-elle, comme nous allons être heureuses ! Je suis bien votre enfant, moi, toute seule, Simon n'est rien, il n'est pas votre fils, pas mon frère, c'était un étranger qui vous torturait. Il est parti. Bon voyage ! nous pourrons nous aimer !

— Tais-toi, Simone, disait la pauvre Antonine en souriant à demi, ne tente pas le malheur, et prends garde de dire des paroles téméraires ; jusqu'à ce malheureux testament, il nous faut tout redouter.

— Oh ! pour ma part, je ne crains rien ! Il ne sera donc pas là comme un témoin sinistre, quand je me marierai ! J'avais peur de sa présence. Je regrette que M. Lombard soit absent ; j'aurais eu du plaisir à l'offusquer de mon mariage ; nous ferons venir l'abbé Marcellin. Écrivez-lui ma mère ; moi je cours prévenir Sophie, et

si je rencontre M. Valentin, je lui dirai que vous l'attendez, n'est-ce pas? pour fixer définitivement le jour.

— Tu me donnerais confiance, si je pouvais espérer du bonheur, dit la baronne.

— Pourquoi ne pas espérer, ma mère? L'espoir est une prière ; désespérer, c'est blasphémer !

Et Simone s'échappa du salon en appelant à grands cris miss Simpson, pour qu'elle l'accompagnât chez son amie. La pauvre miss Simpson, qui n'osait plus ouvrir un livre, depuis qu'elle savait à quel point sa lecture lui avait fait oublier ses devoirs, était toujours préparée, équipée pour des promenades et des courses. Car Dieu sait si les préparatifs du mariage nécessitaient des sorties fréquentes !

Simone entra comme un tourbillon dans la chambre, dans le sanctuaire de la jeune Muse :

— Victoire! victoire! s'écria-t-elle, nous triomphons !...

Elle s'arrêta tout à coup. Mademoiselle Sophie Girod, surprise, dans les larmes, se levait pâle et les traits contractés, pour lui tendre les mains, en essayant de cacher quelque chose.

— Qu'as-tu donc? demanda Simone alarmée.

— Rien, rien, tu le sauras plus tard! Mais que disais-tu donc en entrant, quelle est cette victoire?

— Oh! ma chère, plus de terreur! Simon est parti pour longtemps ; il est en Russie, et ne reviendra peut-être pas avant un an.

— Il est parti, dis-tu? répliqua Sophie Girod avec précipitation. Oh! alors, je comprends tout, et je puis tout te dire! Le lâche! il s'est bien cruellement vengé!

— Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ? Parle, parle vite !

— Tiens, regarde. Et Sophie prit sur une table, derrière elle, un journal froissé par ses mains convulsives.

— Qu'est-ce que c'est que cette feuille ?

— Lis !

— Est-ce que je peux lire ? J'ai le sang à la tête, des larmes dans les yeux ; dis-moi ce qu'il y a là.

— Ce journal est celui auquel M. Simon travaille, et ce qu'il y a là sur cette page, qu'une main perfide m'a adressée, c'est ma honte, c'est mon déshonneur, c'est un article infâme qui calomnie toutes mes aspirations, qui interprète odieusement tous mes succès.

— Et c'est Simon ! Oh ! le lâche ! Il part après la vengeance et avant le châtiment !

— Avais-je raison de trembler ? demanda la pauvre Sophie en éclatant en sanglots et en tombant dans un fauteuil.

— Pardonne-moi, s'écria Simone en se jetant à ses genoux, c'est moi qui t'ai exposée à ses insultes ; mais, va ! je te vengerai.

— Ah ! ne sois pas sa sœur et ne me venge pas, dit avec vivacité Sophie Girod ; à quoi me servirait de l'humilier encore ? La blessure en serait-elle moins reçue, et le monde en aura-t-il moins envenimé la plaie ? S'il était resté, j'aurais fait tous mes efforts pour te cacher ce nouveau chagrin. Moi, qu'une vocation fatale entraîne peut-être, je suis destinée à bien d'impudentes railleries. C'est là ma première épreuve. La gloire des femmes participe toujours du martyre, et je suis tentée de croire à mon avenir, puisque je commence à être outragée.

Sophie Girod, en parlant ainsi, était radieuse de défi,

d'enthousiasme pour la souffrance. Simone l'embrassa en se relevant.

— Mais que faire ? demanda-t-elle.

— Garder à nous deux ce secret que je voulais d'abord garder seule. Puisque M. Simon est parti, je te le confie sans crainte. Tu ne compromettras pas ton bonheur en cherchant à me venger.

— Comment! c'est à moi que tu songes?

— Pour qui veux-tu donc, ma pauvre Simone, que j'aie des égards? Nous serons sœurs dans quelques jours. Mais surtout que mon frère et ta mère ne sachent rien. Qu'il n'y ait pas entre Valentin et toi ce souvenir que ton frère a peut-être voulu laisser. La baronne n'a pas besoin de ce nouveau calice. Le mal est fait, empêchons qu'il ne se propage. J'ai un orgueil qui me guérira. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec tristesse, hors toi et mon frère, je n'aime personne et personne ne m'aime. Je ne suis pas fiancée, je ne le serai peut-être jamais. Une jeune fille poète, cela fait peur, quand cela ne fait pas pitié. Cette calomnie infernale ne bouleverse rien dans ma vie. Laissons-la tomber. J'ai ma conscience qui m'absout, ton amitié qui me venge, la vue de ton bonheur qui me consolera.

— Oh ! tu es un ange ! reprit Simone en lui baisant les mains. Je comprends qu'il n'ait pu te voir sans t'aimer; mais je ne comprends pas, si lâche, si misérable qu'il soit, qu'il ait cru t'aimer, sans se sentir transformé et sanctifié par toi !

Les deux jeunes filles continuèrent pendant quelque temps cet entretien, où les imprécations contre Simon se mêlaient à des rêves d'avenir. Elles se sentaient l'une et l'autre atteintes d'une flèche empoisonnée, et elles s'efforçaient de l'arracher ou de se persuader qu'elles n'en

mourraient pas : mais, comme après la scène violente de la rue Taranne, elles gardaient bien des alarmes sous leur assurance de convention, et la vérité grondait, comme un pressentiment sinistre, sous le mensonge de leur confiance. On vint les prévenir que M. Valentin les attendait au salon.

— Il sait tout, dit Simone, en se dressant pâle et tremblante. Il vient te jurer qu'il te vengera, c'en est fait de notre amour.

— Pourquoi cesserait-il de t'aimer pour un crime dont tu es la première victime? dit Sophie, qui commençait à trembler aussi ; allons, du courage ! A nous deux, nous viendrons à bout de sa colère. Et, d'abord, n'ayons pas l'air d'avoir pleuré. Sourions : tiens, remets tes cheveux en ordre; prends ce bouquet, cela te donnera une contenance et cela te cachera le visage. Moi, je n'ai besoin de rien. Tu vas voir si je suis forte !

Et, se tenant par la main, modulant un rire, comme une « prima donna » module une gamme avant d'entrer en scène, pour s'essayer et se préparer, les deux jeunes filles, les deux sœurs, allèrent au salon où M. Valentin les attendait. Elles firent à la porte une courte station, échangèrent un regard, un baiser des yeux, et elles entrèrent en riant. Ce fut en riant et en chantant aussi que M. Valentin les accueillit.

— Il ne sait rien, se dirent les jeunes filles en échangeant un signe rapide.

— Elles ne savent rien, se dit Valentin qui leur serra la main avec transport.

Des deux parts, on se trompait avec tendresse.

— Qu'est-ce que j'apprends, s'écria le jeune officier, ce sournois de Simon, qui part sans me dire adieu !

c'est mal. Aussi je vais lui écrire une grosse lettre d'injures!

Et il riait plus fort, en pressant les mains de Simone. Ie ne mentait pas, d'ailleurs; il était résolu à souffleter de loin son futur beau-frère par une lettre : il venait d'apprendre qu'il était parti depuis trois heures.

— Qu'est-ce qui nous vaut ta visite? demanda Sophie avec une ombre de soupçon.

— Qu'y a-t-il d'étonnant dans la visite d'un frère? Et puis, je savais que tu n'étais pas seule ; madame de Bruval, qui m'a envoyé un petit mot, m'a annoncé que mademoiselle Simone était ici. Je ne suis pas de service aujourd'hui, je viens passer une heure avec vous. Est-ce que je vous dérange?

Tout en parlant ainsi, au lieu de s'asseoir, Valentin se promenait à grands pas, fredonnait tour à tour dix refrains différents, venait regarder l'heure à la pendule, et tambourinait avec ses doigts sur le globe de verre.

— Si tu n'es pas de service, lui dit sa sœur, tu n'as pas besoin alors de faire tant d'exercice ; ces marches et ces contre-marches nous étourdissent. Assieds-toi.

Valentin s'assit, joignit les mains, fit craquer ses jointures, bourdonna quelques notes, et se leva tout à coup, repris de sa tarentule.

— Décidément, dit Simone avec un effort, vous ne pouvez pas rester en place.

— C'est que j'ai trop de bonheur, reprit Valentin. Vous savez que madame de Bruval m'a écrit pour fixer le jour : je viens de la voir, d'en causer avec elle, et je vais en parler à ma mère. Ah! je compte les minutes qui me rapprochent de ce moment tant désiré!

— Vous êtes bon de m'avoir choisie et aimée, dit Simone avec une câlinerie qui était un piége, moi qui n'ai pas de fortune, qui vis dans un mystère que je vous ai confié, moi qui n'ai peut-être pas le droit de porter le nom que je porte, moi qui suis une orpheline. Vous me donnez un nom, une famille, de la gloire... car vous en aurez !

— Moi, de la gloire? répondit Valentin. Un militaire sait-il jamais si une balle ne fauchera pas demain ses lauriers! Il est vrai, se hâta-t-il d'ajouter, que nous sommes en paix, que la guerre est finie, et que j'ai toutes les facilités pour faire mon chemin... aux Tuileries. Cette gloire-là ne fera pas de jaloux.

— Eh bien! je m'en contente, dit Simone qui cherchait à lire dans ses yeux. Et je suis bien certaine que vous me sacrifieriez tout, si je vous le demandais : votre ambition aussi bien qu'autre chose, vos affections aussi bien que vos haines.

— Que dites-vous là, ma chère Simone ? je n'ai pas de haine dans le cœur, puisque votre amour n'y laisse plus de place.

Valentin, en achevant ces mots, dits avec une galanterie qui était une précaution, se dirigea vers la porte.

— Tu pars déjà ! s'écria sa sœur en courant à lui, où vas-tu ?

— Je vais chez ma mère.

— Tu avais une heure à nous donner ; tu nous redois cinquante minutes.

— Ah ! c'est que le temps passe vite auprès de vous.

— Valentin, tu es trop galant aujourd'hui pour ne pas vouloir nous tromper. Tu nous caches quelque chose?

— Moi! Ah ça, je vous trouve d'une curiosité extraordinaire ! C'est vous qui avez un secret.

— Nous! dit Simone ; vous faites bien de l'honneur à notre sexe de croire que nous ne vous l'aurions pas livré, ce secret, s'il existait!

— Te reverra-t-on ce soir ? demanda Sophie.

— Ce soir, je ne crois pas, mais demain matin, si je puis, je viendrai vous serrer la main.

Et Valentin ouvrit la porte.

— C'est sans doute pour cela que tu ne nous serres pas la main aujourd'hui?

— Ah! pardonnez-moi. Et le pauvre Valentin prit les jolis doigts que Simone lui tendit, fut tenté de les manger de baisers, mais il se contenta de les serrer un peu, afin de ne pas éveiller de soupçons.

Sophie lui présenta le front ; mais il l'attira à lui, la serra deux fois dans ses bras et sortit.

Mademoiselle Girod porta la main à sa joue.

— Il a pleuré, s'écria-t-elle. Voilà une larme ! Ah ! ma chère, il se passe quelque chose !

— Il t'a embrassée pour moi, reprit Simone. Je l'ai bien vu ! J'aurais dû me jeter à son cou. Il nous disait adieu !

— Courons chez ma mère, il y est encore !

Les deux jeunes filles allèrent à l'appartement de madame Girod. Valentin n'y était pas venu.

— Tu le vois, il me trompe ! s'écria Simone.

— Le courage lui a manqué pour tromper sa mère, répliqua Sophie en remuant la tête.

— Mais Simon est parti !

— Il peut courir après lui.

— Oh ! je n'y peux plus tenir, reprit mademoiselle Gi-

rod. Je suis sa sœur, tu es sa fiancée : nous ne pouvons être compromises en allant chez lui ; il faut à tout prix savoir ce qui se passe.

Et appelant miss Simpson qui attendait dans la salle à manger avec la docilité d'un automate, les deux jeunes filles s'élancèrent dans l'escalier.

— Où courez-vous donc comme cela, mesdemoiselles ? dit la pauvre Anglaise effrayée.

— A la caserne du quai d'Orsay, crièrent à la fois Sophie et Simone en se jetant dans un fiacre.

— A la caserne ! balbutia pleine d'horreur miss Simpson, qui n'avait jamais vu dans les romans de madame Cottin un incident pareil.

Un quart d'heure après, le portier-consigne de la caserne répondait à ces trois dames que le lieutenant Girod était tout récemment rentré, puis sorti à cheval pour une promenade.

— Ne pouvons-nous l'attendre chez lui ? demanda Sophie.

— Mais... dit le portier.

— Je suis sa sœur, interrompit-elle avec fierté.

Le soldat s'inclina et conduisit ces trois dames à la chambre de Valentin Girod.

XVII

Simone et Sophie trouvèrent le soldat d'ordonnance de Valentin qui mettait en ordre son ménage ; les deux jeunes filles s'informèrent avec empressement des ins-

tructions données par le lieutenant, de son retour probable. Qu'avait-il dit? qu'avait-il fait? Rien n'annonçait-il un projet de départ?

Le soldat répondait avec le laconisme réglementaire. Les valets de caserne sont discrets, surtout quand ils ont affaire à des dames; il n'y a pas de parenté pour eux; il n'y a que le sexe. Entrer dans des détails, c'est s'exposer à trahir l'officier. Aussi, le soldat en question, tout en souriant de l'œil plutôt que de la lèvre, se renfermait-il dans des monosyllabes et avait-il peur d'en trop dire. Quand il eut fini de donner à la petite chambre une propreté relative, il salua ces dames et se retira.

— Que faut-il croire? dit Sophie en s'asseyant sur le bort de la petite couchette de son frère, et en dénouant son chapeau.

— Nous avons peut-être eu tort de venir, répondit doucement Simone, qui se sentait au contraire aussi ravie qu'elle pouvait l'être au milieu de ses inquiétudes, et qui furetait des yeux dans chaque coin de la chambre.

Miss Simpson ne dit rien; mais elle soupira en remarquant d'énormes pipes appliquées au mur. Ces instruments la choquaient beaucoup plus que les pistolets et les épées qui formaient un trophée au-dessus de la cheminée.

— Si nous nous étions alarmées inutilement? dit Sophie qui voyait toutes les armes en place.

— Mais tu m'as dit toi-même qu'il avait pleuré en t'embrassant, reprit Simone.

— C'est vrai! Et son inquiétude? et cette activité fiévreuse? Où peut-il être? il est sorti à cheval, seul; on ne part pas ainsi en voyage.

— Oh! ma bonne Sophie, s'il allait simplement rentrer

d'une promenade, que dirait-il en nous voyant ici? C'est lui, à son tour, qui se douterait de quelque chose.

— Nous inventerions quelque bonne histoire de surprise. Tu as voulu voir sa chambre de garçon; d'ailleurs, miss Simpson et moi, nous ôtons toute inconvenance à ta visite.

— Mais s'il ne rentre pas seul?

— Eh bien! il nous présentera à ses amis; nous sommes présentables.

Les deux jeunes filles, rassurées par l'ordre de la petite chambre, commençaient à sourire et à ne plus voir que le côté aventureux de leur escapade. Simone, avec la curiosité un peu jalouse d'une fiancée, faisait l'inventaire.

— Quel est ce portrait-là? dit-elle en apercevant de loin une miniature.

— C'est le mien, ma chère, reprit Sophie.

— Ah! comme j'ai eu peur!

Elle s'arrêta devant un angle qui paraissait le sanctuaire du jeune officier: une petite table, avec un tapis qui avait été autrefois un châle sur les épaules de sa sœur; un encrier, des plumes, du beau papier satiné dont la vue rappela à Simone ses billets des Tuileries; quelques livres de théorie militaire mêlés à quelques Almanachs des Muses; un roman de cabinet de lecture; de petits colifichets de toilette, et, au-dessus, tout un musée de fétiches, de fleurs desséchées, accrochées au mur avec des épingles; des bouts de ruban, un petit sachet, je devrais dire un reliquaire, renfermant quelques cheveux dont la nuance ne devait pas éveiller la jalousie de Simone; toutes les sublimes niaiseries de l'amour, toutes ses superstitions, tous ses ex-voto étaient là.

Simone regardait, dévorait, faisait l'inspection; rien ne manquait à l'appel.

— Voilà le ruban que je lui ai donné, murmurait-elle avec des tentations de le reprendre pour s'en faire à son tour un souvenir. Comment! il a gardé aussi les fleurs! Le pauvre garçon! Va il est temps qu'on nous marie, car sa chambre deviendrait une boutique d'herboriste

Et elle riait doucement... pour ne pas pleurer.

Sophie, rêveuse, la contemplait avec mélancolie. Ce bonheur selon le monde et selon Dieu la rendait saintement jalouse. Serait-elle jamais aimée ainsi? Avec sa beauté, son esprit, pouvait-elle trouver dans le mariage cet idéal poétique qui l'entraînait par l'imagination à travers des régions plus tumultueuses? La visite commencée sous des appréhensions sinistres prenait un tour charmant. Ces belles jeunes filles que tous ces objets, témoignages d'amitié fraternelle ou d'amour béni, encourageaient à la curiosité, ouvraient tous les tiroirs. Qui sait si une secrète envie de provoquer un désappointement, si le sentiment qui pousse toute créature humaine à gâter sa joie n'éveillait pas en elles cet âpre besoin de tout connaître? Une chambre de caserne habitée par un frère et un fiancé, c'est bien tentant pour l'inquisition féminine! Mais Valentin était en règle avec son devoir. Aucune trace n'était visible. A peine si l'on retrouvait dans ses armoires quelques-unes de ces broderies emblématiques : bonnets, pantoufles, bourses, etc., qui sont de temps immémorial les gages donnés aux chevaliers français. Et encore ces témoignages, par leur abandon et leur vétusté, étaient-ils surtout la preuve de son amour nouveau et fidèle.

Sophie et Simone ne songeaient plus à s'en aller.

— Attendons-le, se disaient-elles, nous saurons bien ce qui le préoccupe.

Mais ce n'était là qu'un prétexte pour rester. Elles n'étaient plus inquiètes. Il était impossible qu'on fût sorti d'une chambrette si galamment ornée pour courir à de sombres vengeances. L'amour, le bonheur, la vie respiraient là, et les armes elles-mêmes, arrangées avec coquetterie, paraissaient un trophée sentimental, et n'avaient pas l'air de vouloir servir à autre chose qu'à figurer dans les dépouilles opimes du mariage.

Pendant que Sophie et Simone se rassurent et échangent des commentaires ou des confidences à chaque amulette de la chambre de Valentin qu'elles découvrent, disons le vrai motif de la promenade du jeune officier. Une main inconnue lui avait également fait parvenir le numéro du journal où sa sœur était insultée. Valentin n'était pas sûr que le coup partît de Simon. Il ignorait la scène violente des derniers jours ; toutefois, sachant bien que Simon était un des rédacteurs de « la Charte catholique, » il courut chez lui pour solliciter des explications. Simon était parti depuis trois heures environ. Il ne fallait pas songer à le rejoindre. Le plus pressé pour Valentin, c'était d'empêcher que cette lâche calomnie ne se renouvelât et c'était tout d'abord de la venger.

Il alla donc au bureau du journal, et demanda le rédacteur en chef. M. de Nolpac le reçut.

— Monsieur, lui dit Valentin, je suis le frère de mademoiselle Girod, que votre dernier numéro a indignement insultée.

M. de Nolpac ne broncha pas ; ses joues en avaient reçu bien d'autres. On n'a pas une femme et une conscience cotées sur les marchés pour sourciller au

premier mot. Le pâle ambitieux sourit, salua et attendit.

— Je viens, monsieur, continua Valentin, vous demander le nom de l'auteur de cet article; pour le reste, c'est à lui-même que je m'adresserai.

— Vous me demandez précisément l'impossible, répondit M. de Nolpac avec cette politesse visqueuse des scélérats du meilleur monde. Aucune loi ne nous oblige à signer. La responsabilité de cet article pèse sur toute la rédaction.

— Alors, monsieur, je me suis bien adressé, reprit le jeune lieutenant avec une colère mal contenue; c'est vous qui, comme rédacteur en chef, me donnerez la satisfaction que j'attends.

— C'est encore là une erreur, monsieur, répliqua M. de Nolpac; je rédige le journal, mais je ne le signe pas.

— Il n'y a donc personne alors pour répondre de vos crimes et de vos basses actions?

Et Valentin s'avançait comme pour forcer le blême écrivain à se redresser sous sa provocation.

— Vous allez être satisfait, monsieur, reprit celui-ci avec son même sourire et en s'inclinant.

Il sonna. Le sacristain de l'antichambre entrebâillà la porte.

— Faites venir M. Briet, dit M. de Nolpac.

Le colosse, qu'on venait tirer sans doute de quelque méditation, profonde comme un sommeil, fit son entrée.

— Monsieur Briet, dit M. de Nolpac, en se levant pour se retirer, voici M. Girod qui a quelques réclamations à vous adresser à propos d'un article du dernier numéro. Il paraît que vous avez signé des offenses envers une personne qui lui est chère. Veuillez vous entendre à ce sujet.

— Quelle est cette comédie, monsieur? demanda Valentin, en pâlissant de colère et en mettant la main sur le bras de M. de Nolpac. Je n'ai pas affaire à cet homme, mais à vous. C'est assez d'ironie comme cela; je ne sors pas d'ici que vous ne m'ayez rendu raison!

— Monsieur, je vous ai déjà dit quelle était la règle du journal, répondit M. de Nolpac. Nous nous conformons à la Charte qui est notre principe et notre devise. Nous régnons, mais nous ne sommes pas responsables.

— Mais, dit le jeune homme qui perdait patience, si je me moquais de cette fiction. Vos joues, monsieur, sont bien à vous, et quand on les soufflète, est-ce aussi monsieur qui les venge?

— Peut-être, dit avec humilité M. de Nolpac, qui fit un signe au gérant.

M. Briet, spectateur impassible jusque-là, frappa sur l'épaule de Valentin. On lui disait d'agir, son rôle commençait.

— Vos armes, jeune homme? demanda-t-il.

Valentin eut un sourire de mépris.

— Eh bien! soit, dit-il à M. de Nolpac, commençons par cet imbécile. Mais quand je l'aurai tué, monsieur, je viendrai vous retrouver.

— J'espère que les explications de M. Briet vous ôteront toute envie de revenir, dit avec un sourire atroce le rédacteur en chef.

— Vous êtes de lâches gredins! s'écria le jeune officier, vous déshonorez le nom de Français! Voilà un ancien soldat dont vous avez fait un bravo. Allons, brute, si tu as tenu un sabre dans ta vie, avant de porter un cierge ou un balai, dis-moi à quelle heure je puis te couper les oreilles, avant de couper celles de monsieur?

— Tantôt, cinq heures, bois de Vincennes, porte de Saint-Mandé, à l'arme que vous voudrez, répondit le gérant qui ne parut pas ému.

— Soit! j'aurai mes témoins, tâche d'en trouver pour ton compte qui n'aient pas été aux galères; nous nous battrons à l'épée.

Et Valentin, passant devant M. de Nolpac qui n'était pas encore sorti, lui dit en ouvrant violemment la porte:

— Au revoir, monsieur.

— Adieu, monsieur, dit le journaliste.

C'était une heure après cette visite que Valentin était entré chez sa sœur. On comprend dès lors son émotion et cette feinte promenade pendant laquelle les deux jeunes filles, de plus en plus rassurées par leur besoin de bonheur, causaient et fouillaient dans sa chambre, ne se doutant pas, ne voulant pas se douter du danger que pouvait courir leur frère et leur fiancé.

Le jour baissait et Valentin ne rentrait pas.

— Allons, dit Simone avec tristesse, il nous faut partir. Adieu! pauvre petite chambre où j'ai retrouvé ses rêves de bonheur et d'union... je ne t'oublierai jamais!

— Quel dommage qu'il ne nous ait pas surprises, répondit Sophie.

— Laissons-lui nos noms, ajouta Simone.

Et les deux jeunes filles griffonnèrent sur une belle feuille de son plus beau papier quelques doux reproches pour son absence prolongée; puis au grand contentement de miss Simpson, elles se disposèrent à partir.

Le soldat de Valentin parut sur le bord de la chambre. Il était ému et cherchait à cacher son embarras.

— Mesdames, dit-il, je crois que le lieutenant ne rentrera pas ce soir.

— Lui serait-il arrivé quelque chose? demanda Simone toute frissonnante devant le trouble du soldat.

Ce dernier hocha la tête.

— Où est-il? s'écrièrent les deux jeunes filles, devinant tout à coup qu'un malheur le menaçait et que leurs pressentiments ne les avaient pas trompées.

— Je ne sais pas, murmura le soldat, mais le chirurgien est en bas qui va partir à cheval.

En une minute Simone et Sophie eurent descendu l'escalier. Sous la porte cochère de la caserne, un groupe était formé. Des officiers causaient entre eux, et on sortait des écuries un cheval pour le chirurgien. L'aspect des deux jeunes filles qui accouraient pâles et gémissantes interrompit l'entretien. On s'écarta avec respect.

— Il est mort? balbultia Sophie en interrogeant rapidement du regard les officiers présents.

Simone était presque évanouie et se cramponnait au bras de miss Simpson.

— Grâce au ciel, non! répondit le chirurgien, qui se prépara à monter à cheval.

Simone se redressa.

— Emmenez-nous, monsieur, dit-elle d'une voix brisée. Voici sa sœur, je suis sa fiancée.

— C'est que... l'émotion!

— Courez! nous vous suivrons, interrompit énergiquement Sophie; où est-il?

— Dans le premier pavillon du bois de Vincennes, à droite, après la porte de Saint-Mandé, répondit le chirurgien, qui était en selle et qui n'avait pas le temps de discuter l'opportunité de leur présence.

Il partit au grand galop.

— Une voiture, par pitié! demandèrent les deux jeunes filles.

Le soldat d'ordonnance de Valentin s'élança sur le quai; quelques minutes après, il ramenait un fiacre dans lequel se jetèrent Sophie, Simone et miss Simpson.

— Nous arriverons trop tard! s'écria Sophie avec des sanglots.

— Ne craignez rien, mademoiselle, reprit le soldat en grimpant sur le siége, à côté du cocher, je suis là. Et, en effet, par un hasard qui donna raison aux promesses audacieuses de cet homme, le fiacre partit avec rapidité.

Sophie et Simone se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, ne trouvant pas un mot à se dire, craignant d'échanger leurs terreurs et pleurant, invoquant Dieu par des supplications entrecoupées. La route parut bien longue. Il était nuit close quand le fiacre s'arrêta à la porte du bois; le garde, prévenu par le chirurgien, attendait. Les jeunes filles n'osèrent pas l'interroger. Il salua, et, ramassant la lanterne qu'il avait posée dans l'herbe, à ses pieds, il prit une allée à droite et les conduisit vers le pavillon où le blessé avait été transporté.

La nuit était obscure, l'ombre du bois l'épaississait encore. Se serrant l'un contre l'autre, mais n'ayant plus de larmes dans les yeux, tant l'épouvante les comprimait, arrivées à ce point de douleur et d'effroi où la raison a franchi les bornes humaines et retrouve une lucidité sinistre et calme dans une sorte de vision de l'infini, Sophie et Simone marchaient la tête baissée, d'un pas ferme, comme les martyrs qui vont au supplice. Le garde les précédait; et sa lanterne, balancée par le rhythme de ses bras, semblait secouer la silhouette des arbres qui menaçaient de tomber sur eux. Miss Simpson suivait avec le soldat.

On arriva au pavillon. Le cheval du chirurgien, tout fumant d'une course rapide, était attaché à un arbre.

— J'ai peur ! souffla Sophie à l'oreille de Simone au moment où le garde poussait la porte.

— Moi, je n'ai plus peur, répondit la pauvre Simone d'une voix étrange qui sifflait entre ses dents.

Il fallut monter un petit escalier encombré de fagots et de feuilles sèches. Dans la seule chambre du premier étage, sur un lit, auquel on avait mis des draps à la hâte, Valentin était couché. Le chirurgien, debout à son chevet, lui tenait la main. Un médecin amené sur le terrain par M. Briet, venait de se retirer. Deux jeunes officiers, dont l'un avait été témoin du duel, étaient à quelques pas du lit, absorbés dans une contemplation muette.

A genoux, devant une chandelle placée sur une table boiteuse, un prêtre, le curé de Saint-Mandé, vieillard à cheveux blancs, priait dans un gros livre d'heures, à tranche rouge, qui semblait avoir pris du sang aux linges jetés dans un coin.

Quand Sophie et Simone parurent, le chirurgien fit un geste pour recommander le silence. Le blessé paraissait assoupi. Mais la recommandation était inutile. Les deux jeunes filles s'arrêtèrent au milieu de la chambre, dans une rigidité de statue. Leur âme oppressée était atteinte de cette catalepsie des premières heures de deuil qui étonne parfois le vulgaire, et passe pour de l'indifférence. Elles voyaient tout, elles se rendaient compte de tout. Le prêtre qui attendait une agonie ; les amis qui n'attendaient plus rien ; le chirurgien qui faisait son devoir jusqu'à la fin, rien ne leur échappa ; l'une et l'autre elles

sentirent que tout était dit, que la mort était venue avant elles, que la lutte était impossible; et l'angoisse qui glaçait leur sang dans les veines leur donnait en même temps une perception nette et distincte de tout ce qui se passait dans la chambre.

— Mon Dieu ! pensa Simone, mourra-t-il sans m'avoir vue ?

On eût dit que ce vœu avait une force attractive, Valentin souleva sa paupière, fit un mouvement pour se tourner de côté et aperçut les deux jeunes filles.

— Simone! Sophie! murmura-t-il, et, dégageant sa main que le chirurgien avait prise, il la leur tendit en essayant de sourire.

Les purs sentiments sont toujours héroïques.

Les deux jeunes filles s'avancèrent avec la résolution de lui cacher sa propre agonie.

— Sois calme, dit Sophie; monsieur assure qu'il n'y a pas de danger.

— Menteuse, dit avec un reproche attendri Valentin en lui caressant les cheveux. Dites-lui donc, major, que je suis un soldat.

Simone agenouillée regardait Valentin avec des yeux agrandis et fixes qui eussent voulu lui communiquer la vie. Son désespoir participait d'une sorte de jalousie. Elle enviait la mort qui lui prenait son fiancé, son mari. Quant à Valentin, il avait peur de mourir, s'il la regardait, et il ferma les yeux.

— Simone, lui dit-il, vous ne serez pas veuve.

— Non, répondit-elle, car vous ne mourrez pas.

— C'est, au contraire, parce que je meurs avant le mariage.

Simone eut la tentation de se jeter à son cou, de l'étouffer dans un dernier baiser, et de demander à Dieu la mort dans ses bras. Mais cette pensée lui sembla un sacrilége, elle joignit les mains avec piété et s'approchant sur les genoux.

— Valentin, lui dit-elle, regardez-moi.

Le blessé comprit au son de cette voix qu'il y avait dans le cœur de Simone une vaillance sublime et qu'il pouvait la voir sans faiblir ; il ouvrit les yeux, fit un effort pour s'accouder.

— Comment avez-vous su?... lui demanda-t-il.

— Est-ce que vous pouviez nous tromper? répondit Simone qui frissonna en voyant blêmir les lèvres de Valentin.

— Eh bien! j'aime mieux cela, reprit-il ; j'aurais trop souffert de ne pas vous voir.

— Ne parlez pas, dit le chirurgien.

— Oh ! je n'ai rien à lui dire, major, je veux seulement la regarder, vous ne me le défendez pas.

Un spasme fit tressaillir les muscles de son visage. Simone crut que le moment était venu.

— Mon père, dit-elle en se retournant vers le prêtre, ne pouvez-vous pas nous unir?

— Ma fille, je puis vous bénir, dit le saint homme qui s'approcha du lit.

Simone colla sa lèvre à la main moite de Valentin. Le curé murmura une prière. Un peu de force rentra dans la poitrine déchirée du mourant.

— Ah! que la mort est douce, balbutia-t-il. Sophie, tu me pardonnes d'avoir voulu te venger. Tu diras à ma mère que je n'ai pas osé lui dire adieu... J'avais pour moi la justice; c'est ce qui m'a donné trop de confiance,

je me suis mal défendu... D'ailleurs, je ne lui en voulais pas, à cet homme... Il a pleuré quand je suis tombé... Vous écrirez à Simon que je ne le maudis pas.

Ce nom, à ce moment suprême, fit tressaillir les deux jeunes filles.

Valentin était épuisé par ces quelques paroles, il laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Un peu de sang lui vint aux lèvres.

— Mesdames, éloignez-vous, dit le chirurgien.

— Ne craignez rien, monsieur, dit Simone, nous sommes dignes de rester. Et, se raidissant contre la douleur, l'héroïque enfant regarda avec une avidité fiévreuse le beau visage de Valentin qui se décolorait.

Le râle commençait. Le prêtre lut les prières de l'agonie. Sa voix tremblotante, entrecoupée par la respiration haletante du moribond, troublait seule le silence de cette veillée solennelle. Le chirurgien, qui avait sans sourciller pansé bien des blessés et vu bien des morts sur les champs de bataille de l'Empire, mordait ses moustaches, et deux grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Tout à coup, Valentin parut vouloir se dresser, son souffle s'arrêta, ses mains s'étendirent, cherchant dans le vide, ses yeux tournèrent dans leur orbite, une grimace, l'empreinte formidable de la mort qui prend possession de la vie périssable du corps, tordit sa bouche, il retomba; un peu d'écume lui vint aux lèvres. Tout était fini, Simone était veuve.

Alors, par un phénomène assez ordinaire, la stupeur qui enchaînait les larmes disparut. On eût dit que les jeunes filles ne redoutaient plus de scandaliser l'âme éternelle qui avait pris son vol. L'horrible vision de ce

cher cadavre leur arracha tout à coup des transports d'épouvante; elles poussèrent des cris et tombèrent sur le lit, se débattant, appelant, invoquant, se disputant les mains et le front de Valentin. Simone eut une crise nerveuse dont on eut beaucoup de peine à la faire sortir. On ouvrit la fenêtre et on y porta la jeune fille pour que le vent de la nuit la calmât. Elle eut peur de cette obscurité qui s'étendait devant elle comme un gouffre. Elle se débattit en poussant des clameurs qui se prolongèrent dans les avenues désertes, et auxquelles les aboiements des chiens de garde répondirent. La brise faisait vaciller la flamme de la chandelle et menaçait de l'éteindre... Sophie était évanouie.

On déposa les deux jeunes filles dans le fiacre. Miss Simpson et le chirurgien se chargèrent de les ramener à Paris. Le prêtre resta avec le soldat et un des officiers, pour veiller le mort.

M. Briet, qui croyait en conscience avoir fait son devoir, dormit pourtant mal cette nuit-là. Le lendemain, il alla trouver M. de Nolpac, essaya de lui traduire ses scrupules et ne s'apaisa que devant une promesse d'augmentation de traitement.

XVIII

Simone fut quinze jours en danger de mort ou de folie. Elle essaya de se tuer; elle voulut se laisser mourir de faim; puis, elle sortait de ces désespoirs par des explosions terribles de colère, d'insatiable appétit de ven-

geance. La baronne de Bruval, que ce malheur avait frappée dans ses rêves de paix et de famille, veillait sa fille avec une sollicitude humble et repentante.

— C'est moi qui t'ai porté malheur, lui disait-elle.

Et Simone ne protestait pas, au contraire. N'était-ce pas Simon qui avait tout fait, tout préparé? N'était-ce pas son infernale méchanceté qui avait creusé la tombe sanglante où dormait son cher Valentin? Et la baronne ne pouvait-elle pas être la mère de Simon? Simone se considérait comme veuve; la bénédiction du prêtre lui paraissait avoir été un sacrement. Aussi voulut-elle porter le deuil des veuves. L'abbé Marcellin, prévenu du malheur, accourut à Paris. Simone lui dit :

— Vous voyez bien, monsieur l'abbé, que j'avais raison de déchirer ma robe de noces.

— Ma fille, répondit le bon prêtre, les noces de la terre ne sont que des fiançailles; les véritables unions se font au ciel, dans le sein de Dieu.

La pauvre enfant éprouvait une répugnance qu'elle essayait parfois, mais en vain, de dissimuler, pour demeurer chez la baronne. Il lui semblait voir un abîme entre elle et madame de Bruval, qu'elle ne pouvait se résoudre à séparer de Simon. L'abbé Marcellin, qui surprit ces mouvements du cœur, en parla courageusement à son amie.

— Laissez faire le temps, lui dit-il, la douleur, en la purifiant, la mènera à Dieu et la ramènera à vous; il faut passer quelque chose à l'égoïsme d'un premier désespoir.

Antonine, qui n'en était plus, hélas! à discuter avec son calice, consentit au départ de Simone qui voulut aller vivre avec Sophie. Cette cohabitation des deux jeunes

filles eut un effet salutaire. A force de s'épancher tour à tour de l'une à l'autre, la douleur finit, sinon par s'apaiser, du moins, si j'ose ainsi dire, par se clarifier et par devenir transparente. Simone appelait madame Girod sa mère; elle vivait au milieu des objets familiers de Valentin, avec son portrait en face d'elle. La pensée constante de son ami invisible, mais présent, l'obligeait à cette contemplation intérieure de la mélancolie; et puis, par moments, il lui venait des pudeurs féminines; en présence du morne chagrin de la mère et du deuil de la sœur, elle se demandait si elle avait bien le droit d'être aussi désespérée; elle les consolait alors, ou se laissait un peu consoler. Elle avait des jours de remords véritable, pendant lesquels elle s'accusait de cette catastrophe. N'avait-elle pas été cause de l'entretien de Simon et de Sophie? Les mois s'écoulèrent; du monde, de ses intrigues, du salon de madame de Brignolles, de M. Lombard, de Simon, il n'était jamais question. La baronne de Bruval avait écrit en Russie, lors de la mort de Valentin. Cette lettre était restée sans réponse. Simon n'avait pas même joué la comédie d'un peu de douleur. A distance, il ne trouvait plus nécessaire d'être hypocrite.

Sophie Girod s'accusait également. Pendant un mois, elle eut horreur d'elle-même, les livres lui faisaient peur; la poésie lui semblait un sacrilége. Sa vocation ne lui apparaissait plus que travestie par cet odieux article de journal, ou bien ensanglantée par le cadavre de son frère. Mais, pourquoi ne pourrions-nous pas le constater sans faire injure à cette pure jeune fille? les poètes qui meurent de faim, ou qui meurent de dépit, ne meurent jamais des suites d'un deuil. Le sentiment de leur personnalité finit toujours, à un moment donné, par faire équililibre au

poids du corps qui les attire vers la tombe. Le malheur est un fonds de poésie. Il y a dans toutes les afflictions humaines, j'entends parler des plus sincères, la tentation d'une attitude à prendre, d'une confidence publique à faire. Les poètes ne résistent pas toujours à cette coquetterie du désespoir. Sophie était, à coup sûr, une âme loyale et simple; mais, un jour, elle fit une élégie sur la mort de son frère; elle crut l'avoir improvisée, il lui sembla que ces strophes, qu'elle avait pourtant scandées, s'étaient échappées, comme un soupir, du fond de son cœur; mais, le lendemain, elle ajouta un agrément littéraire à cette larme; le surlendemain, elle lui donna un numéro d'ordre, pour son futur volume.

Ne blasphémons pas contre cette exploitation. Dieu a voulu que l'homme apprît à boire ses larmes. Les livres sont des herbiers, et les fleurs les plus chères à ceux qui les cueillent et à ceux qui les admirent sont les fleurs trouvées sur les tombes. L'homme est un échappé de la mort que celle-ci rattrape; pendant cette escapade qu'on appelle la vie, l'écolier aime à tourner souvent la tête et à narguer celle qui le poursuit. Sophie ne se douta pas qu'elle profanait sa douleur, en la mettant en poésie; elle crut l'embaumer, elle ne comprit pas qu'elle en faisait un automate.

Simone, moins délicate en apparence, eut pourtant un scrupule à cet égard; elle ne voulut pas lire ces vers, et elle pleura moins souvent devant Sophie, redoutant que ses larmes ne fussent également l'occasion d'une élégie. Ce petit désappointement lui fit faire un peu plus tôt le pas que l'abbé Marcellin avait prévu, sur le chemin de Dieu; elle s'échappait souvent pour aller à l'église, et plus d'une fois elle y rencontra madame de Bruval, qui

lui faisait une place à côté d'elle pour prier. Mais la mère et la fille se séparaient en sortant; elles échangeaient un serrement de main, un baiser, puis la pauvre Antonine rentrait toute seule chez elle.

L'année qui se passa ainsi fut la plus lourde à porter de toutes celles qui meurtrirent madame de Bruval. Elle voyait approcher avec effroi l'ouverture de ce testament qui lui donnerait pour enfant ou Simone, qui n'osait plus habiter avec elle, ou Simon, qu'elle ne pourrait jamais estimer. La tendresse maternelle, attisée par ses doutes, la consumait, sans qu'il lui fût possible de la satisfaire. Le remords se mêlait à ses angoisses. Elle aussi, elle surtout, se reprochait le malheur de sa maison. Si elle avait été assez forte, assez pieuse, assez digne du ciel pour trouver dans son cœur les moyens de se faire aimer de ces deux enfants et de les faire s'aimer réciproquement, ces jalousies funestes, cette guerre intestine n'auraient pas assombri leur avenir.

— Je les ai mal élevés, se disait-elle, j'ai aggravé ma première faute, et je n'ai pas su purifier la maternité que le ciel m'imposait!

L'abbé Marcellin faisait de fréquents voyages à Paris. Il trouvait le moyen d'avoir aussi sa part dans les remords distribués à chacun. Il s'en voulait d'avoir conseillé le recours à M. Lombard, d'avoir été malhabile, de n'avoir rien compris à Simon.

— Je ne me préoccupais que de la besogne du ciel, se disait-il; mais, hélas! le scandale de la terre, je n'ai pas su l'éviter.

Une année environ après les événements que nous ve-

nous de raconter, madame de Bruval reçut une lettre de M. Lombard. L'académicien annonçait son retour à Paris ; il prévenait en même temps la baronne que, fidèle à sa promesse, il avait étudié Simon, et qu'aucun doute ne lui paraissait plus possible : leur enfant, c'était bien ce jeune homme grave, méditatif, dont il avait pu constater la haute et froide raison. Cette évaporée de Simone était l'étrangère. Quant à lui, toute sa confiance était acquise à son jeune ami, il l'avait vu à l'œuvre et il ne voulait plus s'en séparer. Revenu en France, pour entrer probablement dans une prochaine combinaison ministérielle, il voulait faire la fortune de Simon. Mais il avait besoin d'être maître absolu de ce jeune homme; il priait donc en conséquence la baronne de vouloir bien, par tendresse même pour leur enfant, paraître lui abandonner à lui, M. Lombard, des droits dont il serait digne.

La baronne ne vit qu'une chose dans cette lettre, c'est que Simon n'allait pas revenir chez elle ; il lui semblait que, malgré l'assurance de M. Lombard, cet hypocrite ne pouvait pas être son fils. Le revoir, vivre avec lui, paraissait un supplice au-dessus de ses forces. Elle répondit que Simon était libre. Ce dernier n'avait pas attendu l'autorisation de la baronne pour s'installer chez M. Lombard, dans l'intimité duquel il était, en effet, profondément entré. Ces deux ambitieux se haïssaient trop pour ne pas juger indispensable de vivre unis.

Simone apprit le retour de Simon par M. Marcellin, qui, désappointé, mais non vaincu, poursuivait son œuvre ou plutôt son rêve; il crut le moment favorable pour triompher des résistances de Simone, et pour la ramener, fille aimante et dévouée, dans les bras de la baronne.

— Que m'importent les conjectures? se disait le saint homme. Simon peut être le fils de M. Lombard, mais Simone doit être la fille de madame de Bruval!

Il emporta la lettre de l'académicien, et la lut à la jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit-il, vous avez été éprouvéé par une grande douleur; c'est la marque que le ciel distribue à ses élus. Vous ne seriez pas digne d'avoir été désignée pour souffrir, si vous ne saviez pas compatir aux saintes tortures de madame de Bruval. Vous avez un avenir que le ciel a déshérité d'avance des amours humaines : car je crois que vous resterez fidèle au souvenir de M. Valentin.

— Oh! oui, interrompit Simone en sanglotant.

— Mais il vous reste à aimer cette mère sans enfants, cette pauvre âme dans laquelle s'égouttent toutes vos larmes. Vous n'êtes peut-être pas sa fille par les liens du sang, mais où donc est votre mère? Quant à la baronne, je ne crois pas offenser les droits sacrés de la nature en affirmant qu'elle ne peut pas avoir M. Simon pour fils, à la condition de vous faire orpheline. Revenez dans cette maison où l'on pleure en votre absence, et où ce sera presque du bonheur de pleurer avec vous.

Simone promit de retourner chez la baronne, mais elle demanda quelques semaines encore, pour bien s'assurer que madame de Bruval ne recevrait pas de visites de Simon, et pour se préparer à rentrer dans cette maison dont elle était sortie, si fière et si triomphante!

L'abbé emporta cette promesse avec l'empressement d'un avare qui va enfouir les premières pièces d'un trésor.

— Enfin, voilà un succès! se disait-il. Hélas! ajoutait

avec mélancolie l'athlète éprouvé, je croyais avoir vaincu le démon le jour où j'ai décidé mademoiselle Simone à ne pas à aller au château; il paraît que je n'avais fait que le défier.

La baronne pleura des larmes de joie en apprenant le retour prochain de Simone.

— N'est-ce pas, dit-elle à l'abbé, que M. Lombard se trompe? Voilà bien mon enfant, mon seul enfant, puisque celle-ci est ma récompense et que l'autre est mon châtiment!

XIX

La veille du jour choisi pour la rentrée de Simone, à la maison maternelle, l'abbé Marcellin, qui n'avait pas quitté Paris, reçut un billet dont la lecture sembla l'émouvoir; il se rendit en toute hâte chez madame de Bruval.

— Dieu veut nous éprouver encore, madame, lui dit-il en l'abordant; il va rappeler à lui le protecteur de M. Simon. J'apprends à l'instant, de la part de ce dernier, que M. Lombard est très-malade; on désespère de le sauver.

La baronne leva les yeux au ciel.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit-elle, et puisse-t-il envoyer à cet homme la pensée du repentir!

— Mais qu'allons-nous faire de Simon! demanda l'abbé.

— Je n'ai pas le droit de le chasser, répondit Antonine. Cette maison est la sienne. Qu'il y entre.

— Mais mademoiselle Simone?

— Puisqu'il me faut choisir, reprit madame de Bruval avec résignation, je ne puis pas chasser l'enfant ingrat que j'ai besoin de ramener à l'amour. Simone était une consolation, je n'en étais pas encore digne. Priez-la de m'aimer toujours. Nous nous rencontrerons au pied des autels; dites-lui que je lui assigne toujours ce rendez-vous. Peut-être que Simon finira par nous faire grâce. Peut-être que M. Lombard lui facilitera l'indépendance, et que son ambition l'éloignera d'ici. Jusqu'à ce testament qui nous dira la vérité dans quelques mois, je ne suis pas libre, j'appartiens au doute; quand je saurai mon devoir, tout s'arrangera... Que vous écrit Simon?

— La maladie de M. Lombard et le désir de ce dernier de s'entretenir avec moi.

— M. Lombard a eu des torts envers vous, peut-être veut-il s'en excuser... S'il vous parlait de moi, dites-lui que je lui ai pardonné... ou plutôt, comme je fus sa complice, dites-lui qu'il me pardonne... Moi, je vais prier.

L'abbé Marcellin trouva le salon de M. Lombard occupé par des visiteurs. Un journal, peut-être « la Charte catholique », avait annoncé la maladie de l'académicien, et de toutes parts arrivaient les demandes de nouvelles. Les membres de l'Institut s'inquiétaient de la santé de leur collègue, les uns y voyant un fâcheux pronostic pour eux-mêmes (chaque décès est une sommation faite aux survivants), et les autres ayant promis leur voix à tel ou tel candidat, en prévision d'une vacance. On savait aussi que M. Lombard, honoré d'une mission politique en Russie, était en passe d'entrer dans un ministère; il était alors de bon goût pour certains solliciteurs de se faire inscrire chez lui; à son rétablissement, il aurait

bonne mémoire de ces inquiétudes. Les vanités à satisfaire et les clients de toute célébrité venaient ou envoyaient savoir comment l'illustre écrivain avait passé la nuit. Quant aux amis, il eût été bien difficile de les démêler parmi ces courtisans; peut-être attendaient-ils tranquillement chez eux l'annonce de la mort, pour figurer au convoi, dans l'attitude désolée, si convenable et si bien constatée par les journaux, en toute circonstance solennelle !

M. Marcellin, en regardant autour de lui, pensait à la vanité de l'orgueil; il donna son nom et fit demander M. Simon de Bruval.

Celui-ci s'empressa d'accourir; il avait une gravité mystérieuse. On eût dit un nouvel initié qui craint de trahir les secrets que son cœur vient de recevoir.

— Ah ! monsieur, dit-il à l'abbé, quelle belle intelligence va s'éteindre !

— Est-il donc si mal? demanda le vicaire intérieurement choqué de l'exclamation du jeune homme qui pouvait croire à la mort d'un père.

— Les médecins laissent peu d'espoir, reprit Simon; la dernière consultation est fort alarmante.

— Il est bien certain qu'il m'a fait demander, n'est-ce pas ? dit l'abbé.

— Je n'aurais pas osé, monsieur, vous faire venir sans sa volonté expresse. Il a reçu déjà la visite de M. Lemerle aussi ai-je lieu de penser que les intérêts dont il veut vous entretenir sont moins ceux du ciel que ceux de la terre.

— Les uns sont parfois solidaires des autres, dit l'abbé. Veuillez le prévenir que je suis là...

— Entrez dans son cabinet. Il a près de lui M. le duc de B... qui vient de la part du roi. Mais dès qu'il sera sorti...

— Oh! Dieu peut attendre que le roi ait fini! Allez, monsieur.

Simon s'inclina et ouvrit la porte du cabinet de M. Lombard. L'abbé Marcellin entra dans le sanctuaire de l'académicien. Ce cabinet était luxueux. Un ordre admirable faisait une place à chaque objet d'art, à chaque livre, et si un grain de poussière était tombé par mégarde sur les meubles, il eût trouvé à coup sûr un socle doré pour servir à lui seul. Un Christ en croix par Prudhon, un portrait de M. Lombard peint par Gérard; une magnifique gravure représentant S. A. R. le comte d'Artois et tenant juste la place qu'avait occupée sous l'Empire l'image de Napoléon; une bibliothèque où pas un roman ne venait trahir que le maître avait fait des romans; un bureau d'homme d'Etat, où tout était discrètement serré, rangé, casé; cette splendeur académique qui ne dit rien au cœur et qui ne parlait ni d'amour, ni de gloire, ni de poésie, dans cet appartement d'un homme célèbre qui avait, dit-on, aimé souvent et fait des livres d'amour, cette étiquette de l'acajou, de la dorure et du bronze, cette dignité des meubles, tout respirait un contentement de soi, un culte de sa personnalité dont le vulgaire était dupe, mais auquel un observateur ne se fût pas trompé. Ce cabinet était un mensonge; mensonge poli, courtois, qui semblait faire accueil à tout le monde, mais qui en réalité ne disait rien, et servait à dissimuler la physionomie véritable du maître.

M. Marcellin n'était pas un observateur bien subtil; pourtant, il sentait, dans la bonne grâce sévère de cet ameublement, une fausse majesté. Il n'eut pas, au surplus, le temps de se livrer à de longues méditations sur ce sujet; Simon vint le prévenir que M. Lombard

était seul; et il entra dans la chambre du malade.

Cette pièce, interdite ordinairement aux visiteurs et aux parasites, mentait moins, ou, pour mieux dire, ne mentait plus. En dépit de son ambition, M. Lombard n'avait pu se résoudre à ne pas être installé selon ses goûts dans le retrait le plus intime de son temple. Aussi la chambre à coucher ressemblait-elle fort peu au cabinet. L'homme d'Etat faisait peau neuve, en franchissant le seuil et devenait l'homme des romans licencieux du Directoire. Des rideaux de soie rose tamisaient le jour répandu sur des tapis rapportés d'Orient par un collégue de l'Institut, mais que n'avaient jamais foulés des pieds d'académicien; une pendule sur laquelle le Zéphire le plus galant du monde embrassait une Flore passablement émue, tenait le milieu d'une cheminée encombrée de petits flacons dans des gaînes d'or, de chandeliers mythologiques, de baguiers chargés de bagues; de chaque côté de la glace pendaient des miniatures d'Isabey, qui étaient autant de trophées indiscrets. Toutes les muses dont s'était inspiré M. Lombard étaient là dans le plus souriant négligé. Quelques petites fadaises se mêlaient à ces souvenirs. Là, une boucle de cheveux sur un fond de satin blanc, ici un chiffre tracé en perles. Les fauteuils, avec des bras terminés en cou de cygne de cuivre doré, étaient recouverts de soie rose galonnée; le lit, en acajou, avec des incrustations de cuivre, avait plus de dentelles que les falbalas d'une douairière; la courte-pointe était de satin; l'oreiller était brodé. Une glace occupait le fond de l'alcôve, et, à la tête ainsi qu'au pied du lit, les rideaux relevés permettaient d'admirer deux pastels du dix-huitième siècle, qui ne pouvaient être des portraits de famille qu'à la condition d'outrager la mémoire de ces parentes

de M. Lombard tant le costume et l'attitude étaient profanes. Une « psyché », bien nécessaire à un homme qui avait endossé tant d'uniformes, était dressée dans un angle de cette chambre. Une petite porte donnait accès dans un boudoir d'où s'échappait un vague parfum. C'était la sacristie.

J'allais oublier, sur une commode, parmi des boîtes du plus beau travail, un buste en marbre de M. Lombard. Hélas ! l'image sculptée était d'un Apollon triomphant, et la réalité faisait de l'original un masque endolori qui ne symbolisait plus que les dernières défaites. L'académicien était bien changé. Comme tous les voluptueux vernis de de stoïcisme, M. Lombard, à la première contraction de la douleur, avait fait craqueler et tomber en écailles cette dignité de sa physionomie. On voyait dans ses yeux, qui interrogeaient les visiteurs, une inquiétude croissante. La bouche essayait de rattraper un sourire dont le secret lui échappait ; de temps en temps, il se tournait péniblement sur son oreiller, et se regardait dans la glace placée au fond de l'alcôve.

Quand M. Marcellin entra, M. Lombard sortit de ses couvertures sa main longue et décharnée, et la tendit au vicaire. L'abbé serra cette main dans les siennes avec bonhomie.

— Je vous ai prié de venir, monsieur l'abbé, dit d'une voix à peine distincte l'académicien, parce que vous êtes l'un des hommes les plus honnêtes que j'aie rencontrés... peut-être le seul, et que je suis bien aise de ne pas quitter ce monde, en le méprisant trop. Votre vue me donnera des illusions et des regrets : asseyez-vous, monsieur.

L'abbé roula un fauteuil au pied du lit, tout en se de-

mandant ce qu'il fallait comprendre, et ce que signifiaient ces étranges paroles. Simon, grave et immobile, était debout à l'angle de l'alcôve; il étudiait, il apprenait comment un hypocrite doit mourir.

— Vous excusez, n'est-ce pas, monsieur, cette fantaisie d'un mourant ? reprit M. Lombard.

— D'autant plus volontiers, monsieur, repartit l'abbé Marcellin, que je suis convaincu qu'il y a une autre curiosité encore dans votre démarche.

— Et laquelle ? demanda M. Lombard en s'accoudant.

— Celle de savoir, par exemple, les consolations et les espérances que nous pouvons donner à la dernière heure.

M. Lombard eut un petit tressaillement: il regarda l'abbé qui souriait avec encouragement, il regarda Simon, qui s'empêchait de sourire avec ironie, puis il dit :

— Est-ce que vous croyez que vous allez me confesser, par hasard ?

— Je ne suis guère bon à autre chose, répondit M. Marcellin qui devenait grave.

Un silence suivit ces paroles. M. Lombard ramena sa couverture sur sa poitrine, comme si le souffle de l'abbé pouvait le refroidir.

— Si je vous gêne, monsieur, demanda Simon, je vais me retirer.

— Oh ! vous ne me gênez pas, mon ami, dit M. Lombard, mais si vous voulez bien nous laisser seuls...

Simon salua et sortit de la chambre.

— Monsieur l'abbé, reprit le malade, j'avais des excuses à vous faire; je suis pour quelque chose dans votre exil; mais hâtez-vous de me demander une réparation. Sa Majesté veut bien envoyer prendre de mes nouvelles. Le

duc de B... m'a tâté le pouls; peut-être bien espérait-il ne plus le sentir battre!... on n'attend que ma guérison pour refaire un ministère, et si j'y tenais absolument, on me nommerait ministre « in extremis »... Vous le voyez donc bien, monsieur l'abbé, demandez-moi quelque chose. Je suis au mieux avec le roi; il est vrai que je suis également au mieux avec la mort : aujourd'hui en faveur, demain je serai forcément disgracié !

M. Lombard avait la fièvre et parlait avec vivacité, comme un homme qui cherche à enfouir une idée importune sous l'amoncellement des mots. L'abbé Marcellin le regardait avec l'attention persistante d'un juge qui ne se satisfait pas de premiers balbutiements et qui attend un aveu suprême.

Les deux yeux ouverts de l'abbé Marcellin, inflexibles dans leur douce fermeté, pesaient sur le moribond. M. Lombard semblait souffrir davantage, depuis que cet honnête homme était là; il regrettait de l'avoir fait venir, et pourtant il avait peur de le voir s'en aller.

— Vous savez sans doute, monsieur l'abbé, dit-il en cherchant à dominer son oppression, pourquoi je suis dans mon lit? Ah! la politique! nous croyons que c'est une science; ce n'est souvent qu'une question d'hygiène. Un ambitieux qui se laisse enrhumer est un sot. Je voulais être ministre et je n'ai pas su me préserver d'un refroidissement. J'étais, il y a six jours, à la grande procession du Vœu de Louis XIII. Tout le monde devait s'y trouver, et moi, avant tout le monde. Il faisait une température du Sénégal; nos églises sont si froides l'été, que je suis passé brusquement de l'Afrique au Groënland, et que j'ai attrapé une fluxion de poitrine. Il paraît qu'elle

s'est compliquée d'autre chose... et malgré les mensonges du docteur, je sens bien que je vais mourir pour ma foi. C'est un dénoûment que je n'avais pas prévu... L'abbé Lemerle m'assure que cela me sera compté là haut; et je ferais bien volontiers crédit.

L'abbé Marcellin, si sévère qu'il fût pour M. Lombard, n'avait pas pu s'attendre à ce persiflage, contraire aux habitudes calmes, réfléchies, précautionneuses de l'académicien. Il fallait qu'il fût bien troublé, pour ôter ainsi son masque; il fallait qu'il eût bien peur, pour s'efforcer de railler ainsi.

Le prêtre gardait le silence, le malade reprit :

— C'est peut-être une fin ridicule que de mourir d'une mauvaise procession! Cherchez donc la gloire, écrivez donc des livres, ayez donc de l'ambition, pour être emporté par un rhume de marguillier ! Ah! j'en rirais, si je devais en guérir. Mais je connais quelqu'un qui en rira bien, c'est ce diabolique Simon.

L'abbé pensa que peut-être ce nom ainsi amené était une avance, une offre de transition; il voulut venir en aide.

— M. Simon, dit-il, ne rit pas des devoirs religieux.

— Oh ! dites seulement qu'il ne rit pas... A propos, je lui laisserai ma fortune, à ce garçon ! Il a de l'intelligence, du savoir; je ne sais si j'aurais fini par l'aimer, mais nous nous entendions. C'est une nature âpre sous son velours. Il lui manque un peu de mépris pour lui-même : il sera charmant, après sa première bassesse. Je veux qu'il arrange son avenir à sa fantaisie : je veux aussi faire quelque chose pour justifier la confiance de madame de Bruval. Vous lui direz, n'est-ce pas, qu'elle n'ait rien à craindre; son fils sera moins tenté de la torturer.

Il aura mon duvet et un nid trop beau pour lui. Il ne retournera pas au pigeonnier... N'allez pas croire, monsieur l'abbé, que ce soit une faiblesse paternelle qui m'ait fait faire ce testament. Non, j'ai pensé surtout à la baronne; pauvre Antonine! je n'ai pas son portrait; mais j'ai son fils. Je ne saurais mieux employer ma fortune qu'à réparer ce qui est réparable. Elle m'avait chargé de lui trouver un enfant. Je fais plus que de le trouver, je l'en débarrasse.

— Monsieur; dit l'abbé Marcellin d'une voix grave et en se levant, je reporterai vos paroles à madame de Bruval. N'avez-vous rien de plus à me dire?

— Oh ! ne partez pas! dit M. Lombard en dégageant ses mains de la couverture... causons encore...

L'abbé se rassit et resta muet, regardant toujours M. Lombard du même regard bienveillant et intrépide. Le malade souffrait beaucoup, des rougeurs lui montaient au front : il se retourna pendant quelques minutes et parut disposé à s'assoupir.

M. Marcellin fit un mouvement, M. Lombard se rejeta brusquement de son côté.

— Ne partez pas ! répéta-t-il avec force.

— Alors, mon frère, ayez le courage d'être humble, répondit M. Marcellin d'une voix caressante, et confessez-vous !

— Je vous y prends, monsieur l'abbé! vous aussi, vous voulez me forcer à des indiscrétions ! Me confesser ! par exemple ! il ne me manquerait plus que cela pour achever la fin du marguillier !

— C'est pourtant pour vous confesser que vous m'avez fait venir, reprit avec hardiesse le vicaire en regardant M. Lombard bien en face.

Le mourant pâlit, une lueur passa devant ses yeux ; il abaissa ses paupières, parut se recueillir, se consulter, et dit enfin :

— Je n'ai plus d'intérêt, monsieur l'abbé, à faire des politesses à l'Eglise. Elle m'enterrera bien sans cela ! A quoi bon me confesser ?

— A quoi bon se mettre en règle avec Dieu ? s'écria le prêtre.

— On ne nous écoute pas, monsieur l'abbé, dit l'académicien avec un sourire, ne parlez pas si fort.

— Monsieur, reprit M. Marcellin en se penchant avec sollicitude sur le lit du malade, vous souffrez d'une fausse honte, vous luttez contre une pensée de repentir et de salut. Ayez le courage de m'ouvrir votre cœur.

— Mon cœur, je l'ai mis en volume, dit-on ; c'est mon cœur qui m'a fait entrer à l'Académie ; s'il faut le même pour entrer au ciel, tant pis pour le ciel ! je vous en avertis.

— Comme vous devez souffrir, pour blasphémer ainsi, dit le prêtre en haussant doucement les épaules.

— Souffrir ? oui, je souffre, mais c'est de me sentir niais, ridicule et poltron, répliqua l'académicien en se soulevant sur son séant. C'est d'être placé dans cette alternative, ou bien de continuer la comédie que j'ai jouée de mon vivant, à une heure où j'aurais envie d'être sincère, c'est-à-dire de me dégrader encore par de petites hypocrisies ; ou bien de vous montrer l'ignorance et la puérile obscurité d'un esprit qui a tant joué à la dévotion, qui s'est tant habitué aux sentences officielles, au cérémonial de la foi, qu'il n'ose ni consentir à des grimaces qui lui répugnent, ni se passer de ce qui lui semble l'indispensable accompagnement d'une mort de bonne compagnie.

— Comment! monsieur, c'est à ces petits combats qu'une intelligence comme la vôtre peut s'arrêter?

— Il s'agit bien ici de mon intelligence, et que me parlez-vous de petits combats? demain je ne serai plus un grand homme que sur l'épitaphe de mon tombeau, et, ma foi, si immortel qu'on ait tâché de devenir, on y regarde à la façon de franchir le pas; surtout quand on a si bien mêlé dans la vie le réel au factice, l'ambition à la conscience, qu'on ne trouve plus que le vide dans son cerveau, que la nuit devant ses yeux. Vous croyez peut-être que je voulais être un béat, et que je serais ravi de mourir confessé, absous et pardonné, dorloté dans votre absolution? Non, ce calme me semblerait humiliant pour un homme comme moi. Ce que j'envie, ce qui me rendrait heureux et fier, ce serait la certitude absolue dans la négation. Dites-moi donc quelque bonne folie qui m'irrite, parlez-moi d'un mystère qui me révolte, pour que je puisse faire illusion à ce doute absurde qui m'étrangle, et pour que je puisse nier sans mentir, moi qui ai tant menti, quand je feignais de croire.

M. Lombard, en parlant ainsi d'un ton amer, où le rire se mêlait à une sorte de fureur froide, était effrayant à voir. L'abbé, qui s'attristait, lui répondit:

— Un mystère! vous voulez que je vous parle d'un mystère? Vous en touchez un qui est incompréhensible, c'est la mort. Essayez donc de vous en moquer!

— Ah! reprit l'académicien en secouant sa tête inondée de sueur, j'ai vu mourir, pendant la Révolution, sur la guillotine et ailleurs, bien des gens qui n'étaient pas membres de la Congrégation et qui mouraient sans se confesser, l'espérance aux yeux, le sourire aux lèvres. Ils invoquaient la patrie, la liberté. D'autres, des sa-

vants, se sont endormis en niant l'Evangile avec une douceur et une sérénité admirables. C'est cette mort-là que je veux ; elle est la seule digne d'un homme d'intelligence ; elle vous laisse libre jusque dans le tombeau.

— Pourquoi donc ne la trouvez-vous pas, cette sérénité? dit l'abbé Marcellin ; je vais vous le dire, moi. L'homme qui touche gravement, sérieusement aux problèmes éternels, peut rencontrer le doute, sans s'y blesser, s'il ne cherche pas par ignorance, par vanité, par futilité ; si sa conscience droite et pure le conduit ; s'il nie avec la conviction qu'il mettrait à prier ; le sentiment du devoir rempli donne à sa mort la sérénité de la foi. Dieu est derrière tout ; il ne s'irrite d'aucune question loyale ; voilà pourquoi de faux chrétiens pourraient envier la mort des vrais savants. Apprendre, chercher, sont des actes de désir et d'amour. La conscience est la première Eglise ; arrêtez-vous à ce seuil-là : si vous vous en relevez absous, je réponds du reste. Oui, croire à un drapeau, à une idée, à un principe, c'est se fortifier d'une essence divine, et l'on peut regarder la mort en face. Mais ceux qui ont joué avec tout, qui ont ri de tout, qui ont fait de la piété un costume et du doute une nudité, les hypocrites qui ont nié par orgueil et cru par faiblesse, ceux-là, monsieur, ont peur de mourir, et avec raison. Allons ! du courage, mon frère, que je ne sois pas venu pour assister à votre dernière ironie ! Cette agitation est un bon symptôme ; n'essayez pas de vous rappeler la vie ; vous ne l'emportez pas dans la mort. Faites-vous humble et repentant. Le repos viendra.

— Mais, après tout, je puis guérir, reprit M. Lombard... Je me sens mieux que ce matin... rien ne me force à vous donner déjà cette satisfaction... Plus tard, vous reviendrez, nous en reparlerons.

— Ne me laissez pas sortir, mon frère, dit l'abbé Marcellin en insistant ; que vous guérissiez ou non, peu importe à votre éternité ! quelques jours de plus ou de moins ne changent rien à l'immuable.

— Mon éternité ! reprit M. Lombard, dont la fièvre augmentait, et en ricanant ; vous voulez parler de mon titre d'académicien ? Ah ! monsieur l'abbé, ne nous y fions pas ; j'en ai bien vu mourir, des immortels !

— Mon frère, remettez-vous ! Ne cherchez pas à vous étourdir par de vaines et sacriléges paroles. Au nom du Dieu vivant, voulez-vous faire un acte de foi ?

— Parbleu ! s'il ne s'agissait que d'un acte, monsieur l'abbé, nous serions d'accord. J'ai été à la procession et j'en meurs ! c'est une preuve, celle-là. Débitez-moi, si vous le voulez, quelques patenôtres, je dirai « amen », cela suffit.

M. Marcellin fronça le sourcil ; cette résistance désespérée et de mauvaise foi le navrait.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ? demanda-t-il avec sévérité. Etait-ce pour insulter en moi le vieillard et le prêtre ? Adieu, monsieur.

Et il fit un mouvement pour se retirer. M. Lombard sortit à moitié du lit avec un véritable effroi :

— Restez ! restez ! s'écria-t-il.

— Je reste si vous voulez vous soumettre.

Le mourant laissa retomber sa tête sur son oreiller.

— Oh ! vous êtes cruel, murmura-t-il en serrant les dents. Vous voulez me contraindre à me moquer de moi. Est-ce que je puis mentir encore ? Et, pour être sincère, est-ce que j'ai une opinion assez ferme ? Oh ! ce doute, ce doute absurde ! dire que je ne sais ni croire, ni nier ! Voyons, convertissez-moi : faites-moi prendre au sérieux

ce que j'ai bafoué ; pouvez-vous ne pas me laisser mourir bêtement comme un homme qui n'a jamais réfléchi ? Je redoutais ce moment-ci. Ah ! que je voudrais être athée !... Mais ce trouble qui vient de l'esprit gâté, du cœur obscurci, qui ne trouve pas un argument, voilà le comble de la folie et du mal.

L'abbé vit une larme dans les yeux de l'académicien, il espéra la victoire.

— Mon fils, dit-il avec une voix caressante, ne tremblez pas et ne vous irritez pas contre vous-même. Je sais bien que cette colère est une première contrition. Ne cherchez pas de formule. Offrez votre cœur simplement. Oubliez ma robe et mon caractère ; je ne suis pas un prêtre, je suis votre ami. Eh bien ! faites un acte d'amitié.

Les forces de M. Lombard commençaient à s'épuiser. Son intelligence, qui se raidissait contre la fièvre, se lassait enfin ; il regarda le prêtre avec des yeux qui se troublaient, un étouffement lui imposa silence ; lorsqu'il put murmurer quelques mots :

— Allez-vous-en, dit-il à l'abbé Marcellin, je veux du repos... j'ai peur de vous... Qu'on m'envoie chercher l'abbé Lemerle, je m'entends mieux avec lui... il me comprend... Partez, partez...

L'abbé ne bougea pas, il prit la main du moribond dans les siennes et attendit un réveil de ses forces. Mais la fatigue de cet entretien parut avoir hâté l'heure de la mort. M. Lombard tomba dans une sorte d'engourdissement qui pouvait n'être qu'une phase de l'agonie.

L'abbé comprit que sa tâche était interrompue, il courut à la sonnette et l'agita.

— Un médecin ! s'écria-t-il, quand on entr'ouvrit la porte.

Presque aussitôt, le médecin, qui attendait avec assez de mauvaise humeur dans le salon la fin de ce tête-à-tête, entra avec Simon ; il alla droit au malade, lui tâta le pouls, écouta sa respiration.

— Vous lui avez fait bien du mal, monsieur, dit-il au prêtre.

L'abbé ne répliqua pas et resta immobile.

— Votre ministère n'a plus rien à tenter ici pour le moment, continua aigrement le médecin... S'il retrouve sa connaissance et s'il veut vous revoir, nous vous appellerons.

L'abbé hésita à sortir de la chambre ; mais l'accablement du malade était si profond, que tout effort religieux était en ce moment inutile.

— Monsieur, dit-il à Simon, je ne quitte pas cette maison, où je suis entré par la volonté de M. Lombard, je vais demander à Dieu la grâce de l'entretenir encore ; s'il retrouve sa connaissance, vous m'appellerez.

Simon s'inclina avec respect, sans répondre. L'abbé Marcellin alla dans le salon, s'agenouilla dans un coin, prit son livre d'heures et se mit à prier. Plusieurs fois il entendit les sonnettes retentir, on allait et venait ; les personnes qui attendaient des nouvelles chuchotaient à voix basse. L'abbé craignit qu'on ne voulut plus le rappeler dans la chambre, ou qu'on ne l'y rappelât que quand il serait trop tard. Au bout d'une grande heure, il se décidait à y rentrer, quand la porte de cette chambre s'ouvrit et quand l'abbé Lemerle sortit.

— Vous ici ! dit l'abbé Marcellin avec surprise.

— M. Lombard m'a fait demander en toute hâte, je suis accouru, répondit M. Lemerle.

— Mais je ne vous ai pas vu entrer.

— J'ai passé par le cabinet.

Un petit silence suivit ces paroles; les deux prêtres se regardaient.

L'abbé Marcellin, dont le cœur était incapable de mêler le moindre levain de rancune ou de dépit à la pensée de son devoir, sourit avec douceur.

— Je me félicite du renfort que vous m'apportez, dit-il à son ennemi; à nous deux nous triompherons.

Et il fit un pas pour entrer. L'abbé Lemerle lui barra presque le passage.

— Il n'y a plus rien à faire, dit ce dernier avec componction.

— Quoi! vous vous rebutez! demanda M. Marcellin.

— De quoi me rebuterais-je? M. Lombard a reçu ma parole en chrétien, en fils soumis.

— C'est impossible! s'écria à son oreille le pauvre abbé Marcellin.

— Impossible qu'un homme de cette piété ait couronné sa vie par un acte de foi? Vous doutez de ma parole?

— Mais pourtant...

— Prenez garde au secret de la confession, interrompit M. Lemerle avec un sourire ironique.

— Monsieur, dit l'abbé Marcellin en relevant la tête avec une dignité simple, je suis heureux d'apprendre que votre conscience est satisfaite de votre entretien avec M. Lombard; la mienne a besoin de ce même bonheur. Permettez-moi d'entrer.

— Mais c'est inutile, monsieur, dit l'abbé Lemerle en le retenant un peu par la manche, M. Lombard est mort.

— Il est mort! s'écria tout haut M. Marcellin, qui sentit un frisson le glacer des pieds à la tête.

Le saint homme se demandait tout bas avec épouvante

ce qui avait pu se passer, et qui des deux, du mourant ou du prêtre, avait cédé.

— Vous ne me refuserez pas au moins la grâce de prier pour le mort, dit-il en cherchant à dominer son émotion.

L'abbé Lemerle s'effaça pour laisser passer son rival. M. Marcellin entra dans la chambre et alla droit au lit. Le visage de M. Lombard n'était pas changé. Sur ses lèvres, serrées avec force, le sourire dédaigneux avait persisté, mais il semblait qu'il fût plus profond, plus sarcastique que pendant la vie.

— O masque indéchiffrable ! se dit le vieillard en contemplant cette figure, tu ne diras pas ton secret, Dieu seul le sait.

Et, s'agenouillant devant le cadavre, l'abbé pria du fond du cœur pour le grand hypocrite qu'il n'avait pu amener à la franchise.

Quand il revint dans le salon, M. Marcellin fut étonné de le trouver désert. Les courtisans de la dernière heure étaient partis. Simon s'entretenait des obsèques avec M. Lemerle. Le vieux prêtre sortit de la maison avec un deuil véritable; il pleurait l'homme qu'il avait méprisé.

La baronne de Bruval attendait son retour avec une grande anxiété :

— Eh bien?... lui dit-elle en l'apercevant et en essayant de déchiffrer sa pâleur.

— Prions pour lui, madame, répondit l'abbé.

Antonine fondit en larmes.

— Je ne rougis pas devant vous, mon père; vous savez si le repentir a laissé place dans mon âme à un autre sentiment; et pourtant il me semble que j'avais gardé tout au fond quelque racine de ce premier et coupable

amour. Je n'ai jamais pu le haïr; je respectais malgré moi l'illusion qui me l'avait fait choisir... Que vous a-t-il dit pour mes enfants et pour moi?

M. Marcellin ne raconta que la partie de l'entretien qui concernait Simon; il expliqua les intentions de M. Lombard relativement à sa fortune.

— Il connaît bien Simon, dit la pauvre Antonine. Hélas! faut-il le remercier de ce qu'il a songé à m'épargner la présence de ce malheureux enfant... de mon fils peut-être!

Le lendemain, tous les journaux racontaient les derniers moments de M. Lombard. Voici l'entrefilet qui parut dans « la Charte catholique » :

« La littérature vient de perdre un de ses chefs les « plus glorieux, la France un de ses plus nobles enfants, « le roi un de ses plus fidèles sujets, et la religion une de « ses plus chères conquêtes.

« M. Félix Lombard, membre de l'Institut, chevalier « des ordres, etc., etc., est décédé hier, dans son domi- « cile, rue Jacob, 46, après une douloureuse et courte « maladie. L'illustre académicien, dont le zèle pour les « intérêts du trône et de l'autel ne connaissait point « d'empêchements, avait voulu, malgré un commence- « ment d'irritation de poitrine, prendre part à la proces- « sion du Vœu de Louis XIII.

« On sait quelle magnifique journée ajouta aux splen- « deurs de cette cérémonie. Mais la température extraor- « dinaire de ce jour-là devait être funeste à M. Lombard, « à cause de la brusque transition du soleil à la fraîcheur « de l'église. Un frisson le saisit et il ne quitta le cortége « que vaincu par le mal.

« Le lendemain, les nombreux amis de M. Lombard « apprenaient par les médecins le peu d'espoir qui leur « restait, et, depuis ce moment, tous les efforts tentés « pour faire mentir la science furent infructueux. « M. Lombard est mort dans la maturité de son talent, « dans tout l'éclat de sa gloire. Sa Majesté, qui l'avait « fait venir plusieurs fois pour s'entretenir avec lui de « diverses combinaisons ministérielles, n'a cessé d'en-« voyer demander de ses nouvelles. M. Lombard, que les « derniers représentants de la littérature impie et sen-« suelle du dix-huitième siècle s'étaient flattés de comp-« ter dans leurs rangs, avait formellement désavoué les « œuvres un peu légères de sa première jeunesse ; il a « nommé M. Simon de Bruval son exécuteur testamen-« taire, sous la condition de retrancher de tous ses livres « ce qui ne serait pas strictement conforme au dogme et « à l'esprit de notre sainte mère l'Église ; il est mort dans « les sentiments d'une piété exemplaire, bénissant Dieu « avec humilité de ce qu'il avait bien voulu choisir « une occasion solennelle comme la procession du Vœu « de Louis XIII pour le rappeler à lui. M. Lombard a fait, « dit-on, des legs considérables à diverses fondations « pieuses.

« La mort de ce grand homme de bien, de ce roya-« liste fidèle, de ce fils soumis de l'Église, laisse à l'Aca-« démie et dans les conseils du roi un vide qui ne sera « pas comblé, et dans tous les cœurs un deuil qui ne s'ef-« facera pas. »

Huit jours après cette mort, personne dans le monde n'y songeait plus. On fit d'ailleurs des obsèques magnifiques. Toutes les palmes de l'Institut ombrageaient le

cortége. Une voiture de la cour suivit les voitures de location. Quelques paroles trempées de ces larmes qui menacent toujours et qui ne coulent jamais furent suspendues sur sa tombe. Mais le lendemain on s'occupa d'un remplaçant pour le fauteuil et pour le portefeuille.

M. Lombard, bien et dûment empaqueté dans ses oraisons funèbres, expédié vers le paradis avec les recommandations de l'abbé Lemerle et de toute la Congrégation, arriva-t-il à son adresse? Personne, au fond, ne s'en inquiéta. L'essentiel était fait, puisque les convenances avaient été observées et que cette mort, loin d'être un scandale, était une édification.

Seuls, l'abbé Marcellin et madame de Bruval s'alarmèrent. Se comprenant et s'unissant dans le même doute, ils allèrent prier tout bas et souvent, dans les églises, pour le salut de cet orgueilleux hypocrite et de ce faux homme supérieur dont la fin resta pour eux un douloureux mystère.

Antonine ressentit de cette mort un redoublement de honte pour sa faute passée, un redoublement d'ardeur pour le pardon du ciel. Le moment approchait d'ailleurs qui devait dénouer l'énigme de sa vie. La mort de M. Lombard ne précéda que de quelques mois l'ouverture du testament du colonel Quincy.

XX

Simon et Simone avaient atteint leur vingt et unième année. Le jour de cette date solennelle, madame de Bruval reçut la visite de maître Germanet. Il venait an-

noncer à la baronne l'heure et le lieu de la réunion. L'honnête notaire avait une physionomie compatissante; il semblait embarrassé du rôle que la vengeance posthume de M. Quincy lui avait assigné.

— Ne puis-je me dispenser d'être là, demanda madame de Bruval, et ne pouvez-vous me communiquer l'arrêt, sans m'exposer à rougir devant... mes deux enfants?

— La volonté du testateur est formelle, dit maître Germanet; toutefois, madame, il est des moyens de vous épargner la première émotion de cette lecture.

— Non, reprit Antonine avec courage, j'aurais tort d'éloigner ce dernier calice; je l'ai attendu pendant bien longtemps; ce n'est pas pour le redouter aujourd'hui. J'irai, monsieur, je serai ponctuelle; prévenez Simon et Simone; car, vous le voyez, je suis seule, abandonnée, et je tremble en pensant que le fils ou la fille qui me sera donné demain ne voudra peut-être pas m'accepter pour mère. C'est ma dernière épreuve en ce monde; je la subirai fermement, courageusement... Me sera-t-il permis de me faire accompagner par M. l'abbé Marcellin? c'est plus qu'un ami; il m'a exhortée à la résignation, je veux qu'il soit témoin de son succès.

Maître Germanet assura madame de Bruval que rien ne s'opposait à la présence de l'abbé. Au delà des assistants essentiels, la famille était libre.

Le vieux notaire prit congé de la baronne, en lui rappelant que le rendez-vous était fixé au lendemain, pour deux heures précises dans son cabinet.

Enfin ce grand jour se leva; la nuit fut une lente insomnie pour madame de Bruval; aux premières lueurs, elle se mit en prières, et elle alla entendre la messe à sa paroisse. Elle ne demandait rien à Dieu, s'en rapportant

à sa décision ; elle eût craint d'outrager la nature, en fixant ses espérances sur Simone ou sur Simon. Elle s'interrogea seulement avec anxiété ; elle repassa sa vie dans une heure, faisant appel à tous ses souvenirs, et cherchant à surprendre un indice qui pût la guider, la préparer à la découverte qui l'attendait. Tâche douloureuse et inutile ! Le doute s'augmentait de la peur secrète, qu'elle n'osait s'avouer à elle-même, d'être obligée de repousser Simone pour reconnaître Simon. Mais si elle ne trouva dans la méditation aucun élément de découverte, elle y puisa du moins la force, et quand elle se leva de sa chaise pour quitter l'église, il y avait presque un sourire sur ses lèvres.

Simone était venue prier aussi ; elle vit madame de Bruval.

— Ma mère, lui dit-elle en lui tendant la main auprès du bénitier, dans quelques heures, je serai peut-être une orpheline ; bénissez-moi, si je ne dois plus vous revoir.

Simone était pâle ; elle n'avait pas quitté ses habits de deuil ; elle habitait toujours avec Sophie Girod, n'ayant pas osé retourner chez la baronne avant l'ouverture du testament, et redoutant toujours d'y rencontrer Simon.

Madame de Bruval regarda la jeune fille avec un sentiment d'amour et de reconnaissance qu'elle semblait vouloir comprimer ; elle lui prit les mains, et, l'attirant tout près de son visage, comme pour lui parler dans un baiser :

— Tu me dis adieu, Simone... déjà !

— Oh ! ma mère, vous savez bien que si je ne suis pas votre fille, je ne puis m'exposer à retourner chez vous, à y rencontrer le meurtrier de Valentin !

— Tais-toi, reprit la baronne; ne maudissons personne dans la maison de Dieu. Hélas! c'est surtout si tu n'es pas ma fille que j'aurai besoin de te voir, de t'embrasser, de prendre courage.

Simone saisit les deux mains de madame de Bruval et les baisa avec tendresse.

— Me pardonnerez-vous, dit-elle, de ne pas vous avoir rendue heureuse pendant vingt ans que vous m'avez aimée?

— Te pardonner, mon enfant! mais c'est moi qui, par mes doutes et mon malheur, ai contristé et aigri votre enfance! Te pardonner! mais es-tu coupable de mes fautes? Oh! je prends Dieu à témoin que je te bénis et que je te proclame ma fille. Il se peut que mon affection soit une méprise de la voix du sang; elle n'en est pas une de mon cœur.

Simone se jeta dans les bras de la baronne. Quelques instants après, fortifiée par la prière, le cœur affermi, les yeux animés d'une résolution héroïque, elles sortaient ensemble de l'église.

— A bientôt, ma mère, dit Simone en tâchant de sourire.

— A bientôt, ma fille, répondit la baronne, qui sourit tout à fait.

— Surtout pas de faiblesse, reprit la jeune fille avec un accent résolu.

— J'aurai du courage, tu le verras!

Et, s'embrassant une dernière fois, elles se séparèrent, pour se retrouver bientôt.

A deux heures très-précises, la baronne, accompagnée de l'abbé Marcellin, fut introduite dans le salon de

maître Germanet ; le notaire terminait quelques affaires et n'était pas là.

— Je suis fière d'être arrivée avant tout le monde, dit la baronne, qui suffoquait un peu.

Le salon était rangé pour la circonstance, les fauteuils étaient mis en cercle. Une table recouverte d'un tapis était au centre. Cette symétrie froide avait sa solennité. Cette pièce ressemblait à un tribunal.

— On attend donc bien du monde ? demanda la baronne d'une voix un peu émue.

— Tous les parents de M. de Bruval, sans doute, répondit l'abbé Marcellin.

— Quand je pense que ma vie va se dénouer ici, reprit la baronne en secouant la tête.

— Vous vous trompez, madame, c'est ici qu'elle va commencer.

— Oh ! je n'ai pas besoin que vous me rassuriez, monsieur l'abbé. Laissez-moi seulement examiner mon Calvaire ; je n'oublierai jamais ce salon.

Un coup de sonnette retentit.

— Déjà ! murmura la baronne, qui tressaillit.

La porte s'ouvrit pour donner passage à une sorte de paysan, cousin germain du colonel Quincy.

— Salut madame, et la compagnie, dit le rustre en éraillant le parquet de ses gros souliers ; c'est bien ici qu'a lieu l'ouverture du testament ? Enfin, on va donc connaître ses idées, au cousin !

Et après avoir cherché du regard, par un sentiment d'humilité instinctive, quelque siége moins effrayant qu'un des beaux fauteuils de velours du salon, le marchand de bestiaux (car c'était sa profession) se résigna à s'asseoir, plaça son chapeau entre ses deux genoux et

se mit à examiner les splendeurs de l'appartement, tout en marmottant :

— Ça n'est jamais exact, les notaires de Paris! ça fait des embarras! Je ne pourrai pas repartir pour me retrouver demain au marché de Nogent.

Il suffisait d'un regard pour s'apercevoir que ce parent n'était pas venu dans une autre espérance que celle de recevoir sa part de succession. La lecture d'un testament ne pouvait signifier autre chose pour lui que la délivrance d'un legs; il était à cent lieues de croire qu'il ne s'agissait dans la circonstance que d'une énigme de famille. D'autres tintements de la sonnette précédèrent l'entrée de quelques autres parents, tous de la même allure, tous venus du même pays et tous venus dans la même pensée. Les femmes avaient voulu accompagner leurs maris pour voir un peu Paris aux dépens de l'héritage. Ils regardaient la baronne avec un respect mêlé d'envie. Cette belle dame était leur cousine, après tout, ce qui les flattait; mais elle était la veuve du défunt et avait droit à l'héritage, ce qui les chagrinait. Quant à Antonine, elle ne comprenait pas cette convocation universelle.

— Le colonel n'eût voulu pour rien au monde se trouver en face de tous ces gens-là, dit-elle à voix basse à l'abbé Marcellin, mais il a été content de les envoyer comme témoins de mon humiliation. Ce sont mes juges... mais je les défie bien d'être mes bourreaux, ajouta-t-elle avec un petit sourire.

A peine achevait-elle ces mots, que la porte s'ouvrit et que Simon entra. Il avait si doucement sonné que son arrivée n'avait pas été annoncée; il avait si doucement poussé la porte qu'il semblait avoir passé à travers les

murailles, et il marchait si doucement qu'on ne l'entendait pas venir. Il était d'une tenue irréprochable, en grand deuil, comme s'il eût voulu, en affectant de regretter M. Lombard, jeter une dernière injure à la baronne de Bruval et la contraindre à s'avouer sa mère. Sans qu'il fût mis avec luxe, on sentait dans son costume une certaine affectation décente à l'autorité de l'argent; et le sentiment de cette supériorité, sans rien éclaircir dans son visage, lui donnait plus de décision. Depuis son héritage, il ouvrait davantage les yeux, mais son regard n'y gagnait pas. Sa pâleur était aussi plus habituelle; il semblait que ses passions secrètes, mieux comprimées ou mieux satisfaites, fissent monter moins souvent des rougeurs fugitives à ses joues. Le diplomate avait gagné, le séminariste avait perdu. Supposez Tartuffe, héritier de M. Orgon, ayant maison à lui et vaisselle plate, et dites si « l'Imposteur » ne relèvera pas la tête d'un cran ; sans compter qu'Elmire l'effarouchera moins et qu'il aura des facilités ailleurs pour tromper sa passion.

Les parents de M. Quincy, en voyant entrer ce monsieur si noir de costume et si blême de visage, furent pris tous de ce respect qu'on refuse aux tempéraments sanguins; ils crurent que c'était un magistrat et se levèrent en faisant de grands saluts.

Simon vint droit à la baronne et lui baisa la main. Ce geste parut fort étonner les parents de M. Quincy, qui n'avaient jamais rien fait de semblable; puis le jeune homme salua M. Marcellin et s'assit à côté de lui.

Quelques instants après, Simone entra à son tour. Elle était pâle aussi, mais sa pâleur n'avait rien de sinistre. Ses yeux, qui ne semblaient pas faits pour la mélancolie, avaient une langueur maladive ; elle était en grand deuil

comme son frère, mais quel deuil différent ! Sa beauté empruntait un éclat nouveau à cette tristesse du costume, à cette douleur du visage. Elle parut surprise de ce nombreux auditoire, et regarda la baronne pour la rassurer et lui promettre un intrépide auxiliaire ; mais en même temps elle aperçut Simon et tressaillit. La haine ou plutôt le mépris qui couvait en elle parut vouloir faire explosion. Sa nature violente, que l'amour et la douleur avaient domptée, essaya de se révolter ; elle rouvrit les yeux, qu'elle avait fermés, et regarda Simon comme avec un éclair de provocation et de menace. Celui-ci, qui s'attendait à cet accueil, était superbe d'indifférence et d'ironie ; il salua presque avec galanterie. Mais Simone n'était plus la jeune fille indisciplinée que nous avons rencontrée au début de cette histoire ; la tendresse avait exhaussé tous les foyers de son cœur, et son âme ne s'échauffait que pour rayonner. Elle eut honte de lutter avec cet hypocrite ; elle eut pitié de la baronne, elle dédaigna ces témoins grossiers, et, répondant à la politesse insolente de Simon par un mouvement dédaigneux des lèvres, elle détourna la tête et alla s'asseoir à côté de madame de Bruval, qui la baisa au front en lui disant tout bas : — Merci !

Maître Germanet fit enfin son entrée. Il salua le cercle, s'inclina plus particulièrement devant madame de Bruval, alla à la table et y déposa un large pli cacheté : c'était le testament. La chute du papier sur le tapis donna une commotion électrique à l'assistance. Tous les yeux convergèrent vers cette enveloppe. « Voilà la fortune ! » se disaient les parents de M. Quincy. « Voilà mon arrêt ! » se disait la baronne. Simon lui-même était ému. L'abbé Marcellin remua les lèvres, il priait. Antonine, pâle et

sentant son cœur battre à coups redoublés, eut peur de mourir au premier mot; elle chercha la main de Simone, et, l'ayant rencontrée, n'osa pas la prendre, tant elle la trouva froide.

Un petit bruit sec, qui n'était pas sans analogie avec le bruit d'un pistolet qu'on arme, troubla le silence. C'était un des grands cachets de l'enveloppe que maître Germanet brissait en le froissant. La baronne abaissa les paupières, comme si de ce papier sinistre allait s'échapper quelque vision, quelqu'un de ces génies que les contes orientaux enferment sous enveloppe; les parents de M. Quincy, au contraire, ouvrirent les yeux, écarquillèrent leurs prunelles, comme si le Pactole allait ruisseler en s'élançant de ce pli. Mais le notaire ne retira pas le testament de l'enveloppe, il reposa le paquet sur la table, regarda encore une fois autour de lui, parut faire le compte des assistants et dit :

— Il nous manque quelqu'un !

— Oh ! de notre côté, nous y sommes tous, dit le marchand de bestiaux.

La baronne, étonnée, dressa la tête. Quel était ce témoin attendu ? Maître Germanet ne se tourna pas de son côté, de peur d'avoir à répondre à une question qu'il pressentait ; il posa gravement les deux mains sur la table et se mit à tambouriner légèrement.

— Est-ce que c'est un héritier... essentiel ? demanda le marchand de bestiaux, qui paraissait être le chef ou du moins le pasteur de la famille.

Maître Germanet sourit de cette dénomination d'héritier, mais ne répondit rien. On attendit un quart d'heure, et Dieu sait quelle agonie ce fut pour madame de Bruval ! quel supplice différent pour les parents de M. Quincy !

Le grotesque et le terrible étaient en présence ; dans ses combinaisons sournoises, le colonel avait été dramaturge habile. Toutes les passions étaient là, contenues, enchaînées, prêtes à éclater ; tous les sentiments nobles, odieux ou ridicules, l'amour dans ce qu'il a de plus sacré, l'ambition, la convoitise de l'or, la sottise, la prière et la haine, tous les ressorts de l'humanité étaient là tendus ; et, arbitre suprême, providence triviale, dominant ces intérêts divins et terrestres, le notaire, maître Germanet, n'avait que quelques pages à lire pour déchaîner, irriter, ou satisfaire toutes ces passions.

Au bout d'un quart-d'heure, la sonnette fut violemment agitée. On entendit l'échange de quelques mots dans l'antichambre, la porte s'ouvrit, et une vieille femme ronde, rougeaude, d'une allure délibérée, entra en faisant de profondes révérences sur chacun de ses pas.

— Nous n'attendions plus que vous, madame, dit maître Germanet, qui désigna un fauteuil à la nouvelle venue.

Celle-ci se confondit en excuses : elle ne connaissait pas Paris, elle n'y était que depuis une heure; le fiacre s'était trompé de rue et de numéro. Mais le vrai motif de ce retard s'étalait à tous les regards dans une toilette extraordinaire, dans une robe de couleur changeante, dans un bonnet où les nœuds de rubans s'efforçaient d'escalader les barricades de dentelles ; dans une chaîne d'or qui aurait pu, au propre, enchaîner quelqu'un ; dans un châle qui était un problème de cacophonie. Quant aux mains, elles avaient des bagues énormes à chaque doigt, et elles s'étalaient, en se croisant, sur son estomac.

Les parents regardaient cette dame avec le sourire hargneux des cohéritiers. Simone et Simon étaient fort sur-

pris; quant à Antonine, elle la contemplait en tremblant, cherchant à la reconnaître et interrogeant tout bas ses souvenirs.

L'inconnue, pour aller s'asseoir au fauteuil qui lui était désigné, passa devant madame de Bruval. Elle ne manqua pas l'occasion d'une flexion profonde des jarrets et baissa un peu la tête. La baronne, dont la mémoire avait enfin trouvé la trace qu'elle cherchait, poussa un petit cri :

— Madame Renaud ! dit-elle en se rejetant en arrière; car l'horrible scène de la petite maison du faubourg de Troyes lui apparaissait tout à coup.

— Moi-même, madame, pour vous servir, répondit avec un sourire atrocement gracieux la vieille femme, ravie de n'avoir pas assez changé pour n'être pas reconnue... Et les enfants? ajouta-t-elle en regardant Simone et Simon. Ah ! ils ont tenu tout ce qu'ils promettaient, charmants tous les deux !

— Eh bien, voyons, y sommes-nous enfin? demanda le marchand de bestiaux.

— Du courage, madame, murmura l'abbé Marcellin à l'oreille de la baronne.

Madame de Bruval fit un effort ; elle écarta un peu son voile ; elle voulait recevoir le coup en face, comme une martyre au milieu du cirque. Hélas ! les bêtes n'étaient pas loin.

Simone vit ce mouvement; elle admira sa mère, et lui prenant la main avec vivacité, elle y déposa un ardent et pieux baiser, qui était à la fois une exhortation et une promesse.

Maître Germanet déplia lentement le testament, secoua quelques grains de poussière qui s'étaient détachés de

l'encre et entassés dans les plis, et commença la lecture d'une voix lente et grave, qui s'efforçait de ne pas laisser paraître son émotion.

Voici dans quels termes était conçu ce singulier et brutal monument de la vengeance du colonel :

« Paris, le... 182 .

« Je soussigné « Jean-François Quincy de Bruval », co-« lonel, officier de la Légion d'honneur et des ordres de..., « me sentant près de mourir, mais ayant encore assez de « sang-froid et de raison pour écrire ou pour dicter mes « dernières volontés, je déclare avoir fait en pleine liberté « ce testament, qui ne contient que la plus exacte vérité « et qui devra être lu à la majorité de Simon et de Si-« mone, mes prétendus héritiers, en présence :

« 1° De ces deux enfants ;

« 2° De tous mes parents de Champagne que je ne con-« nais pas, et dont maître Germanet devra faire dresser la « liste un mois avant la lecture ;

« 3° De madame veuve Quincy, baronne de Bruval, si, « au jour de la lecture, cette veuve éplorée n'a pas suc-« combé à la douleur ou à la joie de mon décès ;

« 4° Et, enfin, de madame Renaud, sage-femme, de-« meurant à Troyes, où elle vit de mes rentes depuis dix-« sept ans ; laquelle devra attester sur son honneur, si « elle en a, sur son salut éternel, si elle y compte, sur ce « qu'elle a de plus sacré enfin, la parfaite authenticité « des faits que j'avance.

« Les précédentes dispositions que je répète ici figurent « déjà dans un acte séparé, remis à mon notaire pour « qu'il ait d'avance à y satisfaire. »

Maître Germanet s'arrêta après ce singulier préambule, promena un regard circulaire qui fut une dernière vérification de l'assistance, toussa un peu et reprit la lecture de ce testament ironique :

« Je demande pardon à Dieu d'avoir eu la folie de m'i-
« maginer qu'une fille d'aristrocrate valait mieux, pour
« être la femme d'un soldat, qu'une bonne grosse
« paysanne bien simple et bien fidèle. Je me repens de
« ma faute, comme mon empereur se repent de la sienne,
« là-bas, sur son lit de douleur de Sainte-Hélène. Il a voulu
« une fille d'empereur, comme j'ai voulu une fille noble.
« Nous en sommes punis. Mais, plus heureux que le grand
« homme, j'ai pris ma revanche, et c'est parce que je la
« tiens, excellente et infaillible, que j'ai convoqué tous
« mes parents, afin de leur apprendre à ne pas trop
« m'envier. »

Ici, maître Germanet baissa un peu la voix et hésita, honteux de ce qu'il allait lire et prenant en pitié la pauvre baronne. Mais Antonine, le sourire sur les lèvres, plus impatiente de découvrir la vérité qui lui importait qu'humiliée de ces injures, lui dit avec calme :

— Continuez, monsieur, et parlez haut.

Le marchand de bestiaux et sa famille écoutaient de toutes leurs oreilles, ne comprenant qu'une chose, c'est que les enfants et leur mère allaient être déshérités. Maître Germanet reprit :

« Quand je m'aperçus que madame la baronne me trai-
« tait comme un ci-devant et m'était infidèle, j'avoue que
« je me trouvai un peu embarrassé ; mais le hasard avait

« mis le châtiment dans la faute. Voulant tout d'abord « éviter le scandale, j'emmenai madame dans son vieux « château. Puis, quand l'heure de me donner un héritier « que je n'attendais pas parut prête à sonner, je la plaçai « chez madame Renaud, brave sage-femme qui a été « discrète et qui ne m'a pas volé mon argent; aussi, espé- « rant que cette honnête praticienne vit encore et qu'elle « assistera à la lecture de ce testament, je prie maître « Germanet de lui témoigner toute ma reconnaissance, et « je dirai plus loin le dernier prix que j'entends mettre « à ses services. »

— Le brave homme! murmura madame Renaud, qui essuya une larme.

Maître Germanet continua la lecture :

« J'avais pris mes précautions pour que l'enfant de ma- « dame de Bruval pût être facilement enlevé et élevé « à l'écart, loin d'elle, ou pour qu'on lui substituât « le premier enfant trouvé, me réservant d'abandon- « ner à la charité publique celui qui allait venir, et de « faire de cette substitution tout le piquant de ma « vengeance. »

Antonine, en entendant ces horribles paroles, jeta un regard effaré sur Simone.

« Mais, disait M. Quincy, le hasard me servit au-delà de « mes souhaits. Madame la baronne est généreuse, elle « me fit beau jeu. Tandis que j'attendais le dénoûment, « madame Renaud vint toute bouleversée m'apprendre « que ce n'était pas un enfant qu'il fallait échanger contre

« un autre, mais bien deux enfants : la baronne accou-
» chait de deux jumeaux. »

— Est-ce possible? s'écria Antonine en se levant tout à coup.

— C'est la vérité, je le jure, dit la sage-femme avec une solennité qui n'était pas absolument grotesque.

— Achevez, de grâce, reprit la baronne en joignant les mains et dans une violente agitation.

Maître Germanet poursuivit :

« J'entrevis soudain le plan d'une vengeance toute ori-
« ginale. Je fis jurer le secret à madame Renaud, je lui
« mis d'ailleurs un cadenas doré sur les lèvres, et je per-
« suadai très-facilement à la malade, qui était loin de
« soupçonner sa double maternité, qu'un seul de ces deux
« enfants était à elle, et qu'elle devait s'appliquer à le devi-
« ner ; depuis, j'eus lieu de me féliciter de cette invention.
« Simon et Simone, élevés avec des réticences, mis en
« perpétuelle rivalité, ne se doutèrent jamais qu'ils étaient
« réellement frère et sœur, et je suppose qu'au moment
« où ce testament sera lu, quelque bonne haine est par-
« venue à les diviser. Voilà ma vengeance. C'est à mes
« parents, qui auront sous les yeux la mère et les enfants,
« à décider si j'ai réussi. »

Maître Germanet, fort ému, s'interrompit et laissa tomber le testament sur la table. La baronne, écrasée de cette découverte, plus douloureuse pour elle que toute autre supposition, s'était renversée dans son fauteuil et sanglotait. L'abbé Marcellin levait les yeux au ciel dans une

invocation muette ; quant à Simone, elle n'avait entendu, elle n'avait compris qu'une chose, c'est qu'elle n'était plus orpheline, c'est qu'elle avait une mère, et elle dévorait de baisers les mains de la baronne. Madame Renaud, un peu confuse de la complicité que le testament lui attribuait, baissait la tête. Les parents écoutaient, pour ainsi dire, avec leurs yeux écarquillés. Une seule personne souriait, c'était Simon. Mais quel sourire ! on eût dit que le colonel lui avait légué sa vengeance, et l'ironie qui plissait ses lèvres pâles était le triomphe posthume de M. Quincy. L'abbé Marcellin vit cette attitude, en comprit le sarcasme, et, se penchant vers le jeune homme :

— N'avez-vous donc rien à dire à votre mère, monsieur ? lui demanda-t-il sévèrement.

— Je ne puis lui dire que je ne suis pas son fils. Ce serait la seule consolation à lui donner.

Un éclair d'indignation illumina les yeux de l'abbé. Cette froideur sacrilége lui parut mériter un châtiment public.

— Quoi ! s'écria-t-il en se levant et en attirant par un geste énergique Simon qui restait accoudé dans son fauteuil, votre conscience ne vous reproche rien ? A genoux, monsieur, devant cette mère dont vous êtes le châtiment ! Fils chrétien, à genoux devant cette martyre !

Simon résistait en riant d'un rire qui sifflait à travers ses dents, et murmurait :

— Monsieur l'abbé, pas de scènes de famille ridicules !

— A genoux, monsieur, répéta le vieux prêtre en frappant le parquet et en crispant sa main sur l'épaule de Simon.

Ce dernier comprit qu'une plus longue résistance serait odieuse, il fléchit le genou devant la baronne et lui dit :

— Je ne pensais pas, madame, que M. l'abbé entendît quelque chose aux effets de théâtre ; je voulais réserver pour l'intimité les reconnaissances dramatiques.... mais M. Marcellin me croirait ingrat si je refusais plus longtemps.

Et, sans ajouter un mot, Simon prit la main de la baronne et la baisa.

Antonine le regarda avec plus de compassion que de colère.

— Mon fils, lui dit-elle, c'est moi qui devrais tomber à vos genoux et vous demander pardon de n'avoir mérité ni votre confiance ni votre amour; j'ai usé ma vie dans une vaine curiosité; le plus court et le meilleur eût été de me faire aimer. Aidez-moi à tout réparer.

Et la pauvre femme essaya d'attirer la main de Simone pour la confondre dans la sienne avec la main de Simon. Mais la jeune fille s'était détournée avec horreur ; elle se dégagea brusquement quand elle comprit l'intention de la baronne.

— Ma fille! murmura celle-ci en suppliant.

— Non, non, jamais ! répondit Simone avec énergie et en se couvrant le visage ; il y a du sang après ses mains.

— Je crois que M. Quincy a, en effet, atteint son but, dit Simon en se levant. Eh bien ! monsieur l'abbé, ne direz-vous rien à ma sœur qui refuse de m'embrasser?

L'abbé garda le silence ; mais Simon lut dans ses yeux tant de mépris uni à tant de douleur, qu'il rougit et alla s'asseoir. Simone, ne le sentant plus près d'elle, tomba dans les bras de la baronne.

— Oh ! lui dit-elle tout bas en l'étouffant de caresses, je vous aimerai bien, ma mère; mais ne me faites pas souvenir qu'il est mon frère.

La baronne ne put que fondre en larmes et retenir sa fille sur son cœur.

Maître Germanet penchait la tête sur le testament, qu'il semblait relire avec attention. Quant au marchand de bestiaux et à ses parents, ils ne comprenaient pas trop ce qu'ils avaient à faire devant cette reconnaissance; les femmes se sentaient un peu touchées, les hommes attendaient qu'on lût les articles essentiels.

— Eh bien ! est-ce que c'est fini? demanda l'un d'eux.

Le notaire passa un mouchoir sur ses yeux, toussa et reprit le testament; mais avant d'en poursuivre la lecture, il regarda la sage-femme, qui ne savait quelle contenance garder et qui faisait tourner ses grosses bagues autour de ses gros doigts.

— Madame Renaud, lui dit-il, ce que je viens de lire est-il l'exacte vérité?

— Ah ! monsieur le notaire, et vous, ma bonne dame, je le jure par le nom de notre Sauveur : aussi vrai que je suis là, tout s'est passé comme l'a écrit le colonel. Ce beau monsieur et cette belle demoiselle sont bien réellement le frère et la sœur. Après l'accouchement, le colonel me donna une jolie petite rente en m'engageant à aller la manger ailleurs, sans laisser d'adresse. Vous savez? nous autres, dans notre état, nous n'aimons pas à être mêlées à des querelles d'intérieur. On chicane si volontiers les sages-femmes, que, pour éviter tout désagrément, je me suis tenue tranquille dans mon coin, ayant peur que quelque procès ne fût entamé tôt ou tard à l'occasion de cette naissance. Aujourd'hui, j'ai

pensé qu'il y avait prescription, D'ailleurs, on n'a rien à me reprocher, n'est-ce pas? j'ai bien soigné madame, et je me flatte de n'avoir pas estropié ces enfants. La feinte du colonel ne me regarde pas, dès lors...

— C'est bien, fit maître Germanet, qui avait recouvré son sang-froid et qui prit un air imposant; vous jurez devant Dieu, qui vous entend, devant M. l'abbé, qui le représente, devant la famille de M. Quincy, que ces deux enfants sont bien les deux enfants de la baronne.

— Oh! j'en lève les deux mains, dit avec impétuosité madame Renaud.

XXI

Maître Germanet reprit sa lecture:

« Je voulais bien me venger, mais je ne voulais pas
« mettre le public dans la confidence de mes affaires.
« Voilà pourquoi je me suis empressé de reconnaître
« les deux enfants, de les faire inscrire sous mon nom. »

— C'est ce que nous verrons! dit le marchand de bestiaux, commençant à craindre de ne pas hériter, et en regardant ses parents pour les ameuter.

— Oui, oui, il faudra voir! ajoutèrent les autres.

Me Germanet continua:

« J'ai tenu à ce que la lecture de ce testament se fît
« en présence de mes parents, afin qu'ils m'aidassent,

« comme je n'en doute pas, à consacrer ma vengeance.
« J'ai pensé qu'en leur disant que je possédais, à la veille
« de ma mort, en rentes sur l'Etat et en immeubles, la
« valeur de deux millions, et que si cette fortune était
« retrouvée, elle reviendrait à M. Simon et à mademoi-
« selle Simone, qui ne sont pas mes enfants ; j'ai pensé
« qu'ils ne se tiendraient pas facilement pour battus
« et qu'ils entameraient quelque procès, d'autant plus
« scandaleux qu'il serait mauvais. J'ai voulu d'ailleurs
« que la fille noble fût jugée par des paysans ; voilà
« pourquoi j'ai dérangé mes très-chers parents, qui
« rempliront tout à fait mes vues en se moquant de moi
« comme je me moque d'eux, mais en ne se moquant pas
« de mes millions.

« Quant à ma fortune, on en trouvera l'état bien dé-
« taillé dans les pièces jointes à ce testament. Je l'ai li-
« quidée et dispersée ; mais j'ai eu soin de prendre des re-
« çus de toutes mes ventes, et si mes héritiers légitimes,
« c'est-à-dire « mes enfants », qui ne sont pas mes enfants,
« veulent la réclamer, ils auront toutes les facilités pos-
« sibles. J'ai attendu leur majorité pour les rendre maîtres
« d'agir ; je les avertis seulement que ce procès, qui
« donnerait lieu à des scandales, ferait probablement
« mourir leur mère de chagrin. »

— Quel scélérat que notre cousin ! interrompit le marchand de bestiaux.

Madame de Bruval n'écoutait plus ; elle regardait Simone, qu'elle semblait voir pour la première fois. Mais Simon ne perdait pas un mot de ces détails, et gardait cet odieux sourire qui avait si fort indigné le bon abbé Marcellin.

« En conséquence de ce qui précède, lut maître Germa-
« net à la dernière page du testament, je donne et lègue à
« madame Renaud, en toute propriété, le capital dont je
« lui servais la rente; elle peut le réclamer immédiate-
« ment; je ne veux pas la priver du plaisir de mettre
« à la loterie et de placer son argent à sa façon. Je
« laisse les fonds nécessaires entre les mains de maître
« Germanet.

« 2° Je tiens à ce que mes chers parents soient exacte-
« ment remboursés de tous leurs frais de voyage; et
« s'ils étaient tentés d'un procès, je ne veux point leur
« refuser ce plaisir, et je mets en conséquence à
« leur disposition l'argent nécessaire aux frais de la
« procédure.

« Je ne lègue rien à madame de Bruval, qui ne voudrait
« d'ailleurs rien de moi. Il est vrai qu'en vertu de son
« contrat elle a droit à une reprise de 100,000 francs,
« qu'elle exercera sans doute; il est bien entendu que je
« rendrai ainsi 100,000 francs que je n'ai jamais reçus,
« les parents de ma femme n'ayant rapporté de l'émigra-
« tion d'autre écu que celui de leurs armes.

« Quant à Simon et à Simone, recevant de moi une
« mère et l'assurance qu'ils sont frère et sœur, j'espère
« bien qu'ils n'auront rien de plus à souhaiter. Je leur ai
« prêté mon nom; qu'ils le gardent, qu'ils s'en servent
« même pour protester contre mes arrangements. Je le
« souhaite, m'étant assuré que leur vanité, que leurs
« instincts violents, sensuels, ne se satisferont pas d'une
« position médiocre, et sauront ménager à la pauvre ba-
« ronne des chagrins de plus d'une sorte. »

— Il ment, ma mère, dit tout bas Simone à l'oreille de madame de Bruval.

— Il ne t'a pas connue, répondit la baronne; il n'a vu que Simon.

« Je n'ai rien de plus à ajouter, disait en finissant ce « singulier testament; je trouve mon œuvre complète, « et, si l'on peut rire dans le monde où je vais, je rirai « bien le jour où ces dispositions seront connues. »

Maître Germanet avait fini.

— Est-ce que c'est tout? demanda le marchand de bestiaux.

— Absolument tout, répondit le notaire.

— C'était bien la peine de nous faire faire cent lieues!

— Il s'est moqué de ses parents, le cousin! dit un autre.

— Mais tout n'est pas fini, reprit le chef des héritiers déshérités.

— Oh non! ajouta le chœur des paysans.

Alors, un murmure grossissant, de commentaires, de paroles de dépit, de menaces même, donna satisfaction à la colère de tous. Des allusions dont la délicatesse n'était pas le premier mérite, furent faites à la naissance des deux enfants. Des mots d'une crudité terrible sifflèrent aux oreilles de la baronne. Le notaire s'efforçait vainement de calmer ce brouhaha; on n'apaise pas une tempête de collatéraux déçus, aussi facilement que Neptune apaisait les flots, et maître Germanet, eût-il pensé à Virgile, y aurait perdu tout son latin. Heureusement qu'il s'avisa d'un moyen plus efficace : il passa dans son étude, tira un sac d'argent de sa caisse, et donna ordre à ses clercs de compter, en les remuant avec affectation, les pièces de cinq francs. Cette musique sonna comme

une fanfare. Tous les Champenois se précipitèrent, comme des moutons, vers la porte de l'étude, et madame de Bruval resta seule avec ses deux enfants et l'abbé Marcellin. Madame Renaud avait disparu.

— Eh bien, monsieur l'abbé, dit la pauvre femme avec un sourire mélancolique, nous nous effrayions à tort.

Simone tomba aux genoux de sa mère :

— Pardon encore une fois, lui dit-elle. Laissez-moi vous admirer, vous supplier, vous adorer. Il me semble que ce nom de « ma mère », je ne vous l'ai jamais donné, tant il a de charmes nouveaux pour mes oreilles et pour mon cœur : Ma mère! ma mère! ma mère!

— Laisse-moi donc la force d'être heureuse, répondit la baronne en pleurant et en regardant de côté Simon, comme pour l'exhorter à se laisser émouvoir.

Mais Simon ne paraissait pas disposé aux épanchements.

— Monsieur, lui dit gravement l'abbé, ne ferez-vous pas mentir, à votre tour, le testament du colonel?

— Demandez à Simone ce qu'elle en pense, répliqua Simon, et demandez à ma mère si Dieu n'eût pas été plus indulgent pour elle en ne lui donnant qu'une fille!

— Vous avez tort, mon fils, dit la baronne qui avait entendu, et avec une navrante expression de tendresse, vous avez tort de parler ainsi. Votre place est aussi dans mes bras, comme elle est déjà dans mon cœur.

Simone tressaillit, et craignant que Simon ne fît un pas vers la baronne, elle se leva précipitamment et se recula, pour n'être point heurtée par lui.

Précaution inutile, mais que Simon comprit.

— Vous voyez, monsieur l'abbé, dit-il avec ironie, ma mère doit choisir.

— Simone, reprit madame de Bruval à demi-voix, ne seras-tu qu'à moitié généreuse? Tu as beaucoup souffert, mon enfant! prends garde de perdre auprès de Dieu le bénéfice de la douleur en te montrant implacable.

— Lui tendre la main! à lui! répondit avec trouble la fière jeune fille, lui pardonner son lâche crime! c'est impossible. Ne peut-il vous aimer comme un fils sans me contraindre à l'aimer comme une sœur?

— Pardonne-lui, repéta la baronne, ou plutôt pardonne-moi les fautes de mon fils; et madame de Bruval prenait les mains de Simone avec un geste de supplication.

— Eh bien! reprit Simone avec courage, je veux être digne de vous, ma mère. Simon, ajouta-t-elle en regardant son frère, je ne pensais pas avoir la force de te voir en face. Tu as brisé ma vie; tu as fait à mon cœur une blessure qui ne se cicatrisera jamais : tu sais si tu m'as aimée, et je suis sûre, moi, que tu ne m'aimeras jamais. Dieu qui nous juge me verrait faire un mensonge et commettre un sacrilége, si je te disais que j'oublie tout et que je te pardonne; mais tu n'entendras jamais un reproche de ma bouche; jamais un mot amer qui renouvelle nos disputes passées. Tiens, voilà ma main, prends-la sans haine, je te la donne sans arrière-pensée.

Simone, en parlant ainsi, avait une beauté surnaturelle. Elle était bien réellement et bien idéalement la fille de la baronne, et l'auréole de sa mère passait sur son front.

Simon lui-même. parut surpris de cet héroïsme; le mauvais rôle allait lui rester; il sentit qu'une ironie de plus le rendrait ridicule; il s'exécuta de bonne grâce et prenant la main que sa sœur lui tendait :

— Oublions le passé, dit-il; si tu as souffert, j'ai eu aussi, tu le sais, ma torture, et ce n'est pas moi qui ai commencé à être cruel! Ensevelissons tous ces mauvais rêves, j'y consens.

Simone frissonna en sentant la main de Simon toucher la sienne; mais elle fit bonne contenance et regarda la baronne en souriant.

— Oh! je vous bénis, mes enfants, dit Antonine avec un sublime mouvement d'effusion, et en approchant de ses lèvres le frère et la sœur qu'elle entoura de ses deux bras. Cette journée devait être mon supplice; vous en faites ma récompense.

Simon se dégagea doucement de cette étreinte, eut quelques paroles courtoises qui lui servirent de transition vers un adieu, et sortit du salon, laissant Simone et madame de Bruval dans des épanchements que l'abbé Marcellin savourait du regard et offrait tout bas à Dieu.

Avons-nous besoin d'ajouter que la réconciliation entre Simon et Simone ne se fit jamais? L'héritier de M. Lombard ne retourna pas habiter la rue Taranne; ses rapports avec la baronne se bornèrent à de très-rares visites, pendant la durée desquelles Simone trouvait un prétexte pour s'absenter; puis, ces visites cessèrent. Antonine ne s'était pas trompée en n'attendant qu'un enfant; jamais elle n'eut la tendresse de deux jumeaux.

Cette étude peut se terminer ici. L'énigme est résolue. D'ailleurs, où donc trouver un dénoûment dans la vie? La mort elle-même n'est pas une fin; c'est un changement de costume. Molière, dans « la Critique de l'Ecole des femmes », ne sachant par quel incident achever sa comé-

die, fait annoncer par Galopin « qu'on a servi sur table » : c'est un dénoûment. La nature n'en veut pas d'autres. Mais au rebours de la pièce, c'est en desservant qu'elle conclut ; elle ôte le vin des lèvres, tire la nappe et en fait un linceul pour le convive qui va se rasseoir ailleurs.

Le drame intime que nous avons suivi dans toutes ses péripéties a sa fin logique à la lecture du testament. La voix du sang avait été une voix menteuse et impuissante. Les événements qui suivirent ne sont qu'un épilogue.

Simon donna raison aux injurieuses conjectures de M. Quincy : il osa se mettre à la recherche de la fortune du colonel, et entama un procès à la suite duquel les ventes spoliatrices, conclues au lit de mort, furent annulées ; il entra en possession de l'héritage. Cette conquête ne fut pas obtenue sans de douloureux scandales. Simon dut faire discuter par des avocats la faute de sa mère. Il est bien vrai qu'il la nia ; mais on l'affirma devant lui. Les parents de Champagne, de leur côté, ne restèrent pas inactifs et se ruèrent avec acharnement contre les millions. En dépit de leurs fureurs, de leurs aboiements, ils s'y brisèrent les dents. Simon eut tout. Quant à Simone, elle rejeta fièrement cette part d'une fortune atteinte à travers le déshonneur de sa mère ; elle fit don aux pauvres de ce qui lui revenait.

Antonine, blessée au cœur par cette dernière infamie de Simon, languit encore quelques années ; elle eut bien voulu se retirer, s'ensevelir dans un couvent ; mais Simone s'y opposa ; et ces deux femmes vécurent ensemble tristes et calmes, portant l'une et l'autre le deuil de leurs amours, et ne craignant plus rien de la vie dont elles avaient épuisé l'amertume.

La mort d'Antonine fut un évanouissement dans le sein de Dieu. L'abbé Marcellin lui ferma les yeux. Simone pleura sa mère, comme elle avait pleuré Valentin. Elle retourna vivre avec Sophie Girod, qui se maria quelques années après.

La jeune Muse perdit ses ailes en signant au contrat. La poésie (heureusement pour elle et sans doute pour son mari) ne survécut pas au mariage. Elle épousa un employé de ministère, devint une très-belle et très-imposante épouse de fonctionnaire, et ne put jamais assembler deux rimes, quand elle sentit un enfant lui presser le sein. Le bonheur, les succès du monde la consolèrent. Elle n'eut pas la gloire ; mais elle eut le crédit et l'importance, ce qui lui sembla meilleur.

Simone souriait de cet envahissement de la belle prose, et résignée au célibat, elle mit tant de charmes dans sa tristesse, elle songea si peu à se venger par le malheur des autres de son bonheur perdu, qu'elle vieillit fille, sans devenir vieille fille. Prenant soin des enfants de Sophie Girod, elle fut leur marraine, leur tante, leur institutrice ; elle leur apprit à lire, à penser, à aimer, à prier. Quant à elle, résolue, par une invincible volonté, à ne plus demander à ce monde d'autres amours, gardant au fond d'elle-même le parfum de son premier et dernier sentiment, elle chercha dans la lecture, dans l'étude, dans la méditation, un aliment à l'activité de son esprit. Ce fut elle qui devint poète. Elle en avait bien le droit, ayant tant pleuré ! mais elle n'écrivit jamais une ligne, elle n'eut jamais la faiblesse d'aucun hémistiche. Elle fut poète, pour rêver le bien, pour aspirer à la contemplation du beau. L'histoire lui parut un sanctuaire où les tendresses refoulées pouvaient s'épanouir entre l'huma-

nité et Dieu. Elle ne devint pas dévote; je crois même qu'elle alla beaucoup moins aux églises; mais elle acquit cette piété pratique qui est à la hauteur de tous les sacrifices, de tous les dévouements.

Simone n'est pas morte. Elle a pris des années, sans rien leur donner en retour de sa beauté et de sa grâce; elle a un petit salon où des amis, hors de tout soupçon de galanterie, se réunissent chaque soir; elle ne se plaint pas, elle ne médit pas, elle ne sourit pas : elle console et elle conseille. Au risque de lui faire tort dans l'esprit de certaines lectrices et de certains lecteurs, mais pour rester fidèle à la vérité, je dois dire que les « tartuferies » de Simon et les intrigues dont elle fut témoin dans le salon de madame de Brignolles l'ont éloignée de certains prêtres et de certaines opinions. En 1848, elle eut un réveil, un élan, une espérance; elle crut avec ardeur à un sursaut de l'humanité. Elle ouvrit l'espace à son âme; et jamais ses beaux yeux ne rayonnèrent de plus de flammes, de plus d'héroïsme. Mais cette fois encore on lui tua son beau Valentin; et Simon, son frère, fut encore pour quelque chose dans ce meurtre. Simone quitta la France; elle voyage en ce moment, et dans ses dernières lettres elle ne parle pas encore de son retour.

Simon est toujours dévot, ce qui ne l'empêche pas d'être trois ou quatre fois millionnaire. Il joua un rôle politique assez considérable sous Louis-Philippe; il a même été ministre pendant quinze jours. En 1848, il dépouilla une de ses terres pour doter son département d'une multitude d'arbres de la liberté. Il fut républicain pendant huit jours; ce fut la seule occasion qui lui fut jamais donnée de penser comme sa sœur. En 1849, il re-

devint légitimiste. Je ne sais pas trop quelle opinion il a aujourd'hui; il est abonné à « l'Univers », il le lit même, et on dirait par fois qu'il y écrit. J'ai entendu dire qu'il voulait être de l'Académie française; quelques petites biographies de saints et de saintes lui suffiront sans doute pour cela. Il a d'ailleurs des infirmités; il est goutteux, et il vient de faire venir deux caisses de « l'eau de la Sallette » pour se frictionner.

Son amour pour Sophie Girod lui est-il resté? je ne le crois pas. A-t-il recommencé l'épreuve auprès de quelque autre? j'en doute encore. Le sang de ses veines est refroidi; c'est un tempérament calmé; et, avec sa fortune, les calmants ne lui ont pas manqué. Il a eu des intrigues; il n'a pas eu de maîtresses. Avec une intelligence peu commune, avec une merveilleuse aptitude pour comprendre les hommes, il touche à tout et ne garde rien; sa finesse semble lui faire tort; il croit que la société, vivant d'hypocrisie, n'a besoin que d'hypocrites. Il ne sent pas qu'elle compte surtout sur des dupes, et qu'il lui faut, de temps à autre, des honnêtes gens qu'elle proclame, pour faire croire à sa bonne foi. Simon craint de paraître sot en ne paraissant qu'honnête. Il a peur de la trivialité de la vertu; c'est là sa faiblesse et la cause de son impuissance. Il est vrai qu'il se console en se mettant pieusement à la tête de grandes entreprises; et sa fortune l'empêche de dégringoler jamais jusqu'en bas. Il dit partout qu'il est le fils de M. Lombard, ce qui ne l'a pas empêché de démontrer en justice qu'il était l'héritier légitime de M. de Quincy. Mais il est bon d'avoir le choix en fait d'origine; cela permet de varier les conséquences, selon l'opinion du moment. Simon ne tient plus de registre de ses sentiments, il n'écrit plus de mémoires in-

times; homme respectable, membre influent de quelques coteries, il a l'aplomb que donne la conscience équilibrée ou supprimée. Il soupire, quand on parle devant lui des opinions avancées de mademoiselle de Bruval; il la plaint, mais il n'ose la mépriser tout haut; quelques gens pourraient le convaincre d'appliquer la loi du talion.

L'abbé Marcellin est mort en odeur de sainteté; cela ne veut pas dire qu'il ait été canonisé. Bien au contraire, les disgrâces perpétuelles dont il était victime avaient habitué les sacristies à le considérer comme un pauvre homme. Sa candeur passa pour de la maladresse, sa fermeté pour de l'insensibilité; Simone et quelques pauvres honteux ont seuls prié pour lui. Mais les gens qu'il ne devait plus troubler de son regard honnête se sont sentis allégés d'un fardeau.

L'abbé Lemerle laissa au contraire, quand il mourut, des regrets unanimes, et une trace lumineuse qui ressemblerait à de la gloire, dans le monde profane. A son convoi, où figurèrent des pairs de France et des sommités ecclésiastiques, on remarqua plusieurs communautés de femmes dont il était le pieux fondateur. Nul n'était plus ingénieux à inventer un ordre nouveau, avec un costume qui n'eût pas encore été porté, et sa mémoire restera à jamais bénie dans de saintes maisons, célèbres, indépendamment de leurs vertus, par les excellentes gimblettes qu'on y fabrique et par la spécialité d'un remède traditionnel contre les engelures ou la maladie des yeux. M. l'abbé Lemerle n'avait pas fait de miracles de son vivant; mais on croit s'apercevoir que, depuis sa mort, il a des vertus curatives, et je ne serais pas étonné d'apprendre que « l'Univers » propose sa béatification.

Il est apparu, dit-on, dernièrement, à un rédacteur de ce journal, et il lui a annoncé que la récolte du vin serait nulle, que les vers se mettraient dans le fromage, parce que le zèle des abonnés était refroidi. Mais des voltairiens prétendent que cette apparition n'est qu'une réclame de journaliste. Il faut laisser dire ce qu'on ne peut empêcher.

Je ne sais pas si M. de Nolpac est mort; mais je sais qu'il fut toujours à la poursuite d'une influence. Ses opinions politiques n'ont pas varié, il est resté inébranlablement et successivement l'ami du pouvoir. Après 1830, il vendit au ministère son journal « la Charte catholique »; les légitimistes prétendirent bien que c'était abuser de ses principes, et qu'il avait tiré beaucoup d'argent d'une propriété qui lui avait été donnée pour rien, à condition qu'il la maintiendrait dans la ligne de l'orthodoxie religieuse et politique. Mais M. de Nolpac a répondu qu'il fallait être de son temps, à tout prix. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il fut mêlé à de scandaleux procès : il avait trafiqué des priviléges de théâtre et acheté des voix pour le compte du ministère; les électeurs se trouvèrent volés et réclamèrent. Il fut démontré alors par les journaux de l'opposition que M. de Nolpac touchait une fort belle subvention du pouvoir et dédaignait de payer l'imprimeur de son journal; mais cette imputation fut traitée de calomnie en pleine tribune, et le lendemain M. de Nolpac était décoré. Sa femme est morte, ce qui lui enlève une grosse partie de son revenu; l'amertume de cette pensée l'empêche d'apprécier l'avantage d'être veuf. Mais on ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois.

Pourquoi ne dirions-nous pas, en finissant, un mot de

l'ancien gérant de « la Charte catholique », M. Briet? il a joué un rôle assez décisif dans ce drame pour être rappelé à la fin de la pièce. Cet homme héroïque resta conséquent avec lui-même. Après 1830, il abandonna sa position littéraire. « La Charte catholique » était devenue un journal tellement religieux, qu'on y insultait tout le monde, sans rendre raison à personne. Dès lors, un gérant responsable était inutile. Mais Briet avait consacré pour toujours son épée à la défense de la charte et de la religion; il ne voulut pas en avoir le démenti, et il fut tué dans une des émeutes du règne de Louis-Philippe. Il était sergent de ville.

MADAME GOTTLIEB

I

Dans une ville d'Allemagne, ou plutôt, à la porte de la ville, vivait avec sa fille un bon bourgeois, nommé Arnold. Ancien négociant, retiré des affaires, M. Arnold avait vendu pendant trente ans du drap de toutes les couleurs, et il faut croire qu'il l'avait vendu « bon teint », car il avait laissé dans le commerce la réputation la plus intacte. Pourtant il s'était enrichi ; du moins il s'était retiré avec une aisance qui faisait peut-être des jaloux, mais qui ne faisait pas d'envieux, tant la bonté, la probité, les mœurs douces de l'ancien marchand de draps lui avaient concilié l'estime universelle. Son enseigne : « Aux balances d'or », était le plus parfait symbole de son exactitude commerciale et de la pureté de sa conscience.

Maître Arnold, comme l'appelaient ses voisins, bien qu'il ne fut maître en aucune Faculté et qu'il fût tout au plus maître chez lui, maître Arnold serait sans doute resté toute sa vie derrière son comptoir, s'il n'avait

eu le malheur de perdre sa femme. Tout le monde sait que le mariage, qui est un lien nécessaire dans la société, en général, est souvent une condition indispensable d'ordre et de prospérité dans le commerce en particulier. Madame Arnold tenait les livres, surveillait les commis, et portait, suspendue à une longue chaîne d'acier, avec une paire de ciseaux, la clef de la caisse. Quand la chère dame se fut endormie du dernier sommeil, maître Arnold se trouva bien embarrassé. Il essaya d'écrire lui-même, chaque soir, la vente de la journée. Mais, habitué à une vie active et à rester debout une partie du jour, il avait des éblouissements et des vertiges, quand il lui fallait, pendant une heure ou deux, être immobile dans son vieux fauteuil, à faire les comptes et à mettre au net les écritures. Il lui arriva plus d'une fois de laisser tomber sa tête sur le grand-livre, vaincu par la fatigue; plus d'une fois, en retrouvant la grosse écriture carrée de madame Arnold, de s'arrêter, de jeter sa plume et de déposer deux grosses larmes sur le papier, au lieu des griffonnages nécessaires.

Prendre un caissier, c'était une profanation à laquelle le pauvre homme ne pouvait pas songer. A quelle heure eût-il trouvé le moment de s'entretenir avec un mercenaire de ses achats, de ses bénéfices? Or, pendant trente ans, les chastes oreillers du ménage avaient entendu les confidences des deux époux. Maître Arnold ne récapitulait ses profits et ne les balançait, avec ses pertes, que dans le silence de l'alcôve. S'il prenait un caissier, il lui fallait nécessairement changer cette habitude; mais s'il n'en prenait pas, le désordre pouvait s'introduire dans la comptabilité. Je sais bien que l'honnête marchand de draps avait une fille. Mais le rêve du père et de la mère de ma-

demoiselle Gertrude avait été précisément de la tenir éloignée à jamais de l'obscure boutique et du bureau plus obscur encore. Voir les jolis doigts roses de sa fille toucher aux in-folio, armés de coins en cuivre, c'était une idée qu'il révoltait la délicatesse de maître Arnold.

Il aima mieux renoncer au commerce, dire adieu « aux balances d'or », et se retirer dans la jolie petite maison que sa femme avait choisie elle-même, à la porte de la ville. Ce fut à coup sûr un grand chagrin que de quitter la boutique; mais comme maître Arnold s'imaginait habiter la campagne, depuis qu'il n'habitait plus une rue étroite, il n'éprouvait naturellement de plaisir à se promener, que quand il visitait son ancien quartier, quand il disait bonjour aux voisins, et quand il entrait s'asseoir pour causer avec son successeur, et s'informer si l'on avait enfin vendu une pièce de drap, qui avait été son tourment pendant les dernières années.

D'un autre côté, ce fut une grande douleur pour l'excellent mari que d'habiter veuf la retraite préparée avec tant d'orgueil par madame Arnold. Toutes les fois qu'il goûtait à un raisin de son jardin, il soupirait et disait à Gertrude :

— Ah! si ta pauvre mère était là, elle aimait tant les fruits!

Et maître Arnold regardait tristement à ses pieds, se rappelant toujours qu'il avait vu sa femme descendre dans la terre; Gertrude, elle, levait les yeux au ciel, pensant que sa mère y était bien plutôt.

La maison paraissait trop vaste à Philémon sans Baucis. Au rez-de-chaussée, la cuisine était séparée de la salle à manger par un couloir qui allait de la rue au jardin. Bien qu'on eût meublé un petit salon, derrière la salle à man-

ger, de fauteuils en drap amarante brodés par madame Arnold, on n'entrait dans cette pièce qu'aux jours solennels. C'était avec la plus grande répugnance que maître Arnold se résignait à s'asseoir sur ces souvenirs, qu'il avait peur de faner. Il se tenait d'habitude dans la salle à manger, quand il faisait mauvais, à côté de Gertrude qui filait ou tricotait. Pendant l'été, un berceau de jardin, meublé d'une table et de bancs rustiques, servait de retraite; et l'hiver, pour fumer sa pipe, le bon M. Arnold, qui n'était pas fier, venait s'installer dans la cuisine et causer avec la vieille Marguerite, qu'il avait à son service, depuis l'heureux jour où il était devenu à la fois le propriétaire du magasin des « Balances d'or » et l'époux de madame Arnold.

Au premier étage, la maison comprenait quatre chambres. M. Arnold en gardait deux pour les amis et occupait les deux autres avec sa fille. Au second, couchait Marguerite; et on louait à un jeune homme, dont il sera question tout à l'heure, deux fort belles pièces qui avaient été retranchées du grenier, sans offense pour le grenier, ni pour personne.

Si je vous décris la maison de maître Arnold, c'est qu'elle était en si parfaite harmonie avec le caractère et les mœurs de ses habitants, qu'on se sentait tout heureux, tout consolé, tout rasséréné, dès qu'on en avait franchi le seuil. C'était bien là le séjour de l'honnêteté, de la bonne foi, de la candeur à tous les degrés et à tous les âges, depuis le front ridé et courbé de la vieille Marguerite, jusqu'au front lisse et blanc de Gertrude, en comptant la figure calme et reposée de maître Arnold. La vigne tapissait, du côté du jardin et du côté de la rue, ce paradis abrité d'un toit d'ardoise. La propreté luisait à l'in-

térieur, comme la conscience sans tache d'une maison patriarcale. Le poêle à triple étage de la salle à manger chantait, l'hiver, une petite chanson douce et gaie qui donnait de bonnes digestions et de bons sommeils. Les casseroles de Marguerite étincelaient, comme si elles eussent été du métal prétendu des balances de l'enseigne. Les carreaux du couloir, hebdomadairement nettoyés avec du sable et de l'huile, ravissaient l'œil par la perspective d'un damier irréprochable. Le jardin était soigneusement entretenu; les espaliers étaient l'objet d'un culte tout particulier. Il manquait pourtant un ornement que M. Arnold, dans sa modestie, n'avait pas encore osé acheter, mais après lequel il soupirait tout bas, c'est-à-dire deux belles statues peintes et vernissées représentant, l'une un berger, l'autre une bergère avec leurs attributs. En attendant, maître Arnold avait placé au beau milieu du jardin une de ces grosses boules ingénieuses qui forment des tableaux circulaires, et il s'amusait à amener Gertrude devant ces miroirs convexes, pour qu'elle vît ses jolies petites joues démesurément aplaties et élargies.

Ai-je besoin de vous décrire maître Arnold? Soixante ans; un léger embonpoint; un visage où les années s'étaient doucement appliquées, comme des hirondelles qui viennent faire leurs nids, en portant bonheur à leur hôte; des rides sommaires, pour ainsi dire (les soucis n'ayant pas multiplié ces sillons où roulent et que creusent les larmes); des cheveux qui s'argentaient tous les jours; une tenue décente; la prétention d'avoir toujours du drap solide et de belle apparence : tel était maître Arnold. La mort de sa femme avait été son plus grand chagrin, non pas son premier; car il avait perdu plu-

sieurs enfants, avant de garder et d'élever Gertrude. Mais il les avait perdus si jeunes, et sa fille était l'aurore d'un si riant avenir, que, sans être barbare, M. Arnold ne pensait plus aux petits anges envolés. Il pensait toujours à sa femme; il agissait dans cette préoccupation, comme si elle eût été toujours là. Quand il devait prendre quelque grande détermination, il allait se mettre devant le portrait de la défunte, qui faisait de son salon un sanctuaire, et là, il délibérait à demi-voix avec lui-même, comme si la toile eût pu entendre et lui souffler un bon conseil.

— Est-ce comme cela que vous auriez fait, ma chère femme? demandait-il en concluant.

Le silence du portrait passait pour une approbation; maître Arnold, parfaitement rassuré, agissait sans trouble et ne se sentait plus responsable. Nous saurons si ce pieux système lui porta toujours bonheur et suffit à le préserver.

Je n'ose vous peindre mademoiselle Gertrude. A dix-huit ans, avec la beauté de l'innocence et l'innocence de la beauté qui s'ignore, elle allait et venait dans la maison du faubourg, comme un ange du ciel mis en cage. Son sourire était un poème, ses soupirs un cantique. Non pas, je puis le dire sans l'offenser, qu'elle eût la moindre prétention à l'esprit et qu'elle fît un effort pour atteindre à la grâce; non pas que les vertus lui missent une auréole dont sa modestie eût souffert; c'était tout bas et tout près, dans le silence de cette maison, que son âme parlait doucement et naïvement; c'était dans l'ombre qu'elle rayonnait.

Gertrude aidait le matin Marguerite. Elle cueillait les fleurs pour les grands vases de faïence de la salle à man-

ger; elle préparait le déjeuner de son père; elle excellait à mélanger le lait dans le café; et maître Arnold s'extasiait toujours sur la façon dont elle divisait le sucre, de manière à ne jamais lui en donner trop ou trop peu.

— On voit bien que tu es née à l'enseigne des « Balances d'or », disait le bon père tous les matins.

Toute la journée Gertrude, travaillait, ou bien lisait à haute voix le journal à son père. C'est une grande joie pour ceux qui n'ont jamais eu les loisirs de la lecture que d'entendre lire; c'est une initiation qui les fatigue moins et qui ménage les yeux. Quand le temps était très-beau, Gertrude donnait le bras à son père et l'accompagnait dans ses promenades. Jamais elle n'avait mis le pied sur le seuil d'un théâtre; tout au plus allait-elle au concert. D'ailleurs, elle avait dans sa chambre une cage pleine d'oiseaux, et elle préférait tous ces gazouillements aux combinaisons harmoniques du génie de l'homme.

Quelquefois maître Arnold, qui n'était pas un égoïste, ou qui du moins avait la bonne volonté de ne pas l'être, interrogeait sa fille pour savoir si elle s'ennuyait; Gertrude répondait que non, se déclarait très-heureuse, et l'était en effet.

Le bonheur est-il donc possible à si peu de frais? De tous les secrets que la science a cherchés, voilà le plus difficile, le secret d'être heureux! La bonne conscience ne suffit pas; il faut, de plus, et par-dessus tout, les efforts personnels, une grâce spéciale. Gertrude avait cette grâce: elle était heureuse, sans savoir comment, sans savoir pourquoi, sans même se demander si ce bonheur devait durer toujours.

Que l'on ne soit pas malheureuse à dix-huit ans, c'est là un phénomène ordinaire et fort concevable; mais que la solitude avec son père et la protection de la vieille

Marguerite ne laissassent rien à désirer à Gertrude, voilà ce qui peut paraître plus difficile à admettre.

Ce problème au surplus n'inquiétait personne, pas même l'hôte de M. Arnold, le locataire du second, qui, lui aussi, par un charme inhérent sans doute à la maison, se trouvait très-heureux, ne songeait pas à changer quelque chose à son sort, eût voulu immobiliser sa vie, dans cette paisible retraite, dans le voisinage familier de son propriétaire, de la fille du propriétaire et de la vieille servante.

Ce jeune locataire, que nous appellerons Wolff, était étudiant; mais il avait passé tous les examens possibles; il avait dans son tiroir tous les diplômes; et il ne paraissait pas le moins du monde empressé d'aller répandre sa science dans le public. On eût dit qu'il se défiait des connaissances acquises; qu'il ne voulait jamais cesser d'étudier, et que la maison de M. Arnold renfermât toute son ambition. Cependant, je puis vous l'avouer, il était ambitieux.

Wolff était, je crois, un honnête homme. Élevé par une mère pieuse et par un père tolérant, qui s'étaient unis pour le former, sans se contrarier et sans se nuire, il avait la conscience en équilibre. Sa figure, sa tournure n'avaient rien qui pût le distinguer; il gardait un défaut qui faisait rire ses camarades, mais dont il ne s'est pas encore corrigé au moment où je vous parle, il était timide. Wolff ne connaissait pas de plaisirs terrestres et ne rêvait pas de plaisirs célestes qui valussent à ses yeux le séjour de la maison de M. Arnold, la fraîcheur gaie de cette retraite. Lui aussi, était heureux de peu de chose : d'entendre la vieille Marguerite remuer ses casseroles; de voir M. Arnold arroser ses tulipes; de ren-

contrer mademoiselle Gertrude et de lui demander des nouvelles de ses oiseaux. Tous les habitants de cette maison étaient si contents à bon marché, et si sages, qu'on les eût pris pour des fous.

Wolff sortait pour aller-aux cours, pour visiter les bibliothèques, mais dès qu'il était rentré, il approchait sa table de la fenêtre qui donnait sur le jardin; il allumait sa pipe, laissait la fumée monter sur le toit et rêvait ou travaillait. Quelquefois, du jardin, M. Arnold l'interpellait:

— Eh! mon ami Wolff, vous qui êtes un savant, comment appelez-vous cette plante, cette fleur, en latin?

Wolff disait le mot, s'il le savait, et le cherchait dans son dictionnaire, s'il l'ignorait. C'étaient là ses grands triomphes d'érudition.

Quand un des oiseaux de Gertrude était malade, la jeune fille attendait le jeune docteur dans le couloir.

— Monsieur Wolff, lui disait-elle, vous seriez bien aimable de me donner un remède pour ce pauvre oiseau.

Wolff quittait tout pour l'amour d'un serin; s'il était embarrassé, il courait la ville, feuilletait les livres d'histoire naturelle; et quand l'oiseau était sauvé, il se sentait heureux, comme s'il avait eu charge d'âme.

Marguerite à son tour demandait de petits services à son voisin; elle lui faisait écrire ses lettres à sa famille et déchiffrer les réponses. Ce n'était pas là le travail le plus facile; mais Wolff était si bon, qu'après s'être mis en quatre pour le nom d'une fleur ou pour guérir un serin, il estimait sa journée bien remplie, s'il avait contenté Marguerite. Tout le monde était donc lié par la reconnaissance envers Wolff, et lui était lié envers tout le monde. M. Arnold, en effet, n'eût pas entamé le soir un broc

de bonne bière, sans appeler son ami Wolff. Gertrude lui tricotait de petits objets parfaitement inutiles, dont il se servait beaucoup; quant à la vieille Marguerite, elle ne se levait et ne se couchait jamais, sans écouter à la porte s'il dormait paisiblement, et elle lui préparait des friandises que Wolff affectait de dévorer le plus gloutonnement possible.

On aurait donc pu écrire, sur le fronton de la maison de M. Arnold, ces simples mots : « Ici l'on aime! Gens qui haïssez, passez votre chemin. » Quand je dis que l'on s'aimait, je parle de cette affection naïve et chaste, qui ne connaît ni âge, ni sexe, qui n'attend rien que le plaisir de se dévouer, et qui se satisfait d'une parole, d'un serrement de main, d'un sourire, parce qu'elle porte en elle l'infini. Si l'on eût osé dire que Wolff était amoureux, on l'eût fait pâlir de honte; Gertrude eût rougi comme d'une offense ponr elle et pour « leur » ami; Marguerite se fût mise en colère, et maître Arnold en fût tombé malade.

Hélas! quelqu'un devait prononcer ce mot fatal, troubler ce bonheur, dissiper cette innocence, et faire entrer le malheur dans cette maison qui semblait à jamais prédestinée aux douces quiétudes de l'amitié.

M. Arnold avait parmi ses amis un ancien commerçant, comme lui, retiré plus tôt que lui des affaires et dont l'activité trouvait encore à s'occuper, en plaçant de l'argent, en faisant fructifier les capitaux restés disponibles, après la liquidation de son fonds de commerce.

M. Gottlieb était un ancien joaillier. Il avait vendu pendant vingt ans des bagues à tous les fiancés des campagnes, des bijoux à toutes les belles dames de la ville. Bon vivant, aimable compagnon, il se croyait très-instruit,

parce qu'il avait étudié six mois pour être médecin, et il ne doutait jamais de rien. Aussi, marchait-il la tête haute, faisant admirer le beau diamant qui étincelait entre les plis de son jabot et la bague merveilleuse qu'il portait au petit doigt de la main droite. M. Gottlieb ne s'était jamais marié ; il n'avait jamais trouvé de femme qui méritât l'honneur de porter son nom.

Il était peu probable, à première vue, que les relations intimes et quotidiennes de M. Gottlieb et de M. Arnold tinssent à des raisons d'affaires; mais un observateur se fût demandé pourtant ce qui attirait l'ancien joaillier dans cette maison. Marguerite croyait avoir deviné, et disait quelquefois à son petit ami Wolff :

— Cet homme-là a trop vendu d'épingles; il aime à piquer. Depuis qu'il s'est aperçu qu'il nous ennuyait, il est très-assidu. Il faudrait le bien recevoir pour le dégoûter de revenir.

Wolff, qui n'avait pas de soupçon, hochait cependant la tête et ne se laissait pas convaincre par la vieille servante.

Une seule personne dissimulait et faisait de son mieux pour attirer M. Gottlieb : c'était le bon M. Arnold, qui était cependant sa victime perpétuelle.

— Mon cher Gottlieb, lui disait-il en le reconduisant le soir jusqu'au seuil de sa porte, s'il vous plaisait de goûter demain d'une bouteille que j'ai gardée depuis la naissance de Gertrude, je vous attendrais pour dîner.

Ou bien encore :

— Mon cher Gottlieb, j'irai vous prendre demain, et nous ferons ensemble une grande promenade.

M. Gottlieb acceptait tout, les dîners plutôt que les promenades, et on le voyait arriver, de jour en jour, de

meilleure heure. Dès que sa grosse voix joviale retentissait dans la maison, Wolff devenait triste, Gertrude rêveuse et Marguerite grondeuse. Alors, la malice de l'ancien joaillier s'exerçait avec une verve bruyante qui étourdissait les échos de cette maison, d'ordinaire silencieuse.

— Ah ! ah! je fais peur à votre voisin, disait-il, à votre studieux M. Wolff. Quand donc aura-t-il fini d'apprendre? Est-ce que vous lui enseignez le jardinage, Arnold? ou l'histoire naturelle, Gertrude?

Puis, traversant le couloir et entrant dans le jardin, M. Gottlieb se faisait un porte-voix de ses deux mains réunies et appelait le jeune locataire :

— Monsieur Wolff! lui criait-il, on vous demande.

Wolff n'ouvrait pas sa fenêtre; alors M. Arnold montait, quatre à quatre, jusqu'à la chambre de son ami.

— Travaillez-vous, mon cher enfant? disait-il à travers la porte. Mon ami Gottlieb est en bas qui voudrait bien vous voir; ma fille et moi nous vous prions de descendre.

Wolff ne résistait jamais à cette démarche, il descendait; et des railleries accueillaient son entrée dans la salle à manger ou dans le jardin.

— Le voilà ! le voilà! criait l'impitoyable Gottlieb. Il a tout quitté pour venir trinquer et discuter avec moi. Vous vous fatiguez trop, jeune homme! la science ne vaut pas ce qu'elle coûte. Ah! de mon temps, je n'aurais pas ouvert un livre dans une maison où j'eusse trouvé de si jolis yeux pour y lire.

— Gottlieb! Gottlieb ! murmurait M. Arnold avec un ton d'affectueux reproche.

Gertrude s'éloignait. Wolff rougissait, et l'ancien joail-

lier prenait une pincée de tabac dans une boîte en or. Quand il faisait beau, on s'asseyait sous un berceau du jardin, on buvait la bière et l'on causait, ou plutôt, M. Gottlieb entremêlait les anecdotes, les médisances de la ville de discussions saugrenues. Il prétendait rompre des lances avec Wolff sur le terrain de la métaphysique, et il lui poussait des arguments d'une violence et d'une énormité telles, que Wolff ne savait bien souvent que répondre et s'avouait vaincu.

Les triomphes de M. Gottlieb étaient capables d'armer un saint. Il riait, il s'épanouissait, il tapait sur son gousset où l'argent résonnait toujours, et il racontait invariablement comment, s'il eût continué ses études, il serait devenu un des plus grands médecins de l'Allemagne.

— Mais, ajoutait-il en terminant, j'aurais été moins longtemps que vous à devenir savant, mon cher monsieur Wolff. Ah çà! vous nous quitterez bientôt; il va falloir que M. le docteur aille professer ou exercer ailleurs. Ce sera un grand vide, un bien grand vide dans cette maison.

— Oh! oui! disait maître Arnold en soupirant.

— Ce bon M. Wolff! quel dommage qu'il ne puisse rester toujours ici!

Ces méchancetés mettaient Wolff au supplice, et il ne se sentait guéri que quand, le soir, très-tard, après la retraite du bourreau, M. Arnold lui disait :

— J'espère bien que Gottlieb s'est trompé! Hein? vous ne nous quitterez pas de sitôt?

— Pourquoi donc, mon père, M. Gottlieb prend-il plaisir à tourmenter nos amis? demandait Gertrude.

— Que veux-tu! il a l'humeur plaisante; mais, au fond,

il nous aime bien tous. Va! si tu savais comme il parle de toi!...

Un soir, pendant l'hiver, on causait, on fumait, après souper, dans la salle à manger de M. Arnold; une aprente concorde désarmait M. Gottlieb et rendait Wolff plus patient. Gertrude et Marguerite travaillaient, dans une autre pièce.

Il faisait froid, le vent soufflait au-dehors; à chaque rafale, maître Arnold, se frottant les mains, se félicitait tout haut et tout naïvement, d'être chez lui, près d'un bon poêle, entre deux bons amis, en face d'un bon pot de bière, et de n'avoir pas à courir les chemins.

Ces actes d'amour envers son domicile finirent par impatienter M. Gottlieb, qui s'écria d'un ton aigre-doux :

— Savez vous bien, Arnold, que vous n'être guère charitable?

— Comment?

— Oui, vous êtes un égoïste. Vous vantez les douceurs du poêle, et de la table, et de la bonne compagnie, devant moi qui vais être obligé de m'en aller, seul, à pied, par la neige.

— Eh bien! mon cher Gottlieb, voulez-vous rester ici? nous vous ferons un lit.

— Et que dirait Gudule, ma gouvernante, si demain, en m'apportant mon café au lait, elle ne trouvait personne dans ma chambre? Diable! j'ai ma réputation à garder, et autre chose encore. C'est une nuit bonne pour les voleurs.

— Hum! Crésus! vous avez les soucis de la richesse, dit en riant M. Arnold. Je vous prêterai mon manteau.

— Et une lanterne, reprit avec un peu de vivacité M. Gottlieb.

— Les réverbères ne sont pas éteints.

— C'est égal, j'aime à voir très-clair.

— Gottlieb ! est-ce que vous seriez peureux ?

— Moi, peureux ! Ah ! par exemple ! repartit M. Gottlieb en se renversant sur sa chaise ; vous me prenez pour une jeune fille.

— Hum ! je me rappelle, continua M. Arnold, qu'un certain soir, nous revenions ensemble et que vous m'avez serré le bras très-fort, en passant devant une sentinelle que vous aviez prise pour un voleur.

— Quel conte faites-vous là ? demanda M. Gottlieb de plus en plus gai, mais avec une animation dans le visage qui trahissait un secret mécontentement.

Wolff eut la tentation d'une action mauvaise, et il y céda ; il crut s'apercevoir que M. Gottlieb, l'esprit fort, le savant, était un poltron ; il voulut s'amuser.

— Il ne faudrait pas vous défendre, mon cher monsieur Gottlieb, dit-il avec calme, d'une délicatesse de nerfs qui est toujours une distinction. Avoir peur d'un autre homme, le jour, en plein midi, dans la rue, c'est le fait d'un lâche. Mais avoir peur, la nuit, dans l'obscurité, des revenants, des ombres, de tous les mystères enfin qui comblent l'intervalle de la vie à la mort, ce n'est là qu'un fait ordinaire, et tout homme d'imagination peut l'avouer.

— Allons donc, murmura M. Gottlieb, vous voulez rire !

— Moi ! oh ! je ne ris jamais de ces choses-là ! La peur est un sentiment respectable. Vous savez que les anciens la supposaient fille de Mars et de Vénus.

— Oui, oui, je sais cela, balbutia M. Gottlieb qui ignorait complètement ce détail.

— On lui donnait de singuliers parents, dit M. Arnold

avec un gros sourire, et ne sachant trop si son ami Wolff parlait sérieusement ou se moquait de son autre ami Gottlieb.

— Pourquoi vous étonner? reprit Wolff, la peur est la conséquence d'un vrai courage, de celui qui tient compte de toutes les influences ; elle est aussi le produit des sentiments tendres. Oui, Mars et Vénus sont bien ses parents, et il est constant que la plupart des héros ont sacrifié à la peur.

— Oh! oh! vous allez trop loin, dit M. Gottlieb qui ne tenait pas absolument à passer pour un héros.

— Du tout, l'histoire est là pour le prouver. Thésée, qui n'était pas un poltron, vous en conviendrez, monsieur Gottlieb...

— J'en conviens.

— Eh bien, Thésée, qui s'exposait à rencontrer dans ses courses des monstres effrayants, fit un sacrifice solennel à la Peur. Alexandre le Grand...

— Comment! Alexandre, lui aussi? ne put s'empêcher de crier M. Gottlieb.

— Sans doute, Alexandre, l'ignoriez-vous donc?

— Oui, oui, je le savais, mais je l'avais oublié.

— Alexandre, avant la bataille d'Arbèles, rendit honneur à la fille de Mars et de Vénus. Rome avait un temple pour la Peur et pour la Pâleur.

— Pour la Pâleur aussi ? voilà qui est trop fort ! dit le bon M. Arnold qui ouvrait de grands yeux, pour mieux entendre tout ce qui se disait. N'est-ce pas, mon cher Gottlieb ? Tiens, est-ce que vous seriez malade, mon cher ami ? vous avez mauvaise mine.

— C'est la pipe ou c'est la bière, murmura M. Gottlieb ; je ferai bien de m'en aller.

— Attendez encore un peu, dit Wolff qui n'avait jamais été si tendre pour son ennemi, l'ouragan va s'apaiser. D'ailleurs, il n'est pas minuit, et c'est à minuit, vous le savez, mon cher monsieur Gottlieb, que les démons, les fantômes et les gnomes font leurs apparitions.

— Oui, oui, ce sont les bonnes femmes, les commères qui disent cela ; mais je n'y crois guère, moi, aux fantômes, aux vampires, à tous les sortiléges ! Et, en parlant ainsi avec une animation presque fébrile, M. Gottlieb prenait des airs fanfarons les plus comiques du monde : — C'est que je suis un esprit fort, moi ! dit-il comme conclusion et en appuyant ses deux poings sur ses genoux pour regarder Wolff bien en face.

— Alors, je suis sans doute un esprit faible, reprit Wolff; car je crois tout, ou plutôt je ne nie rien. Oui, j'imagine et j'aime à penser qu'il y a au-dessus de nous, autour de nous, un monde que nous ne connaissons pas, que nous ne pénétrons pas par les yeux de la chair, mais qui peut, dans certaines circonstances extraordinaires, se laisser entrevoir. Il y a des visions bien constatées et qu'on ne peut révoquer en doute.

— Je ne suis pas visionnaire, moi, dit M. Gottlieb dont la voix perdait son assurance.

— Vous n'en savez rien, mon cher monsieur Gottlieb, repartit doucement Wolff. Je vous crois trop instruit et de trop bonne foi pour nier l'évidence. Vous ne croyez pas aux visions parce que vous n'en avez pas encore vu.

— C'est possible, après tout, répondit M. Gottlieb qui se laissait aller insensiblement à la pente qu'on lui ménageait.

— Est-ce qu'il n'est pas évident que les âmes de ceux qu'on a bien aimés reviennent parfois nous visiter, et

vivent, après la vie, dans l'air que nous respirons?

— C'est évident, dit M. Arnold qui se rangeait d'ordinaire à l'opinion de Wolff.

— C'est évident, répéta M. Gottlieb.

— Et les âmes de ceux qu'on a tourmentés, torturés, ne reviennent-elles pas aussi se plaindre et tourmenter leurs bourreaux?

— Oui, oui, balbutia M. Gottlieb qui regarda la grosse horloge et qui s'aperçut qu'il était bientot minuit.

— Si nous le voulions, tous les trois, fermement, continua Wolff, qui s'amusait beaucoup de son expérience, nous pourrions évoquer, par la puissance de notre volonté, la personne que nous aimons ou que nous haïssons le plus.

— Moi, je ne hais personne, dit M. Gottlieb, qui chercha du regard son chapeau et sa canne.

— Ni moi non plus, dit M. Arnold.

— Mais vous aimez, peut-être? dit Wolff en souriant et en regardant l'ancien joaillier avec un petit air d'interrogation sardonique.

M. Gottlieb, qui était assez pâle, rougit beaucoup et retomba sur son siége.

— Pourquoi m'interrogez-vous? demanda-t-il.

— Allons, mon cher monsieur Gottlieb, invoquez, évoquez le fantôme de l'objet aimé; moi je vais en faire autant, pour ma part, en conscience.

Et Wolff, qui n'avait jamais été d'une gaieté pareille, affecta de mettre la tête dans ses deux mains, comme s'il méditait. Les deux vieux amis ne savaient plus trop s'ils devaient rire ou prendre la conversation au sérieux. Ils se regardaient tour à tour et regardaient devant eux. Comme on avait fumé pendant toute la soirée, l'atmos-

phère avait de la lourdeur et ces bonnes gens étaient dans des nuages authentiques.

Tout à coup, au beau milieu du silence qui s'était établi, et tandis qu'on n'entendait que le ronflement du poêle et le bruit du vent qui frappait au-dehors, la porte s'ouvrit, une femme s'avança lentement, étendant les mains et écartant la fumée, qui formait comme un voile vaporeux, semblable à celui qui accompagne d'ordinaire les féeries.

M. Gottlieb, dont les deux yeux rougis sortaient de leur orbite, comme des escarboucles qui tombent de l'écrin, poussa un cri. Arnold répéta l'exclamation. Wolff regarda à son tour et tressaillit. Tous les trois, ils avaient fait mentalement la même évocation, et tous les trois, ils étaient stupéfaits.

— Mademoiselle Gertrude! dit le jeune homme.

— Tiens, c'est Gertrude, répéta maître Arnold.

— Gertrude! balbutia comme un écho le pauvre M. Gottlieb, qui essayait de raffermir son courage et qui se sentait bien, dans ce moment, le petit-fils de Mars et de Vénus.

— On dirait que je vous ai fait peur, dit la jeune fille, qui s'était avancée jusqu'à la table.

— Peur! s'écria Gottlieb. Ah bien oui!

— Peur! répéta Arnold, toi, mon enfant!

— En effet, mademoiselle, vous nous avez fait peur, dit Wolff simplement; nous parlions d'apparitions célestes, sans y croire beaucoup; vous êtes venue, et nous y avons cru tous les trois.

Gertrude regarda M. Wolff, en ouvrant ses grands yeux étonnés. C'était la première fois que leur ami hasardait quelque chose qui ressemblât à une galan-

terie; elle en conçut plus de tristesse que de joie.

— Je venais vous avertir de l'heure, dit-elle; il est minuit; c'est bien tard, monsieur Gottlieb, pour vous retirer.

— Vous croyez qu'il est si tard que cela? répondit M. Gottlieb, qui ne connaissait que trop l'heure exacte et qui n'avait pas cessé de regarder de temps en temps l'horloge.

— Encore une fois, voulez-vous rester, mon cher ami, dit le bon M. Arnold?

— En effet, ajouta Wolff, si vous avez peur de rentrer.

— Peur! qui vous a dit que j'avais peur ?

— Je juge d'après moi-même; je ne serais pas rassuré, moi, tout seul, dans les rues, par ce temps-là. Il neige, il fait un vent épouvantable.

— Vous croyez que je ferais bien de rester? demanda M. Gottlieb, qui désirait qu'on lui fît violence.

— Certainement, répéta-t-on en chœur.

— Eh bien, je reste.

Gertrude sortit pour aller donner des ordres à Marguerite.

— Mais j'y pense, reprit l'ancien joaillier, ma vieille Gudule sera inquiète : je me rappelle qu'elle devait m'attendre; elle ne se couchera pas et croira qu'il m'est arrivé malheur.

— Si vous le permettez, dit Wolff, je m'offre pour aller l'avertir.

— Oh! je craindrais d'abuser.

Mais Wolff ne laissa pas à M. Gottlieb le temps de refuser; il prit sa casquette, courut à la porte, et, deux minutes après, on l'entendait dans la rue marcher en fredonnant.

— Le bon jeune homme! dit Arnold avec admiration.

— Ah çà, reprit au bout de quelques instants M. Gottlieb, puisqu'il avait si peur, lui aussi, de la nuit et de la neige, pourquoi donc s'en va-t-il seul, avec cet empressement?

— C'est qu'il se dévoue, répondit M. Arnold.

— Oh! c'est plutôt pour se moquer de moi, le traître! Il a voulu me faire passer pour un poltron. Je me vengerai.

— Bah! à quoi allez-vous songer? Couchons-nous, il est tard.

— Ce Wolff est un brigand! Je vous en avertis, Arnold.

— Lui! bonté du ciel! un agneau, doux comme une femme!

— C'est cela même : doux, mais malin comme une femme. Je me vengerai, je me vengerai!

— Allons nous coucher, Gottlieb.

Gertrude et Marguerite parurent avec des flambeaux. La double apparition était prévue et ne fit peur à personne.

Une demi-heure après, tout le monde dormait dans la maison. Quand Wolff rentra, il était fort tranquille; et ce fut avec une lenteur qui donnait raison à M. Gottlieb et qui excluait toute idée de pusillanimité, qu'il ouvrit la porte. Mais si Wolff s'était amusé, M. Gotttlieb se vengea cruellement.

II

Puisque Wolff, qui était un garçon timide, peu rompu à toutes les finesses de la méchanceté humaine, s'était

émancipé jusqu'à faire sortir de sa cachette la vilaine poltronnerie de M. Gottlieb, il eût dû s'en tenir à la satisfaction de sa conscience de Machiavel, et ne pas vouloir un hommage et un aveu public de sa victime.

Le lendemain, l'ancien joaillier, dès qu'il fut debout, monta dans la chambre de son persifleur.

— Avez-vous bien dormi? lui demanda-t-il brusquement.

— Sans doute, répondit Wolff.

— La joie de vous être moqué de moi ne vous a pas donné d'insomnie?

Wolff devait évidemment garder un grand sérieux à cette insinuation; il commit, au contraire, la faute de rire aux éclats :

— C'est bien! c'est bien! jeune homme, riez, riez, dit M. Gottlieb en se frottant les mains; c'est de votre âge. Eh bien! moi, je vous en avertis, mon philosophe, je vous ferai pleurer.

— Vous croyez? demanda Wolff plus imprudent que jamais.

— Oui, je vous ferai pleurer, mon jeune ami, de vraies larmes qui tomberont de vos yeux, et que vous essuierez à deux mains. Ah! vous avez voulu savoir si je suis peureux! Eh bien, je prends de la peur pour moi, c'est vrai, mais j'en donne aussi aux autres : vous verrez!

Le bonhomme Gottlieb était vraiment formidable en parlant ainsi, avec un petit rire sardonique; il laissa Wolff assez surpris de cette menace, et il descendit pour savourer la tasse de café à la crême que maître Arnold lui avait fait servir. Que se passa-t-il entre les deux amis, quelles mystérieuses paroles furent échangées avant le départ de M. Gottlieb, voilà ce que Wolff eût

bien voulu apprendre, quand il remarqua la contenance embarrassée de M. Arnold envers lui ; mais voilà ce qu'il n'apprit que bien plus tard.

Ce qui lui parut évident à la première rencontre, ce fut l'attitude contrainte, triste, de son hôte. Le père de Gertrude avait un secret pénible. Wolff n'osa pas interroger; il attendait discrètement les confidences, et il se fût reproché un mot qu'on eût pu interpréter dans le sens de la curiosité. Pourtant, il fit un signe à Marguerite, et quand celle-ci monta pour se coucher, elle vint frapper à la porte du jeune homme.

— Qu'y a-t-il, demanda la vieille servante? est-ce que, vous aussi, vous auriez votre idée fixe ?

— N'est-ce pas, ma bonne Marguerite, M. Arnold a un chagrin !

— Sans doute, demain ce sera le tour à notre chère demoiselle. Ah ça ! qu'est-il donc arrivé?

— C'est précisément ce que je voulais savoir, Marguerite. M. Gottlieb n'a rien dit devant toi.

— Rien; cependant je l'ai entendu grommeler quelque chose en s'en allant.

— Que disait-il ?

— Des choses extravagantes, par exemple : « On me prend pour un âne dans cette maison, mais je ne suis pas encore bâté, et je brouterai bien de jolies petites fleurs. »

— Cela ne m'apprend rien, soupira Wolff.

M. Gottlieb ne revint pas de la journée ni de la soirée; il laissa probablement grossir et s'envenimer la piqûre qu'il avait faite à son ami. Wolff, qui resta aux aguets, n'entendit aucun bruit; il remarqua seulement qu'en baisant sa fille au front, avant d'entrer dans sa chambre, M. Arnold avait poussé un gros soupir.

Cette situation étrange se prolongea pendant deux jours; M. Gottlieb était devenu invisible; mais bien que son absence fût en réalité une délivrance, son souvenir, sa pensée pesaient comme une menace.

Au bout des deux jours, Wolff n'y tint plus; il voyait M. Arnold si triste, si abattu qu'il résolut de lui venir en aide.

— J'ai tant d'amitié pour lui qu'il me permettra peut-être de pénétrer son secret, dit-il.

Dès les premiers mots, maître Arnold laissa échapper un véritable sanglot.

— Ah! mon ami, je suis le plus malheureux des hommes! et j'allais précisément monter pour vous consulter.

— Disposez de moi, monsieur Arnold, comme d'un fils.

— Bon Wolff; ce n'est pas vous, n'est-ce pas, qui songeriez jamais à enlever une fille à son père?

— Comment! mademoiselle Gertrude!

— Oui, ma fille, mon bonheur, vous, cette maison, Gottlieb en veut à tout cela! et..... je ne sais comment lui résister.

— Mais en lui retirant votre amitié, s'il en abuse, en lui fermant votre porte, s'il vous manque d'égards.

— Ah! mon ami, vous ne savez pas ce que vous me conseillez là! c'est précisément l'impossible. Chasser Gottlieb! quand c'est lui!... Non, non, je n'ai qu'à mourir, cela vaudrait bien mieux, pour moi, pour elle, pour tout le monde.

Et l'excellent M. Arnold se couvrait le visage de ses deux mains.

— Montons chez moi, dit Wolff en passant son bras sous celui de son vieil ami.

Quand on fut dans la chambre du jeune homme, l'ancien drapier s'essuya le front, et d'une voix émue, en se renversant dans le fauteuil que Wolff lui avait offert :

— Je vais vous faire ma confession, mon ami. Vous allez savoir ce que tout le monde ignore dans la ville. On me croit riche, ou du moins dans une aisance qui enlève tout souci à l'avenir; c'est là une erreur. J'ai des dettes, de grosses dettes. Je dois à Gottlieb ; et Gottlieb veut être payé.

— Ainsi la rumeur publique ne se trompe pas, ce faux ami est un usurier ! s'écria Wolff.

— Ne dites pas cela, ne dites pas cela, reprit M. Arnold avec vivacité. Gottlieb est un ancien commerçant très-expérimenté et très-habile ; il veut faire rapporter à ses capitaux, en les plaçant, ce qu'ils lui rapportaient dans le détail, voilà tout. Mais laissez-moi vous raconter par ordre l'origine de mes chagrins. Ah ! mon cher Wolff ! il n'y a pas de plus grand malheur pour un mari que de perdre sa femme. Si vous aviez connu madame Arnold ! Gertrude a toutes les qualités du cœur ; mais ma femme, à toutes celles-là, joignait celles de la tête. On m'a toujours fait honneur de la prospérité de notre maison. Entre nous, cette prospérité, plus apparente que réelle, d'ailleurs, était l'œuvre de ma chère femme. Moi, je me connaissais en draps ; je savais mieux que personne juger de la qualité, du tissage et du teint. Je faisais les emplettes, et je crois que, sans mentir jamais, j'étais assez adroit dans l'art de persuader les acheteurs. Mais ma femme ! C'était elle qui enregistrait les recettes, qui dressait l'inventaire, qui était le génie financier de la maison ! Voyant que je me fatiguais, elle avait voulu, la chère et tendre amie, me donner une maison hors la

ville : celle-ci, monsieur Wolff. Par malheur, nous n'étions pas assez riches pour payer comptant. Ma femme s'avisa d'emprunter à Gottlieb. Elle était certaine de rembourser : elle avait fait ses calculs, et, en dix ans, tout devait être payé, et nous nous serions trouvés riches et heureux. Mais dix ans ! c'est l'infini dans le commerce. Ma pauvre femme devint malade ; je suis certain que le chagrin de me laisser des embarras fut pour beaucoup dans sa mort prompte. Si vous saviez, mon bon Wolff, avec quelle sollicitude, dans sa maladie, elle essayait de m'instruire de ce que j'aurais à faire ! Elle est morte la main étendue sur le livre de caisse. Le bon Dieu est juste ; et puisqu'il nous frappe, c'est qu'il a ses raisons. Je me courbai donc sous la terrible épreuve qu'il m'envoyait. Après avoir pieusement et chrétiennement enterré ma femme, je me relevai avec courage : — Allons, maître Arnold, me dis-je à moi-même, tu as ta fille à élever, à aimer, à doter : travaille ! — Ce n'est pas la bonne volonté, ce n'est pas le courage qui m'a manqué, c'est l'inspiration. Le bon Dieu devrait faire mourir à la fois les deux époux, quand il frappe des commerçants. Je ne pouvais pas suffire aux achats, à la vente, à la caisse. J'achetai trop vite, mal à propos. Je vendis à perte des marchandises dont je m'étais encombré, et je ne sus pas calculer avec assez de soin les comptes d'intérêt. Bref, au bout de quelques mois, je m'aperçus que j'allais vers un abîme. La dette envers Gottlieb, que ma femme avait commencé à diminuer, et qui eût été éteinte, s'était considérablement accrue. Je vendis à la hâte mon établissement : il me fallut subir un rabais énorme sur des marchandises que mon successeur traitait de désavantageuses. Je vins m'installer ici avec ma

fille et Marguerite. Chez moi? non, chez Gottlieb, car les petits à-compte donnés sur le prix de la maison ne me donnent pas le droit d'en revendiquer la propriété. J'espérais, à force d'économie, en utilisant les créances que j'avais gardées, et avec l'argent provenant de la vente de ma maison, m'acquitter peu à peu; mais, d'abord, ces créances, pour en tirer parti, il fallait attendre, profiter des occasions. Gottlieb me les racheta, mais me fit perdre beaucoup. Les affaires allèrent mal : mon successeur, au lieu de me payer régulièrement, me demanda du temps et me fit des billets : l'ami Gottlieb escompta ces billets. Vous le voyez, mon ami, ma situation est bien loin d'être aussi avantageuse que le public la supposait. Cependant, Gottlieb, qui n'est pas un méchant homme, me laissait tranquille, et, je le crois, aurait pris patience jusqu'à ma mort, si, tout à coup, il ne s'était mis en tête que nous nous étions moqués de lui.

— Hélas! s'écria Wolff, c'est moi, monsieur Arnold, qui, par mon étourderie, suis la cause de vos chagrins. Je ne m'en consolerai jamais.

— Non, mon ami, Gottlieb, je l'ai découvert, avait un plan. Il a été tenté de le démasquer plus tôt qu'il ne le voulait, pour se venger. Mais, tôt ou tard, mon bon Wolff, j'aurais été sa victime.

— Que veut-il? que demande-t-il? cet infâme usurier, ce Shylok!

— Ne lui dites pas d'injures, mon bon Wolff, même en son absence : il trouverait moyen de les entendre : c'est un homme si fin! Ce qu'il veut? Parbleu, il veut tout! moi, ma maison, ma fille!

— Votre fille! vous! parlez! expliquez-vous!

— Eh bien! voilà : Il y a deux jours, il m'a pris à

part, et il m'a dit : — Mon cher Arnold, j'aurais besoin de tout mon argent, parce que je songe à me marier. — J'ai voulu rire ; car si Gottlieb est un peu plus jeune que moi, il ne l'est pas assez pour prétendre me traiter en vieillard et se traiter en jeune homme. — Et, avec qui songez-vous à vous marier, compère ? lui ai-je demandé. — Alors, mon ami, Gottlieb m'a regardé dans le blanc des yeux, et j'ai eu peur ; et il m'a dit : — Avec mademoiselle Gertrude, votre fille, si vous voulez bien le permettre.

Wolff sentit une lame glacée lui entrer dans le cœur : il bondit sur sa chaise.

— Qu'avez-vous répondu ?

— Je n'ai rien répondu d'abord, mon ami. J'ai baissé la tête. — Je vous donne trois jours pour réfléchir, pour préparer Gertrude à voir en moi son futur mari, a ajouté Gottlieb, et il est parti, me laissant navré, désespéré.

— Il faut refuser, monsieur Arnold, il faut refuser.

— Croyez-vous que je vous demanderais un conseil, mon bon ami, s'il ne s'agissait que de suivre le mouvement de mon cœur. Oh ! certainement, que je refuserais. Je m'étais fait à l'idée de ne jamais quitter mon enfant. Nous étions si bien dans cette maison, vivant tous ensemble ! Mais, si je refuse, il me faut partir. Où aller ? Le peu qui me restera suffira à peine à meubler une chambre. De quoi vivrons-nous ? je n'ai plus la force de travailler. Gertrude ne sait pas d'état. D'ailleurs, je mourrais plutôt que de lui devoir un morceau de pain... Oh ! mon cher Wolff, je suis bien malheureux !

Wolff était tenté de dire à ce père au désespoir :

— Donnez-moi votre fille : je travaillerai, moi, pour vous tous.

Mais Wolff était très-pauvre. Ses parents, d'honnêtes cultivateurs, avaient fait d'énormes sacrifices pour l'aider dans ses études. Il devait se passer sans doute encore quelques années, avant qu'il eût un état, une place productive. D'ailleurs, Wolff ne voulait pas profiter de la détresse de la maison, pour prétendre à la main de Gertrude.

— Ne renoncez pas à tout espoir, dit-il à M. Arnold, en faisant un effort sur lui-même pour parler.

— Je n'ai pas tout dit, reprit Arnold, en sanglotant. Gottlieb ne vous aime pas. Il prétend que vous avez juré de le rendre ridicule. Il m'a dit que votre présence ici nous faisait du tort à tous et...

— Et il exige que je m'en aille, n'est-ce pas ? dit le pauvre jeune homme qui s'étonnait d'avoir le courage d'entendre ces cruelles confidences.

M. Arnold fit un signe de tête qui équivalait à une réponse affirmative.

— Eh bien ! je m'en irai, mon vieil ami, mais quand je serai convaincu que je n'ai plus d'autre service à vous rendre. Avez-vous interrogé mademoiselle Gertrude ?

— Je n'ai pas osé encore ; si vous vouliez...

— Que je lui parle de cet horrible projet ? moi !

— Oui, vous, mon ami, pourquoi pas ? demanda simplement M. Arnold ; vous êtes, avec moi et Marguerite, son ami le plus cher. Elle vous dira tout, à vous.

Wolff, dont le premier mouvement avait été de refuser, se ravisa tout à coup.

— Pourquoi pas ? se dit-il aussi à lui-même, de quel droit hésiterais-je à lui parler? Est-ce que j'ai un intérêt?..

— Mon cher monsieur Arnold, c'est une mission bien délicate et bien pénible que vous réclamez de moi, dit-il

en passant la main sur son front pour en essuyer la sueur; mais je la remplirai. Ce soir, si vous le permettez, je descendrai; vous me laisserez seul avec mademoiselle Gertrude, et je serai digne, par les conseils que je lui donnerai, de votre amitié et de la sienne.

Le pauvre M. Arnold, sinon consolé, du moins tiré d'un embarras relatif, remercia Wolff du fond du cœur, essuya les grosses larmes qui roulaient sur ses joues et promit d'avoir du courage, quelle que fût l'épreuve à laquelle il était réservé.

Quant à Wolff, dès qu'il se retrouva seul dans sa chambre, il s'enferma, prit sa tête à deux mains, et, avant toute délibération, soulagea son cœur et pleura comme un enfant

— Il avait raison, cet homme horrible et grotesque, répétait-il, il avait raison, je pleure. Mon Dieu! que vais-je devenir et que deviendront-ils tous?

Wolff n'était pas un présomptueux, ni un égoïste. S'il eût suffi de broyer son cœur, de se condamner à un malheur et à des regrets éternels pour sauver ses amis, il n'eût pas hésité. Mais son devoir lui apparaissait plus difficile et plus obscur.

Le reste du jour s'écoula dans cet entretien suprême; quand la nuit vint, Wolff n'était pas plus avancé : il avait les mêmes doutes, les mêmes hésitations.

— Dieu m'inspirera, dit-il, en se préparant à descendre.

Gertrude tricotait dans la salle à manger. Marguerite filait auprès d'elle, et M. Arnold, penché sur une gazette, paraissait absorbé dans sa lecture et dans le commentaire de nouvelles politiques dont il n'avait pas déchiffré le premier mot; mais, en réalité, le pauvre homme écou-

tait son cœur battre, et n'osait prononcer un mot, de peur de laisser voir l'anxiété qui le torturait.

Wolff entra, résolu, grave, décidé à tout subir, mais ne sachant trop ce qu'il allait dire. Dès que M. Arnold l'aperçut :

— Marguerite, dit-il, viens dans ma chambre, j'ai à te parler.

— Mon père, dit aussitôt Gertrude qui laissa son ouvrage pour se lever, seriez-vous malade ?

— Ne t'inquiète pas, ma fille, et reste là. Tiens compagnie à notre ami Wolff.

Gertrude, étonnée de ce refus, allait insister ; mais elle se trouva en présence de leur hôte qui lui dit aussi :

— Restez, mademoiselle Gertrude. Monsieur votre père me permet de vous entretenir.

Gertrude avait rougi, et, instinctivement, elle avait porté la main à sa poitrine, tant elle était surprise et troublée. M. Arnold se hâta de sortir, suivi de Marguerite.

Wolff prit une chaise et parla ainsi.

III

— Mademoiselle Gertrude, je voudrais, avant de commencer, vous persuader de toute l'amitié sincère et profonde que j'ai pour vous.

— J'y crois, monsieur Wolff, répondit la jeune fille qui reprit son ouvrage et qui trembla de la peur d'entendre dire du bien d'elle.

— Croyez-vous que j'ai pour votre père l'affection d'un fils, pour vous le dévouement d'un frère ?

— Je le crois, monsieur Wolff.

— Vous promettez donc de me parler comme à un ami, comme à un frère ?

— Comme à un ami, répliqua Gertrude, comme à un frère, ajouta-t-elle assez surprise de la solennité de ce début.

— Vous n'avez pas remarqué, depuis deux jours, la tristesse de ce bon M. Arnold, et, dans ce moment, Gertrude, vous ne voyez pas ce que je souffre ?

— En effet, monsieur Wolff, répondit la jeune fille qui releva vivement la tête, au risque de laisser voir la rougeur de son front, mon père était triste et vous êtes pâle.

— C'est qu'un grand malheur nous menace, mademoiselle Gertrude.

— Un malheur ! vous nous quittez !

— Oh ! ce n'est pas cela, reprit Wolff qui sourit tristement à la pensé des promesses contenues dans l'effroi de Gertrude, ce n'est pas seulement cela.

— Qu'est-ce donc, alors ?

— Mademoiselle, votre père est ruiné ; il n'a plus rien à lui.

Gertrude regarda Wolff en face, on eût dit qu'elle voulait savoir ce qui se passait dans la conscience du jeune homme.

— Mon père est ruiné, répéta-t-elle lentement. Eh bien ! nous serons pauvres, voilà tout.

— Vous parlez comme une sainte, mademoiselle ; mais cette misère, qui ne fait pas peur à votre courage, épouvante votre père. Il s'est habitué aux douceurs du repos,

qu'il a bien mérité par trente ans de travail; s'il quitte cette maison, il mourra.

— Oh! je ne veux pas qu'il meure! Nous le sauverons, monsieur Wolff, nous le sauverons.

— Vous le sauverez, mademoiselle; c'est précisément pour vous entretenir d'une chance de salut que je suis descendu.

— Parlez! parlez, balbutia Gertrude, qui n'osait prévoir les confidences de Wolff.

— Eh bien, dit le jeune homme en affermissant sa voix, votre père doit tout ce qu'il possède à un seul homme, à M. Gottlieb.

— Tant mieux! nous sommes sauvés, alors.

— Peut-être; mais savez-vous à quelle condition M. Gottlieb ne chassera pas son vieil ami de cette maison? Il ne laissera pas sur le pavé le compagnon de sa jeunesse, si...

— Achevez...

— Si vous voulez bien devenir madame Gottlieb.

— Mon Dieu! s'écria Gertrude, qui porta la main à son front et qui devint plus pâle qu'une morte.

— Voilà ce que j'avais à vous dire, mademoiselle, murmura Wolff, qui craignait de s'évanouir.

Il y eut un silence. Gertrude essayait de comprendre le coup qui la frappait; mais elle le sentait et elle en mourait, sans en avoir la conscience bien nette. Elle releva peu à peu la tête, et regardant le jeune homme avec une pénétration que celui-ci n'eût jamais soupçonnée :

— Et que me conseillez-vous? balbutia-t-elle.

— Moi!

Wolff était au bord de l'abîme qu'il avait prévu. Mais il y a dans la jeunesse un besoin d'héroïsme qui triomphe

des plus grandes défaillances du corps. L'étudiant n'osa pas soutenir ce regard, plein de feu, d'innocence et de foi (car le mot d'amour serait ici profane); il ferma à demi les yeux.

— Je vous conseille, Gertrude, si M. Gottlieb est impitoyable, d'épouser M. Gottlieb.

— Sincèrement, vous me le conseillez, mon ami? demanda la jeune fille dont la voix se raffermissait.

— Sincèrement, je vous le conseille. Si Dieu permet ce sacrifice, vous devez immoler au bonheur, au repos de votre père, votre repos, votre bonheur. Je ferais cela pour mon père, vous devez le faire pour le vôtre.

— Merci, dit avec émotion Gertrude en lui serrant la main : vous avez répondu comme je le voulais; vous n'avez pas trompé mon amitié.

Wolff était au supplice; chaque parole rapprochait de lui l'âme de Gertrude.

— Vous en mourrez, mademoiselle.

— Je le sais bien, dit-elle avec un triste et religieux sourire; mais il n'y a pas autre chose à faire, n'est-ce pas?

Wolff hésita; il sentit un aveu frissonner sur ses lèvres; mais il eut honte du bonheur qu'il pouvait réclamer; puisque Gertrude devinait la mort et lui souriait, pourquoi aurait-il refusé sa part du calice?

— Il n'y a pas autre chose à tenter, Gertrude, je vous le répète, M. Gottlieb est inflexible. Votre père, qui vous aime, n'essaiera pas de vous contraindre; mais la misère à son âge, mais le chagrin de quitter cette maison le tueraient; le devoir de le sauver est un devoir absolu.

— Je vous estime plus que je ne puis dire, monsieur

Wolff, dit Gertrude avec un commencement d'exaltation. Vous faites bien de parler de devoir; c'est le mot des grands cœurs. O ma mère! ajouta-t-elle en soupirant, quel bonheur que vous ayez fait de moi une chrétienne; je puis et je sais me dévouer. Mais, pourvu que j'en meure, mon ami!

Wolff garda le silence; s'il eût parlé, il eût peut-être fait le même vœu.

— Maintenant que nous sommes d'accord, reprit Gertrude avec une sérénité de martyre, racontez-moi donc ce qui s'est passé.

Wolff transmit tous les détails qu'il avait reçus de M. Arnold. Quand il eut fini :

— Vous avez raison, mon ami, dit la jeune fille. Mon pauvre père ne pourrait pas quitter la maison. Monsieur Wolff, vous me promettez de le consoler si je meurs bientôt.

— Ah! Gertrude! vous vivrez!

— Prenez garde, monsieur Wolff, vous allez mentir, dit avec un sourire angélique la pauvre femme. Mais ne laissez jamais supposer à mon père que j'ai pu sacrifier quelque chose à son bonheur. Je paie assez cher son repos pour qu'aucun remords ne vienne le troubler. C'est tout ce que vous avez à me dire, n'est-ce pas?

— Tout.

— Eh bien! vous voyez, cela ne demandait pas tant de préparation. Bonsoir, monsieur Wolff, ajouta Gertrude qui se mit à enrouler son ouvrage, et qui, pour la première fois, ne tendit pas la main à son voisin.

Le pauvre Wolff comprit cette réserve. La jeune fille se sentait déjà fiancée à un autre. Il se leva, salua et se dirigea lentement vers la porte. Comme il allait sortir :

— Monsieur Wolff, dit Gertrude d'une voix qui, malgré ses efforts, se voilait de larmes, je devrais vous dire adieu, car vous partez demain, sans doute.

L'étudiant se retourna, et joignant les mains avec ferveur :

— Merci, Gertrude, merci de me laisser partir, merci surtout de vouloir que je parte.

Il embrassa dans un regard rapide le doux tableau qu'il voyait pour la dernière fois : Gertrude assise et éclairée par la lampe, cette table où si souvent il s'était accoudé, cette salle où tous les meubles attestaient les longs soirs passés en famille et les beaux rêves qu'il avait faits tout bas; puis, ouvrant la porte, il regagna sa chambre, en s'appuyant au mur. M. Arnold l'attendait au passage.

— Eh bien ! mon ami ?

— Eh bien ! mademoiselle Gertrude consent; elle vous le dira elle-même. Ce mariage ne lui déplaît pas.

— Il ne lui déplaît pas. Pauvre enfant !

Wolff craignit d'être obligé de répondre à d'autres questions; il se hâta de serrer la main de M. Arnold et de rentrer chez lui.

Quand il fut seul, les larmes séchées depuis le matin reparurent plus violentes, plus insensées. Une heure après il entendit frapper à sa porte, il courut ouvrir. C'était Marguerite.

— Eh bien ! et vous aussi ? dit-elle en lui voyant essuyer ses yeux.

— Comment ? Est-ce que Gertrude ?...

— Ah ! mon cher monsieur, quand je suis descendue à la salle à manger, je l'ai trouvée étendue sur le carreau, comme morte; je l'ai prise dans mes bras, je l'ai presque

portée dans sa chambre; et là, bonne sainte Vierge! elle a eu la première, la seule attaque de nerfs que je lui aie jamais vue. J'ai cru qu'elle allait rejoindre sa mère. Enfin, elle s'est calmée, c'est-à-dire qu'elle a pu pleurer. Pauvre enfant! c'était bien la peine de lui économiser les larmes, pour qu'elle les répandît toutes à la fois. Quel chagrin! Elle en mourra. Oui, je vous le dis, et vous souffrez cela?

— Marguerite, prenez bien garde! ne laissez rien deviner à M. Arnold. Je partirai demain matin.

— Déjà!

— Oui, il n'est pas convenable que je reste. D'ailleurs, je n'aurais peut-être pas le courage de me taire, Marguerite, jurez-moi, sur votre salut, que vous ne quitterez pas Gertrude

— La quitter! pourquoi donc la quitterais-je? Ah! il faudra pourtant bien, car je suis bien vieille, et un jour ou l'autre...

— Jurez-moi, Marguerite, si elle était malheureuse, si elle souffrait... (Mais il est bien évident qu'elle sera malheureuse et qu'elle souffrira!) Jurez-moi, si elle était malade, de me faire prévenir par un mot; vous saurez toujours mon adresse. Je ne vivrai pas loin d'elle.

— Je vous promets, monsieur Wolff, dit la vieille bonne qui pleurait à son tour.

— Allons, Marguerite, dites-moi adieu et embrassons-nous.

— Ah! mon Dieu! mon Dieu! moi qui rêvais tant de vous servir et de vous appeler mon maître.

— Vous ne m'appellerez que votre ami, Marguerite.

— Qu'est-ce que nous allons devenir? Jésus! Marie!

Et la vieille servante se jeta en sanglotant dans les bras

de Wolff, qui fut obligé de la consoler et de lui renouveler ses instructions. Au point du jour, sans avoir revu personne, en laissant un mot d'excuse et d'adieu pour M. Arnold, Wolff quitta la maison. Il fut tout surpris de ne pas sentir son cœur se déchirer plus profondément quand il franchit le seuil. L'amour invincible qu'il emportait lui laissait, en dépit de tous les événements et de toutes les conjectures, une espérance qui rayonnait tout au fond de son cœur, même à travers la pensée de la mort et du tombeau.

M. Gottlieb devait venir dans la journée chercher la réponse. Il fut exact. Marguerite, en lui ouvrant la porte, le regarda d'un air si farouche, que l'ancien joaillier en conçut bon espoir. M. Arnold, un peu embarrassé, ne sachant trop s'il devait se réjouir ou se désoler de la soumission de sa fille, triste d'ailleurs du départ de son ami Wolff, s'avança au-devant de son débiteur :

— Bonjour, Gottlieb.

— Bonjour, Arnold. Eh bien ! quelles nouvelles ?

— Elles sont ce que vous désirez qu'elles soient.

— Comment ! vous me paierez ?

— Oui, je vous donne ce que j'ai de plus précieux, de plus cher au monde.

— Quoi ! mademoiselle Gertrude !

— Elle consent.

— Et votre voisin, notre ami Wolff, que dit-il ?

— Wolff est parti pour ne plus revenir.

M. Gottlieb parut fort étonné de la prompte conclusion d'une affaire dans laquelle sa malice se réservait sans doute plus d'une occasion de se faire sentir. Il voulut entendre de Gertrude elle-même la confirmation de son bonheur.

La jeune fille, très-pâle, mais impassible en apparence, descendit.

— Est-il vrai, mademoiselle, que vous consentez à devenir ma femme? demanda Gottlieb.

— Oui, monsieur, si mon père le permet, voici ma main.

— C'est librement que vous me la tendez?

Gertrude hésita, comme si une protestation pouvait attendrir et désarmer l'usurier ! Mais elle pensa que Wolff était parti, qu'elle ne le verrait plus, que M. Gottlieb réclamait sa proie, qu'il fallait s'immoler, en épargnant des remords à son père.

— C'est librement, répondit-elle.

On eût dit qu'à son tour l'ancien joaillier ressentait quelque hésitation. Craignait-il un piége? ou bien, ce tyran qui, après tout, n'était pas un monstre, mais un simple égoïste, était-il touché et plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître de ce sacrifice? En dépit des vraisemblances, je pencherais pour cette dernière opinion.

— Mademoiselle, dit-il le plus gracieusement qu'il pût à Gertrude, j'apprécie toute la bonté, toute la générosité de votre cœur. Je ne serai pas un ingrat. Mon vieux camarade, cette maison vous reste; et vous, Gertrude, vous aurez à ma mort toute ma fortune. Je m'arrangerai pour vivre le moins longtemps possible.

Gertrude eut un pâle sourire, qui revendiquait sans doute le droit de mourir la première. Gottlieb ne vit que le mouvement des lèvres, il n'en devina pas le sens. Il s'inclina, remercia encore; et tout fut dit pour ce jour-là sur ce sujet.

Le mariage s'accomplit. Il y eut des gens pour l'envier. Gertrude ne démentit pas un instant l'engagement qu'elle

avait pris. Pâle, mais trouvant le courage de rassurer son père, elle s'efforça de ne pas penser à Wolff en recevant l'anneau de M. Gottlieb. Elle pria avec ferveur; et il lui sembla que sa mère dans le ciel tressaillait à la vue de son sacrifice en lui promettant bientôt une place auprès d'elle.

IV

M. Gottlieb, il faut le reconnaître, remplit très-exactement sa promesse; il déchira ou rendit à M. Arnold tous les billets qu'il en avait reçus, et ce dernier, en rentrant dans sa maison, put se dire qu'il en était bien véritablement le propriétaire. Toutes les preuves de sa dette avaient été anéanties. Il faut avouer que la satisfaction ressentie par M. Arnold contribua à dissiper les derniers doutes et les quelques scrupules qui lui restaient encore. Décidément Gottlieb était un honnête homme, sa fille devait être heureuse. Cet ancien marchand faisait entrer la probité commerciale en ligne de compte pour le bonheur.

Gertrude ne chercha pas à détruire cette illusion; mais sa pâleur, sa morne sérénité étaient de terribles confidents pour un père ingénieux. M. Arnold ne l'était pas; il voyait l'apparence, et parce qu'il ne sentait pas de larmes dans les yeux de sa fille, quand il l'embrassait sur les yeux, il s'imaginait qu'elle ne pleurait pas. Comme si les larmes les plus douloureuses n'étaient pas celles qui s'égouttent silencieusement au-dedans de nous et qui ne vont pas chercher des consolations, en se faisant voir au dehors!

Deux personnes n'étaient pas dupes de cette résignation, Gottlieb et Marguerite. L'ancien joaillier aimait Gertrude; il n'avait voulu sérieusement l'épouser que pour se venger de la cruelle plaisanterie de M. Wolff. Sans cet incident, il se fût peut-être contenté de la joie paternelle de la voir tous les soirs, de lui sourire, de l'embrasser au front. Mais bafoué par son rival, il usa et abusa des armes terribles qu'il avait; et, sans en éprouver de repentir, il se sentait un peu confus de sa victoire. Aussi, par tous les moyens possibles, s'efforçait-il de prouver sa reconnaissance. La seule chose, hélas! qu'il ne pût donner, c'était la seule qui pût la sauver. La pauvre femme dépérissait. Sans hâter autrement que par ses vœux l'heure de la mort et de la délivrance, elle jouissait de se sentir menacée, et elle constatait avec une joie profonde chaque symptôme qui l'approchait du but.

Marguerite était dans le secret.

— Vous n'êtes pas raisonnable! disait-elle à sa jeune maîtresse.

— Il s'agit bien de raison! répliquait Gertrude en levant les yeux au ciel

Marguerite n'osait parler de M. Wolff. Elle comprenait avec l'instinct de son dévouement, que la pensée de son ami ne rattacherait pas Gertrude à la vie; au contraire. Du reste, la vieille servante en voulait moins à M. Gottlieb qu'à M. Arnold. N'était-ce pas ce dernier qui avait causé tout le mal? Comme un jour le père de Gertrude se plaignait seul à Marguerite du ton rogue qu'elle affectait envers lui, le cœur de celle-ci déborda tout à coup; elle se vengea en devenant parjure.

— Ah! monsieur, vous vous étonnez de ma mauvaise humeur, vous devriez dire de ma rancune!

— Que t'ai-je donc fait, Marguerite?

— A moi? rien. Mais à votre fille?

— A ma fille! N'est-elle pas heureuse?

— Heureuse, elle, la pauvre âme! Vous êtes donc aveugle? vous ne voulez donc rien voir? Comment! vous ne vous apercevez pas qu'elle meurt, qu'elle languit, et que vous la pleurerez bientôt, vous qui n'avez pas su vous sacrifier pour elle ?

— Tu es folle, Marguerite. Gertrude paraît heureuse. Ce mariage, c'est elle qui l'a voulu. Je ne l'ai pas forcée.

— Oui, vous ne lui avez pas mis le couteau sur la gorge. Vous ne lui avez pas dit : « Meurs, pour que je vive à mon aise! » Mais vous avez gémi devant elle, et pour vous conserver la maison que vous aimiez, les habitudes que vous aviez prises, elle s'est jetée tête baissée dans le mariage.

— C'est impossible ! dit M. Arnold avec stupeur.

— Impossible! demandez à M. Wolff qui s'est en allé le désespoir dans l'âme! demandez à ces pauvres enfants qui se sont aperçus qu'ils s'aimaient, quand leur séparation est devenue fatale! Est-ce que je ne l'ai pas rapportée morte dans sa chambre, le soir où M. Wolff lui a conseillé de se sacrifier pour vous? Est-ce que je n'ai pas entendu M. Wolff pleurer toute la nuit? Vous avez fait le malheur de ceux que vous aimiez, et vous voulez que je ne vous garde pas rancune! Mais si je ne vous aimais pas, monsieur, j'aurais été capable de vous tuer.

— M. Arnold réfléchit et comprit. Il tomba sur un siége et se couvrit le visage de ses deux mains :

— Oh! malheureux que je suis! J'ai été lâche! Et ma femme qui a vu cela dans le ciel, comme elle a dû me mépriser!

Quand il rencontra sa fille, M. Arnold l'attira à l'écart:

— Pardonne-moi, ma bonne Gertrude, lui dit-il en fléchissant le genou, j'ai été aveugle et sourd, je n'ai rien vu, je n'ai rien deviné. Tu souffres pour moi, pardonne-moi, car je ne me pardonnerai jamais.

Gertrude essaya de le calmer, et fit mentir son regard, n'osant pas mentir elle-même.

— Marguerite m'a tout dit, ajouta Arnold ; je vois clair maintenant. Tu aimais notre...

Gertrude l'interrompit.

— Je n'aime que vous, mon père, et vous me ferez de la peine d'être triste encore...

— Vois-tu bien, s'écria assez spirituellement M. Arnold, vois-tu bien que tu n'aimes pas ton mari!

Gertrude lui mit la main sur les lèvres et l'empêcha de continuer. Marguerite fut sévèrement grondée; mais la pauvre femme serait morte de ne pas parler; elle éprouvait une bien insuffisante consolation des reproches adressés à M. Arnold. Toutefois, il lui semblait juste que le père de Gertrude connût bien toute la violence de la tendresse de sa fille. Hélas! à cet égard la conviction de M. Arnold fut complète. Ce pauvre vieillard avait reçu un coup mortel. Il s'enferma dans sa maison, ne sortit plus, passa les journées entières à pleurer, et s'éteignit au bout de six mois.

Heureusement, pour la conscience de Marguerite, les médecins ne croient pas aux maladies morales. Ils trouvèrent des raisons si plausibles de la mort de M. Arnold, que l'on fut convaincu, et que Marguerite resta persuadée, au contraire, que, sans le sacrifice de sa fille, le pauvre homme, miné par la maladie et le désespoir, serait mort six mois plus tôt.

Quant à l'opinion de Gertrude à cet égard, nul ne la connut jamais. Elle voulait si bien mourir, qu'elle porta le deuil de son père comme une espérance, et qu'elle pleura M. Arnold comme s'il partait sans elle pour un rendez-vous auquel ils étaient attendus l'un et l'autre. M. Gottlieb essaya de la distraire; mais il ne put la guérir : un mal mystérieux la dévorait. Au bout d'un an, des évanouissements qui faisaient craindre à chaque fois qu'elle ne rendît le dernier soupir devinrent très-fréquents. Tous les médecins de la ville furent consultés : ils crurent à une maladie de cœur, à un anévrisme; M. Gottlieb fut prévenu du danger qui menaçait sa femme. Il devait s'attendre à la voir un jour tomber morte entre ses bras.

Cette perspective, qui menaçait l'ancien joaillier, comme un châtiment, ne contribua pas peu à assombrir son humeur. Il craignit que sa présence ne hâtât le moment sinistre. Il vécut désormais seul, à l'écart, laissant Gertrude à ses longues mélancolies. Un jour, en rentrant d'une visite qu'il avait été faire, au cimetière, à son vieil ami Arnold, il entendit un grand cri. Il sentit se dresser ses cheveux sur sa tête; ses jambes fléchissaient; il tomba à genoux sur les premières marches de l'escalier et essaya de prier; sa femme était morte.

M. Gottlieb, dont nous connaissons d'ailleurs le courage, n'osa pas monter dans la chambre de celle qu'il avait tuée. Il se rendait justice. Quand Marguerite, levant les bras et jetant de grands cris, descendit lui confirmer le cruel événement :

— Adieu, adieu, dit-il.

Et, effaré, grelottant, comme s'il eût été poursuivi, il vint dans la maison de M. Arnold, restée déserte depuis

la mort de ce dernier, s'enfermer, pleurer, ou plutôt mugir, en proie à tous les remords et à toutes les épouvantes.

Marguerite resta seule, chargée de rendre à la fille les tristes devoirs qu'elle avait rendus à la mère. La pauvre femme n'oublia pas, dans sa douleur, la promesse qu'elle avait faite à Wolff : elle le fit prévenir en toute hâte. Il n'était pas loin. Caché dans une petite chambre de la ville, depuis quelques jours, il usait son courage à combiner les moyens de soustraire celle qu'il aimait à une mort certaine. Mais, par une pusillanimité qui tenait à de pieuses idées de famille, dont je n'ai pas à le défendre, chaque fois qu'il voulait intervenir résolûment, du droit de son amour, et enlever Gertrude à la captivité qui l'étouffait, un scrupule l'arrêtait court. Gertrude était mariée; Gertrude était la femme d'un autre : il la déshonorait pour la sauver. Je sais bien que ces craintes et ce respect eussent fait sourire en France. Dans la petite ville d'Allemagne dont je parle, elles faisaient hésiter le cœur honnête et rigide qui craignait d'entacher d'une honte involontaire la renommée de Gertrude.

Pourtant il était résolu à agir, à contraindre M. Gottlieb, quand le sinistre message vint lui donner tous les droits.

— Elle est bien à moi maintenant! s'écria-t-il, dans le premier transport d'une douleur farouche, et il accourut à la maison mortuaire.

Sur le seuil, il s'arrêta. Des sanglots se faisaient entendre. Marguerite, après avoir habillé Gertrude comme le jour de ses noces, n'avait pu soutenir plus longtemps le fardeau de son chagrin, et, entourée de voisines et de servantes, elle s'écriait vers Dieu, lui demandant

un miracle, se reposant de son courage dans son désespoir.

Wolff se sentit pénétré de cette foi sublime qui fait contempler l'éternité à travers la tombe.

— Rien ne nous séparera plus, dit-il ; son âme m'attend ; je la rejoindrai bientôt.

Refoulant ses larmes, il monta, comme un martyr qui gravit le bûcher. A sa vue, les pleurs et les cris de la pauvre Marguerite redoublèrent.

— Je vous l'avais bien dit, lui cria-t-elle, qu'elle en mourrait !

Wolff sourit, mais d'un sourire à faire peur pour sa raison ; il vint droit au lit où Gertrude reposait dans sa blanche parure, et, prenant la main de la morte, il en arracha l'anneau nuptial, s'agenouilla, et déposa sur cette main décolorée le premier baiser qu'il eût encore osé donner à Gertrude.

Tous les assistants comprirent, par une pudeur touchante, qu'il ne fallait pas intervenir entre Dieu, l'amour et la mort, et se retirèrent. Quand Wolff se vit seul, il prit un flambeau et contempla avec une volupté navrante ce beau visage qui lui souriait dans ses rêves :

— Comme elle est changée ! murmura-t-il ; je ne pourrai jamais me souvenir de cette pâleur et de ces yeux caves, je la verrai toujours avec ses joues roses et son lumineux sourire ; mais qu'importe le souvenir ! ne serai-je pas bientôt avec elle ?

Pendant quelques minutes, les idées les plus folles, les plus sauvages lui traversèrent l'esprit. Il fut tenté de mettre le feu aux rideaux, de provoquer un incendie et de se laisser brûler, en tenant Gertrude entre ses bras. Mais cette chaste amie se défendait par la mort, comme

elle s'était défendue vivante, par son innocence et par sa candeur. Il n'osait la prendre ; il eût craint de la profaner, en la soulevant de ce lit nuptial, redevenu son lit de fiancée.

Pendant qu'il la dévorait des yeux, à travers toutes les extravagances qui assiégeaient son cerveau, il se mêla je ne sais quel vague souvenir poétique à sa douleur. Il est faux de croire que les grands chagrins soient toujours simples ; ils cherchent instinctivement des termes de comparaison, des hyperboles. Wolff pensa qu'il était comme Roméo devant la tombe de Juliette ; mais Juliette n'était pas morte, et elle avait pu recevoir dans un baiser le dernier soupir de son amant. Juliette n'était pas morte ! Gertrude l'était-elle donc ? Cette froideur était-elle bien celle du cadavre ? Une illusion, une folie, un souhait impossible lui fit regarder avec plus d'attention ; il mit son oreille sur ce sein qui avait cessé de battre depuis quelques heures à peine ; il lui sembla qu'un mouvement persistait encore ; il s'éloigna irrité de lui-même, mais il revint poser la main sur le front et crut sentir une moiteur.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, ne me faites pas devenir fou !

Il courut décrocher un petit miroir, le plaça sur les lèvres de Gertrude. O miracle ! le miroir se couvrit d'une légère vapeur.

— Elle vit ! elle vit ! s'écria-t-il.

Et soulevant sa bien-aimée, réchauffant ses mains dans les siennes, improvisant, avec les fioles laissées dans la chambre, un breuvage qui pouvait être un poison, mais dont Dieu permit qu'il fît un cordial, il entr'ouvrit les lèvres contractées par une sorte

de catalepsie, versa quelques gouttes et attendit.

Gertrude n'était pas morte; cette longue syncope avait trompé Marguerite. Aucun médecin n'avait encore été prévenu, et le miracle que demandait et que crut obtenir Wolff n'était qu'un phénomène tout naturel qui se fût produit sans doute quelques minutes plus tard.

On a tant abusé de ces résurrection que je me permettrai d'abréger les détails de celle-ci; tout le monde peut suppléer par ses souvenirs.

En revenant à la vie, Gertrude fut d'abord étonnée, et n'eut pas conscience de ce qui se passait; elle regarda autour d'elle sans voir et balbutia :

— Marguerite!

— Elle va venir, répondit doucement Wolff.

Cette voix fit tressaillir madame Gottlieb; on eût dit que son cœur recevait une atteinte; l'intelligence embarrassée dans les brumes se dégagea soudainement :

— Wolff, c'est vous?

— Oui, c'est moi, Gertrude, moi, votre ami.

— Vous! Comment êtes-vous ici? pourquoi suis-je là? quelle est cette toilette?

— Gertrude, vous nous avez fait bien peur! la pauvre Marguerite s'est imaginé que je pouvais venir.

— On m'a crue morte, n'est-ce pas?

Wolff répondit d'un mouvement de tête; il commençait à songer que la vie lui enlevait Gertrude.

— Où est mon mari? demanda celle-ci.

— Il a eu peur, il a eu honte sans doute, il se sera enfui.

— Morte! morte! voilà donc comment on meurt! murmurmura la pauvre femme en laissant retomber sa tête sur l'oreiller.

— Chassez ces idées funèbres, Gertrude, vous vivrez; Dieu ne veut pas que vous mouriez encore.

— Hélas! je n'ai donc pas assez souffert.

— Mais Dieu ne veut pas que vous souffriez davantage, reprit Wolff, avec une résolution qui frappa madame Gottlieb. Tout le monde vous croit morte, Gertrude, restez morte pour tout le monde et ne vivez que pour moi!

— C'est impossible, Dieu ne m'a pas déliée de mon serment.

— Mais ce lâche abandon de votre mari?

— Mon honneur ne dépend pas de mon mari; il dépend de moi seul.

— Marguerite nous gardera le secret; fuyons.

— Ah! monsieur Wolff, pourquoi êtes-vous venu? dit d'un ton de supplication touchante Gertrude effrayée. J'avais gardé de votre courage et de votre fidélité au devoir un si bon souvenir! Ne gâtez pas notre passé de confiance et de joie pure. Retirez-vous, mon ami. Vous avez cru venir dans la chambre d'une morte; vous ne pouvez pas rester dans la chambre de madame Gottlieb.

Tout cela fut dit d'une voix douce et ferme, avec une simplicité adorable. Wolff se sentait dominé par cette innocence; il se tut pendant quelques instants, se consulta; l'orage qui grondait en lui s'apaisa sous sa volonté; il fut jaloux de Gertrude, et, élevant son sacrifice à la hauteur de celui de la jeune femme :

— Vous avez raison, madame, lui dit-il avec tristesse, nous n'avons pas encore assez souffert, la mort nous unissait, la vie nous sépare. Adieu.

Il fit un pas pour sortir; mais s'arrêtant tout à coup :

— C'est pourtant un plus grand sacrilége de vous

abandonner à une existence odieuse! Ah! si Gottlieb était là, je le prendrais pour juge entre lui et moi!

— Eh bien, dit Gertrude, avec une énergie placide qui étonnait, après la longue syncope dont elle sortait à peine : conduisez-moi à mon mari.

— Quoi! vous voulez?

— Je veux qu'il sache que pendant qu'il m'abandonnait, vous me sauviez; que, quand il fuyait, vous accouriez, et que pouvant fuir ensemble, nous avons respecté les droits d'un homme qui ne les respectait plus lui-même, et fait notre devoir, quand même.

— Gertrude, y songez-vous?...

— Je ne veux pas que M. Gottlieb apprenne par d'autres que par moi ce qui s'est passé. Je veux que dans la solennité de cette nuit, mon cœur soit compris par vous et par lui. Après..... je pourrai mourir. Monsieur Wolff, appelez Marguerite.

Wolff alla chercher la vieille servante.

— Croyez-vous aux miracles, lui dit-il?

— Je crois en Dieu, répondit-elle.

— Eh bien! entrez et voyez.

Marguerite fut éblouie comme par une vision, en apercevant Gertrude debout, au milieu de la chambre, dans sa toilette de mariée. Elle crut à un mirage, à un sortilége, mais quand elle sentit dans les siennes les mains de la jeune femme; quand elle put l'embrasser; alors il fallut bien se rendre à l'évidence et remercier Dieu.

— Ah! je savais bien que j'avais trouvé les bonnes prières pour attendrir le ciel, s'écria la pauvre femme, dans un accès de pieux orgueil.

Wolff sourit.

— Ma bonne Marguerite, dit Gertrude, une autre fois, ne sois pas si prompte à me croire morte.

— Vous l'étiez! n'est-ce pas, monsieur Wolff? répliqua Marguerite.

— Eh bien! je pourrais l'être encore, de la même façon, sans que ce fût pour toujours. J'ai le secret de ressusciter, Marguerite. Où est M. Gottlieb?

— Dans la maison du faubourg, sans doute.

— C'est bien, dit Gertrude; c'est là, en effet, que doit avoir lieu notre première rencontre. Venez, monsieur Wolff.

Et madame Gottlieb, s'enveloppant du voile qui avait été placé sur sa tête, fit quelques pas pour sortir.

— Où allez-vous ainsi, à pareille heure et dans ce costume? demanda Marguerite.

— Je vais retrouver mon mari, répondit Gertrude. Je vais le consoler, ajouta-t-elle en souriant.

— Mais vous êtes si faible!

— M. Wolff m'accompagnera jusque-là. Ne sois pas inquiète, Marguerite, et attends-nous!

Marguerite n'essayait plus de comprendre. Les émotions de la journée, celle qu'elle venait de ressentir par surcroît, l'étourdissaient et l'accablaient. Elle tomba dans un fauteuil, et dit avec un soupir de lassitude :

— Jésus, Marie! que vais-je encore voir cette nuit!

Madame Gottlieb, affermissant son pas, descendit l'escalier et sortit de la maison, appuyée au bras de Wolff. La nuit était belle et douce, on était au printemps; la lune éclairait, et répandait comme une tenture argentée au-devant de Gertrude; une brise légère soulevait les extrémités de son voile et les faisait flotter comme des ailes.

— L'air des vivants a encore des douceurs pour moi,

dit la jeune femme. Je respire plus à l'aise : je crois, monsieur Wolff, que je suis guérie!

Wolff ne répondit rien. Il pensait que la route n'était pas longue à parcourir ; qu'ils seraient bientôt arrivés à la maison du faubourg; que M. Gottlieb reprendrait son bien, et qu'il se retrouverait seul, lui, avec son amour et ses regrets.

— Voyez donc, M. Wolff, comme les étoiles sont écla tantes! disait Gertrude; quelle nuit! Dans quelle étoile serais-je allée, si j'étais morte? Vous qui êtes un savant, vous me direz cela.

Wolff cherchait vainement des mots. Il regardait les étoiles avec Gertrude et soupirait. Son cœur battait dans sa poitrine; encore quelques minutes, et il devait laisser échapper pour jamais le rêve qu'il escortait.

On arriva à la petite maison du faubourg.

— M. Gottlieb dort peut-être, dit Wolff avec ironie; nous allons le réveiller.

— Ne le calomniez pas, répondit Gertrude avec douceur ; lui aussi souffre beaucoup, je le sais.

— Eh bien ! voilà une visite qui va le consoler, reprit Wolff avec un accent dans lequel on sentait une fureur sourde. Et, saisissant le marteau de la porte, il frappa deux coups avec violence.

— Vous frappez comme pour réveiller un mort, dit Gertrude.

— Je frappe au nom d'une morte et à la porte du tombeau.

Gertrude ne répondit rien. Des pas se faisaient entendre; on vit briller une lumière par le trou de la serrure.

— Il hésite à ouvrir, murmura Wolff; il a peur.

Mais, comme s'il eût voulu démentir cette assertion,

M. Gottlieb, qui en effet avait peur et se consultait, ouvrit résolument la porte, en avançant sa bougie, sans doute en guise d'arme offensive, au moins contre les visions et les fantômes.

A la vue de sa femme, qu'il croyait étendue dans son cerceuil, M. Gottlieb poussa un cri sourd; sa figure se contracta; jamais l'épouvante ne mit une empreinte plus rapide, plus énergique sur un visage. Il voulut parler, recula jusqu'au milieu du couloir, en agitant ses mains et tout à coup tomba foudroyé.

Gertrude s'élança; Wolff ramassa la bougie échappée aux mains de M. Gottlieb. L'ancien joaillier étendu sans mouvement râlait sur le carreau.

— Un médecin! s'écria Gertrude, qui souleva la tête de son mari.

Wolff courut réveiller un médecin dans le voisinage. Celui-ci vint en toute hâte et fut assez surpris de trouver M. Gottlieb dans le couloir de sa maison, la tête appuyée sur les genoux de madame Gottlieb, couronnée comme au jour de ses noces et vêtue de blanc. Il tenta une saignée sans résultat, et porta avec l'aide de Wolff le corps de l'ancien joaillier sur un lit.

Le lendemain, tout le monde sut dans la ville que M. Gottlieb était mort de peur et qu'il croyait aux revenants.

— C'est étonnant! disait-on; lui, un esprit fort!

Il est vrai que c'était M. Gottlieb qui avait répandu sur lui-même cette opinion, à laquelle il donna lui-même un éclatant démenti.

Wolff n'eut pas de remords. Gertrude en ressentit de véritables; mais elle n'avait pas besoin de faire absoudre ses intentions, qui avaient été pures, et comme en dé-

finitive, les actes ne sont pas responsables, aux yeux de la morale, des conséquences qui se produisent contrairement aux intentions, la conscience de madame Gottlieb finit par s'apaiser.

Gertrude et Wolff ne sont pas mariés; mais ils le seront dès leur retour, car ils voyagent. La vieille Marguerite les attend dans une jolie maison qu'on prépare pour eux. Ils ne veulent pas habiter la maison où Gertrude a failli mourir, ni la maison où M. Gottlieb est mort. C'est déjà bien assez pour leur délicatesse d'user de la fortune du joaillier, qui se trouva léguée à sa veuve par un testament en bonne forme.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

11,183 — Abbeville, Imp. R. Housse, rue Saint-Gilles, 108.

rcumst
ıe Buildi.

